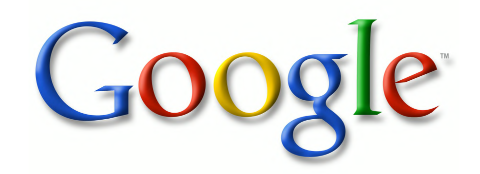







C.1842

LETTRES
D'UN
CULTIVATEUR
AMÉRICAIN.

TOME SECOND.

LETTRES

D'UN

CULTIVATEUR

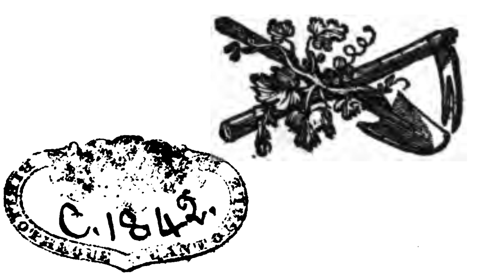
AMÉRICAIN,

ÉCRITES A W. S. ECUYER,

Depuis l'Année 1770, jusqu'à 1781.

Traduites de l'Anglois par ***.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXIV.

AVERTISSEMENT ET ERRATA.

L'AUTEUR de cet Ouvrage l'ayant rédigé très-rapidement pendant son séjour en France, & l'Impression s'en étant faite depuis son retour en Amérique, il s'y trouve beaucoup de fautes. Les plus nombreuses sont des fautes d'Impression, pour lesquelles on demande l'indulgence des Lecteurs; & des fautes d'Orthographe dans les noms de lieux.

Celles-ci seront rectifiées dans l'Errata ci-dessous.

Il étoit échappé aussi à l'Auteur quelques erreurs de faits, qui ont été corrigées par des Américains, actuellement à Paris, de la manière qui suit :

Page 28, *lignes* 2 à 5, l'Etat de Massachusets est seulement le second pour l'ancienneté & le nombre d'Habitans; celui de Virginie ayant commencé en 1606, & par un dénombrement exact fait en 1782, contenoit 567,614 Habitans.

Page 33, *ligne* 7, les Aubergistes ne sont pas *toujours* faits Juges de paix, mais cela arrive assez souvent.

Page 28, *ligne* 5, le peuple choisit tous les Membres des trois Etats.

Page 234, *ligne* 4, l'Hôpital des fous de Philadelphie a été le premier d'Amérique; mais il n'est pas le seul

Page 235, *ligne* 5, l'opposition à ce projet est venue de la part des Etats par où ce Canal devoit passer, l'Etat de Virginie n'y entroit pour rien; ses limites n'approchant pas de plusieurs milles du Canal projeté.



ERRATA

Du second Volume.

PAGE 4, *ligne* 5, effacez Ontario.

Pag. 15, *lig.* 3, *lisez*, costy, *au lieu de* corty.

Idem. *lig.* 10, *lis.* Ginseng, *au lieu de* Guising.

Pag. 16, *lig.* 8, *lis.* l'ance, *au lieu de* l'aisance.

Pag. 25, *lig.* 15, *lis.* valent, *au lieu de* vallent.

Pag. 26, *lig.* 11, *lis.* Kennebeck, *au lieu de* Kennébuk.

Pag. 28, *lig.* 9, *lis.* Cod, *au lieu de* Code.

Pag. 31, *lig.* 3, *lis.* Newbury-Port, *au lieu de* Newberry-Post.

Idem. *lig.* 5, *lis.* Sherburne, *au lieu de* Shearburn,

Idem. *lig.* 27, *lis.* Cambridge, *au lieu de* Cambrigde.

Pag. 35, *lig.* 15, *lis.* publicain, *au lieu de* pucain.

Pag. 37, *lig.* 18, *lis.* d'uniformité, *au lieu de* d'uniforté.

Pag. 48, *lig.* 17, *lis.* Green, *au lieu de* Grenn.

Pag. 83, *lig.* 19, *lis.* Highlands, *au lieu de* High-Landt.

Pag. 100, *lig.* 6, *lis.* Nevisink, *au lieu de* Newaysinck.

Pag. 103, *lig.* 10, *lis.* Shoals, *au lieu de* Schoals.

Pag. 187, *lig.* 1, *lis.* Nantucket, *au lieu de* Nantuck.

Pag. 192, *lig.* 20, *lis.* Kesiah, *au lieu de* Kesaih.

Pag. 203, *lig.* 19, *lis.* narines, *au lieu de* narrines.

Pag. 211, *lig.* 28, *lis.* Rariton, *au lieu de* Ravitan.

Pag. 215, *lig.* 7, 11, &c. *lis.* Newark, *au lieu de* New-Arks.

Pag. 216; *lig.* 23, *lis.* Baskingridge, *au lieu de* Baskind-Ridge; & la note (1) qui est indiquée après Baskingridge, placez-la après le mot Propriétaire, *ligne* 25.

Pag. 229, *lig.* 24, *lis.* Lancaster, *au lieu de* Lancaste.

Pag. 230, *lig.* 18, *lis.* Rittenhouse, *au lieu de* Wirtten-House.

Pag. 234, *lig.* 24, *lis.* Black, *au lieu de* Balk

Pag. 276, *lig.* 11, *lis.* panis, *au lieu de* pannis.

Pag. 280, *lig.* 14, *lis.* maritimes, *au lieu de* maitimes.

Pag. 286, *lig.* 11, *lis.* beaux, *au lieu de* baux.

Pag. 377, *lig.* 27, *lis.* Turkey, *au lieu de* Jurney.

Pag. 381, *lig.* 18-19, *lis.* Gouverneur, *au lieu de* Gouvernement.

Pag. 391, *lig.* 18, *lis.* Marblehead, *au lieu de* Marbleheap.

Pag. 392, *lig.* 18, *lis.* Toméhawk, *au lieu de* Tomehacok.

Pag. 393, *lig.* 24, *lis.* appelle, *au lieu de* appelés.

Pag. 395, *lig.* 1, *lis.* buflaloes, *au lieu de* buflalots.



LETTRES D'UN CULTIVATEUR AMÉRICAIN, ECRITES A W. S. ECUYER.

CANADA.

JETONS ensemble un coup-d'œil rapide sur toutes ces Provinces : c'est le plus beau spectacle que présente aujourd'hui l'Univers : c'est la venue d'une famille jeune, fraîche & vigoureuse. Je ne vous en dirai que ce qui sera absolument nécessaire pour vous donner une idée précise de chacune ; ce sont dix-huit personnes que je veux vous présenter, & dont en même-tems je veux vous apprendre le nom & les qualités. — Toutes les fois qu'un François parle de l'Amérique, il veut dire ses Isles ; un Espagnol, son Pérou & son Mexique. L'idée que j'attache à ce mot, est celle du Con-

tinent Septentrional, possédé & colonisé par les Anglois.

La province du Canada en contient trois absolument distinctes, quoique unies ensemble par le même mot; c'est un *tout* trop vaste, pour qu'une seule idée puisse suffire à le comprendre. La première division que je voudrois vous montrer, comprend tout ce qu'on connoît du Nord de la baie de Hudson, tout le Territoire compris entre le fond de cette baie & les sources de la rivière des *Outawas*, & les côtes de la Mer, connues sous le nom de *Terre de Labrador*. Cette étendue immense de Territoire est plus imaginaire que réelle; il y fait un froid qui ne permet l'existence d'aucune forêt, ni le progrès d'aucune végétation. Ce que je viens de vous expliquer se conçoit plus facilement sur les Cartes, où les lignes coloriées désignent des Rivages, & annoncent des limites très-reculées, & que jamais pied humain ne tracera. Toute cette pompe géographique ne sert qu'à nourrir l'orgueil des Propriétaires, & à exprimer une amplitude de Territoire inutile. Les trois quarts de cette Région, si superbement coloriée par les Dessinateurs, peut être littéralement appelée *Terra Incognita*.—Dans le laps des siècles futurs, tout y sera aussi stérile & aussi inculte qu'aujourd'hui; car la Nature, je ne sais pourquoi, a été plus sévère au Nord de ce

Continent, qu'à celui de l'Europe. — L'Angleterre a néanmoins divisé cette partie de ses Domaines, & leur a assigné les noms de *Nouvelle-Bretagne*, *Nouvelle-Galle* & *Canada*. — Si vous connoissiez ce Pays-là comme moi, vous verriez que ces nouvelles dénominations ne sont que le fruit du goût d'une Nation qui aime à posséder, & à se repaître de l'étendue de ses conquêtes.

Il est vrai que si l'immensité de surface peut être flatteuse ou utile, nos Maîtres jouissent de cet avantage. — Promenez vos regards depuis le fond de la baie de *Hudson*, jusqu'aux lacs *Témiscaming*, *Népissing*, *Assianipy*; de-là jusqu'aux rivages de la terre de *Labrador*, aux sources du *Saguenay*, le long des côtes âpres & terribles du fleuve *Saint-Laurent*; de-là remontez le détroit de *Bélisle*, jusqu'à l'endroit que vous venez de quitter sur ces affreux Rivages, vous verrez que tout est rocher, ou lac, ou marais, ou montagnes; que toutes les terres y sont couvertes de pins, de lauriers sauvages, de sapinettes, de bouleau, &c. Tout ce que j'en ai vu, tout ce que j'en connois, n'est nullement propre à la charrue; & à quoi bon traceroit-elle des sillons, si même il étoit possible, sous un climat bien plus humide & souvent aussi sévère que celui de la Sibérie? Il est plus aisé à la Couronne d'Angleterre d'établir des limites, de donner des noms

pompeux à cet affreux Pays, que d'y envoyer des Colons qui n'y pouvoient exister qu'aussi long-tems que dureroient leurs provisions. — La seconde partie du *Canada*, est celle qui comprend les grands lacs *Ontario*, *Erié*, *Michigan*, *Huron* & *Supérieur*. — Quoiqu'immense & fertile, elle ne pourra jamais avoir de liaison civile avec les Capitales du fleuve *Saint-Laurent* : tout, dans cette Région, est trop vaste & trop éloigné; les communications en seront toujours longues, pénibles & dangereuses. C'est aujourd'hui la Patrie des *Indigênes*; c'est le Pays d'où nous viennent ces peaux, devenues un si grand objet de commerce : d'ici à bien des siècles, la charrue Européenne n'épouvantera leur gibier.

La troisième partie est donc celle connue sous le nom de *Canada*, qui commence du côté de la Mer, aux limites de la *Nouvelle-Ecosse*, ou plutôt aux monts *Notre-Dame*; de-là traverse le lac *Champlain*, & s'étend jusqu'au saut de *Niagara*. Le milieu du fleuve est habité & fort bien cultivé, depuis l'isle aux *Coudres*, plus bas que *Québec*, jusqu'au coteau des *Cèdres*, quinze lieues au-dessus de Montréal. — Cette première Ville fut fondée vers l'an 1625, à-peu-près dans le même tems que Boston. — Cette Province est aussi vaste qu'un de nos grands Royaumes : — en voici l'idée. Représentez-vous le fleuve *Saint-*

Laurent, sortant du lac *Ontario*, à trois cents trente lieues de la Mer, comme une grande artère; & le grand nombre de rivières qui y apportent leur eau, comme autant de veines. — Plusieurs de ces rivages sont cultivés, ainsi que ceux du Grand-Fleuve. Je ne crois point que dans aucun endroit, la profondeur des Etablissemens Canadiens excède quatre concessions, c'est-à-dire, deux lieues.

Cette manière de concéder les terres, après être divisées en Paroisses sur la longueur des rivières, étoit une idée Françoise bien juste & bien adaptée à la localité de ce nouveau terrein; par ce moyen, tous les Cultivateurs ne peuvent jamais être très-éloignés d'une rivière qui leur sert de canal de communication. — J'y ai vu, avec le plus grand plaisir, bien des Cantons, où trois générations limitrophes cultivoient leurs champs dans la paix & l'union; le grand-père, établi sur le rivage, avoit acheté une concession, égale à la sienne, pour son fils, qui s'étoit marié jeune: celui-ci en avoit fait autant pour son aîné. Ces trois familles avoient le triple avantage d'être parens, amis & voisins: quelle heureuse situation pour un vénérable grand-père! — J'en ai connu plusieurs qui, sensibles à leur bonheur, me disoient: — » Ah! Monsieur! Dieu nous a été bien

» miséricordieux; nous ſommes plus heureux que
» le Roi. «

Quel beau Pays le Canada ne ſeroit-il pas devenu, ſi on n'y eût point introduit les Seigneuries, ſi un quart n'en eût point été concédé à un Corps d'Eccléſiaſtiques (1), & l'autre quart à la Société des Jéſuites, excellens Prédicateurs de l'Evangile, mais mauvais Légiſlateurs ! — Ces bons Prêtres, croyant bien faire ſans doute, obligeoient les Emigrans qui arrivoient, de ſouſcrire à un grand nombre d'articles de foi; ſans quoi, ils ne vouloient pas les admettre, ou les chaſſoient vers les Colonies Angloiſes. — Vous avouerez que ce n'étoit pas-là le moyen de peupler un Pays où il ne manquoit que des bras. — N'auroient-ils pas dû, au contraire, comme Guillaume Penn, comme Locke, comme le Lord Baltimore, y inviter tous les hommes qui auroient voulu ſouſcrire, dans leurs Regiſtres, la promeſſe ſuivante : — » Nous promettons d'abattre autant d'arbres, » de cultiver autant d'acres de terre, & de pro» créer autant d'enfans qu'il nous ſera poſſible. « — Ce Pays dur, mais fertile & ſain, bien plus étendu que la province de *Maſſachuſſet*, auroit produit, comme cette dernière, une population

(1) Séminaire de Saint-Sulpice.

de six cens mille habitans dans le même espace de tems, au lieu de quatre-vingt-dix mille que les Anglois y trouvèrent à la conquête : à bien des égards, ce fut une Colonie plutôt Ecclésiastique que Royale.

Il n'y en a point eu, sur ce Continent, dont les commencemens aient été aussi foibles, aussi pénibles & orageux, parce qu'elle a toujours manqué de bras, parce qu'elle a eu des guerres cruelles à soutenir contre les Sauvages & contre les Anglois, dont les détails font frémir. — Pendant plus de cinquante ans, un Canadien fut plutôt un Soldat, qu'un Cultivateur; jamais Peuple, aussi nouveau & aussi foible, n'a montré plus de courage & de hardiesse : c'est une histoire bien intéressante à lire.

Rien n'est plus majestueux, plus beau à voir, que le fleuve *Saint-Laurent*, depuis le *Cap des Rosiers*, jusqu'à *Québec*; dans un espace de cent quatre-vingt lieues, les rivages, peu d'endroits exceptés, en sont élevés à une hauteur prodigieuse, & ne donnent qu'une idée frappante, mais peu agréable, de cette nouvelle Région : il est rempli d'écueils dangereux. — Rien n'est plus doux à voir que ce même fleuve, depuis *Québec* jusqu'à *Montréal*, dans un espace de quatre-vingt lieues; c'est-là le centre de cette Colonie : la division des Paroisses, le nombre infini d'habitations répandues sur ses

bords, préſentent un coup-d'œil magnifique & riant. — Rien n'eſt plus beau à voir, ſur une Carte, que le fleuve *Saint-Laurent*, depuis *Montréal* juſqu'à *Catarakoui*, à l'embouchure du lac *Ontario*, dans un eſpace de plus de cent lieues; il eſt orné d'un nombre infini d'iſles, de lacs, de promontoires & de rivières. — C'eſt ici où le Peintre pourroit tracer mille eſquiſſes charmantes pour enrichir ſes tableaux; mais, en même-tems, rien ne peut être plus terrible & plus effrayant, lorſqu'on le remonte. — La rivière des *Outawas*, qui tombe dans le lac des *Deux-Montagnes*, n'approche pas du fleuve *Saint-Laurent*, pour la fureur & les dangers. — Ce dernier ne préſente, dans toute ſa courſe, (peu d'endroits exceptés) qu'une ſuite preſque perpétuelle de rapides, de caſcades plus ou moins longues, plus ou moins traverſées de rochers & de baſtures, & de mille autres difficultés que je ne puis exprimer, faute de termes; il faut un mois pour les franchir en bateau, & il ne faut que cinq jours pour revenir du *Grand-Lac* à *Montréal*. — Quel travail, quelle patience la première opération n'exige-t-elle pas! quelle adreſſe n'eſt-il pas néceſſaire d'avoir, pour accomplir impunément la ſeconde! — J'ai remonté ce fleuve dans un bateau Canadien, que nous fûmes obligés de décharger quatorze fois pour le ſortir de l'eau, & le rouler à travers autant de pointes ou de pé-

ninſules, qu'il auroit été impoſſible ou très-dangereux de doubler : je l'ai redeſcendu dans un canot d'écorce, avec deux Sauvages. —— Il faut avoir vu l'impétuoſité du *Long-Saut*, les deſcentes rapides & ſoudaines, les ondulations prolongées, les fureurs de ce terrible courant, placé, comme je l'étois, dans une frêle machine; il faut avoir vu l'adreſſe inimitable & le ſang-froid de ces gens-là, pour concevoir le degré de terreur & d'étonnement, néceſſairement inſpiré par une pareille ſituation : ma curioſité fut ſi complètement ſatisfaite, que je n'ai jamais revu ce fleuve depuis.

Le Canadien, exclu de la mer ſix mois chaque année par les rigueurs de l'hiver & les glaces de cette ſaiſon, donne carrière à ſon induſtrie dans ce qu'ils appèlent *les Voyages d'en-haut.* Nulle Nation Européenne n'a jamais oſé pénétrer ſi loin dans la profondeur illimitée de ce Continent; c'eſt d'eux d'où nous tenons l'idée que nous avons des Lacs de la *Pluie*, des *Aſſiniboils*, de *Bourbon*, &c. ainſi que la connoiſſance d'une race de Sauvages douce & civiliſée, poſſédant quelque dégré de connoiſſance agricole. — J'en ai vu pluſieurs qui avoient été trois ans ſans revenir chez eux. C'eſt leur climat & leur ſituation qui les a ſi fort naturaliſés avec les bois & les navigations intérieures; bien différens de leurs anciens compatriotes, qui

se croyoient irrévocablement perdus, s'ils avoient seulement à descendre le fleuve Saint-Laurent. Presque toutes les familles Canadiennes sont aisées sans être riches : ils sont patiens dans leurs travaux, rarement oisifs, sans avoir beaucoup d'industrie. Leur objet favori, est l'immensité des Bois ; ils sont contens de leur sort, & connoissent que peu cette manie de projets & d'entreprises, si commune parmi nous : ils sont simples & doux dans leurs sociétés ; leurs mœurs sont chastes & pures ; ils sont aussi intrépides & aussi intelligens dans les Bois que les Sauvages ; ils sont légers sans turbulence, charitables & hospitaliers ; ils sont ignorans. L'art d'écrire & de lire est fort rare parmi eux ; si ce n'étoit que cette privation ferme la porte aux connoissances utiles, je l'appelerois une heureuse ignorance. — On leur avoit dit anciennement que les Pommiers ne viendroient pas bien, & à peine en voyoit-on dans tout le *Canada*. On leur avoit également dit, que le froment d'hiver seroit étouffé sous la neige, & à peine le connoissoient-ils. Les choses ont bien changé depuis la conquête. Il n'y avoit pas une seule Gazette dans tout le Canada, ni un seul Imprimeur ; ils ignoroient par conséquent, Grands & Petits, tout ce qui pouvoit nourrir le génie, exciter la curiosité ou intéresser la politique.

Comme les Sauvages, les Canadiens adoptent des

enfans, quand la Nature leur en refuse, par un acte passé devant Notaire. — Comme les Naturels, ils aiment la chasse, (1) les bois, les courses éloignées, les navigations intérieures, &c. — De toutes les Nations Européennes qui se sont établies sur ce Continent, c'est la seule à laquelle les Sauvages ayent plus de confiance. En effet, je crois qu'ils les ont moins trompés que les autres, & que la pauvreté, & la simplicité des mœurs Canadiennes, les rapprochent de l'état primitif de ces Naturels plus que nous, qui sommes plus savans, & plus rusés par conséquent. — Les Canadiens sont les principaux agens du commerce que les Anglois font dans les *Pays d'en-haut*, au *Détroit*, à *Saint-Joseph*, *Michillimakinack*, *Saut-Sainte-Marie*, &c.

Leurs chevaux sont aussi devenus une nouvelle race. Sans être grand connoisseur, je puis vous assurer qu'il n'y a rien de si sain, de si fort, ni de meilleur qu'un cheval Canadien; ils vivent dans les bois, pendant les tems de leur plus forte gelée, ou bien dans l'écurie du Maître, sans que ce différend régime semble les affecter : aussi leurs étalons sont-ils recherchés dans tout notre Continent.

Le climat est dur & sain : j'ai vu la rivière Saint-Laurent couverte de glace le premier Mai, & qui

(1) La Chasse de Bêtes fauves.

plus eſt, j'y ai vu une très-jolie fête que donnoit la Ville de *Québec* aux Dames, ſous des tentes érigées ſur cette même glace. — Il eſt vrai que ce phénomène n'arrive pas tous les ans. Les chaleurs, comme dans tous les pays froids, y ſont fortes & courtes : la végétation y acquiert une rapidité de développement, qui eſt vraiment étonnante. — Tous les grains de l'Europe y mûriſſent : déjà on s'apperçoit que les deux extrémités du climat commencent à s'adoucir. Une des principales raiſons qui empêchent le Canadien de devenir riche, eſt que preſque tous les profits de l'Eté ſont conſommés pendant l'hiver : car le Canadien, comme les autres Colons Anglois, aiment la bonne chère & la ſociété pendant cette dure ſaiſon. — Mais, après tout, ne ſont-ils pas encore aſſez riches? Oui, ſans doute, mille fois plus riches que le voluptueux, le cruel Planteur de la Jamaïque. — Le Canadien eſt ſain, robuſte & fort, & ne meurt que dans une vieilleſſe avancée : bien différent des Habitans du Tropique, qui ne deviennent riches qu'au prix du ſang & de la vie de leurs Nègres, qui, au ſein des jouiſſances de la volupté, & de toutes les paſſions, ceſſent à trente ans d'être hommes, & deviennent de bonne heure accablés de toutes les infirmités de la vieilleſſe. — Malgré leur mauvaiſe adminiſtration, les Canadiens étoient heureux, & leur bonheur venoit de ce qu'ils étoient ignorans, ſains,

& ſans ambition : nulle part je n'ai vu une ſociété ayant des mœurs plus ſimples & plus pures, moins litigieuſes & plus tranquilles. — Avant la conquête, le caractère Canadien étoit tout-à-fait original, & différoit autant de l'Européen que du nôtre : — ils étoient également éloignés de la brutalité d'un état Sauvage, & des rafinemens des Nations plus civiliſées ; également éloignés de leur *original François*, comme de celui de leurs voiſins Sauvages : — tel a été l'effet du climat & de la nouvelle manière d'exiſter.

Leurs Neiges profondes ne les empêchent pas de voyager, ou avec leurs traîneaux, ou avec leurs raquettes ; leurs maiſons ſont d'excellens aſyles contre le froid, par l'uſage de leurs doubles fenêtres, ainſi que par celui de leurs poëles ; la culture de cette Province s'eſt beaucoup bonifiée depuis la conquête, par les lumières & les heureux exemples qui y ont apporté les Colons Anglois : — c'eſt le pays des Eaux, auſſi tout s'y tranſporte-t-il ſur cet élément. — Le ſang y eſt très-pur & très-beau : vingt-trois Officiers Anglois ſe marièrent à Montréal dans le premier hiver qu'ils y paſſèrent après la conquête. — S'ils ne ſont point devenus, comme nous, un Peuple maritime, c'eſt le climat qui les en a empêché ; leurs lacs, leurs rivières immenſes, leur ont procuré un nouveau genre d'énergie & d'activité, qui les rend infini-

ment utiles dans les voyages intérieurs qu'exige le Commerce avec les Sauvages.

C'est principalement parmi les Habitans de la *Pointe de Lévi*, (1) qu'on trouve des hommes uniques dans ce genre d'exercice ; ils sont sans contredit les premiers du Continent pour ces sortes de voyages : ils entendent parfaitement l'art de construire & de réparer leurs Canots, celui de les conduire à travers tant d'obstacles & de difficultés. Aussi il n'y en a pas un seul expédié de la Chine, (2) pour le Détroit & les Lacs, qu'il n'y ait quelques personnes de ce Canton. — L'usage continuel de passer de cette Pointe à Québec, dans quelque saison que ce soit, est la grande école qui forme tous les jeunes gens : c'est-là où ils apprennent l'art de Pagayer leurs Canots, de vaincre la force d'un courant impétueux, de les hâler & de les glisser ensuite sur les glaces, que le courant (qui ne gèle jamais) entraîne avec une rapidité singulière ; de les replonger ensuite dans l'eau & de s'y rembarquer : cette manœuvre vous étonneroit & vous effrayeroit, j'en suis sûr.

Cette Province, qui à peine pouvoit se nourrir en 1759, exporte aujourd'hui beaucoup de grains ;

---

(1) Grande Pointe située vis-à-vis Québec, d'où viennent toutes les Provisions de cette partie du Canada.

(2) Pointe de l'Isle de Montréal, d'où partent tous les Canaux pour les Lacs.

déjà les Habitans commencent à s'intéresser aux pêches à huiles, dans le bas du Fleuve, à *Anticorty*, *Baye des Chaleurs*, *Saguenay*, *Golfe Saint-Laurent*; elles sont très-lucratives & forment d'excellens Matelots. En 1774, la Province du Canada exporta pour. . . . . 76,000 l. st. de Pel.

En Huiles, Côtes de Baleine, &c. pour.	3,500
12,000 Quarts de Froment.	12,000
Guising, Serpentine, Capillaire, &c.	3,000
Bois de Construction, &c.	11,000
Liv. ster. .	105,500
Elle importa de Marchandises Angloises, pour. . .	105,000

ISLE SAINT-JEAN.

CETTE Isle est située, comme vous le savez; dans le Golphe S. Laurent, proche les Côtes de la Nouvelle-Ecosse; les pêches de baleine, de marsouins, de veaux marins, de morues, sont devenues, depuis la paix, un objet si considérable & si digne de l'attention du Gouvernement Anglois, qu'il a résolu de donner toute la consistance

possible à ce commerce industrieux & lucratif. — Pour cet effet, l'Isle Saint-Jean a été érigée en un Gouvernement séparé & distinct de la Nouvelle-Ecosse. De cette Isle devoit sortir une multitude de barques & de vaisseaux, pour aller moissonner des richesses sur les Côtes de l'Acadie, sur celles de l'Isle de la Magdeleine; dans la Baie des Chaleurs, dans toute l'aisance favorable du Détroit de Belle-Isle, & enfin sur les Côtes poissonneuses de Labrador. — Je me plais à étudier & à suivre l'organisation d'un plan si régulier & si utile. — Rien ne pouvoit être mieux ordonné que ne le fut la division de cette Isle; elle abonde en excellentes baies, havres, rivières commodes, isles inférieures, abris & creeks : jamais morceau de terre n'a été plus convenable à la Navigation, de tous les côtés. — Elle fut divisée en trois Comtés & en quatorze Paroisses. — On y traça les fondemens de trois Villes; savoir, celle du *Roi*, de la *Reine*, & du *Prince*. Le tout fut encore subdivisé en soixante-six lots ou cantons, distingués par des numéros depuis 1 jusqu'à 66 : il n'est pas possible de concevoir une plus belle idée d'établissement, quant à la Typographie. — Un Gouvernement y fut établi ensuite en 1772, avec tous les Officiers nécessaires : les terres y furent offertes à bon marché; elles sont excellentes, ainsi que les bois : des Pêcheurs y accoururent

de

de toutes parts, des Cultivateurs y vinrent aussi en assez grand nombre, remplacer les trois mille François que le Gouvernement en avoit chassés. Tous les bords des rivières & des baies abondent en prairies salées, avantage très-important pour former des premiers établissemens : les arbres y sont aussi beaux que sur le Continent même ; toutes ses côtes fourmillent de clams, d'huîtres & de poissons de toute espèce : elle est environnée d'une mer orageuse, mais riche & féconde : l'homme accoutumé à une vie laborieuse & dure, peut ici trouver un asyle & l'occupation la plus abondante. Le voisinage de cette isle de tous les endroits propres aux pêches à huiles & autres, & sa situation, assuroient le passage du golfe, & devenoient la clef du grand fleuve. Cette Isle, bien peuplée, établissoit un monopole certain sur toutes les richesses de ces parages : richesses beaucoup plus importantes qu'on ne pense, par rapport au Commerce & à la Navigation ; mais la Nature s'est en partie opposée à tous ces brillans desseins : l'humidité de l'air & du sol, la quantité prodigieuse de prairies, y ont de tous les tems produit une quantité immense de moustiches, qui semblent réclamer la souveraineté de cette Isle, & en veulent chasser les hommes. Voilà le mal physique, qui afflige & désole toute cette partie de l'Amérique. J'ai connu plusieurs familles qui, épuisées

par les fatigues d'une insomnie perpétuelle, & d'un tourment journalier, ont été obligées d'abandonner leur possession; les animaux même qu'on y a portés, à peine peuvent y vivre. — Pendant les chaleurs de l'été, ils sont obligés d'abandonner leurs pâturages, pour se plonger dans l'eau jusqu'au nez. — Quoique cet inconvénient affligeant ait retardé l'Agriculture, les pêches ont été poussées & étendues sur toutes les Côtes de ces parages, avec beaucoup de succès & d'activité. La quantité immense d'huile sert aux grosses peintures, à la préparation des cuirs, à l'illumination des Villes, & presque par-tout est devenu un supplément au suif.

Ne sachant si un de mes enfans n'auroit point du goût pour ce genre de vie, je crus qu'il étoit de mon devoir d'y aller acheter une concession convenable & pour la Pêche, & pour l'Agriculture —; mais quelle fut ma surprise, lorsque j'y arrivai : « Non, me dis-je à moi-même, je ne » serai jamais la cause qu'un de mes chers enfans » vienne dans ce purgatoire pour y souffrir tant « de vexations affligeantes; le Continent n'est-il » pas assez vaste, sans venir se fixer dans un Pays » abondant & sain, à la vérité, mais sujet à une » si grande calamité »? — J'abandonnai mon projet, & revins à Philadelphie. — A peine sur cinq nuits que j'y passai, pus-je y reposer une : c'étoit

dans le mois de Juin, & les insectes mordans y étoient dans leur plus grand nombre & dans leur plus grande activité. — Je fus obligé d'entourer mon lit de pierres plates placées sur le plancher, où j'entretenois une fumée perpétuelle : jugez de l'espèce de repos que je pus y prendre pendant ces nuits agitées.

La date de cette Colonie (1) est trop récente, pour que les habitans puissent avoir acquis un caractère distinctif ; ceux qui habitent cette Isle sont presque tous des Navigateurs ; ils sont hardis, entreprenans, & très-experts à toutes les espèces de pêches usitées dans ces parages.

Je joins ici les détails de ce qu'elles produisirent sur les Côtes de Labrador & dans le Golphe Saint-Laurent, en 1774.

1470 tonnes d'huile de baleine, à 15 liv. st.	22050 liv.
300 d° — d° de veau marin — d°	5150.
27 d° tonneaux de baleine, à 900 liv. . . .	21600.
12000 peaux de veau marin, à 6 d.	300.
Total. . .	47100 liv.

Ces pêches emploient à peu-près 5000 hommes.

(1) 1765.

ACADIE ou NOUVELLE-ECOSSE.

Ce sont les Histoires Françoises qu'il faut consulter, pour trouver l'origine des premiers établissemens que cette Nation y fit de très-bonne heure. — Quelle peuplade cette Région ne contiendroit-elle pas aujourd'hui, malgré le sol & le climat ! mais cette Colonie étoit destinée à ne jamais s'accroître & à périr enfin misérablement. Une partie des rives de la rivière Saint-Jean, de la baie de Beau-Bassin, & plusieurs autres endroits, étoient jadis habités par un Peuple doux & humain, s'il en fût jamais : ils étoient profondément ignorans, & c'étoit la seule calamité à laquelle ils étoient exposés ; mais ils ne le savoient pas : ils menoient une vie pastorale & fraternelle ; ils auroient dû donner le nom d'Arcadie à leur nouvelle Patrie. — Leur innocence, leur vertu, leur patience, leur fidélité, auroient dû leur procurer un meilleur sort ; hélas ! ils y seroient encore, s'ils avoient été des brigands, des gens sans foi ni loi : c'est la première qui est devenue la source d'où est découlée leur ruine & leur bannissement.

Sans le vouloir, & bien malgré eux, ils ont causé deux grands crimes ; l'un, commis par l'Angleterre contre la saine politique & l'humanité, en les arrachant de leurs foyers. Tous les prétextes les plus

frivoles ; l'autre, commis par leur Mère-Patrie, contre l'affection & la reconnoissance qu'elle leur devoit : oubliant dans ce moment malheureux sa générosité ordinaire, elle les abandonna à leur funeste sort, & les laissa mourir de faim dans tous les endroits où leur destinée les conduisit. Les Anglois les répartirent dans plusieurs Provinces, d'où ils revinrent dans la suite chercher leurs foyers, embarqués sur de simples pirogues qu'ils avoient construites eux-mêmes, au grand étonnement de tout le monde. — A leur retour, ils trouvèrent leurs terres, leurs maisons concédées à des intrus : sans murmure, & satisfaits de respirer leur air natal, ils se contentèrent de se louer pour labourer pour les autres leurs propres terres, dont ils venoient d'être dépossédés. — Ceux, au contraire, qui passèrent en Angleterre, en France, au Canada, aux Isles, sont presque tous morts de misère, dans l'oubli & l'abandon. — Croiriez-vous qu'il y en a aujourd'hui jusque sur les Isles Falkland ? — Ainsi a péri une Nation laborieuse & soumise, qui étoit composée de plus de quarante mille individus.

Cette Province a une étendue très-considérable ; mais elle est très-peu habitée, & même les Cantons peuplés ont à peine la plus foible liaison les uns avec les autres, parce qu'ils sont divisés par des bras de mer, des lacs, ou des montagnes. La grande Péninsule sur laquelle se trouve l'Isle

Royale & la Baie de Chédabouctou, est séparée du Continent par la Baie de Fundy, laquelle est divisée elle-même en un grand nombre de ramifications : par-tout ici on ne trouve que des rivières, des golfes, des baies, des lacs, des marais éternels, & de très-mauvaises terres, peu d'endroits exceptés : toutes ces causes forment une masse d'humidité étonnante, & produisent un nombre infini d'insectes piquans. La marée monte dans la Baie de Fundy plus de vingt-cinq pieds ; ce qui laisse toutes les six heures, à découvert, des plages immenses.

L'Isle Royale, ou Cap Breton, est si proche de la grande Péninsule, qu'elle peut être considérée comme en faisant partie ; elle n'est fameuse que pour ses pêches & ses mines de charbon de terre. L'Isle de Sable, qui en est peu éloignée, & tous les bancs de ces parages, abondent en morues ; de façon que presque tous les habitans de la Nouvelle-Écosse sont plutôt Pêcheurs que Cultivateurs, & ils ont raison. Dans ce Continent, plus la terre est ingrate, plus la mer est féconde : heureuse disposition des choses ! Les Allemands, les Irlandois, & le peu d'Acadiens qui y sont revenus, forment une population très-foible, & répartie sur un terrein & à des distances immenses : chacun, par conséquent, dans son Canton, a gardé les mœurs de son Pays.

Halifax, bâtie au fond de la baie de *Chéda-*

bouctou, est déjà une Ville considérable, fameuse par la bonté de son havre, & la commodité d'y radouber les vaisseaux; sa richesse ne vient point de la culture, mais des dépenses de la Marine royale. A une lieue de cette Ville, les terres y sont d'une stérilité affreuse, il faut traverser la Péninsule jusqu'à la baie de Fundy pour y trouver du grain & des bestiaux.

Le Gouvernement de cette Province a été l'ouvrage de la Couronne, & par conséquent n'est pas si avantageux aux Colons que celui des nôtres; c'est proprement parlant un pays conquis, & il s'en ressent bien. Plus la terre est stérile, plus le climat est dur; & plus les Loix devroient être douces, plus les priviléges municipaux devroient être considérables; alors quelqu'ingrat que soit le sol, ce Pays se rempliroit d'hommes industrieux. — Pour vous convaincre du fléau des Moustiches, permettez-moi de terminer ce foible récit par l'anecdote suivante.

Au fond de la baie de Fundy on trouve une ancienne Bourgade, bâtie par les François, appellée aujourd'hui *Annapolis royale*; depuis l'exil des anciens habitans, l'Angleterre y a toujours conservé une garnison de trente hommes; sur la liste de cet Etablissement militaire, j'y ai vu 14 guinées par an, données à un soldat pour entretenir nuit & jour de la fumée sous le Temple de Cloacina.

Les habitans de cette Province n'exportent que très-peu de chose; & la plupart de leurs Etablissemens pêcheurs sont obligés de dépendre des autres Colonies pour ce qu'il leur manque, & c'est avec l'argent de la Marine royale qu'ils le font. — Ils sont d'ailleurs dans un état de guerre presque perpétuel avec les Sauvages, qui ne leur ont jamais pardonné, & l'exil de leurs amis les François, & les cruautés que les Anglois ont souvent exercées contre eux. Le lin & le chanvre deviendront un jour une branche lucrative de leurs exportations.

Pour vous donner une idée de sa population & de sa force, permettez-moi de joindre à ces détails celui de son importation & de son exportation en 1774.

La Nouvelle-Ecosse importa cette année pour la somme de . . . . . 25000 liv.

Elle exporta la même année,	
3000 barils de maquereaux salés.	3000
2500 tonneaux de morue . . .	25000
300 dito d'huile de poisson . .	4500
5 dito côtes de baleine . . .	1500
Mats & bois, & charbon de terre	4000
Total . .	38000

TERRE NEUVE.

DANS la même année, cette Isle produisit à l'Angleterre,

30000 tonneaux de morue . .	300000 liv.	
3000 dito d'huile de morue. .	45000	
Total . . .	345000	

Elle reçut cette même année de l'Angleterre, en différens articles, pour 273000

Cette pêche & le commerce a employé 390 navires, montés chacun de 12 hommes; 2000 barques, montées chacune de 8 hommes, ce qui fait 20680 Matelots & Pêcheurs, employés, nourris, vêtus & gagés.

Toutes ces pêches ne vallent-elles pas mieux que les mines dangereuses du Pérou? c'est ici l'école de la santé, de la tempérance & de l'industrie. La pêche de la morue, ainsi que toutes celles du Golphe & de la côte de Labrador, forme une pépinière de Matelots, accoutumés à une vie dure & laborieuse: c'est un des principaux nerfs de la Marine Angloise.

TERRITOIRE

DE SAGADAHOCK & DE MAIN.

LA rivière Sainte-Croix, au Sud-Oueſt, diviſe cette dernière Province du territoire de Maſſachuſſet, connu ſous le nom de Sagadahock & de Main. Le terrein, quoique moins fertile que celui de New-Hampshire, produit cependant de bonnes récoltes de ſeigle & de maïs. Les pâturages, ainſi que les beſtiaux, y ſont très-bons. — Ce Pays eſt arroſé par les belles rivières de Penobſcot, de Kennébuk, &c. qui abondent en poiſſons de toute eſpèce; & ſur-tout en ſaumon; les habitans y font avec leurs moulins à ſcies les plus belles planches du monde; ils exportent les plus beaux mats de l'Amérique, des vergues & du merrain. — C'eſt la Ruſſie de notre Continent. — Le Gouvernement Anglois y a fait arpenter un canton de 600,000 acres, contenant les plus beaux pins blancs; & y a envoyé un Agent intelligent qui les fais abattre ſur la neige, & les fait embarquer à bord de vaiſſeaux très-longs & conſtruits exprès. — La baie de Caſco, au fond de laquelle eſt la ville de Falmouth la Capitale, eſt ſûre & excellente,

abordable dans toutes les saisons. — Je ne puis vous dire pourquoi ce grand District appartient à la Province de Massachusset, quoiqu'il en soit séparé par le Nouveau-Hampshire. Les habitans de ces contrées sont les descendans des anciens Puritains Anglois du dernier siècle; ce sont les meilleurs gens du monde; ils sont simples & très-hospitaliers. Un Etranger ne peut leur faire un plus grand plaisir que d'aller passer quelque tems avec eux. — Ils ont encore conservé beaucoup de leur ancien rigorisme Puritain, parce qu'ils vivent chacun sur leurs terres, souvent très-éloignés les uns des autres, & à une grande distance de leur Métropole. — Je n'ai jamais été reçu nulle part avec plus de cordialité que parmi les Colons de ces deux Districts; ils ne sont pas encore peuplés, en comparaison de ce que cela sera dans un siècle. — Leurs hivers sont rigoureux; le Pays très-sain, & les rivières, ainsi que la mer, d'une fécondité étonnante. — J'aimerois mieux vivre ici que dans la Caroline; j'y aurois de la santé, de la force & du poisson, choses fort rares dans cette Province méridionale, en dépit de ses richesses.



MASSACHUSSET-BAYE.

NOus voilà arrivés à la plus ancienne, la plus respectable, ainsi que la plus nombreuse des Colonies Angloises. — C'est l'aînée de toutes; vous savez sans doute l'histoire de son origine. — Comme toutes les autres, elle a dû son origine au fanatisme, aux guerres de Religion, & aux malheurs de l'Europe.

Le premier vaisseau aborda au Cap Code en 1626. N'y trouvant que de la terre sablonneuse & ingrate, les principaux émigrans s'embarquèrent dans leurs canots, & naviguèrent tout le long de la baie intérieure de cette grande Péninsule; ils trouvèrent enfin à *Pocasset* un havre sûr, où ils amenèrent leur vaisseau; quelle suite de travaux, de fatigues! quelle incertitude dans leurs premiers pas! quels pénibles commencemens! — Avouez qu'il falloit avoir bien de l'audace & du courage pour entreprendre un pareil voyage, pour voguer presque sans savoir où ils alloient, pour descendre sur une terre qu'ils ne connoissoient pas, & pour entamer des conférences avec des hommes qu'ils n'entendoient pas, & qu'à peine ils pouvoient appeler Frères.

Heureusement pour eux, j'ose m'exprimer ainsi, une contagion terrible avoit enlevé la moitié des Sauvages de ces contrées, quelques années auparavant. — Sans cet évènement, la Colonie naissante n'auroit pas existé deux ans, & au moins ne se seroit pas étendue aussi rapidement qu'elle l'a fait. — Ils obtinrent aisément de *Miantonimo*, Sachem du lieu, la permission d'y descendre & d'y passer l'hiver. — Ils y bâtirent quelques huttes. — Tels furent les foibles fondemens de la ville de New-Plimouth. L'année suivante, un second vaisseau arriva au Cap Anne, de l'autre côté de la baie de Massachusset ; ces nouveaux Emigrans obtinrent toute espèce de bons secours du Sachem *Masconoméo*, qui étoit chef du village de *Numkéag*, aujourd'hui Salem. — Il faudroit un volume pour décrire leur marche & leurs progrès, pour vous peindre les malheurs de la guerre avec les Sauvages, l'effet des factions, des schismes & de la disette. La première vache qui leur arriva quelques années après, fut reçue avec des acclamations de joie ; ce fut une fête dans toute la Colonie. — Tous les ans de nouveaux émigrans vinrent partager leurs travaux & augmenter leur sécurité. — Leur histoire présente des époques bien frappantes, outre le progrès lent & pénible de l'Agriculture, de la Législation & de la population. — Plus d'une fois des établissemens

nouveaux furent réduits en cendres, & les Colons massacrés; car les Sauvages montrèrent un courage que rien n'auroit pu soumettre, que les armes à feu. On voit dans leurs annales un grand schisme, qui fut la cause de la fondation de Boston, & de plusieurs autres endroits; leur sage refus des offres d'Olivier Cromwel, qui proposa de leur donner l'isle de la Jamaïque, dernièrement conquise par les Amiraux Penn & Venables; la fameuse guerre Philippique contre les Sauvages, conduite & entreprise par *Massasoit* & *Wamsutta*, les deux fils de *Miantonimo*; cet éclat horrible de fanatisme, qui commença à Salem; l'association des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, New-Hampshire, New-Plimouth, Massachusset & l'isle de Rhodes; la persécution des Quakers & des Anabaptistes, qui furent exilés, & allèrent fonder Providence & New-Port, & plusieurs autres.

Il est peu de Ville dans le monde plus avantageusement située pour le Commerce; son Port est vaste & sûr, aisément défendu : Boston est bâtie au fond de la Baye, sur une péninsule formée par la rivière Charles. — Elle est devenue depuis, le centre d'un Commerce très-considérable : l'année passée, il en sorti quinze cens voiles, tant pour l'Europe, que pour les Isles & le Cabotage; elle est la Capitale d'une Province très-étendue, com-

me vous pouvez le voir sur la carte, qui, outre Boston, a plusieurs autres Villes très-considérables, telles que Salem, Marblehead, Newberry-Post, Falmouth, Shearburn, &c. & un très-grand nombre dans l'intérieur.

Boston compte dans ses murs plus de trente-cinq mille ames : les Edifices publics & particuliers, sont très-beaux : une jettée de plus de cinq cens pieds de long, s'avance dans la mer, du milieu du grand quai, autour de laquelle les plus gros vaisseaux peuvent aisément décharger leurs Marchandises. — Plusieurs Familles Françoises y trouvèrent un asyle dans le tems de la Révocation de l'Edit de Nantes; ils y apportèrent l'art de rafiner le sucre; art qui pendant long-tems enrichit exclusivement cette Métropole. L'un d'eux appelé Fanneuil, fit bâtir, à ses frais, une superbe Maison-de-Ville, sur des arcades très-élevées, qu'il destinoit à un Marché public, & fit présent du tout à ses Concitoyens, qui, par reconnoissance, l'ont appelée depuis Fanneuil-Hall.

Les premiers Emigrans apportèrent avec eux le génie & le goût des Sciences; car, avant 1666, époque de l'association des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, ils frappèrent de la Monnoie, fondèrent une Université à Cambrigde, distant de trois lieues de Boston, traduisirent & im-

primèrent la Bible & plusieurs autres Livres pieux, dans la Langue Nattick, pour l'usage des Sauvages.

Cette Province produit une grande quantité de Salaisons, de Moutons, de Bestiaux, de Cochons, de Poissons de toutes les espèces, du Lin, du Chanvre, du Fer, des Bois de construction, Merrain, Mats, Goudron, Planches, Potasse, Bardeaux, Bois de Cèdre; ils construisent annuellement un grand nombre de Vaisseaux pour les Etrangers : le nombre qu'ils en envoyent tous les ans sur les Bancs, vous surprendroit : ils exportèrent l'année passée plus de dix mille tonnes de Morue sèche : ils ont à six lieues de cette Ville, un Ouvrage à Fer, où ils forgent à froid des Canons de dix-huit. — Outre le Commerce, fondé sur leurs Denrées, ils en ont un de spéculation, qui est très-considérable : il n'y eut jamais de Ruche plus remplie & plus industrieuse.

Je ne connois point de Province sur ce Continent, dont les premiers Législateurs ayent mis plus de méthode & d'exactitude dans la concession des Terres, ainsi que dans l'arpentage des propriétés particulières : aussi voit-on rarement de procès concernant les Limites des Patentes, comme cela arrive si souvent ailleurs. Il n'y a rien de plus sage que leurs Loix de premier établissement; tout dans les Villes & dans les Campagnes, se ressent

de

de l'ordre primordial avec lequel les premiers Colons distribuèrent leurs Terres, au milieu de la Guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Sauvages. Dans toutes les Bourgades intérieures, on y voit des Glèbes attachées aux Eglises; des Ecoles fondées à perpétuité, où la jeunesse apprend à lire, à écrire & la Langue Latine. — Tous les Aubergistes de Campagne sont choisis par les Habitans; & sont toujours revêtus de la Commission de Juge de Paix; l'intention du Gouvernement étant qu'ils unissent la force de la Loi au respect dû à un Maître de maison, pour empêcher les juremens, prévenir l'ivrognerie, & punir le vice.

Il n'y eut jamais de pays où les Femmes ayent été plus fertiles; il faut venir dans cette Province, pour y voir des bisayeuls, des trisayeuls même, accompagnés au tombeau par une postérité nombreuse. — Ils n'ont jamais invité de Colons Européens: — les émigrations de l'Angleterre pendant bien des années, & leur propre population, a suffi pour avoir donné le jour à quatre cens mille Habitans, que l'on compte aujourd'hui dans cette Province: le sang y est plus beau & plus pur que par-tout ailleurs. — Ce sont les descendans sans mêlange de l'ancienne souche Angloise.

Je ne saurois trop vous parler de leur industrie; on ne peut faire une lieue à travers cette Province, sans en voir les marques les plus éviden-

tes : par-tout les Prairies sont unies, propres, bien encloses, & soigneusement arrosées toutes les fois que le Propriétaire peut y amener un petit ruisseau. Dans tous les endroits convenables, ils ont construit des Moulins à scie, pour y fendre leurs Bois en planches & en madriers : — ils ont plusieurs ouvrages de Fer, ils en manufacturent d'excellent. — A six lieues de Boston, ils ont un Moulin qui fore des Canons de dix-huit, à froid. La moitié de ce que vous voyez en général dans cette Province, vient beaucoup moins de la bonté du sol & de leur climat, que de leur persévérance, de leurs connoissances, & de la somme de leur industrie. N'avez-vous pas souvent admiré le travail immense qu'ont exigé ces Murailles, en pierres sèches, qui entourent leurs champs ? — en les nettoyant ainsi, ils ont trouvé le moyen d'épargner leur bois, qui, dans bien des cantons, commencent à devenir très-rare, & de défendre leurs moissons des incursions & des dégâts des Bestiaux. — Malheureusement le froment n'y vient que dans certains cantons ; & à vous dire le vrai, il ne croît en abondance qu'à l'Ouest de la rivière de Connecticut. — Tout ce qui est à l'Est de cette même rivière, jusqu'aux limites de la Nouvelle-Ecosse, ne produit que le Seigle & le Bled d'Inde. On a fait dernièrement des essais avec le Bled de Chili, plus robuste & plus fort de

tige : on croit qu'il pourra s'y naturaliser. On dit que ce mal vient de la poudre de Bay-Berries, qui en empoisonne le germe, & empêche la formation du grain dans les épis. — Pour moi, je croirois que ce défaut vient de l'humidité de leur terrein. Ils sont bien dédommagés de ce défaut par l'excellence de leurs Prairies & de leurs Bestiaux, par le grand nombre qu'ils élèvent, par leurs Beurres, leurs Fromages, leur Lin, leurs Chanvres, leurs récoltes de Bled d'Inde, & la quantité immense de leurs Cochons.

Leur Gouvernement est fondé sur une Charte originairement concédée par Charles second, & changée par Guillaume de Nassau. Il est beaucoup plus Répucain que Royal : il confère aux Habitans, à l'Assemblée législative, & aux Conseils choisis par cette même Assemblée, les plus beaux privilèges & les plus grandes immunités : le Roi n'y nomme que le Gouverneur. — Ils connoissent mieux qu'aucun autre Peuple du monde le prix de la liberté. — C'étoit pour l'obtenir, que leurs Ancêtres convulsèrent pendant si long-tems leur Patrie ; c'étoit pour l'obtenir, qu'ils passèrent les Mers. — Ce même esprit cultivé, nourri depuis par leur constitution, par leur Religion, & par plusieurs autres causes, leur feroit prendre l'alarme plus vîte, je crois, que tout autre Province, à la première atteinte que la tyrannie voudroit faire à leurs Privi-

léges ; voilà pourquoi ils sont si soigneux de les conserver : voilà pourquoi leurs Papiers Publics sont toujours remplis de débats intéressans ; voilà pourquoi leurs Assemblées sont si souvent en guerre avec les Gouverneurs que la Grande-Bretagne leur envoie.

Tout homme qui a par an quarante shellings de revenu dans les campagnes, est regardé, par la Loi, comme Franc-tenancier, & a une voix dans toutes les Elections. Quiconque, dans les Villes, paye la plus petite taxe, est considéré comme Franc-Bourgeois, & vote dans les Elections de tous les Magistrats, sans être tenu d'appartenir à aucune Eglise particulière ; de-là le poids, l'indépendance individuelle, la vraie essence de la liberté. — Ils dérivent cette organisation civile & municipale, non-seulement du génie des premiers Colons, & des privilèges concédés par leur Charte, mais d'une Loi particulière d'hérédité, qui veut que les possessions d'un père soient également réparties entre tous ses enfans — De-là cette heureuse médiocrité, qui n'ait toujours de la nécessité d'être industrieux.

Vous avez été souvent étonné de voir avec quelle facilité tout le monde ici s'exprime : ils sont tous en général orateurs nés. — Cela vient de la sage coutume introduite parmi eux, & scrupuleusement observée : le Maître de la maison ne manque jamais d'assembler soir & matin

sa famille, & de prononcer des prières, souvent fort longues, qu'il compose sur le champ. — Ces discours journaliers, adressés à l'Etre Suprême, leur apprennent à s'exprimer avec propreté & correction. Les Sermons qu'ils entendent deux fois chaque Dimanche, les fréquentes assemblées populaires de chaque Canton, les débats politiques qui remplissent leurs Gazettes, telle est l'école de leur éloquence. — Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, les jeunes gens y sont initiés par leurs parens : cette action est chez eux, comme la prise du *Toga virilis* parmi les Romains.

Cette grande Province est, comme vous le savez, la Fille du Calvinisme; aussi depuis sa fondation, cette Religion y a-t-elle toujours été exclusivement dominante; les autres Eglises n'y ont été tolérées que très-tard : ils promulguèrent dans les commencemens des Loix d'uniforté très-sévères. — Que vous dirai-je, après avoir été persécutés, ils devinrent persécuteurs; après avoir long-tems combattu pour la liberté de conscience, ils en privèrent les autres. Tel est l'effet de l'enthousiasme, & de l'inconséquence de l'esprit humain. — Leur Histoire nous présente plusieurs taches, que leur industrie, leur génie, leur activité, l'étendue de leur commerce, la sagesse admirable avec laquelle ils formèrent leurs établissemens & concédèrent leurs Terres, nous forcent à oublier. —

Cet esprit de rigotisme insensiblement diminue; ils commencent à adopter l'esprit tolérant & humain de leurs voisins; dans moins d'un siécle ils l'auront, comme nous, adopté sans restriction.

On les accuse d'être litigieux & hypocrites. — Je n'en suis nullement étonné; le grand dégré de liberté dont ils jouissent, le génie de leur constitution, qui est très-populaire, la connoissance des Loix possédée par tout le monde, la fierté si naturelle aux hommes libres, la fréquence des changemens de propriété, tout cela tend à conduire au Barreau : cet esprit processif est une espèce de taxe imposée aux Citoyens qui jouissent de beaucoup de liberté. — Quant au second reproche, il vient des anciennes Loix Puritaniques, qui forçoient tous les hommes à se conformer au culte national, & obligeoient à être, si non religieux & vertueux, du moins à le paroître : n'est-ce pas une espèce d'hommage rendu à la Vertu?

Rarement ils s'abandonnent à l'intempérance de leurs passions; ils conservent un certain degré de décence, même jusques dans les momens les plus critiques. Chez eux, la sagacité est naturelle, & ne vient point de l'acquisition des connoissances; leur amour-propre ne se développe pas, comme parmi nous, sous les apparences de la vanité ou de l'ostentation; leurs défauts ne se montrent qu'à travers un voile qui en diminue la difformité. — Ils

ſont hardis ſous l'apparence de la tranquillité, entreprenans ſans tumulte, & conſervent un certain degré d'honnêteté, même dans les actions déshonnêtes.

Etant à *Pokanoſſet* (1), la première Ville qu'ils bâtirent, les habitans me firent voir une grande pierre plate, poſée dans le milieu de leur Place. — Voilà, me dirent-ils, la première roche Américaine ſur laquelle nos ancêtres deſcendirent, lorſqu'ils arrivèrent, pour la première fois, ſur ces rivages; nous l'avons traînée ici à grands frais, comme le ſeul monument que nous ayons encore érigé à la fondation de notre Province.

Le premier établiſſement de la ville de Boſton, comme je vous l'ai déjà dit, dut ſon origine à un ſchiſme qui s'éleva dans l'Egliſe de la Nouvelle-Plimouth; le Miniſtre Coton Mather, qui l'avoit ſuſcité, conduiſit ſes nouveaux Diſciples au fond de la baie appelée, par les Sauvages, *Maſſachuſſet*, & bâtirent quelques maiſons ſur la péninſule nommée, par les Sauvages, *Shamut*, pour y adorer Dieu en paix, ſuivant leurs nouvelles lumières. — Ce Miniſtre, extrêmement chéri & reſpecté de ſes Diſciples, eut la gloire de donner à ce foible Village le nom de la Ville d'où il venoit lui-même dans la Vieille-Angleterre. — Tels ont été les premiers com-

(1) Plimouth.

mencemens de cette Ville, aujourd'hui si belle, si commerçante & si opulente, & la Métropole des quatre Provinces connues sous le nom de la Nouvelle-Angleterre.

En 1774, cette Province exporta

10000	tonneaux de morue.	100000 l. st.
	Mâts, planches, bois, &c.	45000
70	navires bâtis pour l'Etranger.	49000
8000	barrils de maquereaux & d'aloses salés.	8000
7000	tonneaux d'huile de baleine & autres.	105000
28	dito de fanons de dito. . . .	8400
1500	barrils de poix, térébenthine & gaudron.	600
	Chevaux & bétail.	12000
8000	barrils de potasse.	20000
9000	dito de viande fumée & salaisons.	13500
	Cire & autres menus articles.	900
	Total.	362400 l. st.

Cette Province importa, cette même année, pour 395000 liv. sterl.

NOUVEAU HAMPSHIRE.

CETTE Province n'occupe que vingt milles de large sur la mer, quoiqu'elle soit très-étendue dans l'intérieur : heureusement, cette largeur est suffisante pour lui fournir le beau port de *Piskataqua*, qui est formé par les eaux du lac *d'Exéter :* au fond de cette superbe baie est la Capitale, connue sous le nom de *Portmouth.*

L'intérieur s'étend jusqu'à la rivière de *Connecticut*, qui tire sa source d'un marais immense dans le voisinage du lac *Champlain.* Le terrein de cette Province est fertile, & heureusement entrecoupé de rivières & de ruisseaux qui font tourner les plus beaux moulins à scie de toute l'Amérique. New-Hampshire abonde en bois, mâtures, merrain, planches; en lard, en bestiaux, en lin, en potasse, outre le produit de ses pêches; elle fait partie de ce qu'on appelle ordinairement la Nouvelle-Angleterre.

Le voisinage de la Province de Massachusset, a beaucoup retardé le progrès du commerce de celle-ci; car elle tire plus de la moitié de ses importations de cette Métropole, & elle lui envoie presque tout le montant de ses denrées : mais ces inconvéniens disparoîtront, lorsque la population

de New-Hampshire & les défrichemens de ses terres seront plus avancés.

Quant au Culte, au Gouvernement, aux mœurs, ils ressemblent à ceux de leurs voisins de Massachusset, qui a été la souche & le principe de la population de cette Province. — Avant la guerre du Canada, le Gouverneur Benin Went-Worth, qui y présidoit, concéda, suivant l'usage, au nom du Gouvernement Anglois, toutes les terres à l'Ouest de la rivière de *Connecticut*, depuis les limites de New-Yorck jusqu'aux rivages du Lac *Champlain*, réputées alors appartenir aux François. — C'est une Contrée immense, plutôt ornée que surchargée de montagnes; elles sont couvertes d'un sol très-fertile, & procurent à tous ces Cantons la fraîcheur & une fertilité peu commune, par le nombre des ruisseaux qui en découlent: les bois, les arbres y sont d'une grosseur & d'une hauteur énorme.

Dans l'espace de vingt ans, tout ce nouveau Pays fut concédé; & les parties les moins exposées aux incursions des Sauvages Canadiens, furent remplies de familles industrieuses. — Depuis la conquête du Canada, la Couronne a jugé à propos, non-seulement d'annexer ce grand territoire à celui de New-Yorck, mais même de se ressaisir de ces terres, comme ayant été concédées par un Gouverneur qui n'y avoit nul droit. — Les habitans

de ces Diſtricts, qui les avoient achetées de bonne-foi, comme étant ſous la juriſdiction de New-Hampshire, & ſous le grand ſceau de cette même Province, s'opposèrent à un attentat auſſi atroce & auſſi barbare. Pluſieurs Cantons ſe révoltèrent même, inſultèrent & chaſsèrent les nouveaux Magiſtrats de New-Yorck qui y étoient venus adminiſtrer la Juſtice; ils en élevèrent pluſieurs à des branches d'arbres très-hautes, & leur firent promettre de ne jamais revenir chez eux. Peu de tems après, le Roi concéda des Diſtricts boiſés à des Ecoſſois, & à pluſieurs autres individus de New-Yorck, qui y conduiſirent des Emigrans, & y jettèrent les fondemens de pluſieurs Etabliſſemens conſidérables : preſque toutes leurs maiſons & leurs moulins furent brûlés ou détruits. Jamais de pareils outrages n'avoient été juſtifiés par des motifs plus forts : peut-il, en effet, y en avoir de plus juſtifiables, que de conſerver une propriété légalement acquiſe & bonnifiée par plus de quarante ans de travail? Telle fut cependant la tyrannie & l'injuſtice de la Couronne, que des Cantons entiers, bien cultivés & bien bâtis, furent donnés, par voie de gratification, à des Officiers Anglois qui n'étoient jamais venus en Amérique, & qui ne connoiſſoient point ce qu'ils avoient obtenu : la Cour Britannique n'eſt pas

plus exempte de ces sortes d'injustices que bien d'autres.

Le district d'*Imsdale*, en particulier, fut donné, par *Mandamus*, à ***, Capitaine dans les Gardes. C'est un endroit charmant, de dix milles en quarré; une rivière poissonneuse le traverse en entier; elle est bordée, des deux côtés, de prairies étendues & fertiles, & les plantations sont construites, plus haut, sur un sol dont la fécondité ne s'est pas démentie depuis quarante-sept ans. Nous en avons peu, dans la Pensilvanie, plus productif, plus agréable à voir, mieux cultivé ou plus peuplé; c'étoit un présent d'au-moins vingt-sept mille acres d'excellente terre, accordés, par un trait de plume, à un homme qui n'en avoit jamais abattu un arbre. C'étoit dépouiller entièrement plus de quatre cens familles de leur patrimoine gagné à la sueur de leur front, ainsi que de ceux de leurs pères, ou les assujettir à des rentes onéreuses & injustes, auxquelles vraisemblablement ils se seroient soumis, plutôt que d'abandonner leurs foyers.

Les habitans d'*Imsdale*, informés de ce procédé cruel, ainsi que de l'arrivée de leur nouveau Seigneur-Propriétaire, s'armèrent & furent à sa rencontre : ils se rendirent aisément maîtres de sa personne. — Je ne sais lequel admirer le plus,

ou la conduite de ces braves gens armés pour soutenir le droit de la Nature le plus sacré, ou celle de ce généreux Officier Anglois. — » Pourquoi » m'arrêtez-vous, leur demanda-t-il? — Crainte » que vous ne cherchiez, par des actes de Loi, à » vous rendre Maître d'un terrein qui n'appar» tient pas au Roi qui vous l'a donné, & encore » moins à vous qui venez pour nous en dépos» séder. Ne savez-vous pas qu'il y a quarante» sept ans que nous sommes ici? ignorez-vous » quels sont les titres de notre possession? — » J'ignore tout cela, mes amis; on nous a dit » à Londres que, depuis la paix, il se trouvoit, » par les nouvelles limites des Provinces, un » terrein immense à concéder. — J'en ai demandé » la partie qui m'a été désignée sous le nom de » la *Patente d'Imsdale*; je l'ai obtenue, & j'é» tois venu à dessein de la voir & d'en tirer parti. » — Ainsi, les meilleurs Rois sont trompés, ré» pondirent-ils. Nos pères acquirent de ce même » Gouvernement qui, aujourd'hui, nous traite » comme des Nègres, les terres de cette Patente, » pour la somme ordinaire & usitée. — Les pre» miers Propriétaires l'ont divisée entr'eux; ils » y ont, depuis, épuisé leur petite fortune & » leurs forces; la plupart sont morts, & ont laissé » tous ces héritages à leurs enfans, qui n'ont cessé » de travailler jusqu'à ce que tout ait été défri-

» ché. — Nous avons toujours payé nos taxes,
» & obéi au Gouvernement de New-Hampshire;
» nous avons contribué, comme les autres, à la
» guerre du Canada; &, sans avoir commis au-
» cun crime, sans être entendus, sans savoir même
» quels en sont les motifs, la Grande-Bretagne
» veut nous placer sous la jurisdiction de New-
» Yorck, trop éloignée de nous, & prétend que
» les Patentes de son ancien Gouverneur sont
» illégales, & nos concessions nulles. — Puisque
» l'Angleterre est la plus forte, qu'elle se ressai-
» sisse des terres incultes, pour en remplir les
» poches de ses avides Gouverneurs; mais qu'elle
» ne ravisse point de nos mains industrieuses &
» honnêtes, l'héritage que nos pères ont acheté
» & péniblement défriché. «

Est-ce-là véritablement l'état des choses, mes amis, leur demanda l'Officier Anglois? — Tout ce que nous venons de vous dire n'est que trop vrai, répondirent-ils. — S'il en est ainsi, continua le généreux Breton, j'abjure mes prétentions, & renonce pour toujours à tous mes titres; je me croirois à jamais déshonoré d'accepter, même des mains du Roi, un présent auquel il n'a aucun droit; il n'en connoît pas l'injustice, j'en suis sûr; il pourroit, avec la même propriété, vous concéder les terres que je possède dans le comté de Kent. — Vous êtes de braves gens, mes amis;

vous êtes dignes de la souche respectable d'où vous descendez : c'est rendre service à l'Angleterre, que de s'opposer à des ordres aussi atroces & aussi injustes ; c'est l'honorer même, puisque vous prouvez aujourd'hui que les habitans de ces Colonies n'ont rien perdu de leur énergie nationale, en passant la mer : croyez que je n'aurois point accepté ce présent, si j'avois connu toutes ces circonstances. — Conduisez-moi chez vous ; faites-y dresser telle forme de renonciation que vous voudrez ; que tous vos voisins en deviennent les témoins ; je la signerai avec le plus grand plaisir : à mon retour en Angleterre, je ne manquerai pas d'y raconter & ce que j'ai vu ici, & ce que je vais y faire. — En effet, il réalisa sa promesse dans la même journée, mérita sa liberté, conversa avec ces braves Colons, demeura pendant plusieurs jours avec eux, parcourut tous leurs champs, visita tous les établissemens, exprima son agréable surprise d'avoir trouvé, si loin de la mer & au milieu des forêts de l'Amérique, un Canton si fertile & si bien cultivé : il repassa ensuite en Angleterre, avec des sentimens bien différens de ceux qu'il avoit apportés en Amérique.

Selon mes idées, ou il faudra que cette Région soit divisée entre les trois Provinces limitrophes, ou il faudra qu'elle en devienne une

distincte & indépendante des autres ; car elle est trop éloignée de New-Yorck : il y a plus de cent vingt lieues de cette Capitale à la rivière de l'*Ognion*, dans la baie de *Missiskoui*, sur le lac *Champlain*, qui est la partie la plus Nord-Est de cette nouvelle Région : ce sera alors la première Province qui n'occupera point une partie des rivages de la mer. — Je ne connois nulle part de sol plus fertile en herbage ; jamais aucun de nos Etablissemens modernes n'ont fourni une preuve plus frappante & plus étendue de l'industrie Américaine, par la rapidité étonnante avec laquelle ce nouveau Canton a été défriché, peuplé, rempli de maisons & d'hommes, & par la prospérité qui les a accompagné. — Dans les différentes émeutes qu'ont suscité tant d'actes d'injustices, ils ont été connus sous le nom de *Grenn Mountain Boys*, les Garçons des Montagnes Vertes (1). — Leurs mœurs, leurs usages, leur religion, sont les mêmes que ceux des habitans de Massachusset & New-Hampshire : toutes les tracasseries auxquelles ils ont été exposés, les ont rendus plus tumultueux, plus factieux ; environnés de dangers, ils ont fait voir beaucoup de courage & d'ardeur. — Cette Région produit déjà les plus

(1) Connus depuis cette Guerre sous le nom de l'Etat de Vermont.

beaux

beaux bœufs qu'il soit possible de voir, du beurre & du fromage en quantité : ce sera un jour l'Irlande de cette partie de l'Amérique.

La province de New-Hampshire exporta, en 1774, pour . . . . 39000 l. st.

En mâts, planches, poutres, merrain, &c.

Viande fumée, salaisons, beurre & fromages.

Graine de chanvre & lin.

Huiles de baleine & autres.

Maquereaux salés & aloses.

Chevaux & bétail.

Potasse.

Elle importa de l'Angleterre une très-grande quantité de marchandises qu'elle tira de Boston, pour . . . . . 12000 l. st.

Elle contient cent cinquante mille habitans.

ISLE DE RHODES.

UNE Secte d'Anabaptistes, qui s'étoit formée parmi les premiers Colons de la Province de *Massachusset*, excita dans les bons Puritains, une jalousie & une haine amère. Après plusieurs années de trouble & d'agitation, ils résolurent enfin

de chasser ces Réfractaires ; ce qu'ils firent par une Loi expresse. — Les Exilés achetèrent heureusement des Sauvages l'Isle d'*Aquidneck*, à laquelle ils donnèrent le nom d'*Isle de Rhodes ;* ils y jetèrent les fondemens d'une Colonie florissante, qui est devenue l'asyle de toutes les Sectes. Les premiers Fondateurs conservèrent pendant long-tems la supériorité dans toutes les Elections, & jamais n'en ont abusé pour persécuter ceux qui chérissoient des opinions différentes.

A peu-près vers la même période, la Société des Quakers, après avoir souffert une persécution sanguinaire, fut aussi chassée de la Colonie de *Massachusset :* les Fugitifs résolurent de s'arrêter sur le premier terrein qu'ils pourroient acheter des Naturels ; le hasard les conduisit à travers les bois, au fond de la grande Baie de l'*Isle de Rhodes*, où ils s'établirent du consentement des Sauvages : ils donnèrent à ce nouveau district le nom de *Providence.* Chassés de leur nouvelle Patrie par le même esprit persécuteur, & devenus voisins par l'effet du hasard, chacune de ces deux Sectes cultiva en paix ses nouveaux terreins, & ne persécuta personne. Dans la suite, ces deux établissemens furent incorporés, sous le nom de *la Colonie de l'Isle de Rhodes & des Plantations de Providence*, en y comprenant le district de *Narraganset.* — Cette Province, quoique la plus petite de toutes, jouit de grands

avantages. — Le havre de New-Port (1) eſt un des meilleurs de l'Amérique à tous égards : les terres de cette Colonie produiſent de l'herbe excellente & des beſtiaux de la plus grande taille, du lin, du maïs, du ſeigle, & des moutons. *Narraganſet* eſt le meilleur Canton de toute l'Amérique pour les chevaux d'allure. — La commodité que procure à cette Colonie la grande Baie, a donné à ſes habitans un goût & une aptitude ſingulière pour les affaires maritimes; de tous les tems ils ont été les plus habiles Navigateurs : n'ayant que peu d'objets d'exportation, ils arment leurs vaiſſeaux pour le compte des étrangers ; ils entendent parfaitement toutes les reſſources du cabotage & celles du commerce de ſpéculation.

Le Gouvernement eſt une démocratie parfaite : le peuple choiſit annuellement ſon Gouverneur & ſes Magiſtrats. — Cette Iſle a quatorze milles de long ſur quatre de large; les chemins dont elle eſt entrecoupée, ſont plantés des deux côtés d'acacias & de platanes. — La Nature a placé ſur la cime de cette Iſle charmante, des fontaines d'où découlent

(1) Le Havre de New-Port eſt d'une entrée facile, le mouillage profond & bon, & l'abri excellent; il eſt ſous le quarante-unième degré trente-une minute de latitude, à ſoixante-dix milles de Boſton par terre, cent dix de New-Haven, à deux cens de New-Yorck.

des ruisseaux les plus utiles : par-tout on y voit les champs couverts de moissons, & des prairies couvertes de l'herbage le plus abondant : les maisons y sont singulièrement propres & commodes. — *Providence* leur fournit de la chaux excellente, & leur Isle une espèce de sable, dont ils enduisent les dehors de leurs maisons : cette incrustation, à laquelle ils donnent l'apparence de la pierre, préserve les bois qui en sont revêtus de toutes les attaques des vents, des pluies & des gelées ; rien ne m'a paru plus léger, plus propre, plus élégant & plus durable. — Dans aucune autre Colonie, on ne voit du bœuf d'une si prodigieuse grandeur, ni des troupeaux de moutons si nombreux.

C'est le pays le plus sain que je connoisse ; aussi *New-Port* est-il devenu le rendez-vous de tous les infirmes Anglois, Hollandois & François des Isles occidentales. — Ne pourroit-on pas appeler cette charmante Isle le *Montpellier de l'Amérique ?* Les chaleurs de l'été y sont régulièrement tempérées par les brises de mer & les rigueurs de l'hiver, considérablement diminuées par le voisinage de l'Océan. La tête de cette Isle, du côté de la mer, offre un singulier mêlange de rochers pittoresques & de petits champs fertiles, de stérilité & d'abondance, de sables & de riches sols, de baies douces & commodes, de promontoires escarpés. C'est ici la partie de l'Isle qui inspira à l'Evêque Berklay

le désir d'y bâtir un Collège : on y peut, pour ainsi dire, cultiver la terre avec une main & pêcher avec l'autre ; jamais rivages n'ont été plus abondans en poissons de toutes espèces, sur-tout en *tew-tags* (1). L'Isle de *Kananicut* unit à l'excellence de son pâturage, la fertilité du sol labourable, la facilité des pêches, la beauté de la situation, & la plus grande salubrité de l'air. Je désirerois pouvoir finir mes jours sur l'une ou l'autre de ces deux Isles.

Toute cette Baie en est parsemée, & aucune n'est stérile. — Ici on voit le plus beau sang de l'Amérique : la beauté des filles, l'hospitalité des habitans, la douceur de leur société, la simplicité de leurs amusemens, y ont toujours prolongé mon séjour, & m'y ont fait passer les momens les plus heureux.

L'esprit démocratique du Gouvernement, ainsi que celui du commerce, auquel ils sont si adonnés, a beaucoup influé sur leurs mœurs. — Ils sont actifs & remuans ; toujours occupés de quelques spéculations maritimes ; ils sont fins & rusés : leurs Loix, quoique fondées sur l'équité, ne pro-

(1) Tewtags est une espèce de Poisson, communément appellé Blackfish ou Poisson noir, à cause de la couleur de sa peau ; il se trouve en grande abondance sur tous les rochers qui bordent cette côte. Il est excellent & serein.

curent pas toujours à un étranger les prompts secours qu'elles promettent : c'est peut-être un vice dans leurs constitutions que le peuple ait le droit de nommer ses Juges. — Comme leurs principales richesses viennent du commerce, & d'une foule de spéculations d'importation & d'exportation, ils ont besoin, plus encore que les autres Colonies, de la liberté la plus ample : c'est pourquoi ils se sont toujours opposé aux Réglemens commerciels de l'Angleterre, & avec la plus grande animosité. — Les plus foibles entraves renverseroient leurs fortunes & leur existence, qui n'est fondée que sur la liberté du commerce la plus illimitée.

Toutes les Sectes sont venues s'établir ici : les Quakers, les Anglicans, les Calvinistes & les Juifs, dont il y en a un très-grand nombre ; ces derniers ont fait bâtir une magnifique Synagogue, où ils y adorent l'Etre Suprême dans l'antique langage d'Abraham, & avec les anciens Rites de Moïse.

Tous les ans on arme ici un très-grand nombre de vaisseaux pour la pêche de la baleine ; ils sont aussi entreprenans, aussi hardis, aussi habiles que les habitans de *Nantucket* dans ces expéditions. — On fabrique à *New-Port* des chandelles de *spermacetty*, (1) plus blanches & plus belles que celles de

(1) Les chandelles de spermacetty sont faites avec la cervelle de Baleine, à laquelle on donne la consistance par le moyen d'une pression très-considérable.

cire ; elles ne donnent aucune odeur, aucune fumée. — Dans les opérations nécessaires, & pour donner la consistance à la matière dont ces chandelles sont faites, ils ont trouvé l'art d'extraire une huile limpide, appelée aussi *huile de spermacetty*, qui est très-utile pour les lampes des Studieux ; elle ne donne ni odeur, ni fumée.

La Ville de Providence, au fond de la Baie, est fameuse pour la construction des vaisseaux & la grande quantité de chaux qu'on y manufacture ; ils en exportent dans presque toutes les Villes du Continent. — Cette Province contient, à ce qu'on m'a assuré, 59678 habitans. — L'importance de cette petite Colonie consiste moins dans les productions de son cru, que dans l'activité, les connoissances & l'esprit entreprenant des Colons, & sa situation avantageuse pour le commerce.

CONNECTICUT.

LE même esprit persécuteur & turbulent, qui occasionna la première fondation de *l'isle de Rhodes*, fut aussi la cause de l'établissement de cette Colonie ; elle tire son nom de celui de la grande rivière qui la traverse. — Une troisième espèce

de mécontens quittèrent vers l'année 1630 la première colonie de *New-Plimouth*, & vinrent chercher un asyle sur les bords de ce fleuve, dont les rivages étoient déjà célèbres par leur fertilité, leur beauté, & l'excellence de l'air. — Ils fondèrent d'abord la petite colonie de *New-Haven*, à son embouchure, avec la Ville du même nom; de-là ils se répandirent dans l'intérieur du Pays, bâtirent celle de *Hartford*, à 70 milles dans les terres, & aujourd'hui leur Capitale. — Ils en chassèrent plusieurs familles Hollandoises, qui étoient venues de *New-Amstell*, (1) pour commercer avec les Sauvages.

Pendant les premières années, chaque famille vivoit isolée sur sa terre, uniquement occupée de ses travaux, sans nuls liens coercitifs, & sans aucunes Loix, & ils étoient heureux. — Cette époque fut l'âge d'or de cette Province; ils n'étoient liés que par les seuls principes de la bienveillance, par le seul besoin du secours réciproque, par le seul désir de vivre en paix. Aussi-tôt que leur population se fut augmentée, ils pensèrent alors à former un Gouvernement qui

(1) New-Amstell, étoit une Colonie Hollandoise, aujourd'hui appelée New-Yorck, qui fut dans la suite échangée avec l'Angleterre pour celle de Surinam.

assurât la propriété de leurs enfans, & pût leur procurer la consistance nécessaire pour s'opposer aux incursions des Sauvages qui, déjà, se repentoient de les avoir admis dans leur Pays ; pour cet effet toute la Colonie s'assembla à *New-Haven ;* mais après les délibérations les plus mûres, personne parmi eux ne se croyant assez éclairé pour rédiger un code de Loix, & poser la base d'une Législation analogue à leurs principes politiques & religieux, ils passèrent unanimement la résolution suivante : « Vu le petit nombre des » habitans de cette Colonie, & notre incapa» cité de rédiger une nouvelle forme de Gouver» nement, nous nous promettons solemnelle» ment les uns aux autres de suivre les Loix » de Moïse, jusqu'à ce que quelqu'un d'entre » nous ait l'habileté d'en faire de plus adap» tées à notre constitution & à nos mœurs. » — Ils passèrent une Loi agraire, qui limitoit à cinq cens acres la quantité de terre que chacun pouvoit posséder. Pendant le règne des Loix de Moïse, un Colon plus industrieux que les autres, acquit la plantation de son voisin qui étoit paresseux ; quelque tems après, l'acquéreur fut cité devant les Anciens, qui le trouvèrent coupable de contravention à l'esprit & à une des premières Loix de la Colonie ; il fut condamné à perdre son acquisition, & à recevoir

ſur les épaules *quarante coups de fouet, moins un* (1).

Devenus plus nombreux & plus éclairés, ils formèrent quelques années après un plan de Légiſlation; composé d'un Gouverneur, d'un Conſeil & d'une Aſſemblée. Le peuple choiſit le premier, ainſi que les Membres de la dernière, & celle-ci choiſit les Conſeillers. C'eſt un Gouvernement parfaitement démocratique, qui fut confirmé par la Couronne d'Angleterre, ſous le nom *de la Compagnie de Connecticut*; de là, la Charte qu'ils obtinrent. — Cette Charte les rend abſolument indépendans de la Grande-Bretagne; pour tout ce qui concerne leur intérieur, ils peuvent paſſer telles Loix que les trois Corps légiſlatifs déſirent, pourvu qu'elles ne répugnent point à l'eſprit de la Conſtitution Angloiſe. — Ils ne doivent ſoumiſſion au Parlement que pour ce qui regarde les réglemens du Commerce; &

(1) Pendant le règne des loix de Moïſe, les plus anciens de la Colonie furent choiſis & nommés chefs, avec plein pouvoir de juger ſuivant ces mêmes loix. Ils eurent ſoin d'enregiſtrer tous leurs jugemens dans un livre qui, par hazard, étoit couvert de papier bleu. De-là, cette ancienne tradition des Loix Bleues de cette Province, auxquelles on a attribué une ſévérité qui n'a jamais exiſté; ce livre n'a jamais contenu que le détail des jugemens prononcés par leurs premiers Juges. Quarante coups de fouet moins un, ſont les termes de la loi.

comme ils ſont très-injurieux à cette Province ; ils les violent avec beaucoup de facilité & d'impunité.

Cette Province exporte une quantité immenſe de lard, le meilleur du Continent, de bœuf ſalé, de beſtiaux pour les Iſles, de graine de lin, de lin, de fer, de merrain, de ſoude, &c. Ils conduiſent annuellement beaucoup de vaiſſeaux pour l'Etranger; ils naviguent pour les autres, & naviguent à bon marché.

En fait des premières branches du Commerce d'exportation & d'importation, cette Province eſt pour ainſi dire ſoumiſe à la ville de *New-Yorck*, où la grandeur & la bonté du havre ; la commodité des quais & des magaſins, & les grands capitaux, ont depuis long-tems fixé le centre du Commerce de cette partie de l'Amérique. — Les Colons de *Connecticut* exportent aux Iſles un grand nombre de chevaux, de volailles & de légumes. — Cette Colonie abonde en fer & en plomb.

Rien n'a été plus ſage que leurs Loix de premier établiſſement; tout a été dirigé par la ſageſſe, les lumières & la prévoyance; ils doivent peut-être ces heureuſes précautions à la crainte des Sauvages, qui devinrent, peu d'années après leur premier établiſſement, les implacables ennemis de ces Colons. — Le Gouvernement ne

faisoit aucunes concessions de terres, à moins que cinquante familles ne se présentassent pour aller les habiter; elles étoient obligées d'en donner une certaine portion pour en former la glèbe de l'Eglise future, une autre pour le Maréchal, une autre encore pour le Maître d'Ecole. — Si le nombre des familles se montoit à 70, le Gouvernement les obligeoit en outre d'y maintenir un Maître de Latin. — Alors ils divisoient les terres en trois portions; l'emplacement le plus commode étoit choisi, on y traçoit une rue, le long des deux côtés de laquelle ils marquoient autant de lots de 20 acres qu'il y avoit de propriétaires, c'est ce qu'ils appeloient *Home-lots;* la seconde portion, également divisée, étoit destinée pour les terres labourables, la troisième étoit réservée en bois.

Au milieu de la nouvelle Bourgade, ils construisoient une petite estockade, dans laquelle, en cas d'allarmes, chacun se retiroit avec sa femme & ses enfans. — Telle est la raison pour laqu'elle il y a dans cette Province un si grand nombre de petites Villes; il seroit peut-être à souhaiter qu'aujourd'hui le nombre en pût être diminué. — La Loi ordonnoit en outre à tout le monde d'aller à l'Eglise armé d'un fusil & d'une bayonnette; les Prêtres n'en étoient pas même exempts. — Avant cette sage Ordonnance, plusieurs Congré-

gations avoient été détruites par les Sauvages; qui choisissoient les jours de Dimanche pour commettre leurs ravages, & porter le fer & le feu dans ces nouveaux Etablissemens.

Le Colonel ***, un des Régicides, avoit vécu inconnu & ignoré pendant plus de huit ans dans la maison d'un Habitant; le reste de la famille de ce Colon ignoroit ce profond mystère; sa barbe & ses cheveux devenus blancs, étoient très-longs. Il arriva qu'un Dimanche les Sauvages fondirent sur les Habitans de ce Canton lorsqu'ils étoient à l'Eglise; cet ancien Colonel, qui depuis long-tems désiroit la mort, fut instruit de leur arrivée par leurs heurlemens; il s'arme, sort, va à leur rencontre; aidé de son ancien génie militaire, animé par sa bravoure, il contribua à chasser les Sauvages & à sauver le Peuple. — A peine le danger fut-il passé, qu'il disparut de la foule, & rentra dans sa chambre, d'où on ne le revit plus. — Ces bonnes gens, frappés d'une apparence aussi singulière, ainsi que de la conduite & de la bravoure de cet inconnu à barbe blanche, s'imaginèrent qu'il étoit un Ange tutélaire, envoyé par l'Être suprême, à leur secours, & ils le croyent encore. — Combien d'anecdotes moins intéressantes, & moins vraisemblables, n'ont-elles pas passé pour des miracles authentiques? — Il mourut quelques années après, & fut enterré dans

le cimetière de *New-Haven*, comme on peut le voir encore par les lettres initiales de son nom, gravées sur une pierre.

Les Habitans de cette Province ressemblent beaucoup à ceux de *Massachusset*, dans leur Gouvernement, dans leur systême religieux, ainsi que dans leurs mœurs & leurs coutumes; ils sont, comme ces premiers, les descendans de l'ancienne tige Puritaine, qui émigra sous les deux Charles, & qui depuis a rempli toute l'étendue de leur territoire, sans le secours d'aucune peuplade Européenne. — Il est aisé d'observer dans leurs actions, dans leurs conversations, ainsi que dans leur conduite, une empreinte, une nuance particulière qu'on n'observe point par-tout ailleurs, & qu'on pourroit peut-être appeler hypocrisie; cette nuance nationale vient de leurs anciennes Loix de rigorisme, & de la servile exactitude avec laquelle tous étoient obligés de s'y conformer (1), Ces Loix prescrivoient l'apparence de réserve, non-seulement dans leur conduite, mais

---

(1) Vous savez que l'observance du Sabat, ou du Dimanche, est une loi parmi les Calvinistes. dont personne n'est exempt. Ces bonnes gens pénétrés de la nécessité de sanctifier ce jour par l'inactivité & la dévotion, ne vouloient pas faire leur bierre le samedi, crainte que cette liqueur ne travaillât le Dimanche. Ce mot de *travailler*, en Anglois, est synonyme avec celui de *fermenter*.

même dans le ſtyle de leurs converſations ; de-là ce langage, particulier à cette Province, ce ton auquel on les reconnoît par-tout où on les rencontre, ce ſang froid qu'ils conſervent, juſques dans les momens d'agitation & de colère où l'homme eſt le moins ſur ſes gardes ; l'hypocrite, dit Shenſtone, eſt un homme à demi-vertueux, qui ſe couvre des apparences de la vertu, lors même qu'il n'en peut ſuivre les règles.

Pour bien connoître l'eſprit de leur Gouvernement, leurs mœurs & leur ſyſtême religieux, il ne faut pas oublier les opinions, les préjugés chéris, qu'ils apportèrent avec eux lorſqu'ils quittèrent l'Angleterre en 1630 : — d'un côté l'uſage établi dans toutes les familles, qui preſcrit au chef d'en adreſſer les Prières à l'Être ſuprême, matin & ſoir, ainſi que de faire une courte exhortation ſur quelque texte de l'Écriture ; — de l'autre, la facilité avec laquelle ils ſont tous inſtruits dans leurs Ecoles, contribue beaucoup à en faire des demi-ſavans, & à les remplir de la folle amour-propre de l'érudition ; — de-là ce nombre d'Orateurs & de Prêtres, ſouvent ſans vignes & ſans troupeaux, qui, pour ſe diſtinguer & peut-être pour ſe procurer quelqu'établiſſement, cherchent dans les cendres de Sectes, éteintes ou oubliées, quelques étincelles d'ancien zèle qu'ils ſoufflent avec ſoin ; — de-là ces prétendues lu-

mières nouvelles (1) dont on a tant de fois entendu parler, qui ne servent qu'à causer des effervescences passagères, à diviser les anciennes Eglises, quelquefois à en fonder de nouvelles, où l'enthousiasme brille pendant quelques tems, & ensuite tombe en désuétude; — de-là cette disposition à la chicane, propagée par leur demi-connoissance des Loix, ainsi que par le grand nombre d'Avocats, à qui très-peu de science suffit pour les conduire au Barreau (2).

Toutes ces anciennes nuances commencent à se dissiper; déjà ils ont permis aux Anglicans de bâtir des Eglises; depuis long-tems les Quakers ne leur sont plus en horreur; ils adoptent insensiblement l'esprit tolérant des autres Provinces; déjà ils le regardent comme la seule base d'une Législation sage & éclairée. — Ici tout le monde est né avec un bon-sens, & une aptitude pour les affaires qui m'a surpris bien des fois; leurs Eglises y sont très-bien fondées, & le salaire de

(1) Nouvelles Lumières ou New-Lights, c'est le nom qu'on a donné à ces apparences subites de dévotion, ou plutôt d'enthousiasme, qui, tour-à-tour, saisirent plusieurs Cantons & inspirèrent une terreur extraordinaire, qui bientôt fut oubliée.

(2) Un Procès fut intenté, il y a peu d'années, pour recouvrir une Plantation jadis possédée par le Bisayeul du Plaintif, sous le règne des loix de Moïse.

leurs Prêtres est assigné & recueilli par les mêmes Officiers municipaux qui assignent & recueillent les taxes provinciales.

Mais avec toutes leurs connoissances & leur finesse naturelle, ils ont beaucoup de simplicité, on observe parmi eux des Coutumes tout-à-fait différentes des autres ; leurs mœurs, leurs usages, leur précision, leur réserve Puritanique a même formé un nouvel idiôme, une nouvelle manière d'être, qui distingue les habitans de cette Province de tous les autres. Si leurs Loix condamnent à une grosse amende celui qui jure, elles ne peuvent le convaincre d'un mensonge caché. — Je deviendrois trop diffus, si j'entrois dans un plus grand détail. Les Colonistes des autres Provinces ont appelé ceux du *Connecticut*, *Yankees*. — Je ne sai d'où cette appellation est venue ; ils la regardent comme un terme de dérision ; — c'est la dernière des quatre Provinces connues sous le nom de *Nouvelle-Angleterre*, qui s'associèrent dans l'année 1669, pour se défendre contre les Sauvages. — Quand je suis parmi eux, je crois être parmi les Puritains du dernier siècle, un peu adoucis par la Philosophie de celui dans lequel nous vivons.

Jamais tige n'a tant fructifié ; leurs Femmes, dont le sang & les traits sont distingués au dessus

des autres, sont les plus fécondes de tout le Continent. C'est dans ces quatre Provinces où on peut voir des familles vraiement patriarchales, pour le nombre des générations & celui des enfans qui les composent ; des trisayeuls ont été conduits au tombeau par une postérité de plus de cent personnes.

Cette petite Colonie est célèbre par les Réglemens de premier établissement, par les principes sages avec lesquels les Terres y ont été concédées & arpentées, & par l'industrie de ses Habitans. — Ce sont les meilleurs Colons pour commencer un Etablissement ; ils savent tout entreprendre, tout souffrir & tout faire : ce sont autant de *Robinsons Crusoës* : ils ne se découragent jamais ; quelques difficultés qu'ils puissent rencontrer, ils savent les vaincre par leur adresse & leur persévérance. — Cette Province a soixante-dix milles en quarré. — Vous seriez étonné, si je pouvois vous faire voir les multitudes qui en ont déjà émigré, pour aller s'établir ailleurs ; car il y a long-tems que tout est rempli parmi eux, comme en Europe : ils ont un peu dégénéré de la propreté Angloise. — Il n'y a point de Colonie qui soit si bien cultivée. — L'aspect de leur Province, le grand nombre de leurs Villes, de leurs Plantations, de leurs Chemins, tout l'atteste : déjà même ils ont

établi des Manufactures de Toiles, de Flanelles, (1) de Chapeaux, de Poterie, de Soude, des Cardes, &c. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'Univers une Rivière dont les rivages soient plus fertiles, plus abondans, & décorée d'un plus grand nombre, non de Châteaux de riches oisifs, mais d'Habitations de bons & respectables Cultivateurs. — Combien n'ai-je pas vu d'Européens étonnés, en naviguant sur cette Rivière, de voir sur ses bords, pendant un si long espace, un si magnifique spectacle d'industrie, de richesse agricole, & de prospérité. — Ce n'est pas sur ces rivages seulement qu'on remarque leur génie infatigable : les endroits les plus éloignés des Rivières, portent par-tout la même empreinte ; ils ont même trop cultivé, & le bois leur manquera avant peu d'années. — Tout le monde est occupé, soit au Commerce, à la Navigation ; ou à conduire la Charrue. — Cette Colonie produit les plus beaux bœufs, & en grande quantité, le lin, le maïs & le seigle : le bled ne commence à croître, qu'après avoir traversé la rivière de Connecticut, vers l'Ouest ; elle contient, dit-on, cent quatre-vingt-douze mille Habitans.

---

(1) Les Habitans des Provinces Septentrionales portent pendant l'Hiver des chemises de Flanelles fines, dont les raies bleues sont de coton.

PROVINCE DE NOUVELLE-YORCK.

C'étoit jadis une Colonie Hollandoise, fondée dans l'année 1623, prise par les Anglois quelques années après, & échangée par le Traité de Breda, pour celle de Surinam. — Tous les premiers Colons y restèrent : à la Révocation de l'Edit de Nantes, un très-grand nombre de Familles Françoises y trouvèrent un heureux asyle, ainsi que dans plusieurs autres endroits de ce Continent; ils apportèrent avec eux le goût & le génie du Commerce : les uns fondèrent la Bourgade de la *Nouvelle-Rochelle*, à dix lieues de New-York, où pendant long-tems ils conservèrent leur langage & leurs mœurs; les autres bâtirent la ville de *Richemond*, & peuplèrent entiérement l'Isle des Etats, (1) *Saten-Island*, dans le voisinage de cette capitale. — Des Flamands, malheureux dans leur pa-

(1) Saten-Island, ou l'Isle des Etats, contribue à former le Havre de New-Yorck; il y a précisément neuf milles de distance entre la Pointe Orientale de cette Isle, & le Fort George de la Ville de New-Yorck. Jadis on y parloit François.



trie, occupèrent la partie occidentale de l'Isle de Nassau, (1) des autres Européens échappés des conflagrations du Palatinat, vinrent s'établir sur la rivière de *Paltz*, & y habitèrent un Canton auquel ils donnèrent le nom de leur ancienne Patrie. — Il est difficile de voyager dans ce Continent, sans trouver des familles qui ne soient descendues, soit du côté de père ou de mère, de quelque tige Gauloise; l'Amérique leur a beaucoup d'obligations. — J'ai entendu dire à mon père, qu'il y a quarante ans, l'Eglise Gallicane de New-Yorck, étoit la mieux composée de toutes, & que les Gouverneurs Anglois y alloient constamment; que les Familles les plus riches & les plus distinguées de cette Ville étoient de cette Nation. — Pendant bien des années, ces deux Peuples furent les seuls qui habitèrent cette Province: les Hollandois, comme les plus

(1) Presque toute la partie Occidentale de cette Isle a été habitée par des François & des Flamands. La grande Baie, vis-à-vis New-Yorck, s'appelle encore aujourd'hui Walloons-Baie, ou Baie des Flamands, le nom de toutes les Familles en prouve l'origine. C'est une des Parties de l'Amérique des mieux cultivées, & des plus fertiles. C'est dans cet heureux Canton que les premières familles de New-Yorck ont leurs maisons de plaisance, où ils jouissent d'un air pur, de la vue de la Mer, de celle du Havre, d'une Pêche abondante, & de la plus grande abondance de Comestibles.

nombreux & les plus graves, absorbèrent les seconds : peu-à-peu les François perdirent même l'usage de leur langue, & aujourd'hui personne ne la parle : — les Hollandois ont toujours conservé leurs anciennes coutumes, la même façon de s'habiller, la même économie, le même dégré de propreté, ainsi que leur langage, malgré l'introduction du Gouvernement Anglois.

Sous le règne de la Reine Anne, beaucoup d'Allemands, victimes des désastres de la guerre, vinrent augmenter la population de cette Province, & cultivèrent les bords du Fleuve, vers les Montagnes Bleues. (1) Telles sont les sources premières de cette Province, d'où dérive les Colons qui aujourd'hui cultivent son sol : leurs nuances caractéristiques ne peuvent donc pas être si décidées que celles des Provinces que nous venons de passer en revue. — Quand l'amalgame sera plus complet, ils acquerront leur caractère distinctif & particulier ; — aujourd'hui ils possèdent seulement ces traits généraux que donnent l'air & la liberté Américaine.

(1) La Province concéda à ces infortunés, auxquels la Reine Anne avoit fait donner beaucoup de Provisions, un Terrein situé aux pieds des Montagnes Bleues, & des deux côtés du Fleuve, connu même aujourd'hui sous les noms de Camp Oriental, & Camp Occidental, parce qu'ils y campèrent en arrivant.

Le Hâvre de la Nouvelle-Yorck est spacieux; profond & commode; il est ouvert dans toutes les saisons, & peut être regardé comme le centre de cet hémisphère. La Ville est bâtie sur la pointe occidentale de l'Isle de *Manhatan*, qui a six lieues de long & une de large; elle est baignée d'un côté par la rivière d'Hudson, & de l'autre par le bras de mer formé par l'Isle-Longue qui mène à la Province de *Connecticut*; c'est à quatre lieues de New-Yorck, sur ce canal, qu'on voit ce fameux passage, appelé *les Portes d'Enfer*, qui à basse mer présente aux yeux effrayés, un gouffre qui n'est passable qu'à haute mer. — Des habiles Pilotes y ont cependant conduit des Frégates. — Il n'y a point d'années qu'il n'y arrive plusieurs naufrages.

Cette Province à l'Est, n'a que vingt milles de large, depuis la rivière d'Hudson, jusqu'aux limites de *Connecticut* : — à l'Ouest, il faut remonter la même rivière près de trente milles, avant que son territoire s'étende des deux côtés du fleuve; car depuis Sandy-Hook jusqu'au quarante-unième degré de latitude, marqué sur un grand rocher, tout appartient à la Province limitrophe de *New-Jersey*.

Celle de New-Yorck est dédommagée de la petitesse de ses limites maritimes, par l'étendue de son territoire au Nord-Ouest vers les lacs *Otsége* & *Ca-*

niadérage; ainsi qu'à l'Est, vers l'extrémité du lac Champlain. — Elle est traversée par une chaîne de montagnes appelées *High-Lands*, & les montagnes Bleues occupent presque tout l'espace compris entre les rivières *Hudson* & *Delaware*; la première de ces rivières fait son plus bel ornement, & lui procure des avantages inappréciables; elle est navigable pour des vaisseaux de soixante tonneaux, jusqu'à Albany, à cent soixante-dix milles de distance: — des bateaux plats peuvent la remonter jusqu'au fort Edward. — Albany est une très-jolie Ville, bâtie par les Hollandois, au confluent de la rivière des *Mohawks* avec celle d'*Hudson*: cette Ville communique avec la partie navigable de la première, par le moyen d'un chemin de seize milles, à travers une forêt de pins, & aboutit à la ville de *Skénectady*, bâtie sur ses bords: — c'est dans le voisinage d'*Albany* qu'on voit la fameuse cataracte appelée *Cohos*, où la rivière des Mohawks se précipite dans celle d'Hudson. — Il sera possible d'ouvrir un jour une communication entre ces deux rivières par le moyen du *Ruisseau des Normands*, & peut-être d'unir les sources du premier de ces fleuves avec les eaux de *Wood Creek*, qui se jettent dans le lac *Ontario*, au fond du havre d'*Oswégo*; — alors les productions de ce lac immense, qui a deux cens lieues de circonférence, les denrées de toutes les Colonies qui s'établiront sur ses

rivages, viendront aboutir à Albany, de-là à New-Yorck. — Son havre, sa proximité de la mer, qui n'en est qu'à trente-trois milles; sa liaison avec les lacs; sa supériorité géographique & commercielle sur les Provinces voisines de *New-Jersey* & de *Connecticut*, lui donneront une prospérité, une suprématie sur toutes les autres Villes du Continent, que rien ne peut lui ôter : il ne faut peut-être pas un siècle de liberté pour accomplir ce grand ouvrage: — on y a déjà pensé; il ne nous manque ni ardeur, ni zèle, ni connoissances, ni génie, ni l'amour du bien; il ne nous faut que des hommes; ils croîtront, ils viendront, ces hommes.

Cette Province est une des plus Monarchiques de toutes. Les anciennes familles ont trop aisément obtenu, de la Couronne, des concessions immenses de terre, qu'elles ont eu l'adresse de retenir par des Loix particulières; ces grandes possessions leur ont donné un poids énorme, disproportionné, & par conséquent impolitique & injuste : ce poids n'a servi qu'à fomenter les divisions. — Cela est si vrai, que les Partis qui déchirent cette Province, ne sont connus que sous le nom des familles auxquelles les richesses ont donné un pouvoir trop étendu; l'un de ces Partis est Monarchique, & l'autre est Républicain. — Quel mal ces divisions n'ont-elles pas fait à cette Province! combien de Loix injustes n'ont-elles

pas ſollicitées ! combien de projets heureux n'ont-elles pas renverſés !

Les Hollandois, dès l'origine de cette Colonie, firent la même faute. — La République, pauvre & dénuée de reſſources, concéda à la famille des *Ranſlaer*, par voie de dédommagement pour ſes avances patriotiques, un terrein dans le voiſinage d'Albany, de quarante milles de long, ſur vingt-quatre de large (1); méthode dangereuſe dans tous les Pays, mais ſur-tout dans une Colonie naiſſante, dont la proſpérité eſt autant fondée ſur la douce égalité, que ſur la liberté & la tolérance.

Le ſol de cette Province eſt très-varié; en général, il y en a plus de mauvais que de bon : le meilleur Canton n'eſt point encore entièrement établi. Le comté de Tryon, ſur la rivière des *Mohawks*, deviendra un des plus riches, comme il eſt par la nature de ſon terrein, un des plus fertiles. — Les montagnes ne ſont point inutiles; on a établi, dans leur ſein, des forges, des ouvrages de fer, où on en manufacture d'excellent; de l'acier, des canons, des ancres de quatre mille. Le voiſinage de la rivière du *Nord* ou d'*Hudſon*, vivifie tout, & procure, aux Etabliſſemens intérieurs,

(1) Cette immenſe Conceſſion eſt bien connue ſous le nom de Ranſlaerwick.

une commodité unique pour le transport des denrées : on y vient aborder de toutes parts, & même des endroits de la Province de *Massachusset*, de *Connecticut* & du *Nouveau-Jersey*, qui en sont plus proches que de leurs propres Villes. — Le comté d'Albany est fameux pour les excellens moulins à scie qu'on y voit; l'industrie des habitans fait convertir en superbes planches, les pins blancs dont elle abonde. — J'ai vu de ces moulins qui portoient quatorze scies, & j'y ai vu des planches de trois pieds de diamètre & de dix-huit pieds de long, sans un seul nœud. — Il y a quelques années, on découvrit & on exploita une mine d'argent assez riche, sur les bords de la rivière de *Hudson*, à un endroit appelé *Singsing* : on a été obligé, depuis, de l'abandonner, parce que la veine passoit sous la rivière.

La ville de New-Yorck est belle, quoiqu'irrégulière. Cette irrégularité vient de la nature du terrein, de l'escarpement de la Péninsule, sur laquelle ont été bâties les prémières maisons, ainsi que de la nécessité où on est tous les jours de former un sol factice pour augmenter l'étendue de la Ville, & procurer au commerce les magasins & les quais nécessaires. Les habitans tiennent ce goût de bâtir sur les eaux, des premiers Hollandois, & l'adresse singulière avec laquelle ils l'exécutent, de leur propre sagacité. Je ne crois

pas qu'il y ait de Villes, sur ce Continent, où on ait poussé plus loin l'art de fonder & de construire les quais. J'en ai vu former un dans quarante pieds d'eau : cela se fait avec des troncs de pins attachés les uns aux autres, qu'ils enfoncent graduellement avec des pierres, dont ensuite ils couvrent la surface avec de la terre. — La *Rue du Castor*, aujourd'hui si éloignée des bords de la mer, fut ainsi nommée, parce que, jadis, c'étoit une petite baie où ces animaux avoient fait une digue. J'ai parlé à des Anciens, qui m'ont dit avoir vu la marée monter jusques dans le voisinage de la Maison-de-Ville : vous savez qu'elle est située à plus de trois cens toises de la mer. — J'ai connu une vieille femme qui m'a dit avoir été fouettée, pour avoir pris des pommes dans un verger qui subsistoit sur le même emplacement qu'occupe aujourd'hui cette même Maison-de-Ville.

Plusieurs rues ont des trottoirs des deux côtés, pavés de pierres plattes & ornés de platanes, dont l'ombre, dans l'été, est également utile aux passans & aux maisons. Ici, on trouve l'union de la propreté Hollandoise, avec le goût & l'architecture Angloise; les maisons y sont finies, distribuées & peintes avec le plus grand soin; les Marchands y sont intelligens, habiles & riches, & les Artisans très-adroits, sur-tout les Charpentiers;

les Ebénistes & les Menuisiers : la pierre étant rare, presque toute la Ville est bâtie en briques. Que ceux qui, comme moi, ont éprouvé à quel point les habitans de cette Ville poussent l'hospitalité, leur rendent la justice qu'ils méritent. New-Yorck étant le rendez-vous fixe des paquebots Anglois, cette Ville est nécessairement la première où abordent les étrangers Européens; l'accueil qu'ils y reçoivent est bien suffisant pour leur donner une haute idée de la générosité Américaine, ainsi que de l'affabilité simple & cordiale qu'ils doivent éprouver dans les autres Villes du Continent.

Je n'en connois point où les comestibles de toutes espèces soient à meilleur marché & en plus grande abondance; la viande, le lard, les jambons, le mouton, le beurre, le fromage, les farines, le poisson & les huîtres; tout concourt à y rendre la vie saine & à bon marché: aussi tout le monde y vit à l'aise, tout le monde s'y nourrit d'excellens alimens, sans en excepter le plus pauvre Manœuvre. Je pourrois vous nommer vingt-quatre espèces différentes de poissons à coquilles, & cinquante-sept à écailles; chaque saison en fournit qui ne paroissent que pendant une période limitée; chaque barque de Pêcheurs est toujours suivie d'un très-petit bateau, construit de bois de cèdre & rempli de trous. — C'est dans ces

réservoirs ambulans que tout le poisson vient au marché de New-Yorck; la quantité d'huîtres qu'on y apporte de toutes parts est surprenante; toutes les grandes baies de l'Isle-Longue, ainsi que le Havre, en sont remplis : elles valent communément 36 s. le cent.

Les rues sont souvent nettoyées, & sont éclairées pendant les nuits obscures. On y compte trois mille quatre cents maisons, vingt-huit mille habitans, & 20 Eglises (1) appartenantes à différentes Sectes. On y voit avec plaisir un Collège d'une belle Architecture; il est muni d'une bonne Bibliothèque, & d'un grand nombre d'instrumens de Mathématique d'un grand prix : on regrette seulement que cette nouvelle Académie n'ait pas été bâtie plus loin de cette Capitale, dans quelque retraite champêtre, où les Ecoliers eussent été relégués loin des tumultes du commerce, des dissipations & des plaisirs, toujours fréquens dans

---

(1) La Ville de New-Yorck compte vingt Eglises dans ses murs; à savoir, trois Episcopaliennes, les plus belles du Continent; l'une d'elles à un Portique soutenu par des colonnes de pierre de soixante pieds de hauteur; une Juive; une Calviniste Françoise; une Calviniste Allemande; une Calviniste Réformée; une Méthodiste; deux Presbytériennes; une Ancienne Hollandoise, la première de toutes; deux Nouvelles Hollandoises; une Anabaptiste; une Sécider; deux Quakers; une Morave, & deux Luthériennes.

les grandes Villes. — On a bâti dernièrement, à une distance convenable de New-Yorck, sur un terrein élevé non loin de la rivière d'*Hudson*, un magnifique Hôpital pour les Matelots, dont l'Architecture, l'emplacement & l'établissement font beaucoup d'honneur aux bons Citoyens qui l'ont fondé, ainsi qu'au Corps Législatif qui l'a adopté. — C'est un Corps Politique, incorporé par un acte d'Assemblée, & gouverné par des Personnes électives; la manutention en est très-soigneusement veillée : après que les sommes supposées nécessaires furent avancées par les Souscripteurs, l'Assemblée de la Province leur accorda un supplément très-considérable.

Il y a une Chambre de Commerce, dont les Membres sont incorporés par un acte de l'Assemblée. Trois personnes de ce Corps, choisies tous les mois par le reste, décident, sans frais & sans délai, toutes les disputes mercantilles qui leur sont présentées.

Cette Ville jouit aussi d'une Société Marine, également incorporée; elle est composée d'un grand nombre de Souscripteurs qui en ont fourni les premiers fonds. Elle donne des pensions annuelles & autres secours aux veuves & aux enfans des Maîtres de Navires & autres Marins qui, pendant un certain nombre d'années, ont mis dans les fonds de la Société une portion de

leur paie annuelle. Le bien qui résulte de cette institution est inappréciable.

On se flatte que, dans peu, New-Yorck va être abondamment fournie, avec la quantité d'eau nécessaire pour l'usage des maisons & le rafraîchissement des rues. On y érige actuellement une pompe à feu, dont le piston est d'onze pouces de diamètre, qui doit avoir dix mouvemens dans une minute, & fournir cinquante-huit pots d'eau à chaque mouvement du balancier. Tous les habitans de cette Ville sont divisés en Compagnies ; tous les Membres sont obligés d'avoir, suspendus dans le vestibule de leurs maisons, un certain nombre de seaux de cuir, ainsi qu'un certain nombre de poches : ils sont obligés de se porter aux incendies avec la plus grande célérité, d'y aider les Pompiers, d'y maintenir l'ordre, d'y porter de l'eau, & de sauver les effets des malheureux.

Il y a en outre, dans la ville de New-Yorck, une Compagnie d'Assurance, très-bien composée & très-riche ; elle tend à animer, à encourager le Commerce.

Cette Ville est environnée d'eau de presque tous les côtés ; car, à une petite distance, un ruisseau venant de la rivière du *Nord*, se jette dans le *Sound*, & par le moyen d'une foible dépense, on y auroit fait un canal qui auroit rendu la Ville

une

une isle parfaite. J'ignore pourquoi cela n'a pas été fait; on ne peut y arriver que par eau, excepté du côté de *King'sbridge*, où un pont étroit unit l'isle de *Manhatan* avec le Continent. Du côté de Jersey, on ne peut y aborder que par le bac de *Paulus Hook*, à travers la rivière de *Hudson*; du côté de l'Isle-Longue, que par le bac de *Brooklin* : ces bacs ont presqu'une demi-lieue de largeur. — Les habitans de la partie orientale du Nouveau-Jersey, profitent de l'avantage de leurs rivières, qui se déchargent dans la baie de New-Yorck, pour transporter à cette Ville, sur des chaloupes pontées, toutes leurs denrées; le *Sound* y amène la plus grande partie de celles que produit la province de *Connecticut*; la grande rivière du *Nord*, celles de l'intérieur de la vaste Région qu'elle arrose, & les vaisseaux étrangers arrivent par *Sandy-Hook*, sur lequel il y a un beau *Phare*.

Rien n'est plus beau, rien ne donne au Spectateur contemplatif une plus haute idée des richesses de cette Ville, ainsi que de la nature d'un commerce heureux & libre, que cette multitude de vaisseaux de toutes les grandeurs qui, sans cesse, louvoient dans cette Baie pour sortir de la rade ou pour arriver à la Ville : telle est la raison pour laquelle tant d'affaires s'y font sans bruit & sans voitures.

Il n'y eut jamais d'Isle plus stérile que celle de *Manhatan*, sur la pointe de laquelle New-Yorck est bâti. — La richesse & l'industrie des habitans par-tout y a forcé la Nature, & par-tout a vaincu les obstacles qu'elle y avoit mis. L'œil d'un Européen est agréablement surpris, quand il voit l'intérieur de ce désert cultivé & rempli d'habitations, ces rivages escarpés, applanis, convertis en délicieux jardins, ornés de maisons élégantes, de jolies retraites, plantés avec des arbres fruitiers, devenus des prairies ou des champs labourables. — Ce spectacle est plus touchant encore que celui qu'offre la Ville, parce que tous ces miracles ont exigé une industrie, une persévérance, un goût pastoral & champêtre, que je préfère à celui du commerce, & qui est vraiment édifiant, quand on les trouve réunis dans les mêmes personnes.

Cette Province, comme vous le savez, produit les plus belles farines du Continent; elle en exporta, l'année passée, 250000 barrils, outre plus de 120000 boisseaux de froment, & pour plus de 300000 liv. sterl. d'autres articles. Ces farines sont manufacturées dans des moulins dont la beauté & le méchanisme vous ont surpris bien des fois; j'en connois plusieurs dont la simple construction a coûté 100000 liv. tourn. — Les Réglemens que l'Assemblée Provinciale a faits

au ſujet de l'exportation de ces farines, ſont ſages & utiles.

On voit dans le voiſinage de l'Iſle-Longue, des moulins à double méchaniſme (1), qui ne vont qu'avec la chûte de la marée; les eaux du flot ſont contenues par des digues dans les rivières d'eau ſalée qui, de toutes parts, interſectent les nombreuſes prairies *Salées*, qui abondent ſur les côtes & dans les baies de cette Iſle. — Je ne connois rien de ſi beau, ni de ſi frappant que la navigation ſur la rivière du *Nord*, depuis New-Yorck juſqu'à Albany, quoique les rivages de ce Fleuve ſoient, en général, très-âpres & très-eſcarpés. La côte de *Tappan* offre à l'œil étonné du Voyageur, une muraille perpendiculaire dans l'eſpace de plus de vingt milles, qui a au-moins cent pieds d'élévation. Mais le plus grand phénomène qu'offre cette belle Rivière, eſt ſon paſſage à travers les montagnes appelées *High-Landt*; elles ont plus de vingt milles de large; & comme ſi la main du Créateur les avoit coupées exprès, elles offrent un paſſage libre & plus profond encore aux eaux de ce Fleuve, que par-tout ailleurs; car les plus grands vaiſſeaux pourroient y mouiller,

(1) Ce double Méchaniſme tend à accélérer le mouvement des Meules, qui iroient trop lentement ſi elles n'étoient conduites que par le nombre ordinaire des Roues.

quoique la profondeur de la Rivière ne soit que de quinze pieds avant d'y arriver & en en sortant. Ces montagnes sont effrayantes à voir des deux côtés, car elles sont coupées presque perpendiculairement : les masses de rochers & de marbre sur lesquelles elles sont fondées, sont également perpendiculaires sous les eaux, & à une profondeur énorme. — On peut faire la même observation sur presque toutes les grandes Rivières de ce Continent, qui coupent à angle droit toutes les chaînes des montagnes qu'elles traversent; sans ce phénomène extraordinaire, tout ce Continent ne seroit qu'un vaste Lac, & les hommes n'auroient jamais pu l'habiter. Avant de quitter ce beau Fleuve, je ne puis résister au plaisir de vous raconter l'histoire de deux espèces d'aigles qui, tous les ans, viennent faire leurs nids sur ses bords. — Au retour de chaque été, la *basse de mer*, poisson pesant entre quarante à cinquante livres, vient y chercher un asyle pour y déposer ses œufs : deux espèces d'aigles paroissent alors, & présentent un spectacle bien singulier.—Le premier de ces oiseaux est *l'aigle-pêcheur*, qui, toute l'année, habite les rivages de la mer, & se nourrit de poisson : il ne manque jamais d'accompagner la *basse* dans son émigration périodique ; il la suit dans son passage, & possède l'art de l'attraper. — Pour cet effet, il s'élève aussi haut qu'il est pos-

ſible de le diſtinguer dans les airs ; de ce point ſublime, ſon œil perçant apperçoit aiſément ces gros poiſſons qui ſe jouent ſous les eaux : auſſitôt qu'il a fixé ſon choix, il deſcend avec la rapidité de la foudre. Le Spectateur attentif, qui l'avoit preſque perdu de vue, peut à peine le ſuivre dans ſa chûte précipitée ; ſouvent il ne le retrouve que par le bruit qu'il fait en frappant l'eau, par l'agitation qu'il y cauſe. — Il s'y plonge, j'ignore à quelle profondeur, & diſparoît. — Dans l'eſpace d'une demi-minute, on le revoit avec étonnement ſurnager & s'élever avec un gros poiſſon dans ſes talons : excédé de ce poids, il agite ſes aîles avec plus de vélocité qu'auparavant. Il arrive enfin à une hauteur égale à celle de ſon nid : alors il y vole. Dans ce moment, l'*aigle à tête chauve* (1), qui ne manque jamais de s'établir dans ſon voiſinage, & que la diſette de gibier a forcé d'abandonner les montagnes *Bleues* ſa patrie, ſe prépare au combat & à l'exercice de l'adreſſe la plus ſurprenante : il a ſuivi de vue ſon antagoniſte ; il connoît le moment précis, & jamais ne le manque. — Cet aigle aime le poiſ-

(1) Bald Eagle, ou Aigle à tête chauve, c'eſt un bel Oiſeau, d'une force proportionnée à ſa grandeur, ſa tête eſt blanche, il vit pendant le reſte de l'année dans les Montagnes Bleues.

ſon, ſans cependant pouvoir l'attraper; & connoiſſant toute la ſupériorité qu'il a ſur l'*aigle-pêcheur*, il quitte l'arbre qui fait ſa demeure, il s'envole, & le pourſuit avec la plus grande vélocité. L'autre, accablé d'un poids qu'il peut à peine ſoutenir à la vue de ſon ennemi, ſe dégage de ſa proie & s'enfuit : à peine commence-t-elle à tomber, que l'*aigle des montagnes* s'élance après elle, &, avec une adreſſe étonnante, la rattrape & la ſaiſit avant qu'elle ſoit replongée dans la rivière : triomphant de ſon heureux ſuccès, il l'emporte à ſon nid, où il en nourrit ſes petits.

Il n'y a point de Religion particulière établie dans cette Province; elles y ſont toutes tolérées, excepté la Romaine. La raiſon eſt que cette Région fut jadis concédée au Duc d'Yorck & d'Albany, frère de Charles II, qu'on ſoupçonnoit, dans ce tems-là, d'être de cette Communion; & comme on dit qu'elle eſt dominante, on craignit qu'une fois introduite dans cette Colonie, elle ne cherchât à opprimer les autres.

Le Gouvernement eſt compoſé d'un Gouverneur, d'un Conſeil nommé par le Roi, & d'un Corps légiſlatif, choiſi par les Habitans de tous les Comtés qui, tous les hivers, s'aſſemblent à *New-York* pour y promulguer les Loix dont la Province peut avoir beſoin, & veiller aux dépenſes, aux recouvremens, & à l'emploi des taxes. — Je ne vous

dirai rien de l'Isle de *Nassau*, appelée l'*Isle-Longue*, à cause de sa longueur de cent vingt milles. — Cette Isle est un petit épitome de l'Univers; on y voit un peu de tout ce qu'il contient; son voisinage de la mer lui fournit les baies & les havres les plus commodes, des prairies salées & fraiches, des montagnes & des plaines. — Vous connoissez celles qu'on appelle *Hamstead* (1), des terres de la plus grande fertilité, ainsi que des plus mauvaises, des lacs & des étangs, des bourgades & des villes, des forêts des plus beaux arbres, & des forêts de misérables pins. — La population & les productions seules de cette Isle sont très-considérables. — La Province de New-Yorck exporta l'année passée pour 525000 liv. st. de denrées, & en importa pour 531000 liv. st.; elle contient, dit-on, deux cens cinquante mille habitans, Hollandois, François, Allemands, Anglois, Ecossois & Irlandois.

---

(1) Les Plaines de Hamstead, sur l'Isle-Longue, ont quarante-cinq milles de long, sur dix de larges; elles nourrissent un nombre infini de moutons. Les Villes circonvoisines de cette Plaine ont formé des Réglemens extrêmement sages, pour la conduite de ce grand troupeau. Ces Villes sont Hamstead, Jéricho, Jérusalem, la Jamaïque, & Oysterbay.



DESCRIPTION

DE L'ISLE DE NANTUCKET.

OUI, je le sais, vous avez lu plusieurs Relations de nos Provinces; mais qu'elles sont imparfaites! — Il y a dans le grand tableau mille nuances nouvelles & intéressantes, que les Auteurs ont négligées. — Ils ne nous parlent que de l'époque de nos établissemens, que de l'esprit de nos différentes chartes, que de nos anciennes guerres, ou, plutôt, de nos anciennes injustices envers les Sauvages; & ils ont négligé de vous peindre le génie différent des habitans de chaque Province, leur genre d'Agriculture, leurs mœurs, leur industrie, les ressources innombrables par le moyen desquelles l'indigent industrieux peut acquérir une subsistance honnête & la transmettre à sa postérité. — Ou ces Ecrivains n'ont point résidé parmi nous, ou ils ont négligé tous ces détails, qu'il seroit cependant si aisé de rendre intéressans; peut-être aussi ont-ils cru nos sociétés trop jeunes, pour avoir des nuances marquées & dignes d'être observées.

Cependant, les grandes variétés qui se trouvent dans nos climats, dans nos Gouvernemens, dans

nos occupations ; les différentes circonstances qui ont occasionné tous ces établissemens, les différentes souches de notre population, leur présentent un vaste champ. — Quelle tâche instructive & agréable, de tracer toutes ces idées, de suivre attentivement le développement graduel de tous ces évènemens, depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'au *Mississipi!* — L'Histoire n'offre rien de plus digne de son pinceau : — Hé quoi! dédaigneroit-elle de parler d'un peuple naissant, parce qu'il n'a pas encore fait rougir la vertu, par les fraudes de sa politique, & parce qu'il n'a pas encore ensanglanté la terre ?

Convaincu de mon *inhabileté* à vous conduire, au milieu d'un champ aussi vaste, je me contente aujourd'hui de chercher quelqu'endroit qui vous soit presque inconnu, & qui cependant puisse vous intéresser. — Mais où trouverai-je ce Canton ? Une foule d'établissemens se présentent de tous côtés ; chacun d'eux offre un aspect différent, porte un caractère particulier, quoique tous semblent réunir ce qui est essentiel au bonheur des hommes, la liberté & l'amour du travail.

Sur les Côtes maritimes qui abondent en poissons, la pêche fournit à la subsistance & à la richesse des uns ; ailleurs, ils abattent les pins qui bordent les grandes rivières, & en forment des radeaux ; d'autres les conduisent avec une adresse infinie, à

travers *cent courans rapides*, vers les Ports de mer, où ils sont employés à l'usage de la Marine; plus loin ils construisent des vaisseaux pour toutes les Nations; dans le sein des montagnes, on fabrique le fer, l'acier, les canons & les ancres nécessaires à la Marine : dans les lieux convenables, ils convertissent les troncs d'arbres en planches de toutes les dimensions, par le moyen de moulins à scie de la plus grande beauté; presque par-tout où la charrue peut tracer des sillons, ils cultivent la terre, élèvent des bestiaux, défrichent & enclosent des champs nouveaux, embellissent la Nature par leurs travaux & peuplent les déserts.

Je connois un endroit où on ne fait aucune de ces opérations; malgré cela il nous récompensera, j'en suis sûr, de l'inspection minutieuse que nous allons en faire; son terrein est infructueux, son étendue très-bornée, & sa situation incommode. Ce Canton ne possède aucuns matériaux pour la bâtisse des vaisseaux, ni pour la construction des maisons; on n'y trouve ni pierre, ni carrière : il semble n'avoir été établi que pour démontrer ce que les hommes peuvent faire, quand le génie humain jouit en paix de toute l'étendue de ses ressorts, & quand son industrie est libre & sans entraves. — C'est ici où je puis vous faire observer les heureux effets de la sagacité & de la persévérance, & vous donner des preuves d'un nouveau

genre de prospérité, qui n'a jamais eu d'autre base, jamais joui d'aucune autre assistance que de celle du bon-sens, de la simple raison & de la liberté.

C'est pour moi la satisfaction la plus douce, dans l'examen des parties qui composent ce grand Continent, quand je vois prospérer les travaux des habitans; quand je vois, qu'en versant des sueurs, ils peuvent acquérir une honnête fortune; quand, après avoir surmonté leurs premières difficultés, ils vivent à leur aise & laissent à leur postérité l'abondante subsistance qu'ils avoient si bien méritée. — Mais quand je vois que cette prospérité vient de la douceur du climat, de la fertilité particulière du sol, je partage avec eux tout le bonheur dont ils jouissent, il est vrai; mais je ne m'arrête que peu de tems avec eux; ce spectacle n'offre rien qui me montre ce que peut l'homme. — Mais quand, au contraire, je rencontre quelques Cantons stériles, fertilisés à force de travaux; quand je vois l'herbe croissante où nulle herbe ne croissoit auparavant, les moissons succédant aux ronces, des maisons aux cabanes, des richesses enfin acquises par les moyens les plus extraordinaires: là, je m'arrête; ces objets deviennent le sujet de mes recherches, de mes plus douces spéculations. —Je laisse avec plaisir les premiers Colons, sillonnant leurs champs féconds, & je retourne avec empressement contempler ceux qui ont vaincu tant

de difficultés, qui ont ſurmonté tant d'obſtacles, par la perſévérance, par la ſageſſe, & par le courage laborieux.

Je ne prétends point écrire les Annales de l'Iſle de *Nantucket*, ſes habitans n'en ont point; car ce n'eſt point un peuple de Guerriers : je ne veux que raconter ſimplement l'Hiſtoire de leurs travaux, depuis l'époque de leur arrivée juſqu'aujourd'hui. Le ſeul but que je me propoſe, eſt de vous tracer les moyens par leſquels ils ſe ſont élevés de leur premier état, au bonheur civil & à l'opulence qu'ils poſſèdent aujourd'hui; & de vous donner une eſquiſſe de leurs Coutumes, de leur Religion, de leurs Mœurs, de leur Police, Pêches, Commerce & Gouvernement.

J'obſerve avec plaiſir que nulle ſédition, nulle convulſion politique, n'a jamais terni la gloire de cet établiſſement, & n'a jamais agité ou retardé le bonheur de cette ſociété iſolée; il ne fut point fondé ſur l'intruſion, ſur le droit du plus fort, ſur la violence & le ſang, comme tant d'autres. — Il tire ſa première origine, d'un côté, de la néceſſité (ce grand principe d'action); de l'autre, du conſentement & de la bonne volonté : depuis cette époque, tout n'a été qu'une ſuite non interrompue de paix & d'induſtrie.

Les Fondateurs de cet établiſſement n'avoient cependant jamais entendu parler de *Licurgue* ni

de *Solon :* tout ce qu'on voit aujourd'hui à *Nantucket*, loin d'être l'ouvrage de Perſonnes éminentes, ou de puiſſans Légiſlateurs, n'a été commencé & conduit à la perfection où nous le voyons, que par de ſimples Colons, qui n'avoient pour toute richeſſe que l'induſtrie & la perſévérance naturelle à tous les hommes, quand ils ſont encouragés, protégés par un Gouvernement juſte & bienfaiſant. — Une Iſle ſablonneuſe, contenant à peine vingt-trois mille acres, qui ne produit ni pierres, ni bois, dont la ſurface n'offre aux yeux ni prairies, ni ſol arable, poſſède une Ville compoſée de plus de cinq cens maiſons, habitée par plus de cinq mille habitans; compte dans ſon havre plus de deux cens voiles; emploie année commune deux mille cent cinquante Matelots. — Croiriez-vous, mon ami, que ce terrein puiſſe nourrir quinze mille moutons, cinq cens vaches, deux cens chevaux, & que pluſieurs des habitans de *Shearburn* aient acquis des fortunes de plus de vingt mille guinées? ce ſont cependant autant de faits indiſputables.

Si cette Iſle eût été placée dans le voiſinage d'une grande Monarchie, elle n'auroit jamais nourri que quelques foibles peuplades de Pêcheurs qui, écraſés ſous le poids des taxes, enchaînés par mille entraves, & intimidés par l'aſpect des vaiſſeaux de guerre, n'auroient jamais pouſſé leurs projets

ni leurs eſpérances au-delà d'une ſubſiſtance foible & précaire. — Ils n'auroient jamais connu cette hardieſſe de ſpéculation, cette fécondité de projets, ſi naturelle aux habitans de *Nantucket*, qui les a élevés au rang d'Armateurs, de Marchands, & des premiers Pêcheurs de baleine. — Ils vont au Nord, ſous la Ligne, ſur les Côtes de Guinée, du Bréſil; ils vont, à la vue d'un autre Pole, attraper cet énorme poiſſon qui, par ſa force & ſa vîteſſe, ſemble être indomptable pour l'homme.

Cette Iſle n'a rien de remarquable que ſes Habitans; ils ſont encore logés dans les premières cabanes, & ils y ont encore leurs premières vertus; point de citadelles impoſantes, pas même une ſimple batterie pour empêcher l'approche d'un ennemi, ou pour annoncer quelque heureuſe nouvelle; quant à leur culture, ils ne connoiſſent que celle qui eſt abſolument utile.

Cette Iſle eſt ſituée ſous la latitude de 41, 10; 100 milles Nord-Eſt du *Cap-Cod*; 27 milles Nord d'*Hyannés*, ou *Barnſtable*, petite ville ſur la penninſule de *Namſet*; (1) 21 milles Oueſt par Nord du *Cap-Pog*, ſur l'*Iſle de Marthre*; 50 milles Oueſt par Nord de *Woodhole*, ſur l'Iſle d'*Eliſabeth*; 80 milles Nord de *Boſton*; 120 milles de l'Iſle de Rhodes; huit cent milles Sud des *Bermudes*.

---

(1) Namſet eſt l'ancien nom Sauvage de la grande Péninſule du *Cap Cod*.



La ville de *Sherbun*, contient 537 maiſons ; elles ſont toutes bâties de charpente, le dedans en eſt latté & plâtré, leurs plus belles chambres ſont couvertes de beau papier, le dehors eſt doublé de planches de cèdre, polies à la varlope, artiſtement jointes enſemble & décemment peintes : chaque maiſon a une cave de même dimenſion, bâtie en pierres, élevée de deux à trois pieds au-deſſus du niveau de la terre. — Rien ne peut être plus ſimple que ce genre d'Architecture : leur unique ornement intérieur & extérieur, conſiſte dans la commodité & dans la propreté. — Je n'en connois qu'une qui ſoit bâtie en brique ; elle appartient à M. * * *, un des plus riches Citoyens de l'Iſle. Obſervez que tous les matériaux de ces maiſons viennent du Continent. — Cette Ville eſt conſtruite ſur un côteau ſablonneux qui, du rivage, s'avance graduellement vers la campagne : le Havre eſt commode, & à l'abri de tous les vents. — On ne voit ici que deux Egliſes : la première appartient à la Société des *Amis* ; la ſeconde à celle des *Preſbytériens*. — On voit dans le milieu de cette Ville un bâtiment iſolé, auſſi ſimple que tous les autres : c'eſt leur *Maiſon-de-Ville*, où s'adminiſtre la Juſtice, où ſe tiennent les Comptes, où ſont conſervés les Regiſtres publics : dans le voiſinage eſt le marché. — Les champs voiſins de la Ville, fertiliſés par l'induſtrie de ces bonnes gens, rapportent

aujourd'hui des grains & des légumes. Les rues de *Sherburn* ne sont ni si droites, ni si régulières que je m'y étois attendu, sachant que cette Ville avoit été fondée par des hommes qui observent la plus grande régularité dans tout ce qu'ils font, & chez qui l'ordre & la méthode président. Plusieurs de leurs rues sont ornées de pêchers & de cerisiers, ainsi que les champs voisins : l'air & le voisinage de la mer empêchent les pommiers d'y venir.

Quoique cette Isle ne soit chargée d'aucunes montagnes, elle a cependant une surface très-inégale ; ces inégalités forment plusieurs vallées & quelques marais couverts de l'herbe appelée *bluë-bent*. Ces marais leur fournissent aussi de la tourbe excellente, dont les plus pauvres se chauffent. On compte quatorze petits lacs de différentes dimensions : les uns, par leurs directions transversales, facilitent la division de l'Isle en différens cantons, pour l'usage de leurs bestiaux ; les autres abondent toute l'année en poisson & en gibier.

Les rues de la Ville ne sont point encore pavées ; mais cet inconvénient est de peu de conséquence, parce qu'elles ne sont jamais remplies de voitures de campagne, & parce qu'ils ne se servent de celles de la ville, que quelque tems avant le départ & après l'arrivée de leurs flotes. — La première chose qui me frappa, après mon débarquement, fut l'odeur que je sentis : cette odeur

vient

vient de la grande quantité d'huile de baleine, qui eſt le premier commerce de cette Ville; c'eſt un inconvénient inévitable, & auquel on s'accoutume bientôt; c'eſt un mal que la propreté, ſi naturelle à ces gens-là, ne peut empêcher ni prévenir. — Cette huile eſt leur principale récolte, c'eſt de leur ſingulière adreſſe à attraper les baleines, de leur hardieſſe, de leur étonnante navigation dans tous les climats, que réſultent leurs richeſſes. — Il y a dans le voiſinage des quais de débarquement, pluſieurs magaſins vaſtes, commodes & bien bâtis, où ces huiles ſont dépoſées, ainſi que les matériaux néceſſaires à l'armement, l'expédition & le radoub de leurs vaiſſeaux. — Ils ont trois jetées principales de trois cens pieds de long, autour deſquelles on trouve ordinairement dix pieds d'eau. — Semblables à celles de *Boſton*, elles ſont conſtruites de troncs d'arbres, apportés du Continent, remplies de pierres & recouvertes de gravier. — Un eſpace très-conſidérable entre ces quais & les premières maiſons de la Ville, facilite le débarquement & l'embarquement des marchandiſes; ce qu'ils font par le moyen de leurs petites charrettes à un cheval, les ſeules voitures en uſage ſur cette Iſle. — Ces quais, ces jetées, ſi propres, ſi commodes & ſi bien conſtruites, donnent à un étranger une haute idée de l'induſtrie des habitans, ainſi que de la proſpérité de leur Ville: trois cens

voiles peuvent aisément aborder autour de ces jettées à l'abri des vents & des flots. — Quelques jours après l'arrivée de leurs flottes, le bruit & le mouvement qui se fait sur cette place, vous feroit imaginer que *Sherburn* est la capitale d'une Province opulente & considérable. — Ils ont bâti un Phare élevé, solide & élégant, sur la pointe de terre qui forme la partie occidentale du havre, où tous les soirs on allume un feu. La péninsule connue sous le nom de *Coitou*, met le havre à l'abri des plus mauvais vents.

Si, du côté de la mer, la vue de tant devaisseaux, de tant d'activité, & de tant d'affaires, inspire les réflexions les plus instructives; de l'autre, les champs voisins de cette Ville en occasionnent de non moins satisfaisantes. — Avec une persévérance & une sagacité qui excite l'étonnement & l'admiration, les habitans de cette Isle ont trouvé le moyen de fertiliser les sables de ce voisinage. — Les boues de leurs rues, le fumier de leurs vaches, le parquement de leurs moutons, les vases de leur havre, les pailles, les engrais du Continent, tout leur a servi; ils ont cherché & épuisé tous les moyens, pour donner de la consistance à ces sables, & ils y ont réussi. — Ils y ont employé autant d'industrie & d'argent que si une immense population eût déjà rempli toute la surface du Continent, & que si ce lieu fût le dernier

de la terre où les hommes puissent habiter. Les champs voisins de *Sherburn* rapportent aujourd'hui du maïs, des pommes de terre excellentes, des *squashes*, (1) des *potirons*, des pois, des fèves, des haricots, du houblon, du seigle, des navets, du trèfle, du sarrasin, &c.

Sur l'endroit le plus élevé, ils ont construit quatre moulins à vent, qui réduisent en farine les grains qu'ils cultivent ou qu'ils achètent. — Peu loin de là est la maison où ils manufacturent leurs cables & les cordes nécessaires aux agrès de leurs vaisseaux.

A une petite distance des rivages du havre, & des jetées de la Ville, on voit, avec plaisir & surprise, une excellente prairie, enclose avec soin & formée avec des dépenses qui annoncent combien le foin est rare & utile à *Nantucket*.

Vers la pointe de *Shémah*, le terrein y est plus plat & moins stérile : — c'est-là où ils ont enfermé un espace considérable, & où ils cultivent en commun leurs récoltes annuelles. — On ne voit sur cette Isle que peu de plantations, parce qu'on n'y trouve que peu d'endroits qui admettent la charrue, sans l'aide de beaucoup de préparations dispendieuses & indispensables ; de beaucoup de bois

(1) Squashes, espèces de Gourdes excellentes à manger, & dont nous avons appris la culture des Sauvages.

pour enclore les champs, & de beaucoup de fumier.

Cette Isle fut concédée à vingt-sept Propriétaires, en 1671, sous le sceau de la Province de *New-Yorck* qui, dans ce tems-là, réclamoit toutes les Isles, depuis les montagnes de *Newaysinck*, près *Sandy-Hook*, jusqu'au *Cap Cod.* — Les premiers habitans ayant trouvé leur nouvelle acquisition stérile, & peu convenable à l'Agriculture, convinrent de ne la point diviser; ils se trouvèrent forcés de jeter les yeux sur la mer qui les environnoit; sa richesse les détermina bientôt à devenir Pêcheurs : pour cet effet, ils cherchèrent un havre, au fond duquel ils bâtirent une bourgade composée de vingt-sept maisons : telle a été l'origine de *Sherburn* & de toutes les Villes du Continent; ils arpentèrent ensuite tout le terrein de la baie, qu'ils divisèrent en vingt-sept portions de quatre acres chacune, ce qui fut appelé *lots de domicile.* C'étoit une heureuse idée; car à quoi bon auroient-ils désiré d'en posséder davantage? puisque l'inspection du terrein leur annonçoit qu'ils n'en pourroient tirer aucun parti, & qu'ils ne pourroient pas même enclore leur nouvel héritage; la Nature n'ayant pas planté un seul arbre sur toute l'étendue de cette Isle. — Une surface de quatre acres étoit donc tout ce qui pouvoit leur être nécessaire pour la commodité de leurs pêches; l'em-

placement de leurs maisons, & l'espoir de quelque jardin.

Ils convinrent ensuite de jouir du reste de l'Isle en commun; mais de quelle espèce de jouissance pouvoient-ils se flatter? — Avec une sagacité admirable, ils prévirent que l'herbe de l'Isle pourroit s'améliorer un jour par l'introduction des moutons; pour cet effet, ils convinrent que chacun d'eux auroit droit d'en nourrir cinq cens soixante: par cette convention, le troupeau national devoit consister en quinze mille cent vingt; c'est-à-dire, que la partie de l'Isle non divisée, non-seulement serviroit à nourrir pour chacun d'eux le nombre spécifié, mais rendroit leur nouveau domaine idéalement divisible en autant de portions qu'il y avoit de moutons; portions auxquelles néanmoins nulle quantité de terrein n'étoit assignée; car, dans ce tems-là, à peine savoient-ils quelle étoit la véritable étendue de leur Isle; & il auroit été impossible au plus habile Arpenteur d'en avoir combiné la quantité & la qualité que chacun avoit droit de réclamer. — Ils convinrent de plus que, si ce troupeau nationnal amélioroit le pâturage, une vache représenteroit quatre moutons, & deux vaches un cheval; & que dans la suite on fixeroit le tarif le plus équitable pour déterminer la quantité de terre qui seroit jugée être équivalente au pâturage d'un mouton.

Tel fut le berceau de leur établissement, qui peut véritablement être appelé Pastoral. Plusieurs de ces *titres de pâturages* ont depuis été réalisés sur les différens terreins aujourd'hui en culture, devenus la propriété de ceux qui les ont obtenus. — Les autres *titres de pâturages* ont été tant subdivisés, par le moyen des mariages, que souvent bien des filles se marient, n'ayant d'autres portions que leurs meubles, leur linge, & le privilège de nourrir quatre moutons, ou le droit d'avoir une vache dans le troupeau nationnal : ces droits sont d'autant plus flatteurs, que quiconque en possède un certain nombre, peut espérer de les voir réalisés un jour en terres, par le conseil des Propriétaires (1). Voilà pourquoi ces titres sont si difficiles à obtenir, & coûtent toujours beaucoup plus qu'ils ne valent ; ils nourrissent dans l'esprit du Possesseur l'espoir de posséder un jour un franc-alleu, où il bâtira une maison qui lui servira d'asyle dans sa vieillesse.

Adieu, ST. JOHN.

---

(1) Un Conseil de Propriétaires, établi par les premiers fondateurs, existe toujours sur cette Isle : devant lui sont portés toutes les disputes Territoriales. Tous les Titres sont recordés dans les Livres du Comté que cette Ville représente, ainsi que tous les Contrats de vente, d'achats, d'échange, &c.

DEUXIÈME LETTRE.

L'ISLE.

CETTE Isle n'offre aux Naturalistes ni marbre, ni granits, ni rares végétaux; je n'y connois que peu d'objets dignes d'observations. *Nantucket*, comme les autres Isles, semble être le sommet d'une grande montagne de sable, dont les différentes élévations sous les eaux forment ces bancs si bien connus des Navigateurs, sous le nom de *Nantucket-Schoals*; une partie de la surface de cette Isle est couverte d'*oseille sauvage*, de *five tangers*, de *plain-grass*, de *bleue-grass*, de *quelques buissons* de *cèdre rouge*, & de *chênes nains*; les marais qu'on y rencontre sont beaucoup plus estimés par l'excellente tourbe qu'ils produisent, que par le pâturage de leur surface, quoiqu'on y rencontre dans de certains endroits le *blue-bent*, qui est une excellente espèce d'herbe. — Tous les côteaux qui tendent vers les rivages, sont couverts de *beach-grass*, mauvais foin quand il est sec, mais excellent verd. On voit vers la partie Orientale de l'Isle plusieurs prairies salées (1) assez consi-

(1) Prairies Salées, ce sont des terres basses, dans le voisinage de la Mer, ou de quelque Rivière d'eau salée, qui

dérables, elles sont soigneusement encloses, & produisent aujourd'hui une quantité considérable de cette espèce de foin.

Parmi les lacs de *Nantucket*, les uns sont d'eau douce, & les autres d'eau salée. — Ces premiers ont été produits par l'irruption de l'Océan, tels que les lacs de *Wiwida*, de *Sussacacher*, de *Crosskaty*, & plusieurs autres. Dans quelqu'ancien orage les vagues de la mer brisèrent sans doute les foibles Dunes qui défendoient l'intérieur de l'Isle ; les espaces submergés se remplirent alors de poissons, qui s'y trouvèrent enfermés à l'arrivée des sables apportés par ces mêmes vagues. — Les habitans s'amusent dans de certaines saisons à ouvrir ces bancs ; aussi-tôt que la brèche est faite ils y placent des filets, dans lesquels le poisson se trouve arrêté, en suivant l'élément qui s'écoule. Le poisson le plus commun est la *basse tachetée*, le *poisson bleu*, le *tom-cod* (1), le *maquereau*, le *teutag*, la *plis*, la *basse de mer*, l'*anguille*, &c. c'est une des plus grandes

---

rapportent un jônc fin & haut, qu'on fauche, & qui fait un foin très-sein pour les chevaux & les bestiaux. Ce foin répandu sur la terre est un fumier excellent & lui procure un grand dégré de fertilité.

(1) Tom Cod, espèce de petite Morue qu'on trouve sur les petits bancs; elle est excellente.

fêtes de cette Isle. J'ai eu le plaisir d'assister une fois au desséchement du lac *Wiwida*. Vous m'accuseriez sans doute de partialité & d'ignorance, si j'osois avancer que la joie pure, les récréations simples, mais charmantes, l'exercice, qui formèrent cette Fête maritime & champêtre, composée des bonnes gens de *Sherburn*, me frappèrent beaucoup plus que ne le feroit la vue d'un de vos Opéra, quoique je ne les connoisse que par les descriptions particulières qu'on m'en a faites. — Les autres lacs procurent aux habitans la facilité de diviser leur Isle en plusieurs cantons, pour le pâturage des bestiaux.

A l'Ouest de *Nantucket*, on trouve le havre de *Mardiket*, formé par *Smith-Point*, au Sud-Ouest, par celle des Anguiles au Nord, & par l'isle de *Tuckanuck*, au Nord-Ouest; mais il n'est ni si sûr, ni si commode que celui de *Sherburn*; il y a dans ce havre trois ruisseaux d'eau salée, qui produisent les anguilles les plus amères dont j'aie jamais goûté.

Entre les lots de *Polpice*, à l'Est, la vallée de *Barey*, le lac de *Miacomit*, au Sud, & le *Lac étroit*, à l'Ouest, vers la pointe de *Shémah*, on voit un territoire assez considérable; c'est le terrein le plus plat & le plus fertile de toute l'Isle; il est divisé en sept cantons, dont un est régulièrement planté ou semé tous les ans, par la

partie des habitans qui y a droit; ce Diſtrict eſt appelé la *Plantation commune*, ou les Lots de *Tétoukemah*. Admirable expédient! car ſi chaque petit propriétaire étoit obligé d'enclore ſa propriété, cette ſéparation de champs exigeroit une quantité prodigieuſe de poteaux & de paliſſades (1), qu'il faut aller chercher au Continent, & qui coûtent fort cher; par cette méthode, au contraire, tout eſt compris dans le même champ, & entouré aux dépens des propriétaires dans la proportion du territoire qu'ils cultivent. D'ailleurs cette eſpèce de communauté excite l'émulation, unit leurs intérêts, force tous les Colons à cultiver leurs portions avec le plus grand ſoin poſſible. — Dans l'eſpace de ſept années, tout ce Diſtrict ſe trouve tellement enrichi par le fumier, par la charrue & par le trèfle qu'on y ſème après la récolte; que les ſix ſeptièmes de cette portion de l'Iſle, procurent pendant cette intervalle un excellent pâturage au grand troupeau de vaches, appartenant aux habitans de la Ville.

Un Berger les conduit aux différens endroits

---

(1) Poteaux & Paliſſades. Tous les Champs de ce Pays-ci ſont enclos avec des Poteaux plantés de dix pieds en dix pieds, & joints enſemble par cinq Paliſſades plates, placées horizontalement.

désignés pour chaque saison, & les ramène régulièrement tous les soirs ; à peine sont-elles arrivées à la vue de la Ville, qu'elles s'empressent de retrouver la maison d'où elles étoient parties le matin, sûres d'y recevoir, en récompense du lait qu'elles rapportent, un petit présent de son, de grain ou de pommes de terres ; telle est à cet égard l'économie de ces bonnes gens. — Ne vous imaginez pas cependant que tous les habitans de *Sherburn* possèdent des terres, ou s'occupent des travaux de la campagne ; le plus grand nombre est en mer sous différentes latitudes, poursuivant les baleines, ou pêchant la morue sur les grands bancs, ou employés dans d'autres expéditions de commerce. — Les Etrangers, pour la plupart Artisans, ne suivent que leurs métiers ; & même parmi les Insulaires, le plus grand nombre occupé dans leurs contoirs de leurs spéculations maritimes, n'ambitionnent pas la possession d'un sol aussi ingrat ; ils se contentent seulement, pour le bien-être de leurs familles, d'un nombre assez grand de ces *titres*, pour jouir du lait d'une ou de deux vaches.

Ceux qui, en réalisant ces *priviléges*, ont acquis des terres, s'y sont formé de jolies habitations. — *Polpice* réunit l'avantage d'une situation commode, à la proximité du havre. *Quayes* est petit, mais fertile ; l'ami C. y a fait construire

une maison, qui est la plus belle de l'Isle; c'est une retraite bien digne des honnêtes & bonnes gens qui l'habitent; on rencontre dans ce voisinage un joli ruisseau, sur lequel est construit un moulin à foulon.

Vers l'Orient est la portion de l'Isle appelée *Squam*; elle est arrosée d'un ruisseau, sur lequel on voit aussi un second moulin à foulon : ce sont les seuls qui préparent le drap que l'on fait ici.— Leur grand troupeau national fournit annuellement une quantité prodigieuse d'excellente laine (1); une partie est filée & teinte par leurs industrieuses femmes; c'est avec ces étoffes domestiques, (bonnes, quoique un peu grossières) qu'elles vêtissent leurs maris & leurs enfans; le reste est vendu aux familles étrangères, qui ne jouissent d'aucuns *droits* de *pâturages*. — La partie Sud-Est de cette Isle, appellée *Siasconcet*, est divisée par elle-même; on y trouve plusieurs marais, dont l'herbe s'est bien améliorée depuis quelques années; c'est-là où les habitans engraissent les bestiaux qu'ils destinent pour leurs provisions d'hiver. — Tout proche de la pointe du *Sud-Est* commence le banc de sable appelé *Pochick-Rip*, où on prend le meilleur poisson

(1) La laine de *Nantucket* est d'une excellente qualité; leur Troupeau national en produit plus de 30,000 liv.

de l'Isle, tels que la *basse de mer*, le *teutag*, le *cod*, *alosine*, *brochet*, &c.

C'est sur ce rivage, ainsi que sur ceux de *Sankaté*, & de *Suſſakatahé*, que les habitans de *Sherburn* ont érigé les maisons qu'ils habitent pendant la saison de la pêche; c'est comme qui diroit en Europe, le tems de la vendange & des plaisirs.

La grande Péninsule de *Coitou* n'offre qu'un terrein léger & sablonneux, il est couvert de petits buissons & de cèdres rouges; les lapins y abondent, & va en attraper qui veut. Souvent on y conduit le grand troupeau de moutons, qui y paissent sur le *Beach-Grass* (1), ainsi que sur les herbes maritimes des rivages qui l'environnent; ces buissons de cèdres servent d'abri & de retraite aux moutons pendant les neiges de l'hiver. — A l'Ouest de *Nantucket* est l'Isle de *Tuckanuck*; c'est-là où on envoye les jeunes bestiaux pendant le printems; elle ne contient que quelques buissons de chênes nains (2), & deux lacs d'eau douce. Dans la belle saison, elle est couverte d'oiseaux de mer; c'est alors que les oisifs,

(1) Beach-Grass, espèce d'Herbe qui ne vient que sur les bords de la Mer, sans cependant être salée.

(2) Scrub-oak, espèce de Chêne qui ne vient qu'en buisson, & qu'on trouve sur tous les mauvais terreins.

& les gens nouvellement revenus de la mer, vont s'amuser pendant quelques jours à cette chasse facile & peu fatigante. — Ces deux Isles n'ont ni cerfs, ni ours, ni renards, ni loups; aussi les habitans élèvent-ils une grande quantité de volailles de toute espèce.

Nantucket jouit d'un climat extrêmement tempéré pendant l'été; les chaleurs du Continent (quelquefois violentes) sont toujours adoucies par les brises de mer qui rafraîchissent cette Isle. — D'un autre côté, les rigueurs de l'hiver s'y font doublement sentir; le vent du Nord-Ouest, (ce tyran du Continent) après être échappé de nos montagnes & de nos forêts, se déchaîne sur cette Isle dans son passage sur l'Océan (1), & la rend très-froide : elle ne jouit que peu de l'avantage de nos neiges. — Les habitans alors n'ont d'autres ressources que dans l'excellence de leurs habits, que dans la bonté de leurs maisons, la chaleur de leur feu & l'abondance de leur table. — Mais souvent il arrive que, pendant les rigueurs de cette saison, plus de la moitié des habitans, sous des climats plus tempérés, sont occupés à chercher leur proie.

---

(1) Le Vent de Nord-Ouest est le plus impétueux de tous nos Vents; j'ai connu un Capitaine de Vaisseau, qui m'a dit avoir appareillé de Sandy Hook, avec un gros Vent Nord-Ouest, qui l'avoit conduit jusqu'en Angleterre.

Nantucket, comme je vous l'ai déjà dit, n'eſt que le ſommet d'une montagne de ſable, qui, heureuſement plus élévée que les autres, a procuré aux hommes l'aſyle dont je vous parle. Les montagnes moins élevées, que les Navigateurs rencontrent dans le voiſinage, ont des profondeurs, &, à des diſtances différentes, forment cette Région ſi bien connue aux Marins ſous le nom de *Nantucket-Shoals*. Ce ſont-là les boulevards (ſi redoutables aux vaiſſeaux) qui défendent cette Iſle de l'action d'un Océan toujours agité, & qui, ſans ces puiſſans obſtacles, auroit détruit, il y a long-tems, ce *monceau de ſable*; ce ſont-là les bancs d'où les premiers habitans tirèrent leurs premières richeſſes; c'eſt-là où ils firent l'apprentiſſage de cette induſtrie, de cette hardieſſe, de cet eſprit d'entrepriſe qui les a conduits depuis ſous tant de latitudes différentes, & dernièrement juſqu'aux iſles *Falkland*.

Les rivages de cette Iſle fourniſſent aux habitans, outre une grande quantité de poiſſons de toute eſpèce, trois ſortes de *clams* (1); les *ſuccinwags*, ou écailles tendres; les *quahags*, ou écailles

---

(1) Clams, eſpèce de Coquillage, plus alongé qu'une huître, dont l'écaille eſt liſſe & brune en dehors, pourpre & blanche en-dedans; elles peſent entre un quart & une livre chacune; il n'y a point de poiſſon plus nourriſſant,



dures; & les *copfiwags*, pêchées dans les grandes mers. C'étoit jadis la reſſource & le pain quotidien des Sauvages qui habitoient cette Iſle, ainſi que de ceux qui habitoient les côtes de la grande péninſule du Continent : la Nature n'a jamais donné aux hommes une nourriture plus ſaine, plus abondante & plus aiſée à attraper. Ces *clams* reſtent immobiles dans le ſable : on peut aiſément les diſtinguer, par le moyen d'un orifice toujours rempli d'eau, qu'elles lancent perpendiculairement à l'approche d'un ennemi. — Je ſuis étonné que les Européens n'aient jamais cherché à tranſporter & à naturaliſer ſur leurs côtes, un poiſſon qui multiplie ſi aiſément, & qui feroit tant de bien aux habitans maritimes de leurs Pays.

Les deſcendans des anciens habitans de cette Iſle, vivent enſemble dans des maiſons commodes & décentes, bâties ſur les bords du lac *Miacomit*, vers le Sud de l'Iſle. Ils ſont induſtrieux & paiſibles; ils aiment la pêche de la baleine & les expéditions maritimes autant que les Blancs : ils étoient en guerre les uns contre les autres, lorſque les premiers Fondateurs arrivèrent; & le premier préſent qu'ils leur firent, fut la paix. Hélas! c'étoit pour en jouir, qu'ils étoient venus eux-mêmes s'établir ſur un terrein auſſi infructueux! les perſécutions atroces qu'ils eſſuyèrent de la part du Gouvernement de *Maſſackuſſet-Baie*, les obligèrent

rènt enfin à quitter leur Patrie. Les uns *achetèrent des Sauvages Moshawſick* (aujourd'hui appelée *Providence*) : ce Diſtrict, quoique réuni dans la ſuite à la Colonie de l'*iſle de Rhodes*, fut cependant diſtingué dans la charte d'incorporation, & l'eſt encore, ſous le nom de *Plantations de Providence*. Les autres abordèrent ſur cette Iſle, qui, dans ce tems-là, appartenoit au Duc d'*Yorck* (1), Propriétaire de la Province du même nom, ainſi que les iſles d'*Eliſabeth*, de *Marthre*, &c. : ce changement de juriſdiction procura à ces premiers Colons la paix qu'ils cherchoient. — Ainſi, l'enthouſiaſme & la perſécution, en Europe comme en Amérique, ont produit, tour-à-tour, des Emigrations, des Etabliſſemens nouveaux, & enfin toutes ces belles Colonies embelliſſent aujourd'hui les rivages de cet Hémiſphère.

Depuis long-tems, toutes ces Iſles, jadis réclamées par la province de *New-Yorck*, ont été incorporées avec celle de *Maſſachuſſet-Baie*, dont elles ſont bien plus voiſines. — Celle-ci en forme

(1) C'eſt ce même Duc d'Yorck, frère de Charles Second, qui devint enſuite Roi d'Angleterre, ſous le nom de Jacques Second, & qui finit ſes jours au Château de Saint-Germain-en-Laye.

une des Comtés connus sous le nom de *comté de Nantucket*; celle de *Kapawock* ou l'*isle de Marthre*, ainsi que celle d'*Elisabeth*, dans le voisinage de la Grande-Péninsule (1), forment le comté *du Duc*. — Toutes les deux possèdent le même Etablissement Municipal que celles de la Terre-Ferme, c'est-à-dire, qu'elles ont leurs *Juges de Paix*, *Shériffs*, *Colonels de Milice*, *Superviseurs* (2), *Assesseurs* (3), *Collecteurs*, *Connétables*, *Pères des Pauvres*, *Inspecteurs des Chemins*, &c.: leurs taxes sont proportionnées à celles de la Métropole; comme chez nous, elles sont levées suivant les évaluations des biens fixés par la Loi. Les deux tiers des Officiers Municipaux qui gouvernent aujourd'hui l'isle de *Nantucket*, sont de la société *des Amis* (4). Malgré mon

(1) C'est la Péninsule de Namset, aujourd'hui appelée Cap Cod.

(2) Superviseurs, ce sont des Officiers choisis par le Peuple pour inspecter les comptes, & arrêter la dépense & la recette des Comtés.

(3) Assesseurs, ce sont des Officiers également choisis par le Peuple pour assesser ou taxer tous les Francs Tenanciers, suivant le détail que chacun est obligé de donner de sa fortune.

(4) La Société des *Amis*, fut, dans l'origine de cette Secte, appelée, par dérision, celle de Trembleurs ou Quakers.

envie d'être laconique, je me trouve entraîné par la longueur des détails que je ne puis abréger : excusez ces longueurs, & croyez-moi, &c.

St. John.

TROISIÈME LETTRE.

SAUVAGES.

AVANT de vous esquisser le Gouvernement particulier de cette Isle, l'industrie des habitans, leur coutume, leur commerce & leur pêche, je me crois obligé de vous donner une légère idée de l'état des Naturels de *Nantucket*, avant l'arrivée des Européens; ils entrent pour quelque chose dans les détails suivans; ils forment les premières nuances du grand tableau de ces Colonies. Cette petite digression semble d'autant plus nécessaire, que cette Race s'affoiblit de plus en plus : ceci est peut-être le dernier compliment qui lui sera fait par les Voyageurs. Mais si journellement leur nombre devient moins considérable, ce n'est ni la tyrannie, ni l'injustice qui occasionne ce dépérissement; la province de *Massachusset* a toujours religieusement observé les conventions qui ont été faites avec ces Nations. Elles ont conservé en paix tous

les terreins (1) que leurs ancêtres s'étoient réservés ; & je pourrois même vous citer plusieurs Loix promulguées pour prévenir l'aliénation de ces terres, qui ne rentreront à la Province que quand tous les Naturels feront morts.

Les Fondateurs de *Nantucket*, animés du même esprit de douceur & de charité que ceux de Philadelphie, ont toujours traité comme frères ceux qu'ils trouvèrent sur l'Isle : ils vivent encore aujourd'hui dans la plus grande paix : ils ne font qu'un Peuple, sans cependant s'être unis que par les liens de la Société.

Il est incertain si le premier drois du Comte de *Stirling* ou du *Duc d'Yorck*, étoit fondé sur l'achat du terrein, & si véritablement les Sauvages y avoient consenti : ce que nous savons, est que les vingt-sept premiers Colons achetèrent la propriété de cette Isle de ces deux Seigneurs. Avant leur arrivée, les Sauvages de *Nantucket*, comme tous ceux qui habitoient les côtes

(1) Les différens Terrens & Districts que les Sauvages se sont réservés dans les Concessions qu'ils ont faites aux Européens, ont été respectés dans les Provinces de la Nouvelle-Angleterre plus encore que par-tout ailleurs. Elles ont promulgué des Loix pour empêcher que les Sauvages mêmes ne pussent démembrer ces Terreins. Elles ne seront jamais concédées tant qu'il se présentera un seul Sauvage qui les réclame.

voisines, ne vivoient que du poisson & du coquillage qu'ils attrapoient journellement, & jamais rivages n'ont été plus poissonneux & plus abondans. — Si le nombre des Naturels est aujourd'hui si diminué, cela ne peut être attribué qu'à une cause secrète & générale, qui produit invariablement les mêmes effets depuis un bout du Continent jusqu'à l'autre, par-tout où les deux Races se sont trouvées mêlées. Avant l'arrivée des Européens, ils étoient très-nombreux, & sur le Continent, & sur les Isles. L'histoire ne nous informe point de quelle Nation particulière étoient les habitans de *Nantucket*; probablement ils avoient anciennement émigré de la côte d'*Hyannes*, sur la Grande-Péninsule, qui n'est qu'à vingt-sept milles de distance. Cette opinion me semble d'autant plus vraisemblable, qu'ils parloient, & parlent encore la Langue *Nattick*, qui, comme le *Huron* dans le *Haut-Canada*, le *Mohowk* parmi les Nations Confédérées, l'*Algonkin* dans le *Bas-Canada*, étoit la Laugue-Mère de cette Région. M. *Elliot*, un des premiers & des plus zélés Missionnaires de la province de *Massachusset*, traduisit la Bible en *Nattick* vers l'an 1666; elle fut imprimée à *Cambridge*, où les premiers Colons avoient déjà jeté les fondemens de la célèbre Université que nous voyons aujourd'hui.

Si on ne connoissoit pas l'effet de la malheu-

reuse destinée, qui par-tout suit les hommes, à peine pourroit-on croire que les habitans de cette petite Isle étoient divisés en deux partis, qui se faisoient la guerre la plus cruelle. — Quelle en pouvoit être la cause? les côtes de leur Isle abondoient également en poisson, *clams* & huîtres. Ainsi que les autres Sauvages du Continent, ils ne connoissoient point la propriété exclusive des terres : ils s'entr'exterminoient cependant avec une fureur singulière. — Ce petit coin de la terre, pauvre & isolé, auroit dû être le séjour de l'innocence & de la paix; mais le même principe qui précipite les Nations civilisées dans leurs guerres fastueuses, pour la possession d'une Province, avoit créé une haine nationale sur laquelle étoit fondée la guerre implacable qu'ils se faisoient. La partie de ces Sauvages qui occupoit l'*Est* de l'Isle, haïssoit, depuis un tems immémorial, les habitans de l'*Ouest*, & réciproquement ces deux Tribus étant devenues, par la suite, peu nombreuses, les survivans commencèrent à craindre que leur Race ne s'éteignît. Au milieu de leur ignorance & de leur haine sanguinaire, d'où leur pouvoit venir cette crainte? Ils trouvèrent un expédient qui mit fin à leur guerre, & empêcha leur entière destruction, peu d'années auparavant l'arrivée des Européens. — Ils agréèrent entr'eux de fixer une ligne de démar-

cation, Nord & Sud, qui diviseroit l'Isle en deux parties égales. Ceux de l'*Ouest* s'engagèrent à ne point tuer les habitans de l'*Est*, à moins que ces derniers n'outre-passâssent cette ligne; ceux de l'*Est* promirent d'en faire autant : bientôt ils apprirent à goûter les douceurs de la paix. — C'est la seule action dont on ait conservé la mémoire, qui semble leur mériter le nom d'hommes.

Après ce Traité, ils multiplièrent beaucoup; mais un autre malheur les attendoit. Les Européens arrivèrent, & introduisirent parmi eux la petite-vérole, qui en détruisit un grand nombre : à ce nouveau fléau succéda la connoissance de l'eau-de-vie. — Telle est la cause qui a si fort diminué le nombre de ces anciens habitans, depuis une extrémité du Continent jusqu'à l'autre : dans certains endroits, des Tribus entières ont disparu.

Il y a quelques années, les Sauvages de trois grands canots revenant de *Niagara*, où ils avoient été à la Traite, furent attaqués de la petite vérole, à la longue pointe du lac *Erié* (1) : ils périrent tous; leurs carcasses, leurs canots, leurs

(1) Cette Pointe a plus de trente lieues de long; un Canal qui uniroit les deux côtés du Lac qui la baigne, éviteroit bien des délais & des naufrages; ce Canal ne seroit pas d'une lieue.

marchandises, furent trouvés quelque tems après par des Voyageurs Européens, & leurs chiens vivoient encore.

Outre ces deux grandes causes de destruction, une apathie également puissante & également destructive, se manifeste par-tout où ces Naturels vivent, dans le voisinage des Européens; ils deviennent, je ne sais pourquoi, journellement exposés à une variété d'accidens, d'infortunes morales & physiques; ils tombent dans une espèce d'oisiveté, d'inaction & de paresse, qui s'étend même jusqu'à l'amour que les hommes, par-tout, ont pour leurs femmes.

Cette observation est invariable par-tout où je l'ai appliquée; à *Nattick* (anciennement la Métropole de ces Cantons), à *Mashpée*, à *Sockanosset*, dans les limites de *Falmouth*, à *Nobsqusset*, à *Housatonick*, dans la province de *Connecticut*, à *Montauck*, sur l'Isle-Longue, à *Kapawock*, aujourd'hui l'isle de la *Vigne-de-Marthre*. — La Nation *Mohawk* elle-même, jadis si nombreuse, si puissante & si renommée, n'a plus aujourd'hui que deux cents Guerriers, depuis que les Etablissemens des Européens ont circonscrit leurs châteaux & les habitations qu'ils s'étoient réservées.

Avant l'arrivée des Européens sur la grande

péninsule de *Namset* (1), une épidémie affreuse avoit emporté un très-grand nombre de ces Naturels : cet évènement rendit l'arrivée & l'intrusion de nos pères beaucoup plus aisée qu'elle ne l'auroit peut-être été. — Dans l'année 1763, plus de la moitié des Sauvages de cette Isle & des voisines, périrent d'une infection qui ne se communiqua cependant point aux Blancs leurs voisins : cette Race semble être condamnée à disparoître devant le génie supérieur des Européens. — La seule ancienne coutume de ces Peuples dont on se souvienne, est que, dans leurs foibles échanges, quarante *clams* séchées au soleil & enfilées, valoient à-peu-près un de nos sols : ils ne connoissoient ni l'usage, ni la valeur du *wampun* (2).

Les familles qui résident aujourd'hui sur cette Isle, sont donc ce qui reste des anciens Propriétaires. — J'ai passé plusieurs jours avec eux ; tout méprisables qu'ils paroîtroient sans doute aux yeux de vos Riches & de vos Savans, ce sont cependant les véritables enfans de la Nature, & tels

---

(1) La Péninsule de Namset est celle aujourd'hui appelée *Cap-Cod*. Peu d'années avant l'arrivée des Blancs, c'est-à-dire, vers l'an 1610, [illegible] espèce de peste avoit enlevé plus de la moitié de l'espèce Humaine tout le long des côtes de ce Continent.

(2) Wampun, c'est une écaille ronde & polie que l'on tire des Clams, qui leur sert d'ornement & de preuves Juridiques.

qu'ils sont sortis de ses mains. — Quelle étoit donc son intention, en formant les hommes ? — Nous vouloit-elle du bien, nous vouloit-elle du mal ? — Elle forma la terre, la couvrit de forêts, la remplit d'ours, de loups, de cerfs & d'hommes, qui, souvent, sont obligés de manger leurs semblables, quand leur chasse est stérile. — J'ai trouvé ceux de *Nantucket* instruits, doux, tranquilles, alertes & industrieux ; leur ancienne férocité n'existe plus ; ils ont été convertis à la Religion Chrétienne de très-bonne heure par les Missionnaires de la Nouvelle-Angleterre, & sont régulièrement élevés dans les Ecoles que les Quakers (1) ont établies. — C'est pour l'usagede ces Ecoles, qu'ona traduit & fait imprimer à *Boston*, en Langue Sauvage, non-seulement la Bible, mais le Catéchisme de l'Eglise Ecossoise, & plusieurs Livres utiles. — Ils aiment la mer, & s'embarquent volontiers dans toutes les expéditions de l'Isle : il y en a toujours cinq dans les vaisseaux baleiniers. — Telle est la raison qui a engagé plusieurs familles des Isles voisines, de *Nawsham*, *Capoquidick*, *Kapawock*, &c., à venir s'établir ici.

Quelles révolutions ces Nations n'ont-elles pas

(1) Ce mot est venu du ridicule de leurs premières inspirations, qui sembloient agiter leurs corps ; de-là on les a appelés Trembleurs, ce que signifie le mot Quakers. Leur véritable nom est *Amis*, ou la Société des Amis.



essuyées depuis moins de cent cinquante ans ! Je me demande quelquefois, en parcourant ces Contrées, que sont devenues les nombreuses Peuplades qui jadis habitoient les rivages étendus de la grande baie de *Massachusset*, depuis *Numkéag* (1), *Saugus* (2), *Shamut* (3), *Patuxet*, *Naponset* (4), *Matapan* (5), *Winésimet* (6), *Pocasset*, *Pokanoket* (7), *Suckanosset* (8), *Nobscusset* (9), *Naussit* (10), *Titicut* (11), jusqu'à *Hyannes*, &c., & tant d'autres Villages qui étoient établis sur les côtes, de plus de quatre cens milles d'étendue ? Que sont devenues les grandes Nations qui vivoient sur les rivières de *Hudson*, *Housatonick* (12), *Connecticut*, *Titiquit*, *Merrimack*, *Piskataqua*, *Sawko*, *Sagadahock*, *Kennebeck*, &c., telles que les *Méhikandres*, *Mohigins*, *Péquods*, *Narragansets*, *Nianticks*, *Massachusset*, *Wamponoags*, *Nipnets*, *Tarrantius*, &c. ? Elles n'existent plus, ces Nations ; nulle part on ne trouve les plus foibles vestiges de ces Peuplades immenses qui couvroient les rivages de cette partie de l'Amérique ; mes plus attentives recherches n'ont pu découvrir un des descendans du fameux

---

(1) Salem. (2) Lynn. (3) Boston. (4) Milton. (5) Chelsea. (6) New Plimouth. (7) Falmouth. (8) Yarmouth. (9) Eastham. (10) Chatham. (11) Barnstable. (12) La rivière de Stradford.

Masconoméo, Sachem du *Cap-Anne*, qui montra tant d'humanité pour la détresse des premiers Anglois qui y firent naufrage en 1629. — Il n'existe plus un seul membre de la famille de *Massasoit*, père (si bien connu) de *Métacomet* (1) & de *Wamsutta* (2), qui, le premier, céda des terres aux Colons Anglois qui y abordèrent en 1625; ils ont tous disparu dans les guerres qu'ils ont eues avec les Européens; ils ont péri par la petite-vérole, par l'usage de l'eau-de-vie, ou ils ont insensiblement dégénéré dans l'oubli & l'obscurité, au milieu de la paix dont ils jouissent sur les districts qu'ils s'étoient réservés. Il ne nous reste rien aujourd'hui de toutes ces Nations, qu'un seul monument, & encore le devons-nous à l'industrie des Européens; je veux dire la Bible, & plusieurs autres Livres traduits en Langue *Nattick*. Enclavés dans leurs Territoires par les plantations des Blancs, ils ont cessé d'être Chasseurs; ils ont oublié leurs anciennes mœurs, leur férocité & leur courage; en cessant d'être Sauvages Américains, ils ne sont point devenus Européens : telle a été la destinée de tant de Nations puissantes, jadis indépendantes & libres. Leurs guerres particulières & leurs divisions ont été la cause de leurs pertes; s'ils avoient su unir leurs forces & faire un intérêt commun,

(1) Philippe. (2) Alexandre.

peut-être les Européens n'auroient-ils jamais pu s'établir ici, même malgré leurs armes à feu.

J'espère que les détails suivans ne paroîtront pas étrangers à mon sujet. La grande péninsule de *Namset* (1), à l'arrivée de nos pères, étoit divisée en deux Régions; celle du côté de la Baie étoit appelée *Nobscusset*, du nom d'un de ses principaux Villages, & sa Métropole étoit *Naussit*: les habitans de cette Région demeuroient dans les villages de *Pamet*, *Nosset*, *Pachée*, *Potomaket*, *Soctoowet* & *Nobscusset*. — La partie de cette Péninsule, baignée par l'Océan, étoit appelée la région de *Mashpée*, & contenoit les tribus de *Hyannes*, *Costowet*, *Waquoit*, *Scootin*, *Saconasset*, *Mashpée* & *Namset*. Plusieurs de ces Villages ont été depuis convertis, par les Européens, en Etablissemens très-opulens; la-plupart sont encore connus sous leur ancien nom. — Cette Péninsule, peu d'endroits exceptés, est très-sablonneuse; à peine y voit-on d'autres arbres que des pins: elle est divisée en sept Districts; savoir, *Barnstable*, *Yarmouth*, *Harwick*, *Chatham*, *Eastham*, *Pamet*, *Namset* ou *Province-Town*, qui est situé à l'extrémité du Cap. — Malgré la stérilité du sol, ce Pays est cependant extrêmement peuplé; la quantité prodigieuse de poisson & de coquillages dont

(1) Cap Cod.

les habitans font leur principale nourriture, ajoute beaucoup à la fécondité de leurs femmes, & a converti cette ingrate Péninſule en une pépinière d'hommes forts, ſains, courageux, & les meilleurs Marins de toute l'Amérique.

Le Miniſtre de *Province-Town* reçoit, du Gouvernement de *Maſſachuſſet*, un ſalaire annuel de 1000 liv. tournois, & telle eſt la pauvreté de ſes Paroiſſiens, qu'au lieu de la ſouſcription qu'ils devoient lui payer, la Loi n'exige d'autre tribut envers leur Miniſtre, que deux cens *ſcaſpins* (1) par tête, avec leſquels ce Prêtre primitif fertiliſe ſes terres, qu'il cultive lui-même; car rien ne viendroit dans ces ſables arides, ſans l'aſſiſtance de ce fumier extraordinaire : quatorze boiſſeaux de bled d'Inde par an, ſont conſidérés comme un produit conſidérable. Toutes ces côtes fourniſſent annuellement au commerce & aux grandes pêches, un nombre conſidérable de Matelots.

Nantucket, comme formant un des Comtés de la Province de *Maſſachuſſet*, jouit d'une Cour inférieure, dont on appelle au Tribunal ſuprême de *Boſton*, connu ſous le nom de *Cour générale*. — Les *Amis* compoſent les deux tiers de la Magiſ-

(1) Singulier Poiſſon, à écaille très-large, que l'on met au pied de chaque Plante de Bled d'Inde pour le faire croître.

trature de cette Isle, & sont les Propriétaires de la plus grande partie du terrein ; mais avec tout cet appareil de Loi, on se sert rarement de ces pouvoirs coercitifs ; rarement y voit-on un Citoyen amendé ou puni : leur prison n'inspire aucune terreur : pas un coupable n'a encore perdu la vie juridiquement à *Sherburn* depuis la fondation de cette Ville, qui a plus de cent vingt ans d'existence.

Je n'y ai vu ni Gouverneur environné de pompe, ni Magistrats revêtus de pourpre : le respect des Loix, le mépris de l'oisiveté suffisent pour maintenir l'ordre de la Société, la paix de l'Isle, & l'union parmi tous les Habitans. — Mais, me direz-vous, comment cela peut-il se faire, sans l'effroi des châtimens, sans la terreur des cachots, sans la sévérité du Gouvernement ? Comment les foibles sont-ils protégés contre la violence des plus forts ? — L'oisiveté, le luxe, la pauvreté, ces causes de tant de crimes, sont inconnues à *Nantucket* : ici tous cherchent, par le moyen d'un travail honnête, cette portion de subsistance qui leur est nécessaire ; tous les momens de leur vie sont entièrement remplis : ils sont occupés ou à la mer, ou sur la terre. — L'espérance de profits raisonnables, celle du crédit d'un ami, & des secours de la bienveillance, leur fait ignorer la noire jalousie, la cupidité, la paresse & la pauvreté : la simplicité

de leurs mœurs, abrège le catalogue de leurs besoins, & leur active industrie les rend aisés & contens avec peu de choses. — La Loi, que tout le monde connoît & révère, semblable à une Divinité tutélaire, est toujours prête à exercer son pouvoir, pour protéger ceux qui en réclament l'assistance. — Il est rare de voir les vices croître & se répandre sur une terre ingrate, pour peu que les hommes y soient passablement bien gouvernés; & comment les folies, si communes dans les riches Sociétés, pourroient-elles prendre racine sur une terre qui ne produit rien sans un labour assidu? — Cette Isle ne fournit rien; ce n'est que par leur hardiesse à la mer qu'ils acquièrent des richesses, qui bientôt se trouvent divisées parmi le grand nombre d'enfans que la Nature leur donne. *Nantucket* doit donc produire la santé, la tempérance, la pureté des mœurs, l'égalité des conditions, ou la misère la plus abjecte. — S'il étoit possible d'introduire ici, seulement pour un an, les mœurs & les usages de vos sociétés européennes, semblables à une vapeur épidémique, elles détruiroient tout; le plus grand nombre des habitans ne pourroit pas subsister un mois; ils seroient obligés d'émigrer & d'abandonner une terre qu'ils ne fertiliseroient plus avec leurs sueurs.

Comme dans toutes les sociétés (excepté celle des Naturels), quelque différence doit nécessairement

ment exiſter parmi les membres qui la compoſent, ſoit par leurs talens ou par leurs richeſſes, de même on trouve ici pluſieurs gradations parmi ces bonnes gens. — Ces nuances ſont même plus remarquables parmi ceux qui ne vivent que du produit de leurs expéditions maritimes, que parmi une ſociété d'Agriculteurs. — Les nuances que j'ai obſervées à *Nantucket* ne ſont fondées que ſur le bon ou le mauvais ſuccès de leurs flottes baleinières & de leurs pêches : elles ne proviennent point de l'éducation, encore moins de diſtinctions féodales ou ariſtocratiques ; celle-ci eſt la même pour tout le monde, ſimple & utile, comme leurs habillemens & leurs maiſons ; mais cette différence dans les fortunes ne produit jamais ces noires jalouſies, ſource de tant de haine & de diviſions dans les riches ſociétés. La mer, qui les environne, promet également à tout le monde l'eſpoir de la fortune ; & quand il arrive que l'un d'eux a été trompé dans ſon attente : *je ſerai plus heureux une autre année*, ſe dit-il. — Un Collecteur de la Douane de Boſton eſt le ſeul Officier du Roi qui paroiſſe ſur ces heureux parages, pour y recevoir les foibles droits que cette Société doit au Gouvernement Anglois, ſous la protection duquel ils naviguent dans toutes les parties du Monde.

Adieu, ST. JOHN.

QUATRIÈME LETTRE.

ÉDUCATION.

LA meilleure manière de connoître les mœurs, les opinions civiles & religieuſes d'une Nation, eſt certainement d'examiner quelle eſt l'eſpèce d'éducation que l'on donne aux enfans; comment ils ſont traités dans la maiſon paternelle; quels ſont les principes & les préjugés qu'on leur inſpire; ce qu'on leur enſeigne dans les temples, ce qu'on leur apprend dans les écoles. — L'imagination des enfans de cette Iſle, doit de très-bonne heure être frappée de la conduite uniforme de leurs parens; elle eſt en général grave ſans pédanterie, & ſérieuſe ſans triſteſſe. — Le principe de ſubordination auquel ils ſont ſoumis, n'eſt preſque jamais altéré par des paſſions ſoudaines, ou par des punitions inconſidérées: ils ſont tenus uniformément par des cordons qui uniſſent la douceur à la force, ainſi que par les préceptes journaliers, l'exemple & les heureux préjugés de leurs pères: ils ſont corrigés avec tendreſſe, inſtruits par la converſation, ſoignés avec affection, habillés avec cette décente & rigide ſimplicité, dont leurs parens ne s'éloignent jamais: plus encore par la force de l'exemple

que par celui des préceptes (toujours infructueux sans l'assistance du premier); ils apprennent à penser & à juger des choses comme leurs pères, & à marcher sur leurs traces; c'est-à-dire, à mépriser le luxe & l'ostentation, & à le considérer comme une action coupable. Ils acquièrent un goût décidé pour l'ordre & la propreté; ils apprennent à être prudens, économes, industrieux & actifs: le ton de voix avec lequel on leur parle, les accoutume, dès la plus tendre enfance, à une douceur de diction qu'ils ne quittent jamais & qui devient habituelle.

Une société entière de pères & de mères qui, constamment, mènent une vie frugale & sobre dans le physique comme dans le moral, qui sont rarement sujets aux passions bruyantes, qui suivent toujours avec soin quelqu'occupation utile, rarement coupables de dissipation & de débauche, fuyant les plaisirs bruyans & le tumulte, cultivant, chérissant la modestie, la douceur & la paix, pratiquant la justice & l'équité, ne peuvent manquer d'élever leurs enfans dans les mêmes principes: la conduite égale des anciens, devient le modèle de celle des jeunes gens pour tout le reste de leur vie. — S'ils héritent d'une fortune, ils ont appris à en jouir avec modération & décence, ainsi que l'art de la faire fructifier par de nouvelles spéculations (car il n'y a pas ici une seule personne oiseu-

ſement opulente). S'ils ſont deſtinés à commencer leur vie avec peu, ils ſavent comment s'aventurer, comment travailler & exercer leurs talens à l'inſtar de leurs pères. — Si, au contraire, ils ſont infortunés, il y a ſur cette Iſle, comme par-tout où cette Société s'eſt établie, des amples reſſources pour les malheureux, fondées ſur les principes de la plus ample bienveillance & de la plus utile charité : les accidens imprévus ſont ſouvent réparés par la généroſité de parens ou d'amis plus heureux.

A l'Egliſe, on leur enſeigne les ſimples préceptes de leur Secte; c'eſt à-dire, la Morale de Jéſus-Chriſt : c'eſt par le moyen de ces principes, qu'ils deviennent ſobres, induſtrieux, juſtes & miſéricordieux. — On leur enſeigne les devoirs eſſentiels du Chrétien, tels que ceux de ne point offenſer la Divinité par la commiſſion de mauvaiſes actions, de redouter ſa colère, & de ne pas encourir le châtiment qu'il a prononcé contre les méchans : on leur apprend à le regarder comme le Père de la Nature, ainſi que celui de tous les Hommes, à avoir confiance dans ſa Miſéricorde, en même tems qu'il faut révérer ſa Juſtice.

Chaque Secte, vous le ſavez, a un culte & des opinions fondés ſur les interprétations différentes de l'Ecriture-ſainte; ces différentes *nuances religieuſes* en ont apporté dans les préjugés religieux & civils des Sectaires. — *Celle des Amis* eſt bien

connue ; par-tout ils sont distingués par leur obéissance aux Loix, par la justice & la bienveillance générale, par leur zèle pour la tolérance, leur sobriété, leur douceur, leur amour pour la propreté, l'ordre, & enfin leur goût pour le commerce ; ils sont aussi recommandables ici par ces vertus, qu'à *Philadelphie*, leur berceau Américain, & à bien juste titre le triomphe de cette Société.

Leurs enfans apprennent dans les écoles, jusqu'à douze ans, à lire & à écrire d'une belle main ; après quoi on les met Apprentifs au métier de Tonnelier, branche d'industrie que tout le monde doit savoir : à quatorze ans on les envoie à la mer sur des vaisseaux baleiniers ; là, ils apprennent de leurs Compagnons (qui presque toujours sont leurs parens ou leurs amis) les règles de la Navigation, l'art de manœuvrer un vaisseau dans toutes les situations différentes qu'exigent si souvent la mer & les vents ; celui de vaincre tous les obstacles provenans de ces deux élémens. Peut-il y avoir dans le monde une école plus prompte & plus instructive ? Ils passent ensuite par tous les grades, de Pilotes, de Rameurs, de Harponneurs, &c. C'est ainsi que, sans nulle distinction, commencent tous les jeunes gens de *Nantucket*. Il seroit honteux pour eux de s'établir sans avoir fait cette espèce de caravane.

Si la fortune leur destine des richesses, ils apprennent, par leur propre expérience, ce qu'il en a coûté à leurs parens pour amasser le bien qu'ils possèdent ; si, au contraire, ils ne sont pas nés riches, sans cet apprentissage, comment seroient-ils capables de gagner leur subsistance & de s'établir? — C'est donc cette école qui les perfectionne dans l'art d'attraper les baleines, où ils acquièrent ce courage & cette audace maritime, qui leur a mérité, à si justes titres, la réputation des premiers Navigateurs de ce Continent. C'est-là où ils apprennent les règles de la construction, de l'expédition & du ravitaillement des vaisseaux. — Après trois ou quatre ans d'expérience dans cette nouvelle carrière, ils deviennent capables de commander un vaisseau baleinier, de devenir les Correspondans de leurs pères dans quelques Ports de mer du Continent, ou d'entrer dans leurs comptoirs.



CINQUIÈME LETTRE.

Progrèssive Industrie des Premiers Colons.

Les premiers Propriétaires de cette Isle commencèrent leur carrière d'industrie avec une simple barque à rames (1) : ce fut avec ces foibles nacelles, qu'ils entreprirent d'aller à la pêche de la morue, sur les écueils qui environnent leur Isle ; le voisinage de ces bancs leur procura la facilité de multiplier les premières expéditions : le succès qui les accompagna, leur fit imaginer d'attraper les baleines qui, jusqu'alors, avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sables. —— Ils réussirent enfin, après plusieurs essais mal-adroits & malheureux. —— Jugez du triomphe de ceux qui, les premiers, eurent l'audace & l'habileté d'attraper un poisson si puissant, & le bonheur de l'amener sur leurs Côtes : les profits de ces foibles entreprises, faites avec ces foibles nacelles, leur procura bientôt les moyens d'a-

(1) Les Nacelles Baleinières sont une Barque d'une invention & d'une construction Américaine ; elles sont faites de bois de Cèdre, très-légères, & sont ce qui va plus vîte sur l'eau après les grands Canots d'écorce des Sauvages. On les appele en Anglois Whaleboat.

cheter par la ſuite de meilleurs vaiſſeaux, & de pouſſer leurs expéditions maritimes beaucoup plus loin. — Avant cette époque, ils diviſèrent la Côte Méridionale de leur Iſle en quatre parties à peu-près égales; chacune de ces parties fut aſſignée à une compagnie de ſix hommes, qui élevèrent dans le milieu de leur diſtrict, un mât garni d'échelons, ſur le haut duquel un d'eux étoit conſtamment en vedette, pour obſerver le ſouflement des baleines, pendant que les cinq autres ſe repoſoient dans une cabane conſtruite tout auprès. — Auſſitôt que la Sentinelle en appercevoit une, il l'annonçoit, & deſcendoit à l'inſtant pour aider ſes Compagnons à lancer la nacelle, dont chaque compagnie étoit pourvue: ils pourſuivoient enſuite leur gibier avec toute la vélocité & toute l'adreſſe dont ils étoient capables. — Aujourd'hui, devenus les plus habiles Baleiniers de l'Univers, rarement ils manquent leur proie. — Ceux qui ſont moins heureux dans ces grandes entrepriſes, vont s'en dédommager à la pêche de la morue ſur les grands bancs, ou dans le voiſinage de l'Iſle de Sable (1).

---

(1) Iſle de Sable, extrêmement poiſſonneuſe, à dix lieues du Cap Breton; elle eſt environnée de bancs de ſable, ſur leſquels on pêche une excellente eſpèce de Morue. C'eſt en parcourant tous ces Parages que ces Hommes ont enfin tracé, ſuivi & marqué le grand courant du Golphe du

Peu d'années après leur établiſſement, ils allèrent, avec des vaiſſeaux pontés, viſiter le *Cap Breton*, le *Détroit de Belle-Iſle*, la *Côte de Labrador*, la *Baie d'Hudſon*, le *Détroit de Davies*, le *Cap Déſolation*, en 70 degrés de latitude. Depuis ces premiers tems, ils ont parcouru toutes les mers, tous les parages où ſe trouvent les baleines: les *Açores*, la *Latitude de 34*, fameuſe pour ce poiſſon; les *Côtes du Bréſil*. Ils font leurs huiles à la vue même des établiſſemens Portugais, que leur exemple n'a pu encore ni inſtruire, ni animer. Depuis plus de vingt ans, ils vont à la Côte de Guinée chercher ce poiſſon, ainſi qu'aux Iſles *Falkland*: ils ont le projet d'envoyer leurs vaiſſeaux dans la mer du Sud; telle eſt la hardieſſe inſpirée par leur longue expérience, ainſi que par leurs connoiſſances.

D'après l'exemple de ces hardis Inſulaires, pluſieurs compagnies ſe ſont formées dans nos Capitales, pour pourſuivre le même plan. — La probabilité du ſuccès étoit d'autant plus grande, que ces Capitales poſsèdent tous les articles néceſſaires à ces ſortes d'expéditions, ſans être expoſés à la dépenſe & au riſque d'une double importation,

---

Mexique; découverte importante, qui doit néceſſairement raccourcir le paſſage des Vaiſſeaux entre l'Europe & l'Amérique.

comme les Marchands de *Nantucket;* mais telle a été jusqu'ici l'industrie particulière des habitans de cette Isle, que leurs Compétiteurs n'ont point réussi. — *Sherburn* est devenu le plus grand marché d'huile, d'os de baleine & de spermacetty (1), qu'il y ait sur cette Hémisphère. — Malgré tous ces détails, il ne faut pas cependant vous imaginer qu'ils soient toujours heureux; ce seroit un champ bien extraordinaire où les récoltes seroient toujours bonnes. — Souvent il arrive que les expéditions ne payent pas les frais de l'armement: ils supportent leur infortune en véritables Marchands; jamais ils n'aventurent toute leur fortune à la fois, comme font les Joueurs désespérés: ils réitèrent une seconde, une troisième fois; & il est bien rare qu'ils ne réussissent par quelques-uns des moyens qu'ils emploient. — M. C.... me dit qu'au retour de ses vaisseaux, il y a deux ans, il lui en manqua un; après une absence de treize mois, il le crût perdu. — Quelle fut sa joie & sa surprise, lorsqu'il le vit rentrer avec six cens barils d'huile. — Le Capitaine n'ayant pu rien découvrir sur la station où il avoit été envoyé, résolut d'aller visiter les Côtes de Guinée, plutôt que de retourner à

(1) Spermacetty, c'est la Cervelle de la Baleine, dont on fait de très-belles Chandelles, après en avoir exprimé l'huile, qui est limpide, claire & brûle sans fumée.

vuide, & il réussit. — Tous les articles provenant de ces pêches, sont en partie vendus dans les Villes du Continent, ou échangés pour les différens articles dont les Armateurs de *Nantucket* ont besoin : le reste est envoyé en Angleterre, où le tout est converti en espèces. — Quand ce dernier projet est adopté par la Société qui équippe les vaisseaux baleiniers, ils ont soin qu'un de ces vaisseaux soit beaucoup plus grand que les autres ; ils le chargent d'huile dans les parages mêmes où elle est faite, & de-là ce vaisseau fait voile pour la Grande Bretagne : cet expédient accélère leur retour & épargne beaucoup de frais.

Ils ont plusieurs autres branches de commerce pour supporter ces expéditions pêcheuses ; de plus grands détails vous ennuieroient : — ils employent une partie de leurs Vaisseaux à transporter aux Isles, du merrain, des provisions, des planches, & mille autres articles qu'ils achètent ou échangent sur le Continent. — De ces Isles, ils tirent en retour toutes les productions qu'elles fournissent, qu'ils vont ensuite échanger sur le Continent pour des farines, salaisons & autres provisions. L'habileté, la sagacité de ces bonnes gens, leur procure sans cesse des spéculations nouvelles, & des ressources qu'ils ne manquent jamais d'embrasser. Je ne connois point d'hommes qui poussent l'esprit du commerce & de toutes ses combi-

naiſons, à un plus haut degré de perfection. — A toutes ces expéditions baleinières, ils ont joint une variété d'autres affaires très-lucratives ; ils tirent des douves, des bois de conſtruction, &c. des rivières de *Kennébeck* & de *Pénobſcot ;* du goudron, du bray & des mâts de la Caroline Septentrionale ; des farines & du biſcuit de *Philadelphie ;* du bœuf & du lard ſalé de la Province de *Connecticut ;* ils ſavent quelle eſt la meilleure ſaiſon de porter aux Iſles leurs morues vertes & ſalées, afin de les échanger pour le taffa, les ſyrops & le ſucre dont ils ont beſoin, non-ſeulement pour leur propre conſommation, mais pour leur commerce d'échange. La réunion de toutes ces ſpéculations, & de ces différentes branches de commerce, produiſent à *Nantucket* une circulation d'affaires, y amènent une multitude de vaiſſeaux, qui feroient croire à un Européen nouvellement débarqué, que *Sherburn* eſt la capitale d'une Province infiniment opulente. — Tel eſt l'effet du commerce ſur cette Iſle ſabloneuſe : telles ſont les reſſources innombrables qui font ici vivre tant de familles ; parce qu'à l'abri de Loix juſtes & humaines, ces mêmes familles vivent ſans crainte de monopoles excluſifs, d'impôts arbitraires & des rapacités du fiſc.

SIXIÈME LETTRE.

L'Isle de la Vigne de Martre.

J'ESPÈRE que les détails suivans ne vous paroîtront pas déplacés : l'Isle de *Kapawock* ou la *Vigne de Martre*, a 20 milles de long, sur 7 à 8 de large ; elle est située à neuf milles du Continent : — elle est divisée en trois districts : — les autres Isles qui en dépendent, sont au nombre de cinq. — Elles produisent toutes les meilleurs pâturages qu'on puisse voir. — Ils ont établi un excellent bac entre *Edgartown*, & la ville de *Falmouth*, sur le Continent, dont la distance est de neuf milles. — Le nombre des Habitans se monte à quatre milles, parmi lesquels on y comprend trois cens Sauvages descendans des anciens propriétaires de cette Isle. — Le district d'*Edgar*, possède un excellent havre ; & comme le terrein des environs n'est pas bon, plusieurs des Habitans sont devenus Navigateurs. — Celui de *Chilmark* est fameux par l'excellence de son sol ; il abonde en pâturages de meilleure espèce, en prairies, en ruisseaux propres aux Moulins, en pierre pour enclore les champs. — Le district de *Tisbury* est remarquable pour l'excellence de son bois, & pour un havre capable de

recevoir les plus grands vaisseaux. Les troupeaux de l'Isle consistent en vingt mille moutons, deux mille têtes de bestiaux, outre les chèvres & les chevaux. — Leurs bois sont remplis de cerfs, leurs rivages de gibier, & la mer qui les environne abonde en poisson. — Cette Isle a été un des premiers Séminaires pour l'éducation des Sauvages; ils furent d'abord convertis à la Religion Chrétienne par la respectable famille des *Mahews*. — Le premier de ce nom à qui cette Isle fut concédée, en légua la moitié à une fille chérie, qui s'appeloit *Martre*: cette partie de l'Isle se trouva si remplie de vignes, que son nom Sauvage de *Kapawock*, fut dans la suite changée en celui de *Vigne de Martre*; elle forme avec les Isles voisines, connues sous le nom des *Isles Elisabeth*, un des Comtés de la grande Province de *Massachusset*, appelé *Comté du Duc*, & jouit de tous les privilèges Municipaux nécessaires au bonheur des habitans.

La postérité des anciens naturels vit encore ici sur l'Isle de *Capoquidick*, qui n'est divisée de la grande, que par un très-petit canal : leurs ancêtres s'étoient réservé cet asyle dans leurs anciennes concessions. — Une Loi de *Massachusset* défend à tout citoyen d'acheter ces terres réservées, quand même les Sauvages voudroient les vendre : ce ne sera qu'après l'extinction totale de leur race, que ces districts retourneront à la Province, & alors

le Corps légiſlatif en diſpoſera. Plût à Dieu que de pareilles Loix euſſent été paſſées & auſſi religieuſement obſervées dans les autres Provinces !

Les naturels que j'ai vu à *Capoquidick*, me parurent entiérement Européens par leur décence, leur propreté & leur induſtrie. — Ils ne ſont en rien inférieurs aux autres habitans : comme eux, ils me parurent laborieux & religieux, principal caractére des habitans de ces quatre Provinces. (1) — Semblables aux Européens, les jeunes Sauvages de cette Iſle, vont ſouvent à *Nantucket*, pour être employés dans les expéditions baleiniè-res : Ils vivent en paix, & ſont ſoumis aux Loix du pays : nulle part je n'ai vu tant d'union & de fraternité ; ils ſemblent n'avoir nulle autre ambition, que celle de ſoutenir décemment leurs femmes & leurs enfans. — J'apperçus ſous leurs toits l'aiſance, les commodités de la vie, le ſilence & la paix ; ils cultivent leurs terres avec jugement & adreſſe : tous ont leurs nacelles, avec leſquelles ils vont pêcher ſur les bancs voiſins. Si j'étois un pauvre *itinérant*, comme il y en a tant en Europe, (ſuivant ce que vous me dites,) ſans

(1) New Hampshire, Maſſachuſſet, Iſle de Rhode, Connecticut.

feu ni lieu, ſans amis, ſans protection, j'entrerois bien volontiers dans la ſociété de ces bonnes gens, que ridiculement nous oſons appeler *Sauvages* ; j'y vivrois heureux & tranquille : différens des blancs, ils ignorent la fureur de devenir riches ; fureur qui nous fait verſer tant de ſueurs, courir tant de dangers, entreprendre tant de projets, & nous expoſe à tant de peines & de chagrins. — Satisfaits d'un ample néceſſaire, ils ne travaillent que pour vivre ſubſtantiellement, & n'ont d'autres déſirs que d'élever leurs enfans, & de leur laiſſer un petit champ à cultiver, une nacelle & l'art d'attraper le poiſſon de leurs rivages. — Quel dommage que cette race tende vers ſa fin !

L'Iſle de la Vigne de Martre eſt habitée par deux claſſes d'hommes : la première cultive la terre avec le plus grand ſoin & la plus grande adreſſe : la ſeconde vit à la mer, (cette grande ſource d'induſtrie & de richeſſes.) Cette Iſle eſt devenue la pépinière d'où ſort annuellement ce grand nombre de Pêcheurs, de Pilotes côtiers, & de Marins de toute eſpèce : car c'eſt ici un des pays les plus maritimes de toute l'Amérique : auſſi la culture de la terre & la navigation l'ont-ils rendu un des plus peuplés. — Vous trouverez des habitans de ces deux Iſles dans tous les ports de mer, depuis la *Nouvelle Ecoſſe* juſqu'au *Miſſiſſipi* ; le

le climat est favorable à la population, la subsistance des familles s'y procure si aisément, il y a tant de débouchés, que le Mariage devient un des premiers désirs d'un jeune homme; c'est un bonheur si aisément obtenu, & ils sont si attachés à leurs femmes, que le nombre des enfans y est très-grand. — De-là une population qui, comme une source féconde & intarissable, produit sans cesse une exubérance d'hommes, que la nécessité force à l'émigration. — Cette surabondance d'habitans, va continuellement peupler d'autres cantons, & souvent fonder de nouvelles Colonies.

L'extrême fécondité des femmes de la Nouvelle Angleterre, la chasteté, la simplicité de leurs mœurs, leur conduite sobre & religieuse, ont produit & produisent tous les jours des miracles de population, auxquels plusieurs districts de ce Continent doivent les nombreux habitans qui les cultivent aujourd'hui.

Sans cesse l'Europe nous envoie ses pauvres & ses désœuvrés, sans cesse nos parties maritimes fournissent des hommes pour une navigation qui augmente chaque année; nos établissemens intérieurs se remplissent journellement, notre agriculture commence à s'étendre par-tout: déjà nous avons franchi les montagnes d'*Allégany*. — Que ne ferons-nous pas dans un siècle de plus? — Quand on contemple, comme je le fais souvent, ce vaste champ

ouvert à l'industrie humaine, toutes les branches d'industrie futures, toutes ces ressources alimentaires, enfin l'immensité & la profondeur de ce Continent; l'imagination est surprise du nombre d'hommes qui paroîtront un jour, ainsi que de la richesse & de la force que ce Continent acquérera. — C'est de cette Isle que sortent journellement les Pilotes les plus experts pour la grande baye de *Massachusset*, le *Cap Cod*, le *Détroit de ces Isles*, les bancs de *Nantucket*, & toutes les autres parties de cette région. — Ces Pilotes sont toujours à la mer, cherchant les vaisseaux qui atterrent; quelque tems qu'il fasse, ils les abordent avec une dextérité singulière, & les conduisent heureusement dans les ports pour lesquels ils sont destinés. — Le cap de *Gayhead*, qui forme la pointe occidentale de cette Isle, fournit une grande quantité d'*ocres*, verds rouges & bleus, ainsi que de la terre à Foulon; les habitans se servent des premiers, broyés avec de l'huile, pour peindre leurs Maisons.

Adieu, ST. JONH.



SEPTIÈME LETTRE.

Pêche de la Baleine.

Les vaiſſeaux les plus convenables à ces expéditions, ſont des Brigs de 150 tonneaux, particulièrement quand ils ſont deſtinés à aller chercher des baleines ſous différentes latitudes éloignées. — L'équipage de chaque vaiſſeau eſt toujours compoſé de treize perſonnes, afin que les deux nacelles puiſſent être armées, & qu'il reſte un homme pour avoir ſoin du vaiſſeau. — Chaque nacelle eſt conduite par quatre rameurs, la cinquième perſonne eſt l'harponeur, & la ſixième, celui qui tient le gouvernail. — Il eſt abſolument néceſſaire qu'il y ait pour chaque vaiſſeau deux de ces nacelles, afin que ſi l'une eſt détruite dans l'attaque de la baleine, l'autre, ſpectatrice du combat, puiſſe ſauver les hommes de la première. — Cinq des treize hommes qui compoſent l'équipage de ces vaiſſeaux, ſont preſque toujours des Sauvages; chaque perſonne à bord, au lieu de gages fixes, tire une certaine portion du ſuccès de l'entrepriſe, ainſi que l'Armateur. Par ce ſage arrangement ils ſont tous intéreſſés à

la prospérité du voyage, & sont tous également vigilans & adroits.

Ils n'embarquent jamais personne à bord de ces vaisseaux qui ait plus de 40 ans; ils croyent qu'après cette période, l'homme perd cette vigueur & cette agilité qu'exige une entreprise aussi hasardeuse. — Aussi-tôt qu'ils sont arrivés sous les latitudes qu'ils croient convenables, un de l'équipage monte au haut du grand mât; — dès qu'il apperçoit une baleine, il crie : *awaité Pawana*, *je vois une baleine*, tous demeurent immobiles & en silence, jusqu'à ce que la sentinelle ait répété une seconde fois *Pawana*, *une baleine*; — alors, dans moins de six minutes, les deux *nacelles* sont lancées à l'eau, & remplies de tous les instrumens nécessaires pour l'attaque. — Ils rament vers leur proye avec une célérité étonnante. — Souvent il est arrivé (avant que les Blancs eussent tant multiplié) que tout l'équipage d'un vaisseau baleinier étoit composé de Sauvages, à l'exception du Patron. Rappelez-vous aussi que le *Nattick* est entendu de presque tout le monde; voilà pourquoi ces expressions sont devenues usitées à bord des vaisseaux baleiniers.

Il y a plusieurs façons d'approcher la baleine, suivant l'espèce particulière; — cette première connoissance est d'une grande importance. —

Quand les deux nacelles sont arrivées à une distance convenable, une d'elles s'arrête sur ses rames, elle est destinée à être le témoin inactif du combat qui va se livrer. — Vers la proue de la nacelle attaquante, l'harponeur est fixé ; c'est de son adresse que dépend principalement le succès de l'entreprise ; il est habillé d'une veste courte, & étroitement attachée à son corps, avec des rubans au lieu de boutons ; ses cheveux sont arrêtés à la Canadienne, par le moyen d'un mouchoir fortement noué par derrière ; — dans sa main droite il tient l'instrument meurtrier, fait du meilleur acier possible, quelquefois il est marqué du nom de leur vaisseau, quelquefois de celui de la Ville d'où ils viennent. — Une corde d'une force & d'une dimension particulière est arrangée dans le milieu de la nacelle avec la plus scrupuleuse attention, une des extrémités est fixée au bout du manche du harpon, & l'autre à un anneau qui est attaché à la quille de la nacelle. — Tout étant ainsi préparé, ils ramènt, & rament dans le plus profond silence, abandonnant la conduite de ce moment important au harponneur, dont ils reçoivent les ordres ; quand il se juge assez près, c'est-à-dire à la distance de 15 pieds de la baleine, il leur fait signe de s'arrêter. — Peut-être a-t-elle un veau, la préservation duquel fixe toute son atten-

tion, c'eſt une circonſtance favorable; peut-être eſt-elle d'une eſpèce dangereuſe, qu'il eſt plus prudent d'éviter; mais c'eſt un ſentiment que leur préſomption & leur audace permet rarement de ſuivre. — Peut-être eſt-elle endormie, ce qui arrive aſſez ſouvent; — alors il tient ſon harpon élevé à la longueur de ſon bras, horizontalement, & dans le plus parfait équilibre; bientôt il le balance par des vibrations aiſées, dont il accélère inſenſiblement la viteſſe; cherchant alors dans ce moment critique à réunir toute l'énergie, l'adreſſe, la force & le jugement dont il eſt capable, il le lance; la baleine eſt frappée, car rarement ils manquent leur coup; ils jugent de ſon caractère par ſes premiers mouvemens, ainſi que du ſuccès de leur combat. — Quelquefois dans les premiers accès de la colère, elle attaque la nacelle, & d'un ſeul coup de ſa queue elle la briſe en morceaux; dans un inſtant la frêle chaloupe diſparoît, & les aſſaillans ſont immerſés.— Ah! ſi la baleine étoit armée de la mâchoire meurtrière & terrible du requin; ſi, comme ce monſtre, elle étoit vorace & ſanguinaire, ces hardis navigateurs ne reviendroient plus chez eux y amuſer leurs femmes chéries par les récits de leurs merveilleuſes aventures. — Quelquefois la baleine, pleine de fureur & de rage, plonge ſous les eaux, & diſparoît pour toujours; tout

doit alors céder à sa vélocité, ou tout est perdu. Dans d'autres occasions elle nage & s'enfuit, comme si elle n'étoit pas blessée; elle tire après elle la corde fixée au harpon avec une si grande vélocité, que la friction quelquefois enflâme les bords de la nacelle; — souvent elle se plonge & reparoît. Si elle surnage avant d'avoir épuisé la longueur de la corde, qui est de 3000 brasses, c'est un heureux présage, alors ils se croyent presque sûrs de leur proie. Le sang qu'elle perd l'affoiblit bientôt au point, que si elle cherche à se cacher sous les eaux, elle est obligée de reparoître, alors la nacelle la suit avec une vélocité presque égale à la sienne; cela dure jusqu'à ce que, fatiguée enfin par l'obstacle qu'elle traîne après elle, ainsi que par l'extrême agitation qu'elle se donne, elle teint la mer de son sang, ses forces s'épuisent, sa vîtesse diminue, elle meurt & surnage. — Mais quelquefois il arrive qu'elle n'est pas mortellement blessée, quoiqu'elle porte dans son corps l'instrument meurtrier; — alors avec une vigueur étonnante, alternativement, elle paroît & disparoît dans sa fuite. Le harponneur, toujours fixé dans la même place, la hache à la main, regarde attentivement le progrès de l'immersion; — déjà la nacelle commence à prendre de l'eau par-dessus ses bords, elle s'enfonce de plus en plus, le moment devient criti-

que, il approche sa hache tout près de la corde; il s'arrête encore, & suspend le coup qu'il alloit donner, tout dépend de lui. L'appât du gain, la crainte d'être accusé de timidité, souvent leur fait courir de grands risques, se flattant encore que la vélocité de la baleine va enfin diminuer; mais ce n'est qu'une vaine espérance, il sent au contraire qu'elle redouble d'efforts, un instant va déterminer le sort de leur proie, ainsi que celui des six personnes qui la poursuivent. Les hommes quelquefois plus soigneux d'amasser des richesses que de préserver leurs vies, s'exposent à des dangers, dont la seule vue feroit trembler un spectateur désintéressé. — Il est étonnant jusqu'à quel point ces pêcheurs ont poussé l'audace dans ces momens douteux. — Mais il est inutile d'espérer, le harponneur coupe la corde; la nacelle, prête à être engloutie sous les eaux, se relève & surnage; — mais si après être ainsi dégagée du poids qui la retenoit, la baleine reparoît, ils ne manquent jamais de l'attaquer une seconde fois; & s'ils réussissent à s'en approcher assez près pour la blesser, bientôt elle meurt. — A peine les agonies de la mort sont-elles passées, qu'ils la conduisent à côté de leur vaisseau, où ils l'attachent du mieux qu'ils le peuvent. — Quelle étonnante & hasardeuse entreprise! En effet, si vous considérez attentivement l'immense disproportion qui existe

entre l'objet assailli & les assaillans ; si vous vous rappellez la foiblesse de leurs nacelles, l'inconstance & l'agitation de l'élément sur lequel cette scène se passe, les accidens imprévus provenans de la mer & des vents, vous conviendrez que cette chasse, si je puis me servir de ce terme, exige l'emploi le plus parfait de toute l'énergie, de toute la force, de tout le courage & de tout le jugement dont le corps & l'esprit des hommes sont capables.

La seconde opération est de couper la baleine en pièces avec des haches & des bêches faites exprès, les grandes chaudières sont fixées, déjà l'huile découle, & ils en remplissent leurs barrils ; mais comme cette opération est beaucoup plus lente que celle de *dépecer*, ils jettent à la calle du vaisseau, aussi promptement qu'ils le peuvent, tous les fragmens qu'ils découpent, crainte qu'un orage, ou l'agitation des flots, ne les oblige d'abandonner leur proie, comme cela arrive quelquefois. — La quantité d'huile que produisent ces poissons est surprenante, & ces expéditions sont fort avantageuses, lorsqu'ils ont le bonheur de rencontrer des *baleines*.

Celle du golfe Saint-Laurent, (la seule que je connoisse) a 75 pieds de long, 16 pieds de profondeur, 20 pieds dans la largeur de la queue, 12 de longueur *des os de mâchoirs :* elles four-

naissent communément 180 barrils d'huile; la langue seule de la dernière que j'ai vu en produisit 16.

Après avoir vaincu ce fameux *Leviathan de l'Océan*, après avoir surmonté tous les obstacles des vents & des flots, ces Pêcheurs ont encore deux ennemis à redouter; le premier est le *requin*, ce monstre cruel & affamé, auquel la nature a donné des armes si meurtrières & si terribles; souvent ils viennent en foule le long du vaisseau, & en dépit des armes, du soin & de la vigilance des hommes, ils partagent avec eux une partie de leur proie; c'est la nuit surtout qu'ils font beaucoup de mal, & qu'il est difficile de s'en garantir. Le second ennemi de ces Pêcheurs est plus terrible encore, on l'appelle le *killer* (1), ou le *thrasher* (2); c'est une espèce de baleine de 30 pieds de long, elles nagent avec une si grande vélocité, que souvent elles attaquent même les *spermacetty* (3), & souvent emportent la proie des Pêcheurs: *preda minoris fit preda majoris.* — Quels moyens de résistance l'homme, isolé dans un frêle vaisseau, peut-il apporter à un ennemi si puissant?

Aussi-tôt que tous leurs barrils sont remplis d'huile, ou que le tems marqué par leurs Arma-

(1) Meurtrier. (2) Le Batteur. (3) Grande espèce de Baleine.

teurs eſt expiré, ils s'en retournent dans leur Patrie avec les richeſſes qu'ils ont acquiſes par tant de dangers & tant de haſards ; à moins qu'ils n'aient chargé en mer quelque vaiſſeau, deſtiné à porter en Europe la récolte de pluſieurs baleiniers.

Telles ſont, auſſi brièvement qu'il m'a été poſſible de vous le dire, les différentes branches de pêches pratiquées par ces hardis Navigateurs ; tels ſont les moyens dont ils ſe ſervent pour aller, à une grande diſtance de leur Iſle, chercher ce poiſſon monſtrueux. Permettez que je vous envoie le nom, ainſi que le caractère diſtinctif de toutes les eſpèces de baleines qui leur ſont connues.

[*N. B.* Le Traducteur eſt obligé de ſe ſervir des noms Anglois, ne les connoiſſant point en François.]

Baleine du golfe Saint-Laurent, décrite ci-deſſus ; ſoixante-quinze pieds de long.

Le *Disko*, qui ſe trouve dans les mers du *Groënland*.

Right-Whale, ou la Baleine de *ſept pieds d'os* ; elles ont ſoixante pieds de long, & ſont communes dans toutes les mers de l'Amérique.

Spermacetty ; elles ſe trouvent dans toutes les mers, ſont de toutes les dimenſions ; les plus grandes ont ſoixante pieds de long, & produiſent cent barrils d'huile.

Hump-Back, ou le *Dos-Boſſu*; communes ſur les côtes de Terre-Neuve; elles ont depuis quarante juſqu'à ſoixante-dix pieds.

Fiun-Back, ou la *Baleine Américaine*; elle a trop de vîteſſe pour être attrapée.

Sulphur-Bottom, ou *Ventre-Soufré*; elles ſe trouvent dans la rivière Saint-Laurent : on les attrapent fort rarement, à cauſe de leur grande vélocité.

Grampus, trente pieds de long : on ne peut l'attraper.

Killer, ou *Thrasher*, trente pieds de long; c'eſt le plus grand ennemi de la Baleine, à laquelle il fait toujours la guerre.

Black-Fish-Whale, ou *Baleine au poiſſon noir*; elles ont vingt pieds de long; elles donnent depuis huit juſqu'à dix barrils d'huile.

Le *Marſoin*, peſant cent ſoixante liv.; il donne beaucoup d'huile : on en fait des pêches conſidérables dans le golfe Saint-Laurent, & ſur toutes les côtes de Labrador.

En 1769, les Armateurs de *Nantucket* expédièrent cent vingt-cinq baleiniers du port de cent cinquante tonneaux; les premiers cinquante qui retournèrent, apportèrent onze mille barrils d'huile.

En 1770, ils expédièrent cent trente-cinq vaiſſeaux pour la grande pêche, à treize hommes par

vaiſſeau; quatre pour les Iſles, à douze hommes; vingt-cinq pour apporter à *Nantucket* du bois & des proviſions, à quatre hommes; dix-huit caboтiers à cinq hommes, & quinze gros vaiſſeaux pour porter leurs huiles à Londres, à onze hommes d'équipage : tout cela fait deux cents cinq vaiſſeaux, & deux mille cent cinquante-neuf Matelots ou Gens de mer. — Quelle diſtance entre la poſſeſſion de quelques nacelles baleinières & celle d'une pareille flotte ! Dites-moi, où trouverez-vous une Iſle de ſable de vingt-trois mille acres, dont les habitans aient, dans l'eſpace d'un peu plus d'un ſiècle, acquis, par leur ſeule induſtrie, des richeſſes auſſi conſidérables ?

Adieu. St.-John.

HUITIÈME LETTRE.

Mœurs.

Les préjugés, les opinions, les goûts, les vices & les vertus d'un Peuple qui paſſe les deux tiers de ſa vie à la mer, doivent être bien différens de ceux de leurs voiſins du Continent, qui ne s'occupent que de la culture de la terre. — L'abſtinence ſévère à laquelle les premiers ſont ſouvent expoſés, l'effet des vapeurs ſalines de la mer, la répéti-

tion fréquente des dangers auxquels ils sont exposés, la hardiesse & le courage qu'ils acquièrent en les surmontant, l'impulsion même du vent, toutes ces raisons doivent nécessairement influer sur le physique & le moral, & doivent, à leur tour, inspirer à ces Marins un plus grand penchant pour l'ivresse, ainsi que pour tous les autres plaisirs dont ils ont été si long-tems privés. — Malgré les puissans effets de toutes ces causes, je n'ai observé aucunes irrégularités à la rentrée de leur flotte; aucunes de ces assemblées tumultueuses, si communes dans nos Capitales, où l'*insouciant Matelot* jouit des plaisirs les plus grossiers; &, s'imaginant qu'une semaine de débauche peut le récompenser pour six mois d'abstinence, follement dépense, dans peu de jours, les fruits d'une année de travail : je n'observai ici, au contraire, que paix & décence. — La raison est, je crois, que presque tous ces Marins sont mariés; car ils prennent des femmes bien jeunes : le charme de les revoir devient leur unique plaisir, & absorbe tous les autres. — D'ailleurs, les motifs qui conduisent à la mer les hommes de *Nantucket*, sont bien différens de ceux qui y forcent la généralité des Matelots; à proprement parler, ils n'ont point ici de Matelots. — Ce n'est ni l'oisiveté, ni la débauche, ni la haine du travail, qui les mènent à bord

des baleiniers ; c'eſt un plan d'action, c'eſt leur goût, c'eſt l'exemple de leurs pères, c'eſt l'aiguillon de l'eſpérance qui les déterminent ; c'eſt le ſeul chemin de leur commerce & de leur fortune : & que feroient-ils s'ils reſtoient chez eux ? — La mer eſt leur patrimoine ; ils s'embarquent avec autant de plaiſir, avec une eſpérance de ſuccès auſſi forte, que le Cultivateur qui nettoie un marais. — Le premier avance ſon tems, ſon travail & ſon induſtrie, pour ſe procurer de l'huile de la ſurface de la mer, comme l'autre pour faire croître la bonne herbe d'un terrein marécageux. — Ceux qui habitent la Ville, reſſemblent beaucoup, dans leur conduite & dans leurs mœurs, aux habitans de *Philadelphie* ; ils ſont graves ſans être triſtes, réſervés ſans froideur, faiſant beaucoup d'affaires ſans tumulte, ni précipitation.

Je fus cordialement reçu, à mon arrivée, par ceux auquels j'avois été recommandé ; par-tout j'y trouvai les portes de l'hoſpitalité ouverte : il eſt impoſſible qu'un Voyageur habite cette Ville pendant une ſemaine, ſans connoître les chefs des principales familles. — Il ne faut ni introduction, ni l'uſage d'aucunes cérémonies ; il ſuffit ſeulement qu'on ſache que vous logez chez un tel, dont vous êtes l'ami. — Par-tout j'obſervai une ſimplicité de ſtyle & de mœurs, plus primitive & plus rigide encore que je ne m'y attendois : cela

vient de leur ſituation iſolée. — Jamais ruche n'a contenu de mouches plus induſtrieuſement occupées à ramaſſer de la cire & du miel des champs voiſins, que ne le ſont les habitans de cette Iſle dans leurs différentes opérations ; chacun pourſuit, avec la plus grande diligence, quelques branches de pêches, de négoce, quelques affaires ou quelque métier ; l'Artiſan eſt deſcendu de parens auſſi reſpectables, & eſt auſſi bien vêtu, auſſi bien nourri que l'Armateur & le riche Négociant : ils ſont autant eſtimés & conſidérés, que ceux qui les emploient. Les différens degrés de proſpérité & de richeſſe forment les ſeules nuances de cette Société, &, heureuſement, cette différence accidentelle n'y a point introduit, d'un côté, l'arrogance & l'orgueil, de l'autre, la baſſeſſe & la dégradante ſervilité. Leurs maiſons ſont propres, commodes & décentes ; pluſieurs contiennent deux familles ; elles ſont garnies de bons lits & de meubles plus utiles que faſtueux ; par-tout j'y ai vu la bonne-chère & l'abondance ; & après la ſeconde viſite, je me ſuis trouvé tout auſſi à mon aiſe que ſi j'euſſe été un ancien ami de la famille. Les proviſions me parurent auſſi abondantes à *Nantucket*, que ſi j'euſſe été dans un des plus beaux quartiers de la Penſilvanie ; à peine pouvois-je me perſuader que j'avois quitté le fertile Continent, & que j'étois ſur un banc de ſable tout-à-fait ſtérile, qui

qui n'étoit fertilisé en certains endroits que par l'huile de baleine : leur culture est très-bornée, & les meilleures plantations sont fort éloignées de la Ville. Pendant le séjour que j'y fis, je conversai avec les personnes les plus intelligentes des deux sexes ; je m'informai des différentes branches de leur industrie & de leur commerce ; je cherchai à pénétrer dans les replis de cette sagacité profonde, qui leur a procuré l'aisance & les richesses qu'ils possèdent aujourd'hui : c'est une énigme qui ne peut être résolue qu'en étudiant, sur le lieu même, leur activité, leur génie national, la patience, la persévérance qu'ils mettent à tout ce qu'ils font. Tous possèdent la perfection du bon-sens & une singulière justesse d'esprit ; ils ont acquis ces lumières sans aucuns secours académiques ; ils héritent de l'expérience de leurs pères, comme de leur fortune.

Les talens brillans, les connoissances acquises à l'Université, seroient ici entièrement inutiles ; elles ne serviroient qu'à obscurcir les lumières naturelles, & à les égarer peut-être. Je me suis amusé bien des fois à leur faire raconter les différentes circonstances de leur vie, les heureuses aventures de leurs pères & de leurs amis, les gradations de leur bonne & de leur mauvaise fortune ; j'ai parcouru avec eux tous les pas de leur carrière maritime, depuis les premiers essais qu'ils

firent avec une seule nacelle baleinière, jusqu'à la possession d'un, deux, trois, quatre, & même d'une douzaine de vaisseaux de cent cinquante tonneaux. Je suis cependant bien éloigné de chercher à vous persuader qu'ils réussissent tous; la même combinaison de bien & de mal qui se trouve répandue sur toute la terre, se manifeste ici comme ailleurs; nulle part la prospérité n'est le lot de tous les hommes; mais si tous n'obtiennent pas des richesses, tous obtiennent au-moins une subsistance aisée. — Et ne vaut-il pas mieux, après tout, ne posséder qu'une nacelle baleinière & quelques *droits de pâturage*; ne vaut-il pas mieux vivre libre & indépendant, sous un Gouvernement doux, dans un climat sain, sur une terre de charité & de bienveillance, que de ne posséder rien qu'une industrie inutile, que d'avoir des bras que les riches dédaignent & ne veulent point employer, que d'être perpétuellement jetté d'une vague adverse vers une autre, que d'être enchaîné par les liens de la dépendance la plus humiliante, sans aucun espoir d'en sortir?

Le plus grand nombre des personnes employées dans cette pêche, ainsi que dans les différens métiers, sont des Presbytériens venus du Continent. Tous (comme je vous l'ai déjà dit) commencent par être de simples baleiniers : cet apprentissage dangereux & pénible, est regardé comme

néceſſaire (même aux enfans des plus riches); il forme le tempérament, exerce le jugement, & leur enſeigne l'économie, la prudence, & l'art de conduire le principal commerce auquel ils ſont tous deſtinés.

Adieu, ST. JOHN.

NEUVIÈME LETTRE.

Mariages.

ICI tout le monde ſe marie de très-bonne heure; prendre une compagne, eſt un des premiers déſirs de l'homme. — La Nature parle le même langage dans tous les Pays; mais ici on craint moins de l'écouter & de lui obéir que par-tout ailleurs: les jeunes gens n'attendent ni ne demandent aucune portion avec leurs épouſes; on ignore ce que c'eſt que de ſe marier à l'ombre de ces pompeux contrats, rédigés par de ſavans Avocats, qui ſouvent ne ſervent qu'à embarraſſer la poſtérité, ou à nourrir l'orgueil. Les Loix ont pourvu à toutes les circonſtances; alors un ſimple certificat eſt tout ce qu'il y a de néceſſaire: la Nature elle-même exige, ratifie & ſolemniſe nos contrats. La dot des filles de *Nantucket* n'eſt compoſée que de l'exemple des mères, d'une éducation utile, la ſanté, de l'induſ-

trie, quelques *droits de pâturages*, & le trousseau ordinaire; & que pourroient donner de plus, les pères d'une nombreuse famille? De même que la fortune de la jeune épouse dépend de son économie future, de sa modestie, de son adresse; de même celle du mari est fondée sur son aptitude au travail, sur la connoissance de quelque profession, l'expectative de quelque commerce, ou la possession de quelque terre. — Rarement la réunion de ces espérances manque-t-elle de succès, après quelques années de persévérance & d'application; rarement leur industrie & leur travail manquent-ils de leur fournir les moyens d'élever la nombreuse progéniture qui presque toujours sort de la couche nuptiale: leurs enfans, nés dans le voisinage de la mer, entendent le tumulte de ses vagues, le bruit de ses flots, aussi-tôt qu'ils sont capables d'écouter quelque chose. — A peine peuvent-ils marcher, qu'ils se traînent sur ses rivages, se plongent & apprennent à nager; tel est leur premier apprentissage. — C'est au milieu de ces essais de l'enfance, qu'ils acquièrent cette hardiesse, cette présence d'esprit, cette dextérité qui les rend dans la suite des Marins si experts: souvent ils entendent leurs pères raconter à leurs amis les aventures de leur jeunesse, leurs expéditions maritimes, leurs combats avec les baleines, leurs premières difficultés. — Ces détails impriment dans

l'imagination de ces jeunes gens une curiosité précoce, un goût décidé pour le même genre de vie: dans un âge plus avancé, souvent ils passent le bac qui conduit au Continent; ils apprennent dans ces petits, dans ces premiers voyages, l'art de se rendre capables d'en entreprendre de plus longs & de plus dangereux; ce n'est pas sans justice qu'ils passent pour d'excellens Marins. Un homme de *Nantucket* peut être aisément distingué entre cent autres; par sa démarche, la souplesse de ses membres, & par une agilité que la vieillesse même ne lui ôte pas: on dit qu'ils doivent cela aux effets de l'*huile de baleine*, dont ils sont si souvent imprégnés, dans toutes les opérations qu'ils lui font subir avant d'être envoyée en Europe, ou à la Manufacture de chandelles de Spermacetty.

DIXIÈME LETTRE.

Émigration.

Vous me demanderez, sans doute, que devient cette surabondance de population, provenante de tant de mariages, de la tempérance nationale, de la salubrité du climat, & de la pureté des mœurs; car leur Ville, ainsi que leur Isle, ne peut contenir qu'un certain nombre d'habitans. — Je

réponds : l'émigration est aisée & naturelle aux Marins ; tous les ans plusieurs familles quittent leur Patrie, pour aller s'établir dans d'autres parties du Continent, attirées par quelques branches de commerce, ou par l'acquisition des terres ; d'ailleurs, l'augmentation annuelle de nos moissons exige annuellement un plus grand nombre de vaisseaux & de Marins : quelquefois semblables aux abeilles, ils émigrent par essaims.

Parmi les *Amis*, il y en a qui, attachés plus particulièrement que les autres à la prédication, visitent tous les ans les principales Congrégations établies sur ce Continent. — Par ce simple moyen, les Membres de cette Société jouissent d'une espèce de correspondance générale & suivie avec toutes les parties du Corps ; ces hommes itinérans sont en général riches, bien instruits, & excellens Prédicateurs : ce sont des Censeurs utiles, qui arrêtent le vice par-tout où ils le rencontrent, qui empêchent qu'on ne s'écarte des anciennes coutumes, qui bannissent la tiédeur, qui maintiennent l'ancienne discipline ; par-tout ils portent la douce admonition & les bons conseils. En voyageant ainsi, ils recueillent les observations les plus utiles, sur la situation & le commerce des différens endroits qu'ils visitent ; sur le sol, les mines, les productions, le prix des terres, la distance des rivières navigables, &c. — Ce fut en conséquence

de semblables informations reçues à *Nantuckett*, en 1764, qu'un nombre considérable d'habitans de cette Isle acheta une grande étendue de terrein dans le *Comté d'Orange*, Caroline du Nord, vers les sources de *Deep-River*, une des branches Occidentales de la grande rivière de *Cape-Fear*. — Ils y furent déterminés par l'avantage inappréciable de pouvoir se transporter dans des bateaux jusqu'à une très petite distance de leur nouveau domaine; ainsi que par l'extrême fertilité du sol, la beauté du climat, & les nombreux ruisseaux qui l'interfectent & l'arrosent: telles furent les raisons qui les déterminèrent à quitter leur Patrie, où d'ailleurs il n'y avoit plus de place; *là*, ils ont fondé un charmant établissement qu'ils appelèrent *New-Garden* (1); il n'est pas fort éloigné de la fameuse Colonie Morave, où les Frères de cette Société ont fondé les grandes bourgades de *Bétharaba*, *Béthania* & *Salem*, sur les branches de la rivière *Yadkin*.

Rien dans la Nature ne peut être ni plus agréable, ni plus attrayant pour l'homme, que ce district de *New-Garden*: tout conspire à rendre cet établissement charmant; l'air, la terre & le climat: c'est un mélange de *déclivités boisées*, de côteaux doux & fertiles, de terres basses, fécondes

(1) Jardin nouveau.

au-delà de ce qu'on peut concevoir, entrecoupées d'un grand nombre de ruisseaux propres à l'établissement de moulins : nulle part je n'ai vu un terrein qui récompense l'homme aussi amplement que celui-là, pour le travail de ses mains ; & telle est en général (peu d'endroits exceptés) cette vaste Région, située au pied des *Alliganys* (1), d'où découlent cette foule innombrable de fontaines & de ruisseaux, dont la réunion forme ensuite les grands fleuves qui arrosent les deux Carolines, la Géorgie, la Virginie, & le Maryland : c'est peut-être la Contrée de tout ce Continent la plus intéressante en-deçà des montagnes, & celle qui est le plus susceptible d'une population immense. — Outre la douceur de la température, & l'extrême fertilité de la terre, ces établissemens jouissent d'une communication aisée avec les Ports de mer, dans de certaines saisons de l'année, par le moyen du gonflement des eaux des grandes rivières.

Ces Régions jouissent d'un air bien plus sain

(1) Toute cette Partie de l'Amérique, située au pied de ses grandes montagnes qui la traversent, est délicieuse & fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer. Les ruisseaux, les fontaines, qui forment les différentes origines des grandes rivières y sont si nombreuses, qu'ils ressemblent aux veines du corps humain portant le sang aux artères. C'est le pays de la santé & de la fertilité.

que le Pays plat qui les sépare de l'Océan. *New-Garden* est situé dans l'extérieur des terres, à trois cens soixante-sept milles de la Ville de *Cape-Fear*, dans la Caroline Septentrionale, dont Nantucket est éloigné de sept cens cinquante milles : c'est en conséquence de ce grand éloignement, qu'ils n'ont aujourd'hui d'autre communication avec leur ancienne Patrie, que par le moyen des *Amis Prédicateurs itinérans*.

Plusieurs autres essaims ont été s'établir sur la grande rivière de *Kennébeck*, dans le territoire de *Sagadahock* (1), à cent cinquante lieues de Nantucket ; là, ils ont trouvé le secret d'adoucir le pénible travail de nettoyer les terres les plus chargées de bois qu'il y ait en Amérique, par l'introduction du commerce que leur procure la rivière & le voisinage de la mer. — Par le moyen de moulins à scie, ils exploitent leurs bois, & au lieu de les consommer par le feu (comme nous fesons), ils les convertissent en articles d'exportations, telles que planches, douves, pièces de

(1) Kennébeck ; les Terres qui avoisinent cette grande & belle Rivière sont d'une grande fertilité, particulièrement pour les herbages ; les meilleures herbes croissent sur les terreins les plus élevés, aussitôt que les arbres en sont abattus. Le chanvre, le lin, le seigle & le maïs, & le pâturage des bestiaux, joint à la pêche du saumon, telles sont les sources qui doivent enrichir les Colons de cette rivière.

charpente, pieux, palissades, essentes, &c. Pour cet effet, ils entretiennent une correspondance suivie avec leur Isle, dont l'industrie & le commerce fait trafiquer de tous ces articles dans les Antilles & par-tout où ils peuvent être vendus. Je connois plusieurs habitans de Sherburn qui possèdent des plantations sur cette rivière, & en tirent la plus grande partie de leur subsistance; leurs bois, leurs viandes & leurs grains : la mer les unit malgré la distance, & ces terres éloignées leur sont aussi utiles que le seroit une ferme située sur leur propre Isle.

Le Titre premier des terres de *Kennébeck* est logé dans l'ancienne Compagnie de *Plimouth*, sous les pouvoirs de laquelle la Colonie de *Massachusset* fut établie. — Cette Compagnie, qui réside à *Boston*, concède encore les terres vacantes dans sa jurisdiction. Si la Région de *Neu-Garden* est supérieure à celle de *Kennébeck* par la douceur du climat, la fécondité du sol, la variété des productions, une moindre nécessité de travail, elle ne produit cependant pas des hommes aussi vigoureux que cette dernière, ni si capables de combattre les dangers & les fatigues : les habitans futurs du pied des *Alléganys* deviendront un jour nécessairement plus oisifs, plus efféminés, moins robustes & moins laborieux que ceux de *Kennébeck*. Si j'avois à choisir un établissement, je préférerois

certainement la dernière Région à l'autre, quoique si douce & si attrayante; j'y serois déterminé par l'attrait de la Navigation d'une des plus belles rivières de l'Amérique, par la grande abondance de saumons & d'autres poissons; par un climat dur, mais constamment sain; par les heureuses sévérités de l'hiver, dont les neiges facilitent les communications & couvrent les grains d'un manteau vivifiant; enfin, par l'heureuse nécessité du travail. Toutes ces raisons me feroient négliger les Contrées plus douces & plus agréables de la Caroline, où le Colon, pour peu qu'il soit industrieux, moissonne trop pour ce qu'il sème, ne travaille point assez & s'accoutume trop vîte à jouir des dons de la Nature, sans être obligé de les acheter, de les mériter par l'industrie & les sueurs. Je connois bien des personnes qui mépriseroient mon opinion, & m'appelleroient un mauvais juge: qu'elles aillent habiter les bords charmans de l'*Ohio*, de la *Menongahéla*, du *Muskingham*, le pied des *Alliganys* & des *Apalaches*; avec un plaisir égal, j'élèverois ma tente sur les âpres rivages de *Kennébeck*: ce sera toujours une Région de santé, de travail, d'industrie & d'activité, que je prise beaucoup plus que ceux d'une plus grande opulence, d'une vie plus voluptueuse & d'une moindre nécessité de fatigues & de travaux.

Mais quoique cette pêche féconde envoie ainsi

des essaims aussi industrieux que les anciens habitans, elle reste cependant toujours pleine. Tel est l'effet de l'émigration; les parties de l'Angleterre & de l'Irlande qui nous envoient le plus grand nombre d'habitans, n'en sont pas moins peuplées. — Les parties de l'Espagne qui fournissent le plus de Matelots au commerce des Indes, sont beaucoup plus remplies d'habitans que l'intérieur de ce Royaume, parce qu'elles sont devenues plus riches. — On ne voit à *Nantucket* personne oisif, que les vieillards dont la sagesse & l'expérience deviennent au moins aussi utiles que leur ancienne industrie. Toutes les fois que cette Société se trouve dégagée de la surabondance qui la gêne, elle semble se porter avec plus d'activité vers quelques nouvelles spéculations : plus un Citoyen de *Sherburn* devient riche, & plus ses richesses lui servent à augmenter le cercle de ses affaires; tel est le véritable principe qui peut rendre une Nation vraiment commerçante. Celui qui a presque terminé sa carrière d'industrie, adoucit les amertumes de la vieillesse par ses conseils & par ses réflexions, ainsi que par l'intérêt qu'il prend à la postérité de ses descendans. Leur vie n'est donc, comme vous le voyez, qu'une suite d'industrie & de travaux : & que feroient-ils dans l'accroupissement de l'oisiveté ? — Mais ne vous paroîtra-t-il pas étonnant que les familles qui ont

accumulé des richesses, ne préfèrent point d'échanger leur situation sur une Isle stérile & infructueuse, à des établissemens plus doux & plus commodes sur le Continent? Ne vous paroîtra-t-il pas extraordinaire, qu'après avoir passé le matin & le midi de leur vie, au milieu du tumulte des vagues & des affaires, fatigués du poids d'un commerce laborieux & pénible, ils ne désirent point de passer le déclin de leurs jours au sein d'une Société plus étendue & moins bruyante, dans quelques endroits de la Terra-Firma, où la sévérité des hivers est heureusement compensée par une suite de scènes plus douces & plus agréables qu'on n'en trouve à Nantucket? Je leur ai fait les mêmes questions; voici la réponse qu'ils m'ont faite: — « Le même pouvoir de l'habitude & de » la coutume, qui force l'Esquimau, le Sibérien, » le Hottentot à préférer son climat, son sol, à » des situations plus agréables, nous persuade aussi » qu'il n'y a rien dans le monde de si analogue à » nos inclinations & à notre goût que *Nantucket*: » ici nous sommes au milieu de nos parens, de » nos amis. — Hélas! que ferions-nous éloignés » d'eux, éloignés de nos enfans & de nos petits- » enfans? — Vivre somptueusement, leur répon- » dis-je, vous procurer de nouveaux amis par » une générosité ostentieuse, par le moyen de vos » tables, à l'aide de vos bons vins, comme le

» font les Citoyens de Londres quand ils ont ac-
» quis de grandes fortunes dans les Indes. — Ce font
» des idées, mon ami, me répondirent-ils, qui ne
» font jamais entrées dans nos têtes; nous devien-
» drions à jamais coupables, nous mériterions
» l'exécration de notre postérité, si nous pouvions
» seulement former de pareils projets, imaginer
» des plans de conduite si différens des principes
» dans lesquels nous avons été élevés ».... Ils abhorent l'idée de dépenser en vain luxe les fruits du travail d'une longue vie; ils préfèrent d'employer leurs capitaux à établir leurs enfans, à réparer leurs malheurs, ainsi que ceux de leurs amis. — Ignorant les honneurs monarchiques, ils ne se limitent point à la possession d'une certaine somme avec laquelle ils achètent de vains titres & des noms frivoles.

Il n'y a point cependant à *Nantucket* un aussi grand nombre de gens riches qu'on se l'imagineroit, après avoir examiné le grand cercle de leur industrie, de leurs connoissances & de leur activité: plusieurs quittent la vie sans avoir à se plaindre que la fortune les ait négligés une seule fois; malgré cela ils ne laissent point à leur postérité cette affluence que promettoit leur prospérité: la première raison est, je crois, le grand nombre d'enfans qui divisent la fortune de leurs pères: la seconde, est la dépense de leurs tables;

car *Nantucket* ne fourniſſant preſque rien, chaque famille eſt obligée de faire venir du Continent tout ce dont elle a beſoin. — Rien ne manque à *Sherburn*, & c'eſt préciſément ce qui épuiſe leurs fortunes : le premier uſage qu'ils font de leurs *huiles* & de leurs *os de baleine*, eſt d'en échanger une partie pour des farines & des viandes. — Les néceſſités, les beſoins journaliers d'une famille nombreuſe, quoique ſtrictement économe, conſomment néceſſairement une partie des profits; — & ſi par quelque accident ſes profits ſont interrompus, alors le capital en ſouffre : — ſouvent il arrive auſſi qu'une partie de ce capital eſt ſur mer expoſée aux incertitudes de la deſtinée, aux dangers des flots & des vents.

Adieu, St. John.

ONZIÈME LETTRE.

La Religion de l'Iſle.

Il n'y a dans cette Ville, & par conſéquent ſur cette Iſle, que deux Sectes ; elles s'aſſemblent tous les Dimanches dans leurs Egliſes reſpectives, qui ſont deux édifices auſſi ſimples que les maiſons des Fidèles. — Il n'y a à *Nantucket* qu'un ſeul Prêtre. Quoi ! obſervera un bon P... qu'un ſeul Prê-

tre pour instruire tant d'hommes, pour diriger, pour conduire tant de consciences? Il en est cependant ainsi : chaque individu sait guider la sienne. Ce Ministre isolé, est un Prêtre Presbytérien, qui préside à l'instruction d'une Congrégation très-considérable & très-respectable. — L'autre est composée de Quakers, qui, comme vous le savez, ne reconnoissent personne, qui, en conséquence des pouvoirs de l'Ordination, possédent exclusivement le droit de prêcher, de catéchiser, de baptiser, d'inhumer & de recevoir certains salaires pour leurs peines : chacun, parmi eux, qui s'y étoit appelé, peut expliquer les Ecritures dans leurs Eglises, & exhorter le reste des frères; & comme d'ailleurs ils n'admettent aucun Sacrement, ni aucune forme de culte, un Prêtre seroit un personnage inutile parmi eux. — La plupart de ces bonnes gens sont souvent à la mer, où ils adorent le Maître de la Nature au milieu des orages, contre lesquels ils sont si souvent obligés de lutter. — Ces deux Sectes vivent dans l'harmonie & la paix la plus parfaite. Ils sont passés, ces anciens jours de discorde & de haine religieuse, lorsque chacun croyoit faire une action méritoire, non-seulement de damner son voisin, (ce qui n'auroit été qu'un manque de charité,) mais de le persécuter, & de le tuer pour la gloire de cet Etre, qui n'exige de nous que de nous entr'aimer comme frères. —

Chacun

Chacun va à l'Eglise qui lui convient, & ne s'imagine pas que son voisin ait tort, parce qu'il ne le suit pas.

On ne voit ici que deux Médecins. — Et de quelle service la Médecine peut-elle être dans une société primitive comme celle-ci, où les excès sont si rares? quel besoin a-t-on de remèdes dans une Ville, où à peine trouve-t-on des fièvres & des estomachs délabrés? — La tempérance, le calme des passions, la frugalité, l'exercice continuel, conservent intacte l'excellente constitution qu'ils ont reçue de leurs parens : — leurs enfans sont tous les fruits du plus saint & du plus chaste amour.

Depuis sa fondation, *Nantucket* n'a jamais essuyé le fléau de ces épidémies terribles, qui causent dans certaines contrées de si grands ravages. — On voit ici quelquefois des pulmonies & des fièvres automnales; plusieurs d'entr'eux ont appris des Sauvages l'art de guérir les simples maladies auxquelles ils sont sujets.

Je ne sais où il est possible de rencontrer une société aussi nombreuse, qui jouisse d'autant de santé, & au sein de laquelle on trouve un aussi grand nombre de vieillards frais & vigoureux, & qui annoncent leur âge par leur gravité & leur sagesse, plutôt que par les rides de leur front.

Ces grands avantages les récompensent amplement de ne pas vivre sur les sols plus fertiles du

Sud, où les fièvres bilieuſes, les coliques néfrétiques & la mort croiſſent à côté de la canne à ſucre, de l'ananas, de l'indigo, &c.

La ſituation de leur Iſle, la pureté de leur air, la nature de leurs occupations, leur modération, leur pauvreté, ſont les cauſes de la vigueur & de la ſanté dont ils jouiſſent. — Veuille la deſtinée que cette Iſle ne devienne jamais un objet de conquête, & qu'aucun Tyran futur ne cherche à extirper ſes paiſibles habitans! — Et que trouveroit ici un Conquérant, ſi une fois ils abandonnoient leur Iſle? Quelques âcres de terres bien encloſes & bien cultivées, & des maiſons remplies de meubles de peu de valeur. — Le génie, l'induſtrie des habitans, les ſuivroit ou périroit avec eux; c'eſt leur ſeule richeſſe: ils iroient peut-être fertiliſer quelqu'autre endroit, par les mêmes moyens avec leſquels ils ont fertiliſé celui-ci, s'ils jouiſſoient de la même liberté.

Un ſeul Avocat s'eſt établi à Nantucket depuis quelques années; ſa fortune vient plutôt de ce qu'il a épouſé une riche héritière, que des émolumens de ſon cabinet: il eſt quelquefois employé à recouvrer les ſommes d'argent qui ont été prêtées ſur le Continent, ainſi qu'à prévenir les accidens que l'eſprit de chicanne occaſionne quelquefois; rarement eſt-il employé comme défenſeur, ſouvent comme conciliateur. — Les Praticiens ſont

si nombreux dans toutes nos Villes ; qu'il est étonnant de n'en pas rencontrer ici un plus grand nombre : ce sont des plantes qui croissent dans toute espèce de terrein, pourvu qu'il soit cultivé par la main des autres ; mais quand une fois ils y ont pris racine, ils détruisent toutes les plantes voisines, en épuisant leurs sucs végétaux ; les fortunes rapides qu'ils acquièrent dans toutes les Provinces, sont surprenantes. Placez le plus ignorant de cette profession dans l'établissement le plus obscur ; bientôt il encouragera l'esprit de chicane, si naturel à nos Colons, & y amassera plus d'argent sans labeur, que le Cultivateur le plus industrieux avec toutes les sueurs de sa famille. Les Juristes ont mêlé leurs doctrines & leurs problêmes avec nos loix si adroitement, qu'ils s'en sont rendu les interprètes nécessaires. — C'est un des plus grands vices de nos Constitutions, qui n'admet d'autres remèdes qu'une refonte générale. — Quand arrivera cette heureuse époque ?



DOUZIÈME LETTRE.

Coutumes Particulières.

A L'ABRI de toute espèce d'oppression civile & religieuse, cette société de Pêcheurs & de Marchands vit sans aucun établissement Militaire, sans Gouverneurs, ou autres maîtres que les Loix: leur Code Civil est si léger, qu'on n'en ressent jamais le poids. — Un citoyen peut parcourir les différens évènemens d'une longue vie, surmonter les obstacles de la mauvaise fortune, paisiblement jouir de la bonne, sans être obligé, dans ce long intervalle, d'avoir recours à la Loi. — Le principal avantage qu'elle confère, est la protection générale & individuelle, & cette protection est acquise en payant les taxes les plus modérées & les plus équitables : rien ne m'a jamais paru plus simple que leur organisation municipale; elle est plus simple encore, quoique semblable à celle des autres Comtés de la même Province, parce que les habitans de cette Isle sont plus séparés du reste de la grande société, plus distingués des autres par leurs mœurs, par leurs coutumes, ainsi que par leurs affaires.

Tout semble, parmi eux, être analogue à la simplicité du culte qu'ils rendent à l'Etre Suprême;

ils ne paient ni dîmes, ni salaires, ni aucuns droits d'Eglises. — Les anciens sont les seuls instructeurs de leur jeunesse, & rarement ils manquent d'être l'exemple du troupeau : ils visitent les malades & les encouragent : après leur mort, ils sont enterrés par leurs parens & par leurs amis, sans nulle autre cérémonie que l'affliction de leurs cœurs.

Le Ministre Presbytérien, comme un bon Pasteur de l'Evangile, enseigne les vérités qu'elle nous apprend, les récompenses qu'elle promet aux bons, les châtimens qu'elle prononce contre les méchans : le culte de ces derniers auroit mérité le nom primitif, si celui des Quakers, simple encore, n'eût jamais paru. Les Membres de ces deux Sectes, comme Chrétiens & obéissans au même Législateur, s'entr'aiment & s'assistent mutuellement dans tous leurs besoins : comme compagnons de travail, ils s'unissent en frères dans tous leurs projets ; en un mot, c'est la même famille. La seule émulation qui paroisse subsister parmi eux, ne consiste que dans leurs expéditions maritimes, dans l'art d'armer leurs vaisseaux, d'attraper les baleines, & de rapporter les plus grandes récoltes d'huile. Comme sujets du même Gouvernement, ils obéissent aux mêmes loix, & sont soumis aux mêmes droits. Je ne crois pas qu'il y ait un esclave sur cette Isle, quoique l'esclavage soit si

commun sur le Continent. — Heureux les hommes sujets à un Gouvernement aussi doux ! heureux le Gouvernement qui préside à la conduite de Colons aussi industrieux !

Les différentes coutumes introduites par la simplicité des Quakers, sont devenues des loix auxquelles ils sont infiniment attachés. — Cette grande simplicité s'étend non-seulement à leur habillement, à l'ameublement de leurs maisons, mais même au style de leurs conversations ; & quoique la construction de plusieurs de leurs phrases & de leurs expressions les plus usitées soit contraire aux régles de la langue, celui cependant qui voudroit corriger ces erreurs, en s'exprimant plus correctement, passeroit pour un innovateur, qui méprise les bonnes & honnêtes coutumes de ses pères. — Qu'un étranger arrive sur cette Isle, qu'il s'exprime dans toute la pureté de leur style primitif, (suivant leur manière de l'appeler,) cette perfection le recommandera sur le champ à tous les Membres de la Société, parce qu'ils le regarderont comme un véritable frère, comme un *ami*, qui a été bien élevé & qui chérit les anciens usages, & l'antique phraséologie. Plusieurs fois ils ont été attrapés par des imposteurs ; aujourd'hui ils commencent à devenir plus sages : si quelqu'un d'entr'eux s'avisoit de porter pendant un des jours de la semaine un habit de drap Anglois, il feroit

exposé à la censure secrète de tout le monde, il seroit regardé comme un prodigue, comme un insouciant, à qui il seroit inutile de donner crédit, & qu'il seroit dangereux d'assister dans ses malheurs.

Deux riches citoyens de *Sherburn* firent venir de *Boston*, il y a quelques années, chacun une chaise à un cheval, (1) que l'on fait dans cette Capitale, légères & commodes. — L'introduction de ces voitures mondaines, causa un scandale universel parmi ces bonnes gens; rien ne leur parut plus coupable, plus impie que l'usage de ces chaises dorées & peintes, au mépris des petites charettes de leurs pères. Ce luxe nouveau & jusqu'à ce moment inconnu, causa une espèce de schisme, & éguisa la langue de la calomnie : — les uns prédirent là ruine prochaine de ces deux familles, les autres appréhendèrent le danger de l'exemple pour leurs enfans : jamais, non jamais, depuis la fondation de cette Ville, il n'y étoit arrivé un évènement qui eût tant *malédifié* cette primitive Société. — Le possesseur d'une de ces chaises, pénétré de repentir pour le scandale qu'il avoit occasionné, pru-

(1) Ces chaises à un cheval sont des voitures Américaines très-douces & très-commodes, & fortes élégantes; elles sont suspendues sur quatre ressorts de bois ingénieusement imaginés & placés : il n'y a point de Colon parmi nous qui n'en ait une. C'est en général la propriété de la Femme, qui s'en sert souvent pour aller visiter ses voisines.

demment renvoya sa profane voiture au Continent: l'autre, plus obstiné & plus pervers, garda la sienne, en dépit de toutes les remontrances de ses voisins : depuis cette époque, le nombre s'en est augmenté. — J'ai observé cependant que les familles les plus riches & les plus respectables, alloient encore à leurs Eglises avec leurs femmes, dans des petites charrettes à un cheval, décemment couvertes avec un drap; & si vous considérez le mauvais état des chemins de leur Isle, & son sol sablonneux, ces dernières voitures semble très-bien adaptées à l'usage des habitans de *Nantucket*.

L'oisiveté est le plus grand péché qu'on puisse commettre ici; c'est même un grand délit. — Un homme oisif & désœuvré exciteroit d'abord la pitié & la compassion, & ensuite l'indignation; car l'oisiveté n'est considérée que comme un mot synonyme à *besoin* & *faim*. — Ce principe est si profondément gravé dans tous les esprits, & est devenu un préjugé si universel, que, strictement parlant, vous ne voyez ici personne d'oisif. — Quand ils vont à leur marché, qui est le Café de la Ville, (si j'ose me servir de cette expression) soit pour y rencontrer leurs amis, soit pour y faire des affaires, ils tirent de leurs poches un morceau de cèdre & un couteau, & tout en parlant ils en font, presque instinctivement, une bonde ou un fosset pour leurs barrils, ou

quelqu'autre chose d'utile ; c'est ainsi qu'ils s'amusent pendant leurs momens de repos. — Les jeunes gens qui sont en croisière poussent l'adresse & l'industrie beaucoup plus loin : ils ne manquent jamais d'embarquer assez de cèdre rouge & blanc, pour pouvoir occuper tous leurs momens de loisir à faire des *bowles* (1), des jattes, des vases de toutes les formes, des boëtes, & mille autres petits meubles, qu'ils donnent, à leur retour, à leurs femmes, si ils en ont, ou à leurs amies. — Rarement les jeunes gens oublient de rapporter de leurs longues croisières ces marques de souvenir ; j'ai vu plusieurs de ces ustensiles qui étoient faits avec une adresse singulière.

Ce goût pour tailler, couper, façonner le bois est ce qui fait que vous ne rencontrerez personne ici qui n'ait au moins deux couteaux dans sa poche, l'un plus grand & l'autre plus petit.

Quoiqu'ils méprisent souverainement tout ce qui s'appelle mode, ainsi que toute espèce d'innovation dans leur manière de se vêtir ; ils sont cependant tout aussi embarrassés dans le choix & l'achat de leurs couteaux, qu'un jeune homme de *Boston*, dans celui de ses boucles ou de son habit ; aussi-tôt que ces instrumens ont perdu leur

(1) Bowles, ce sont des vases ronds & creux, dont on se sert pour boire du punch.

lustre, ou sont remplacés par une autre espèce qu'ils imaginent plus commode, (c'est-à-dire plus nouvelle) ils ne manquent jamais de les reléguer dans un coin de leurs Bureaux & d'en acheter de nouveaux. J'en ai vu un jour plus de cinquante chez M. **, il n'y en avoit pas un qui ressemblât à l'autre; c'étoit cependant un des hommes les plus respectables de l'Isle. Mais peut-il exister quelque part sur la terre une société qui ne soit marquée au coin de quelque erreur ou de quelque folie?

Comme leurs voyages de mer sont quelquefois très-longs, les femmes de *Nantucket*, pendant l'absence de leurs maris, sont obligées de veiller à toutes les affaires de la famille, d'arrêter les comptes, de tout gouverner enfin. La fréquente répétition de ces circonstances ne manque jamais de leur donner les qualités nécessaires, ainsi que le goût de cette espèce de surintendance. Elles sont en général renommées pour leur prudence & leur bonne administration. Cette occupation mûrit leur jugement, & les élève à un rang supérieur à celui des autres femmes; voilà pourquoi, comme celles de Montréal (1), les femmes

(1) Les Femmes de Montréal, en cela, ressemblent beaucoup à celles de Nantucket, parce que leurs maris sont souvent absens des années entières parmi les Sauvages, avec lesquels ils font un grand Commerce.



de *Nantuckt* sont si sociables, si affables & si connoissantés dans les affaires. — Les maris, au retour de leurs croisières, fatigués des travaux de la mer, pleins de confiance & d'amour, approuvent avec joie ce qu'elles ont fait, & dédient tous les momens qu'ils passent à terre, au repos, au plaisir d'être avec leurs femmes, & à la reconnoissance. — Et que feroient ces honnêtes Marins, sans le secours de leurs fidelles compagnes?

L'absence de tant d'hommes pendant le cours de certaines saisons rend la Ville sombre & solitaire; cette situation mélancolique oblige les femmes de se visiter beaucoup plus souvent, que quand leurs maris sont avec elles.

De-là ce goût pour s'assembler par petites coteries plusieurs fois la semaine; dès que le dîner est fini, la maison est scrupuleusement balayée, tout y est arrangé avec le plus grand soin; alors, leurs ouvrages à la main, elles vont à l'endroit désigné; tout le tems de ces visites est employé à travailler, à converser, à boire le thé & manger d'excellentes choses. — Je ne veux cependant pas dire que ces coteries soient exclusivement composées de femmes dont les maris soient absens; il s'en faut bien, la présence de ceux qui restent n'empêche pas leurs compagnes de participer également aux plaisirs de ces petites

assemblées. — Dans ce dernier cas, dès que le mari est revenu de son travail, il va gravement trouver sa femme, qui l'attend pour revenir.

Souvent les jeunes gens & les jeunes filles s'assemblent aussi dans quelque maison particulière, où la partie a été préalablement arrangée; ce sont les époques de la joie la plus naïve & la plus pure. — Comme ils ne connoissent ni les cartes, ni la musique, ni les instrumens, ni la danse, ils s'amusent à dire des histoires, & à folâtrer, chacun parle de ses campagnes, de ses aventures contre les baleines; & de quoi s'occuperoient-ils? ils entretiennent leurs amies des pays & des habitans qu'ils ont vu dans leurs différentes relâches. — » L'Isle de Sainte-Catherine, dit » l'un d'eux, est une Isle comme il n'y en a pas » dans le monde, je le parie : & pourquoi donc » cela, demande une des filles? C'est parce qu'on » ne souffre point que les femmes y abordent, » & que les hommes y sont condamnés à vivre » seuls; il n'y pas, comme ici, de jolies filles & » de braves garçons, qui s'assemblent pour rire & » s'amuser; ce que nous ferons ce soir est un pé- » ché dans ce maudit pays, à ce qu'ils disent : — » quel péché que celui d'être heureux & con- » tent! — Qui de nous ne bénit son étoile que » ce ne soit pas la coutume à Nantucket? Aussi » ces garçons & ces filles sont bien les meilleurs

» qu'il y ait dans tout l'Univers, n'est-ce pas? »
A peine cette innocente saillie fut-elle prononcée, que le sourire de la satisfaction fit le tour de l'assemblée, & peignit sur toutes les physionomies les signes d'approbation que chacun donnoit au raconteur de la dernière histoire. — Mais puis-je vous peindre des scènes qui sont si douces, que les traits ne s'échappent de dessous mon foible pinceau. Que vous dirai-je? chacun parle à l'oreille de son voisin, lui commuique les sentimens inspirés par la présence de ses amis, ils s'amusent & sont contens.

Le thé, le chocolat, le café, les gâteaux, les confitures, les tranches de bœuf fumé; un excellent repas, enfin, succède aux plaisirs de la conversation, & termine la soirée; tout le tems qui y est dédié est embelli par les ris spontanés, par les saillies Jocondes, & par mille réflexions naïves. — Ainsi les jeunes-gens de Nantucket passent-ils une partie du tems qu'ils sont à terre, dans l'heureuse innocence, & au comble de la joie la plus pure.

Je crois que peu de personnes, à circonstances égales, vivent aussi bien que les Quakers en général, & particulièrement les habitans de *Nantucket*; cela est même poussé quelquefois jusqu'à la surabondance. Je n'en suis pas étonné : ils ignorent les plaisirs de la bouteille, de la musique, des

chanſons & de la danſe ; ſans ceux de la bonne chère, comment rempliroient-ils les momens que produit la ſociété & le repos? — S'il arrive qu'un des membres de ces coteries ſoit dernièrement revenu de croiſière, il eſt conſtitué l'orateur de la ſoirée; mais ſouvent ils parlent & rient tous enſemble, & ſont heureux ; ils ne voudroient pas échanger leurs plaiſirs pour ceux dont on jouit dans les plus brillantes aſſemblées de l'Europe ; hélas! qu'y feroient-ils? l'embarras, la foule, la confuſion, l'étonnement, pourroient-ils remplacer la ſimplicité, l'innocence, la joie vive dont ils jouiſſent parmi eux ? Ces aſſemblées durent juſqu'à onze heures, alors chaque jeune homme reconduit *l'amie* de la ſoirée chez ſes parens. — Telle eſt l'idée que je voulois vous donner de leurs ſoirées de repos & de loiſir, juſqu'à ce que la nouvelle ſaiſon les rappelle à la mer, aux fatigues & aux dangers de la pêche.

Eſt-il donc étonnant qu'ils ſe marient ſi jeunes ? Leurs inclinations ne ſont jamais arrêtées par les ſévères loix de la convenance, ou par la diſproportion de rang & de richeſſes ; tout entr'eux eſt égal. Pour ſe marier, ils n'ont beſoin que de deux choſes, de s'entr'aimer & du conſentement de leurs parens, ce qui n'eſt pas difficile à obtenir. Mais à peine ont-ils ſubi la cérémonie, qu'ils ceſſent d'être ſi joyeux & ſi gais

le nouveau rang qu'ils occupent, suivant l'étiquet de la *société*, leur suscite de nouvelles idées & une nouvelle manière d'être. — L'exemple général leur prescrit la réserve; le nouveau titre de Chef de famille, de Mari, de Père exige une conduite grave & solide; c'est le ton de la société. — La nouvelle Epouse, de son côté, marche sur les pas prescrits par la coutume aussi puissante que la tyrannie de la mode. — Insensiblement elle commence à se servir de la phraséalogie d'usage. » Mais, mon ami, ne devrois-tu pas faire cela, ne devrois-tu pas aller » à tel endroit? Ecoutes que je te dise, vas-t-en » payer telle somme, & ne manque pas de recevoir, en chemin faisant, ce que le Cousin ** » nous doit, entends-tu, mon ami? — » Bientôt après le nouveau mari s'embarque, & laisse sa femme maîtresse de tout. — Ceux qui restent chez eux sont presque aussi passifs en général. — Il ne faut pas cependant vous imaginer que les femmes de *Nantucket* soient hautaines & impérieuses, il s'en faut bien; elles ont au contraire beaucoup d'affabilité & de douceur : elles se soumettent aux préjugés reçus, à la coutume enfin. — Leurs maris, également soumis à ces deux pouvoirs, ne s'imaginent pas qu'en obéissant à ces anciens & respectables usages, il puisse y avoir rien de contraire à l'ordre ordinaire des choses; ils

craindroient d'affoiblir les principes de la société, en changeant ces anciennes règles. — Ainsi les deux partis sont parfaitement satisfaits, & tout est paix & concorde.

L'homme le plus riche de cette Isle doit la fortune & la prospérité dont il jouit, aux connoissances & à l'industrie de sa femme; c'est un puissant titre qui est bien enrégistré dans la mémoire de tout le monde. Pendant les premières caravanes de son mari, elle tint école & une petite boutique. — Ses premiers succès l'enhardirent; elle acheta des articles plus considérables, elle écrivit à Londres, s'y procura des correspondans & un crédit. Elle fonda enfin un grand commerce qu'elle a toujours continué depuis sous son nom, & avec le plus grand succès.

Quel est le Citoyen de Philadelphie, de New-Yorck ou de Boston; quel est le Voyageur qui n'a pas entendu parler, ou qui ne connoît pas la *Tante Késaih?* Elle est la femme de l'ami C, un des hommes les plus respectables de l'Isle; satisfait des connoissances de sa compagne, il se repose sur son jugement & ses lumières si pleinement, qu'il ne se mêle en rien des affaires de sa famille. Il est devenu un des Prédicateurs les plus renommés, & s'est adonné depuis un grand nombre d'années à la vie contemplative: — Ils possédent à *Quays* une charmante Plantation, où ils

ont

ont fait bâtir une maison ample & commode ; là, retirés des affaires, ils vivent dans la plus parfaite union, & voyent souvent leurs parens & leurs amis. — Ils n'ont malheureusement qu'une fille, qui un jour héritera d'une fortune de plus de 20000 guinées.

Non-contentes de bien gouverner les affaires de leurs maris pendant leur absence, les femmes de *Nantucket* sont fameuses pour leur industrie dans la conduite de leurs maisons. — Elles filent & font filer beaucoup de laine & de lin ; elles perdroient leur bonne réputation, elles seroient irrévocablement déshonorées & méprisées, si toute leur famille n'étoit pas vêtue de linge & de drap fait à la maison ; si tous les lits n'étoient pas couverts de courte-pointes de leur façon, si tout l'intérieur de leurs maisons enfin ne se ressentoit pas de leur propreté & de leur industrie.

Les premiers jours (1) sont les seuls où il soit permis aux deux sexes de porter des habits & des robes de manufactures Angloises ; & même il faut qu'elles soient d'un prix modique, & de couleurs graves & sérieuses. — Je n'ai observé aucune différence dans la manière dont ils sont vêtus, aucunes nuances qui annoncent la diffé-

(1) Premier jour, c'est le Dimanche, suivant le style des Amis, qui appellent le Lundi second jour, ainsi de suite.

rence de fortunes. Dans les jours de la semaine, les riches, comme les moins aisés, ne portent que des habits faits par leurs femmes ; les jours de fêtes, tous portent du drap Anglois. — En cela, comme en toute autre chose, ils ressemblent aux membres de la même famille.

Adieu, St-John.

TREIZIÈME LETTRE.

Singulière Coutume.

Les femmes de *Nantucket*, sont soumises à une singulière coutume qui m'a beaucoup surpris. — Je ne puis concevoir quelle en a pu être la cause. — Depuis plusieurs années, elles ont adopté celle de prendre tous les matins une dose d'opium ; ce besoin est devenu si nécessaire, qu'un très-grand nombre ne peuvent pas commencer leur journée sans ce mets Asiatique : parmi les hommes, peu s'y sont assujettis. — Le Shériff chez qui je logeois, excellent Médecin, & qu'on peut, à juste titre, appeler la première personne de l'Isle, ne manquoit jamais d'en prendre trois grains avant de déjeûner : il m'a avoué, avec le plus grand degré de sincérité, qu'il n'étoit pas capable d'entreprendre aucune affaire sans cette dose. — Il est

difficile de concevoir, je l'avoue, comment une société aussi heureuse, aussi saine, ait jamais pensé à l'assistance de ce narcotique; mais, mon ami, dites-moi où est la société d'hommes parmi lesquels on ne trouve ni erreurs, ni folies? — La plus parfaite est certainement celle où il s'y trouve plus de bien que de mal, plus de lumières que d'erreurs, plus de vertus que de vices.

Le plus grand nombre des habitans de cette Isle, sont les descendans des vingt-sept premiers Propriétaires auxquels elle fut concédée; le reste est composé de Colons, d'Artisans & de Pêcheurs, originairement venus de *Massachusset* & des Provinces voisines. On ne trouve ici ni Ecossois, ni Irlandois, ni François, ni Allemand, comme dans tout le reste du Continent; c'est une Race véritablement Angloise : il se trouve parmi eux une consanguinité générale, qui les rend presque tous parens ou alliés. — De-là, l'usage général de s'entre-appeler oncle, tante, cousin & cousine : c'est l'appellation usitée dans les affaires, comme dans la société; & si quelqu'un s'y refusoit, on l'accuseroit de fierté & d'affectation. — Les Etrangers, les Voyageurs, tous se soumettent à cet usage primitif, qui nous retrace sans cesse l'image d'une nombreuse famille unie par les liens de l'amitié, de la fraternité & de la paix.

Leur goût pour la pêche de baleine & pour

les entreprises maritimes, a de tout tems été si général, qu'il semble exclusivement occuper toute leur attention : c'est, je crois, ce penchant qui les a empêché d'introduire un plus grand degré de perfection dans leur agriculture. Il y a cependant plusieurs moyens faciles d'améliorer leurs terres sablonneuses ; je connois plusieurs arbres dont l'ombre féconderoit ce sol aride (1), & qui embelliroit en même-tems ces plantations chéries, qu'ils ont fertilisées & encloses avec tant de dépenses & d'assiduité. Le cèdre rouge, le platane, le chêne-châtaignier & plusieurs autres, pourroient utilement couvrir leur plus mauvais terrein, & convertir en épaisses forêts ce qui, aujourd'hui, ne présente à l'œil qu'une plaine aride. Ils cultivent le bled d'Inde dans les champs qui ont été engraissés par leur troupeau national : pour cet effet, il est conduit sur les terres qu'on veut ensemencer. Trois fois pendant la nuit il est permis d'épouvanter ses moutons avec des charbons ardens ; chaque fois la terreur les force à déposer leur fumier : une nuit d'un aussi grand nombre

---

(1) L'ombre de l'Acacia est très-salutaire pour la terre ; plusieurs Personnes que je connois ont arrêté des sables mouvans, & fertilisé ces mêmes sables, par le moyen de l'Acacia. Je vous communiquerai dans peu un Mémoire sur leur culture & leur usage.

de ces animaux, fertiliſe & engraiſſe ſingulièrement le champ qui les renferme. Le froment, ſemé après le maïs, commence à y croître. Le ſeigle, de tous les grains, ſemble être le plus naturel au ſol de *Nantucket*, particulièrement aux terreins qui ont été adoucis par la culture des pommes de terre, des navets, de potirons, de ſquashes (1), &c. — Si leurs expéditions maritimes ne les occupoient pas tant, à en juger par ce qu'ils ont fait, cette Iſle feroit devenue un jardin, malgré la ſtérilité de ſon ſol.

Adieu. St.-John.

QUATORZIÈME LETTRE.

Plaiſirs Champêtres.

L'OPULENCE & l'augmentation des richeſſes produites par tant d'induſtrie, n'occaſionnent cependant aucun luxe, ni aucune diſſipation. Le plaiſir d'être riche ne ſe manifeſte que par une grande étendue dans les affaires, par de nouvelles ſpéculations. Les Riches voient plus ſouvent leurs amis, leur donnent des mets plus choiſis, des

---

(1) Squash, eſt une eſpèce de Gourde, plate & petite, dont le goût eſt exquis, quand particulièrement elles ſont cuites ſous les cendres.

meilleurs vins ; l'apparence, l'habillement, les meubles, le train de vie, reſtent toujours dans la même ſimplicité. — Leur plus grand plaiſir après celui de boire & de manger enſemble, eſt de ſe promener, d'aller ouvrir quelques-uns de leurs *lacs*, pour attraper le poiſſon qui s'enfuit avec l'eau ; le ſecond eſt d'aller à *Polpice*, où il y a une Auberge, & où les plaiſirs qu'on y va chercher ſont tout auſſi ſimples que ceux dont ils jouiſſent en Ville. — Cette maiſon de *Polpice* eſt le rendez-vous général de tout ceux qui poſsèdent *une chaiſe à un cheval*, ainſi que des autres Citoyens qui, attachés aux primitives véhicules de leurs pères, s'y tranſportent avec leurs femmes & leurs enfans dans des petites charrettes. Là ils s'aſſemblent ſans ordre, ni méthode ; ils forment de petite cotteries, ſe promènent & cauſent de leurs affaires : les autres, aſſis à l'ombre, ſe réjouiſſent le cœur avec du punch, du vin & leurs femmes qui, comme vous le ſavez, partagent tous leurs plaiſirs. Les Anciens, aſſis autour de la table, racontent les hiſtoires de leur jeuneſſe, fument leur pipe, & animent, par leurs diſcours, l'activité de leurs jeunes gens, qui, de leur côté, s'amuſent à jetter la barre (1), à lancer

---

(1) Jetter la barre, eſt un exercice Américain qui demande de l'adreſſe & de la force.

des pierres, à courir & à sauter. Telle est l'idée que je voulois vous donner d'une de leurs plus grandes fêtes; elles sont si simples, qu'elles donnent peu de matières à la description. — J'ai eu la satisfaction d'y conduire une des plus belles filles de l'Isle; comme les autres, elle étoit habillée avec l'élégance la plus simple & la plus admirable; l'éclat de son teint étoit merveilleusement contrasté par le brun de ses beaux cheveux; tout son ajustement consistoit dans une robe de soie grise, dans l'extrême propreté & la blancheur d'un tablier, d'un mouchoir & d'un petit bonnet plat de la plus belle batiste; sa tête étoit couverte, pendant la route, d'une espèce de chapeau à la manière des *Amis*, fait de soie noire, doublé de blanc, dont les contours couvroient en partie son dos & ses épaules; sa taille étoit charmante, sans être trop fine: telle est la véritable idée que je voulois vous donner de l'amie ***, qui, ce jour-là, voulut bien me choisir pour son compagnon. — Quand une femme est belle, qu'a-t-elle besoin des vaines ressources de l'art? elle n'a qu'à paroître, n'importe comment, tous les yeux la voient & l'admirent. La laideur, au contraire, n'acquiert, par la parure, qu'un éclat plus mortifiant; elle n'exige que l'obscurité de la modestie. Je n'ai, de ma vie, vu tant de filles si gaies sans ris immodérés, si

badines sans être volages, si charmantes enfin sans être coquettes; toutes semblent jouir d'une joie & d'un plaisir analogue à leurs dispositions; car chacune d'elles (à l'usage de l'Isle) avoit été conduite à *Polpice* par son bon *ami*. L'heureuse liberté, sans gêne & sans contrainte, l'amour, l'amitié, l'innocence de la nature, déployés dans cette fête champêtre, remplirent la mesure de ce jour, qui, comme tant d'autres, me parut trop court. — Cette Assemblée vous auroit offert une perspective embellie des plus belles couleurs; car la Nature elle-même s'étoit servi de son plus riche pinceau pour peindre toutes les physionomies qui la composoient.

Qu'auroit pensé, qu'auroit dit un de vos riches Voyageurs, si, à son retour de Rome & de Paris, il s'étoit trouvé ici? — Une troupe d'hommes, de femmes, de garçons & de filles assemblés sans violon, sans danse, sans musique & sans cartes, sans aucun dessein prémédité, lui auroit paru un assemblage bien insipide. — Ces fêtes de *Nantucket* ressemblent beaucoup à celles de notre Province; la seule différence est que nous aimons la danse & l'exercice qu'elle procure, quoiqu'elle ne soit animée & conduite que par les accens baroques d'un violon Africain.

QUINZIÈME LETTRE.

Excursion vers la Partie Orientale de l'Isle.

Je fus saisi, quelque tems après, du désir de parcourir l'Isle dans sa plus grande étendue. — Pour cet effet, je résolus d'aller à *Siasconcet*, qui en est la partie la plus orientale : cet endroit n'est remarquable que par le *Pochick-Rip*, banc de sable très-abondant en poisson. Je passai tout auprès des lots de *Tétoukémah* (qui, comme vous le savez, sont les champs de la Communauté); les clôtures étoient faites de bois de cèdre, droites & régulières : les différens grains qu'on y avoit cultivés étoient fleurissans, & promettoient une bonne récolte. — De-là je descendis dans la vallée de *Barrey*, où je trouvai l'herbe fort abondante & d'une excellente qualité (1). Après avoir passé par le petit lac de *Gibb*, j'arrivai enfin à *Siasconcet*, distant de dix milles de *Sherburn*.

Comme il n'y a qu'une très-petite partie de l'Isle qui soit cultivée, & qu'on n'y voit presque aucun arbre, le coup-d'œil n'en est pas fort amusant; c'est une plaine inégale, remplie de petites

(1) C'est le Blue-Bent & le Spear-Grass.

vallées : ces plaines ne rapportent qu'un herbage très-maigre, mais qui cependant nourrit un grand nombre de moutons, & s'améliore tous les ans.

Plusieurs maisons ont été construites sur ce rivage sauvage & inculte, pour servir d'abri aux habitans dans la saison de leur grande pêche ; elles étoient par conséquent toutes vuides, excepté celle où j'avois été adressé : comme les autres, elle étoit placée sur la partie la plus élevée de ce rivage ; elle ne jouissoit que de la perspective uniforme de l'Océan. — Le terrein du voisinage ne me parut composé que de galet & de sable, anciennement jeté sans doute par la violence des vagues ; il étoit couvert d'une espèce d'herbe que la Nature fait croître sans nul sol végétatif.

Ce qui rendoit cette maison plus digne de mon attention, est qu'elle avoit été construite sur les ruines d'une des anciennes cabanes qui furent érigées par les premiers Propriétaires, pour observer du haut de leurs mâts l'apparence des baleines : ce sont les seules antiquités qu'on trouve ici. — Cette maison étoit habitée par une famille nombreuse : je n'avois, de ma vie, vu un endroit qui fût plus propre à fournir des idées contemplatives ; car elle étoit séquestrée du reste des habitations de l'Isle, comme cette Isle est divisée elle-même du Continent. Le tumulte perpétuel des vagues fut l'unique objet sur lequel je pou-

vois jeter mes yeux, & qui, par conſéquent, dût fixer mon attention & commander tous mes ſens. — Mes yeux s'étendoient involontairement ſur toute cette ſurface immenſe, même juſqu'à la ligne horizontale, qui ſemble diviſer l'Océan des Cieux. — Quel élément, me dis-je à moi-même! c'eſt le premier & le plus puiſſant de tous; la terre que nous habitons, le Continent, les Iſles, tout peut s'affaiſſer, s'écrouler & diſparoître ſous les eaux qui, ſeules, par leur mouvement & par leur nature, ſemblent devoir durer éternellement. Mes oreilles étoient continuellement frappées du bruit déchirant de ſes vagues qui ſe pourſuivoient en ſe reployant les unes ſur les autres, comme ſi elles étoient guidées par une impulſion régulière & inviſible; de toutes parts elles ſembloient menacer ces rivages ſablonneux; car elles s'en approchoient avec une force proportionnée à leur proximité. Mes narrines reſpiroient involontairement les vapeurs ſalines diſperſées par le choc perpétuel des flots & de l'écume, ainſi que par les herbes marines qui couvroient ces rivages. Mon imagination me ſuſcita mille autres réflexions qui ſembloient élever mon ame, quoiqu'elles fuſſent vagues & peu diſtinctes; car je ſuis trop ignorant pour pouvoir aller plus loin, dans la carrière de la contemplation, qu'aux premiers pas de ſon crépuſcule.

Quel eſt l'homme, demeurant comme moi au milieu des bois, qui peut conſidérer, ſans effroi & ſans admiration, ce ſingulier élément qui, par l'agitation continuelle de ſes vagues & le pouvoir diſſolvant de ſes eaux, ſemble être deſtiné, dans le long cours des ſiècles, tour-à-tour à détruire une partie de cette planète, & à en raſſembler les ruines & les fragmens ſous la forme d'Iſles & de Continens nouveaux, propres à redevenir l'habitation des hommes? Qui peut obſerver les viciſſitudes régulières de ces marées, tantôt ſe gonflant pour aller pénétrer dans toutes nos rivières, & y ouvrir les portes de la navigation, tantôt ſe retirant à une diſtance immenſe, pour nous procurer la facilité d'attraper les *clams*, les huîtres & les gros poiſſons? Qui peut contempler de ſang froid ces orages impétueux qui, quelquefois, ſoufflent avec aſſez de violence pour faire craindre que la terre ne ſoit forcée de quitter les limites de ſon ancien orbite, dont l'exactitude fait notre ſûreté?

Comment ſe peut-il faire que ce même vent qui, ſi ſouvent, nous rafraîchit dans nos champs Américains; que ces zéphirs, qui ondoyent nos moiſſons jauniſſantes, puiſſent être convertis en un nouvel élément ſi deſtructeur & ſi terrible, qui convulſe les vagues de la mer, les ſoulève comme des montagnes, démâte les vaiſſeaux, & cauſe tant de malheurs & tant de naufrages? — La fa-

mille isolée avec laquelle je passai deux jours, vit presqu'entièrement de poisson & de farine de maïs ; car la charrue n'a pas encore osé décomposer les couches arides des champs voisins de cette maison. — Et où les hommes ne peuvent-ils pas habiter & se trouver heureux, quand ils jouissent de la liberté & du bonheur civil ? — C'est cela qui embellit le désert le plus lugubre, & qui nous fait trouver le contentement & l'abondance sur le rivage le plus sauvage & sur les champs les plus stériles. — Rien ne manquoit à cette solitude que quelques vieux arbres, sous lesquels le contemplateur pût se reposer à l'abri des vents & du soleil. Cette famille étoit très-nombreuse ; il y avoit des enfans de tous les âges, les fruits d'un mariage contracté à vingt ans. — Ils me parurent tous frais comme des cerises, sains comme le poisson sur lequel ils vivoient, & durs comme des coques de pin ; l'aîné, âgé de douze ans, osoit déjà se plonger sous les vagues, sans trembler à leur approche redoutable ; les autres, plus jeunes & plus timides, traînoient, sur les bords d'un étang reculé, des petits vaisseaux faits à l'imitation de ceux qu'ils devoient naviguer un jour à travers une mer plus orageuse & plus agitée.

Ces bonnes gens m'apprirent que la laine de leurs moutons, compris dans le troupeau national, étoit plus que suffisante pour les vêtir ; que leurs

cochons vivoient de poiſſon ſur tous ces rivages; qu'ils poſſédoient un champ dans la communauté du *Tetoukémah ;* que leurs vaches paiſſoient dans la valée de *Barrey ;* que toutes les ſaiſons leur procuroit beaucoup de poiſſon, dont ils ſaloient une partie pour vendre; qu'ils avoient l'art d'attraper des *Marſouins*, dont ils faiſoient beaucoup d'huile, projet qui les avoit déterminés à bâtir une maiſon dans un endroit ſi éloigné de leurs amis; qu'ils étoient contens & heureux, & qu'ils ne changeroient pas leur condition pour celle du Gouverneur de Boſton. — Le bruit des roues, juſqu'à dix heures du ſoir, m'annonçoit aſſez l'induſtrie des femmes; elles avoient un métier, car la mère & la fille aînée étoient Tiſſeranes, comme le ſont la plupart des bonnes Américaines; enfin j'y vis l'abondance des choſes néceſſaires, la propreté, la commodité, la ſanté & la paix, quoiqu'au milieu d'une plage ſtérile. — Que faut-il davantage pour conſtituer le véritable bonheur? — Très-certainement rien de plus.

Adieu, ST. JOHN.



SEIZIÈME LETTRE.

Livres & Réflexions Finales.

APRÈS mon retour de *Siasconcet*, je ne tardai pas à m'appercevoir que les habitans de *Sherburn* n'avoient que peu de Livres, & qu'ils étoient peu adonnés à la lecture. Cela ne m'étonna point, ils n'ont pas le tems de lire : la plus grande partie de leurs foibles Bibliothèques, ne consiste que dans la Bible, le Catéchisme, & des Livres de prières dans la Langue Angloise & Nattick; les Almanachs de l'année, les Gazettes de plusieurs Provinces, ainsi que celles d'Angleterre, quelques Livres instructifs sur la Navigation, la Médecine & l'Agriculture; je trouvai aussi dans presque toutes les maisons Hudibras, (1) & l'Histoire du Juif Joseph. — Personne ne put me dire qui les avoit fait venir, ni dans quel tems. — Il vous paroîtra sans doute aussi étonnant qu'à moi, de voir des hommes naturellemeut si graves, ne connoissant aucune branche de Littérature, lire cependant avec

(1) Hudibras est, comme vous devez le savoir, un Poëme qui fut composé du tems de Charles Second, sur les Guerres Civiles qui avoient fait périr son Père.



plaisir ce singulier ouvrage, dont la lecture exige quelque espèce de goût & de connoissance historique : plusieurs m'en ont répété par cœur de très-longs passages; & il est beaucoup moins étonnant de leur voir l'Histoire de Joseph, parce qu'ils y voient celle d'un Peuple de qui nous avons reçu les Prophéties que nous croyons, & une partie des Loix religieuses que nous suivons.

Le Voyageur nouvellement revenu de l'Italie, plein de l'admiration que lui a causé l'examen des statues, des monumens, des peintures que contient cet antique pays, voudroit à peine être persuadé de venir visiter un endroit aussi limité, aussi peu orné, & aussi stérile que cette Isle, qui en effet ne contient rien d'intéressant ni de remarquable; que le génie, l'industrie & l'activité des habitans. — Mais comme je n'ai jamais vu l'Europe, je me contente d'examiner attentivement ce que ma Patrie offre de plus intéressant. — Si nous n'avons ni dômes, ni palais, ni monumens anciens, nous jouissons dans nos bois d'un bonheur réel, que toutes les merveilles de l'art ne peuvent jamais remplacer. — Il n'y a de pauvres parmi nous que les oisifs & les fainéans; la force des bons exemples, & la vigilance des Loix, les conduit bientôt à l'industrie. — En Europe, les moyens de subsister sont souvent précaires; quelquefois il arrive que les Rois n'exigent point de soldats, que la Marine

est

est remplie de Matelots, que les Cultivateurs des terres & les Manufacturiers, ont autant de subalternes qu'exigent leurs travaux : que peut donc faire cette multitude d'hommes qui ne possèdent que leurs bras ; que peut faire cette foule de désœuvrés qui n'ont qu'une bonne volonté inutile ?

Ici, au contraire, l'industrie humaine a acquit un champ immense, où elle peut se déployer dans toute son énergie ; champ qui ne sera pas rempli dans bien des siècles. — Ainsi, mon ami, si j'en avois le loisir & l'habileté, je pourrois vous conduire à travers le Continent, déployer à vos yeux une perspective moins brillante qu'intéressante, moins captivante qu'attendrissante, dont les détails sont bien peu connus, & dont les nuages ne sont occasionnés que par la folie des individus, que par notre esprit litigieux, & que par ces calamités imprévues & inévitables, dont nulle société n'est ni peut être exempte.

Puissent les habitans de Nantucket, vivre longtems au sein de la paix, à l'abri des fureurs de l'élément qui les environne, ainsi que des commotions politiques qui menacent ce Continent.

Adieu, ST. JOHN.



PROVINCE

DU NOUVEAU JERSEY.

Tous les rivages qui giſſent à l'oueſt de la Ville de *New-Yorck*, appartiennent à la Province de *New-Jerſey* : — ſon étendue n'eſt pas conſidérable ; elle n'eſt pas moins renommée pour l'excellence & l'abondance de ſes denrées ; pour la quantité immenſe de ſes prairies naturelles & de ſes marais boiſés, qui, un jour feront ſa plus grande richeſſe, pour le grand nombre de ſes ouvrages de fer, de ſes forges, de ſes mines de cuivre, ainſi que pour l'induſtrie & la propreté de ſes habitans. Cette Province comprend toute la côte maritime depuis *Sandy-Hook* juſqu'au *Cap-May*, à l'embouchure de la *Delaware ;* de-là, toujours bornée par la rive orientale de cette même rivière, ſon territoire s'étend juſqu'à celle de *Mahakamack*, dans le diſtrict de *Meniſſinck*, près les Montagnes-Bleues. — Du confluent de cette dernière rivière, une ligne décrite à travers les bois & (marquée par des pierres juſqu'à un certain rocher ſur la rivière d'*Hudſon*,) la diviſe du territoire de *New-Yorck*. De ce point, gravé ſur ce rocher, cette Province s'étend le long des rivages de la mer

jusqu'à *Sandy-Hook*. — Je n'en connois point de plus agréable à habiter, ni de plus intéressante à examiner : tout y réjouit le cœur d'un bon citoyen. — La prospérité, l'abondance, la propreté, l'industrie fructueuse y annoncent le bonheur des habitans; les chemins y sont bons, les plantations agréables à voir, les jeunes Villes nombreuses & bien bâties, les Auberges excellentes, les Sites charmans ; un grand nombre de rivières la traversent, & les moulins y abondent. Un certain esprit éclairé & social subsiste ici, encore plus que par-tout ailleurs, entre toutes les familles opulentes & polies, dont les établissemens embellissent ces heureux cantons; elles contribuent à rendre le séjour de cette Province infiniment agréable. Les maisons y ont un air de propreté & de décence qui est très-frappant; la plupart sont bâties en pierres de taille, & les autres sont décorées & peintes avec soin. — Plusieurs des Colons ont un gazon devant leurs portes, orné des deux côtés avec des cèdres rouges.

Cette Province abonde en bleds, farines, biscuits de mer, lard & bœuf salé, jambons, lin, chanvre, fer, cuivre, fer platiné, cidre, merrain, bois, &c. Elle n'a point de capitale où les habitans puissent vendre leurs denrées : *Perthamboy* jouit d'une belle situation, à la vérité, à l'embouchure de la rivière de *Ravitan* ; mais les quais, les magasins, les

O 2

grands capitaux & la concurrence des Marchands établis à *Philadelphie* d'un côté, & à *New-Yorck* de l'autre, attirent toutes les productions de cette Province; le cours même de leurs rivières semble indiquer les endroits marqués par la Nature pour y disposer de leurs dentées.

La race primitive des Colons de cette Province a été singulièrement mêlée : la partie qui avoisine *New-Yorck* étoit, & est encore entiérement Hollandoise; l'Occidentale étoit jadis occupée par des *Suédois* & des *Finlandois*, qui s'étoient établis sur les rivières de *Racoon* & de *Cohensey*. — Leur postérité s'est répandue dans plusieurs endroits. — A ces deux premières tiges se sont uni depuis des émigrations d'Anglois, de François, d'Irlandois & d'Ecossois. — De ce mêlange il est résulté une nouvelle race forte, active & industrieuse, qui se monte, à ce qu'on m'a dit, au nombre de 130,000.

Cette Province a fait bâtir un très-beau Collège à *Prince-Town*, sur la grande route de *New-Yorck* à *Philadelphie*; il est d'une Architecture agréable, & dans une situation saine & champêtre : on y enseigne la Langue Latine, la Physique & la Théologie : — sa Bibliothèque n'est pas encore considérable; ce n'est, pour ainsi dire, qu'une Académie naissante, à laquelle le tems, l'attention du Gouvernement & la générosité publique,

donneront toute la consistance nécessaire. — Il faut plutôt s'étonner du grand nombre des Collèges déjà fondés, que de la foiblesse & de l'imperfection de ses fondations. — Celui dont je parle a malheureusement un rival qui ne peut que nuire à son accroissement.

Qui croiroit que le flegme Hollandois, seroit susceptible des inquiétudes & des agitations de l'enthousiasme? — Les querelles Théologiques de ces Colons qui sont riches & nombreux, divisent cette Province depuis plusieurs années. — Les uns prétendent que les *Classes Ecclésiastiques* établies en *Hollande* par le Concile de *Dortdreet*, ont seules le pouvoir d'ordonner les Prêtres; les autres plus indépendans soutiennent, au contraire, que leurs Synodes Américains suffisent pour conférer cette Ordination. — De cette différence d'opinion, il s'en est suivi des partis & des querelles intérieures, qui, depuis plusieurs années, déchirent les Eglises Hollandoises de cette Province. — Heureusement les querelles ne produisent plus aujourd'hui que du scandale: les lumières du siècle, & l'esprit tolérant diminuent chaque jour l'importance qu'on y attachoit autrefois. — Le plus grand mal qu'ait produit cette effervescence, & le seul qui intéresse le public, est d'avoir donné lieu à la fondation d'un second Collège. — Ces deux Académies se nuiront mutuellement, parce

que la Province n'eſt point aſſez riche ni aſſez étendue pour les ſupporter, & parce qu'on y enſeignera des principes différens, qui entretiendront une rivalité nuiſible, ſans jamais pouvoir être utile. La richeſſe & le caractère des Colons Hollandois, n'annoncent pas beaucoup de modération de leur part. — Il eſt étonnant que le Gouvernement ſe ſoit prêté aux fantaiſies de cette nouvelle opinion. — Et qu'importe au public où les Prêtres Hollandois ſoient éduqués, pourvu qu'ils le ſoient? L'éducation du Collége de *Prince-Town* n'eſt-elle pas aſſez bonne pour eux? Qu'importe d'où ils reçoivent leurs pouvoirs Eccléſiaſtiques, pourvu qu'ils ſachent édifier leurs Congrégations par leurs bonnes mœurs, & les inſtruire par leurs connoiſſances? — Qu'ils aillent en Hollande, ou qu'ils ſoient conſacrés par un Synode *Batavo-Américain*, peu importe au bien public, qui n'exige que la paix & la plus parfaite liberté dans toutes les opinions religieuſes.

Il n'eſt pas poſſible que, pendant votre ſéjour dans cette Province, vous n'ayiez entendu parler de la fertilité du Comté *Burlington*: il produit le lard & les jambons les plus exquis du Continent. — C'eſt là où l'on voit des champs de maïs d'une grande étendue, & où l'Agriculture eſt très-perfectionnée. — Il ne ſe peut que vous n'ayiez entendu parler auſſi de la richeſſe des prairies du

Comté de *Salem.* — Les habitans de ce Canton possèdent mieux que tous les autres, l'art de les déssécher & de bâtir des digues pour arrêter le cours des eaux. — N'avez vous point été étonné, à la vue de ce superbe chemin qu'on a fait, il y a quelques années, à travers la grande prairie de *New-Arks?* — Ils ont trouvé l'art de consolider cette route, quoique conduite sur un terrein tremblant, dans une étendue de plus de quatre milles; c'est-à-dire, depuis la Péninsule de *Bergen* jusqu'à la Ville de *New-Arks:* ils y ont établi trois bacs excellens, sur les trois rivières qui traversent ces vastes prairies. — C'est un des plus beaux monumens d'industrie qu'offre ce Continent. — Cette fameuse route avoit été entreprise par des habitans de *New-Arks*, pour faciliter la communication de *New-Yorck* à *Philadelphie:* elle est actuellement entretenue par le moyen d'un carosse public, qui part de la Ville de *New-Arks* deux fois la semaine. — Avez-vous jamais vu de bourgade plus agréablement située & mieux bâtie? Elle unit la douceur de la vie champêtre à la facilité du commerce, ainsi qu'à celle du transport de leurs denrées, le voisinage d'une grande ville à celui de la mer. — Aussi est-il aisé de prédire que *Ne -Arks* deviendra dans la suite des tems l'emplacement de manufactures d'une Ville considérable... Cette Province, dont l'intérieur est si fertile, est heureu-

fement défendue des fureurs de la mer, par un grand efpace de marais fablonneux, que la Nature a plantés avec des forêts immenfes de cèdres blancs ; c'eft de leur fein que les habitans tirent les bardaux dont les maifons font couvertes, des mâts, des vergues & des planches. Dans nul endroit connu de ce Continent, on n'y rencontre autant de prairies immenfes; elles n'attendent que le defféchement & l'application de l'induftrie humaine pour devenir des terreins confolidés & fertiles. — C'eft fur ces nouveaux fols qu'ils cultivent, avec tant de fuccès, le chanvre & toutes les efpèces de foin & de maïs. — Des milliers d'acres encore fous les eaux, dans peu d'années améliorés par le progrès du tems & de la population, enrichiront les Colons qui les poffèdent, & embelliront cette partie de l'Amérique. — La quantité immenfe de marais boifés n'eft pas moins furprenante : tout le cours de la rivière de Pifaick, ainfi que les bords de toutes leurs rivières, offrent des deux côtés des terreins aujourd'hui fangeux, mais qui feront un jour convertis en prairies. — Je connois un canton, auprès de *Baskind-Ridge* (1), qui contient plus de cinq mille acres, & dont le Propriétaire a déjà fait défricher une partie. — Quel vafte coup-d'œil, quelle riante perfpective

---

(1) Le Lord Sterling.

n'offrira pas un jour cet immenſe plateau, à ceux de ſa poſtérité qui habiteront ſon élégante maiſon ! Non loin de cet endroit, ce même Propriétaire a fait ériger un moulin d'une conſtruction admirable ; ce moulin briſe le lin & le rend propre à être filé.

Cette Province contient pluſieurs mines de cuivre : celle qui eſt ſituée ſur les bords de la *ſeconde rivière* eſt très-profonde & très-riche : deux fois on y a établi une pompe à feu, & deux fois elle a été brûlée. — Non loin de cette mine on voit un marais de cèdres blancs, qui contient au moins quinze cens acres ; il eſt rempli d'arbres de dix-huit pouces de diamètre & de ſoixante pieds de haut : c'eſt un tréſor auſſi utile que la mine dont je viens de parler. — C'eſt dans ce voiſinage qu'on voit auſſi un des plus grands eſpaces de prairies ſalées qu'il y ait ici. — C'eſt une mer étendue, qui n'eſt bornée que par la Péninſule de *Bergen* d'un côté, & par les terres du *Nouveau-Jerſey* de l'autre. — On y compte, je crois, ſix mille acres, dont la plus grande partie ſont fauchées tous les ans. — Les habitans élèvent le foin en mulons chacun ſur ſon terrein, après avoir eu ſoin de conſtruire un plancher élevé de quatre pieds, qui le mette à l'abri des hautes marées.

C'eſt à travers cette prairie qu'ils ont conſtruit le ſuperbe chemin dont je vous ai parlé. — La

première couche est formée par des troncs de cèdres placés les uns près des autres ; ils sont recouverts ensuite avec des branches incorruptibles du même arbre, & ces branches avec du gravier : — tous ces matériaux ont été apportés à grands frais des deux terres voisines.

Il est impossible de voyager à travers cette Province l'espace de quelques lieues, sans rencontrer quelques petits fourneaux où l'on fond & où l'on forge le fer. — Un Propriétaire a-t-il un grand marais boisé qu'il voudroit nettoyer ? il commence par faire une digue à son extrémité pour arrêter l'eau du ruisseau qui le traverse. — Il tire ensuite de cette eau retenue, deux partis très-utiles ; il y établit les roues nécessaires à la fabrique du fer, qui sont mises en mouvement par ce courant factice ; & le séjour de ces eaux, élevées à cinq ou six pieds, pourrit tous les arbres du marais dans le cours de peu d'années. Ainsi l'industrie Américaine sait tirer parti de tout ce que la Nature lui offre avec une si grande profusion. — Quand tous les arbres du marais sont détruits, ils détruisent aussi la digue qui retenoit les eaux, ils démolissent les légers bâtimens qu'exigeoit la fabrique du fer, & dans un petit nombre d'années, le Voyageur, qui n'avoit vu en passant qu'un vaste étang rempli d'arbres renversés ; & qui n'avoit entendu que le bruit des marteaux & des enclumes,

voit, avec une furprife agréable, des champs bien enclos & des prairies vertes, defféchées & divifées en petites portions par une multitude de foffés. — Telle eft la métamorphofe qu'on obferve prefque par-tout dans le cours de peu d'années : les montagnes voifines leur fourniffent la mine dont ils ont befoin pour ces petites forges, qu'ils vont chercher dans leurs chariots.

Le bon Citoyen voit, avec le plus grand plaifir, un fuperbe moulin à platiner le fer, auprès de *Boon-Town* ; le méchanifme en eft très-bien exécuté, & les mêmes roues qui fervent à mettre les rouleaux en mouvement, fervent auffi, quand on le veut, à faire mouvoir un moulin à bled. — Une fimple méchanique le foulève ou l'abaiffe pour l'arrêter ou le faire agir.

Cette Province fut jadis concédée à feize Seigneurs Ecoffois ; de-là des divifions & des fubdivifions qui ont occafionné beaucoup de difficultés & beaucoup de procès, & même ont retardé pendant long-tems l'établiffement de cette belle Province. Elle eft divifée en deux parties, l'orientale & l'occidentale ; chacune de ces divifions a fon Confeil de Propriétaires. Je crois qu'il eft inutile de vous parler des jolies Villes de cette Province : vous connoiffez, comme moi, New-Arks, Brunfwick, Amboy, Hakenfack, Elifabeth,

Trentown, Burlingtown, Salem, &c. Son Gouvernement ressemble en tout à celui de New-Yorck, & les séances de son Assemblée législative se tiennent à Burlingtown.

PENSILVANIE.

Nous voici enfin arrivés à une des plus célèbres des dix-huit Provinces; vous en conviendrez, je l'espère, après que vous aurez parcouru la foible esquisse que je vais vous en donner. — Je serai aussi laconique qu'il me sera possible.

Toutes celles que nous venons de passer en revue, ont été fondées en partie sur la violence & sur la force; souvent même sur l'abus de cette même force, dégénérée en guerre & en oppression. Il est difficile de suivre les Européens dans leurs découvertes & dans leurs établissemens, sans observer l'effet de ce caractère destructeur, qui les distingue de tous les Peuples. — Ils vont commettre sur des rivages étrangers des dévastations & des injustices, dont les *Sauvages* les plus féroces rougiroient. — Ils donnent cependant ce *nom* à toutes les nouvelles Nations qu'ils découvrent. — L'origine des sept Provinces dont je viens de vous entretenir, ont presque toutes été arrosées de sang.

Quelle eſt la Société humaine dont on ne puiſſe pas en dire autant (1) ?

Guillaume Penn eſt le ſecond parmi les Fondateurs modernes, qui ait ſuivi des principes contraires. — Son arrivée ici, en 1681, eſt devenue une époque fameuſe dans cette Province, dont il jeta les premiers fondemens l'année ſuivante. — Il aborda ſur le lieu d'où je vous écris aujourd'hui, ſous les enſeignes de la Paix & de la Fraternité : — il traita les Naturels comme Frères ; auſſi ces Nations, oubliant leur férocité & la haine qu'ils portoient à tous les Européens, n'ont ceſſé depuis d'aimer & de reſpecter les *Amis* : ils donnèrent à *Penn* le nom d'*Onas* (2), que leurs principaux Chefs portent encore aujourd'hui, ainſi que celui des premières familles Quakers (3) qui arrivèrent avec lui. — Et quel autre monument pouvoient-ils ériger à ſa mémoire ?

Ses premiers pas furent éclairés par les lumières de la plus douce Philoſophie. — Il trouva, en en-

---

(1) Calvert, Lord Baltimore, arriva dans le Maryland en 1632, & y acheta ſon nouveau Domaine des Sauvages.

(2) Père.

(3) Pluſieurs Chefs des Sauvages s'appellent encore *Logan*, nom d'un des Compagnons de Guillaume Penn ; celui qui déclara la Guerre à la Virgine en 1775 étoit connu ſous ce nom. Vous devez vous rappeler le beau diſcours qu'il fit au Gouverneur Lord Dunmore quand la Paix fut rétablie.

trant dans la rivière *Delaware*, un grand nombre de *Suédois* & de *Finlandois*, établis à *Helſimbourg*, ſur les bords de la rivière *Chriſtine.* — J'ignore quel motif les y avoit conduits; fatigués, ſans doute, des malheurs qui, dans cette période convulſive, agitoient alors toute l'Europe; ainſi que *Guillaume Penn*, ils étoient entrés dans la rivière *Delaware*, & y cultivoient en paix les terres ſur leſquelles ils avoient abordé; ils y avoient même bâti des Egliſes. — Ce nouveau Propriétaire, auquel le Roi d'Angleterre Charles II avoit concédé ce nouveau Domaine, au lieu d'envahir les poſſeſſions de ces Etrangers, confirma, par des titres authentiques, tout ce qu'ils réclamèrent, ainſi que les privilèges & les immunités de leurs Egliſes : il les reconnut & les adopta comme frères. — Telles furent ſes premières actions. — Il publia enſuite la charte de Privilèges qu'il avoit promis à ſes Compagnons : cette charte contient les principes les plus ſages & les plus humains qui aient jamais été promulgués pour le bonheur des hommes. — Les paroles ſublimes avec leſquelles il établit le Tolérantiſme comme la baſe de ſa Légiſlation, méritent d'être connues de tout le monde (1). Cette charte fut comme une lueur qui

(1) Section troiſième des Loix accordées en Angleterre par Guillaume Penn en 1682. Sachant que nulle Société ne

paroît au milieu d'une nuit obſcure. — Il publia enſuite des mémoires inſtructifs & des invitations, qu'il fit traduire dans pluſieurs langues, & répandre dans différentes parties de l'Europe. — Eſt-il étonnant qu'une Légiſlation auſſi ſage, & un ſol auſſi fertile, ait procuré la proſpérité & la richeſſe dont nous jouiſſons aujourd'hui? La première idée que nous donne l'établiſſement de cette Province, eſt celle d'un père uni au reſte de ſa famille par les liens de l'intérêt & de l'affection: tous le reſpectèrent pour la ſageſſe de ſes inſtitutions & l'uſage modéré qu'il fit de ſon autorité. Tous ceux

---

peut être véritablement heureuſe, quoiqu'elle jouiſſe de la plus grande liberté Civile, à moins qu'elle ne jouiſſe auſſi de celle de la Conſcience; ſachant auſſi que le Dieu Tout-Puiſſant eſt le ſeul ſcrutateur des Conſciences, le Père de la lumière des Eſprits, l'auteur & l'objet de toute ſpéculation Divine, ainſi que de toute notre Foi & de nos Hommages; que ſeul il illumine nos Eſprits, & que ſeul il peut perſuader l'entendement des Hommes, je déclare à toute Perſonne, ou Perſonnes habitans cette Province, que quiconque reconnoîtra un ſeul Dieu Tout-Puiſſant & Eternel comme l'Auteur, le Préſervateur & le Gouverneur du Monde; qui ſe croiront obligés de vivre paiſiblement & juſtement dans la Société Civile, ne ſeront aucunement moleſtées ni inquiétées pour leur perſuaſion Religieuſe ou Pratique, en matière de Foi & de Culte, & ne ſeront jamais obligées de fréquenter ou de maintenir que les Egliſes & les Miniſtres qu'ils jugeront à-propos, &c.

qui le fuivirent, ainfi que les autres Européens qui y abordèrent dans la fuite, trouvèrent le repos, l'égalité & la liberté qu'ils cherchoient: perfonne ne calomnia ces heureux commencemens; auffi je crois qu'il n'y eut jamais de Colonie qui ait fi amplement récompenfé l'induftrie de fes habitans.

Si jamais la bénédiction célefte s'eft manifeftée fur la terre, c'eft ici où cette manifeftation a été plus évidente; la paix, la concorde, l'efprit patriotique, l'humanité des Loix, la félicité publique & notre population (1), en font les preuves les plus évidentes. — Ici une foule de malheureux de toutes les parties de l'Europe, font venus y chercher un afyle & de la terre à cultiver; ici les victimes d'un zèle amer & brûlant font venues, &

(1) La Province de Penfilvanie exporta en 1771 pour la fomme de 631,534 liv. fterlings; en 1774 pour celle de 784,254 liv. —; en 1773 pour la fomme de 720,135 liv. fterlings. Ces Exportations confiftoient en farines, bifcuits de mer, bled, maïs, bœuf, & lard falé, jambons en barils, fer en barres, fer en métal, goudron, térébenthine, planches, douves, merrain, cercles, bardaux, trone de noyers, acajou, lignum-vits, peaux de cerf, pelleteries, foude grife & blanche, graine de lin, cire, chandelles de Spermacetty, fuif, chandelles, favon, graiffe de lard, chocolat, coton, bierre, cuir, riz, amidon, &c., & vaiffeaux neufs.

elles

elles y ont trouvé la liberté de la consćience & la rosée du Tolérantisme. — Chaque Secte apporta ses différentes opinions; ils les ont suivies dans l'égalité & la paix la plus parfaite (1), parce que le Gouvernement, en les protégeant toutes, n'a accordé de suprématie à aucune.

La discordance dans les opinions religieuses, est devenue le fondement de l'harmonie générale. — Ceci n'est point un rêve plausible, enfant de l'imagination, c'est un principe vrai, simple & unique, dont nous avons éprouvé les effets les plus heureux : je vais vous en convaincre.— Dans l'espace de moins d'un siécle, *Philadelphie* a été bâtie, 30000 habitans s'y sont réunis, & ont poussé les Arts & le Commerce à un point qui vous étonneroit, si j'osois entrer dans des détails particuliers. Les Marchés de cette Capitale (2),

---

(1) Le seul nuage qui peut être appelé fermentation de Religion, fut conduit par un nommé *George Keith*. Cet Homme étoit plus fou qu'enthousiaste; il n'y eut aucun excès de commis.

(2) Le grand Marché de Philadelphie a quarante pieds de large, sur cinq cens de long; il est élevé de trois pieds, bâti en briques, sur des arcades, & placé en ligne droite dans le milieu d'une rue de plus de cent cinquante pieds de large. Le Marché à Poisson est bâti sur un beau Pont de Pierre, au bord de l'eau. Rien ne peut être plus propre que ces deux Marchés. La viande y est toujours étalée sur du linge blanc.

ſon Hôpital, ſa Maiſon de travail (1), ſon Hôtel-de-Ville, dont les portes & les fenêtres ſont décorées de marbre blanc, ſes rues bien pavées & à angle droit; l'uniformité, la décence de ſes Maiſons, ſes trottoirs commodes, ſes Pompes de diſtance en diſtance, ſa Police admirable, ſes trois Bibliothéques, ſa Société Académique, ſes Quais longs & commodes, cette multitude de Vaiſſeaux, perpétuellement remontant & redeſcendant la rivière, ce grand nombre qu'on conſtruit tous les ans; telles ſont mes premières preuves. — L'étendue immenſe de nos Etabliſſemens déjà pouſſés au-delà des montagnes, ſur les bords de la *Monongahéla* (2); la beauté de nos campa-

(1) Bettering Houſe, eſt une Maiſon où les fainéans apprennent à devenir meilleurs & plus induſtrieux. C'eſt un établiſſement Quaker, auquel toute la Ville a contribué. C'eſt un beau monument d'Architecture. Tous les Souſcripteurs ont chacun une voie pour la nomination des Adminiſtrateurs.

(2) Cette Région eſt une des plus belles & des plus fertiles de la Terre. Ce qu'on appelle les ſources de la belle Rivière, comprend un terrein immenſe; la ſituation de Pittsbourg, ſitué au confluent de trois Fleuves Navigables, dont les ramifications coulent à travers les terres les plus riches, promet à cette Ville naiſſante le plus grand degré d'opulence & d'importance. Je ne connois rien de plus ſéduiſant que ce charmant ſéjour; la Nature y a placé des ſources d'eau ſalée, qui fourniſſent en abondance le meil-

gnes, l'excellence de nos moulins, le nombre infini de nos chemins, de nos bacs & de nos ponts, la quantité immense de nos productions & de nos exportations (1), une population surprenante, vu la date de notre origine (2). — Voilà de quoi vous convaincre que *Guillaume Penn* a établi son Gouvernement sur la base la plus étendue, ainsi que sur les principes les plus justes & les plus vrais.

Ce seroit ici le lieu de célébrer la mémoire de ce grand homme, si son nom & ses vertus avoient besoin de l'être; notre bonheur, la vénération de l'Europe entière, pour ses loix & ses institutions, la vertu & la vigueur de notre

leur sel, du charbon de terre, les plus beaux bois, qu'elle a remplis d'une excellente pâture; le poisson y abonde, & le sol y est bien plus riche que celui que nous cultivons. C'est-là où les pauvres Européens devroient aller, sûrs d'y trouver les moyens de s'établir. J'ai vu des Voyageurs qui m'ont dit que leurs chevaux s'engraissoient dans leurs voyages, au moyen de l'excellent pâturage qu'ils trouvoient toutes les nuits dans les bois. Cette Région deviendra un jour l'Eldorado de ce Continent.

(1) Il faut avoir vu, comme moi, les Livres de la Douane, pour pouvoir savoir la quantité immense des denrées que produit annuellement cette Province.

(2) On assure que cette Province, & les trois Comtés sur la Delaware, contiennent une Population de 450,000 habitans, dont au moins 200,000 sont Allemands.

excellente conftitution, deviennent de jour en jour l'éloge le plus éloquent. — Que n'a-t-il terminé fa carrière dans la ville qu'il avoit fondée! nous révérerions aujourd'hui fes cendres, en célébrant fa mémoire.

Cette Province eft fameufe pour fon induftrie, fon génie & fon efprit public; je me hâte de le prouver. — Comme preuve de fon induftrie; je dis qu'on imprime ici fur du papier Américain, à meilleur marché & auffi-bien qu'à Londres (1). — Ici on fabrique plufieurs articles avec autant de perfection qu'en Europe. Tout notre Commerce intérieur fe fait par le moyen de chariots; il eft computé que cette vafte communication en employe au moins 10000 (2). — Où en avez-vous vu de mieux conftruits? Où avez-vous vu de plus beaux chevaux? — Vous m'avez dit vous-même que nos voitures & nos attelages égaloient ce que vous aviez vu en Angleterre. Malgré les dépenfes extraordinaires de ce charrois, nous vendons nos farines dans les Ifles, au moins à auffi bon marché que les Marchands

(1) Ceux qui ont vu le beau Papier d'Euphrata, & les belles Editions de Thomes Bell, feront convaincus de ce que je viens d'avancer.

(2) Il eft très-sûr que le Commerce intérieur de cette Province fe fait par le moyen de plus de 40,000 chevaux; cela feul eft un Phénomène d'induftrie bien furprenant.

de *New-Yorck*, dont les denrées viennent toutes par eau. Il y a plus, pendant bien des années, nos farines ont été si supérieures à celles de cette dernière Province, que nous avions la préférence dans les Marchés étrangers. — Nos Moulins sont des Palais pour la hauteur, l'élégance, la propreté & la beauté du méchanisme; une seule roue fait mouvoir cinq blutoirs, dans l'étendue souvent de cinq étages, outre plusieurs autres machines propres à nettoyer le bled. — Chacun de ces mouvemens peut être arrêté ou mis en action suivant le besoin. — L'industrie des habitans se manifeste dans tout ce qu'ils font; avez-vous jamais étudié le méchanisme de nos poëles? Ils sont composés de doubles plaques entre lesquelles la fumée circule; le devant en est ouvert, on peut y bouillir ou y rôtir; une petite porte placée sur la partie circulaire, qui sert d'âtre, s'ouvre d'elle-même aussi-tôt que la chaleur est montée à un degré qui seroit nuisible, & en corrige immédiatement l'effet. — En fait d'Agriculture, il n'est pas possible, je crois, d'en pousser la perfection plus loin qu'elle ne l'est, sur-tout dans le Comté de *Lancaste* (1), où le bled rapporte

(1) Le Comté de Lancaster est fameux non-seulement pour la fertilité de son sol, mais encore pour la singulière adresse & industrie de ses Colons. Cette Ville est bâtie en

en raiſon de trente-ſix pour un. — Leurs champs environnés d'*acacias*, qui leur ſervent de poteaux vivans pour leurs paliſſades, eſt une invention auſſi utile qu'agréable (1)...

Ici les ſciences ont toujours été cultivées avec plus de ſoin & de ſuccès que par-tout ailleurs : je ne ſais ſur quoi cela peut être fondé. — Nous avons eu des grands hommes dans bien des genres, comme célèbres Géomètres, Arpenteurs; *Guillaume Scull* a jouit de la réputation d'être le premier du Continent; *Benjamin West* eſt aujourd'hui le Peintre d'hiſtoire du Roi; *Jean Bertrand*, par une eſpèce d'inſpiration, eſt devenu le plus célèbre Botaniſte des dix-huit Provinces; *François Hopkinſon* a ſingulièrement excellé dans la Muſique. — Le fameux cadrant de *Hadley* eſt une invention *Penſilvanienne*, quoi qu'en diſent les Anglois. — M. *Written Houſe*, ce célè-

---

brique, elle contient près de deux mille Maiſons, propres & commodes; elle eſt à ſoixante milles de Philadelphie. C'eſt-là où on voit les plus beaux Moulins, les plus beaux Chevaux & les Cultivateurs les plus riches. Leur méthode d'entourer leurs Champs avec des Acacias, qui ſervent de poteaux vivans à leurs paliſſades, eſt auſſi agréable à voir, qu'utile dans l'uſage qu'ils en font.

(1) L'uſage qu'ils font de ces Acacias, épargne beaucoup de bois, parce que ces arbres vivent fort long-tems, & que leur ombre ajoute à la fertilité de la terre, ce qui diſtingue cet arbre de tous les autres.

bre Aſtronome, eſt bien connu dans l'Europe. — Sa Sphère, appelée *Orrery*, eſt d'un méchaniſme admirable, on dit qu'elle eſt unique de ſon eſpèce; l'inventeur, enfant de la nature, l'exécuta lui-même. — On ne peut voir, ſans la plus grande admiration, ce ſimple Cultivateur, marchant de ſa charrue vers l'étude des horloges de *Nurenberg*, de la connoiſſance de ce ſimple méchaniſme, s'élançant avec la plus grande rapidité vers la haute Aſtronomie. Les Citoyens de Philadelphie lui ont fait élever un Obſervatoire (1), & lui ont fourni tout ce dont il a eu beſoin; l'aſſemblée Légiſlative lui a depuis accordé une penſion, avec le titre d'Aſtronome de la Province.

Benjamin Franklin, avec une hardieſſe & une ſagacité ſingulière, a tracé & ouvert aux hommes une carrière nouvelle & utile. C'eſt ici où les expériences ſur l'Electricité ont été les plus étonnantes. — Par une longue ſuite d'eſſais & de raiſonnemens, auſſi profonds qu'intéreſſans, il a enfin ouvert le ſanctuaire de la nature, où réſide ce phénomène deſtructeur, preſque inconnu juſqu'à cette époque. — C'eſt au milieu de toutes ces expériences qu'il a trouvé l'analogie qui ſubſiſte entre le fer & la foudre, & enfin l'uſage des

(1) Cet obſervatoire eſt le premier & le ſeul du Continent.

baguettes électriques, pour garantir nos Maisons de ce terrible fléau. — C'est donc à ce grand homme que l'humanité doit les avantages qui ont résulté de cette célèbre découverte ; c'est à lui que nous devons la tranquillité avec laquelle nous dormons au milieu des éclats du tonnerre. Les ravages annuels qu'il causoit dans cette Province étoient auparavant très-considérables ; les Clerks de tous les Comtés eurent ordre d'en tenir un regiſtre, dont les résultats furent publiés dans nos Gazettes. Avec quelle joie, avec quelle reconnoissance ne vîmes-nous pas cesser ce fléau destructeur, à mesure que l'usage des nouveaux Paratonnerre devint plus général ! — Qu'il est consolant d'être homme, quand on voit la dignité de l'espèce ainsi relevée !

Notre Collége est un des mieux établis, un des mieux fournis de Professeurs & de Maîtres. Nous avons une Société Académique, c'est la seule du Continent ; déjà ses Mémoires sont devenus instructifs & savans : c'est aux soins de *B. Franklin* que nous la devons, ainsi que la Bibliothèque qu'il a fondée. — Cette Bibliothèque est un Corps politique, gouverné par dix Directeurs & un Trésorier, annuellement choisis au ballot. Chaque souscription coûte *trente piastres* (1), & un

(1) Cinquante Ecus.

payement annuel de *cinq quarts de piastre* ; (1) pour cette foible somme les souscripteurs peuvent lire des milliers de volumes, & y étudier les nombreuses machines qui y sont déposées, ainsi que le beau Cabinet d'Histoire Naturelle qui y est joint : on y voit une pompe pneumatique très-curieuse, une vaste machine électrique, deux globes d'un grand diamètre, des télescopes à réflexion, un double microscope d'une grande largeur ; un miroir concave de douze pouces, des fossiles Américains, une collection de médailles, &c. Nous avons en outre deux autres Bibliothèques, dont l'une appelée *Loganienne*, a été léguée au Public par un *Ami* de ce nom, fils d'un des premiers Compagnons de *Guillaume Penn* (2).

En fait d'esprit public, l'assemblée Législative a plusieurs fois imposé des taxes pour établir des Emigtans, & les nourrir pendant quelque tems, pour donner des récompenses à ceux qui planteroient des haies vives, & pour accélérer mille autres objets d'utilité publique ; pour faire placer dans les carrefours des chemins, des poteaux de direction, & des pierres millières ; pour faire

---

(1) Soixante-quinze sols.

(2) Logan étoit un Homme riche & savant ; il légua sa belle Bibliothèque au Public, par son dernier Testament.

construire des ponts solides, pour rendre les bacs libres à tous les chariots chargés, venant à Philadelphie, &c. Notre Hôpital pour les fous est le seul qui existe sur cet hémisphère. — Vous les avez vus ; dites-moi si la propreté & la charité peuvent aller plus loin ? — Notre Maison d'industrie & de travail (1), est un monument unique pour la construction, l'élégance, l'utilité publique, & la manière dont cette belle institution est gouvernée ; l'argent en fut souscrit en neuf jours, & il coûta 150000 livres sterlings ; la famille des Penn donna le bel emplacement qu'il occupe aujourd'hui. — Avec les soins les plus assidus, on a rendu les rivières *Scullkill* & *Délaware* plus navigables qu'elles ne l'étoient auparavant. On a trouvé le secret de faire sauter sous l'eau des rochers considérables. Le croiriez-vous ? ils ont osé proposer d'unir, par un canal, les sources de deux rivières (2) dans la grande Péninsule, dont l'une

---

(1) Telle est la bonne administration de cette Maison, que, déjà les Ouvrages qui en sortent, contribuent à son entretient ; les Hommes qui y sont renfermés sont bien nourris & bien vêtus. On leur donne leur liberté aussitôt qu'ils ont donné des preuves d'industrie suffisante pour pouvoir les faire vivre. La moitié des habitans de cette Maison y sont volontairement.

(2) Ce Canal devoit être coupé de manière à unir la source de la rivière *Sassafrax*, & celle de la rivière *Balck-*

coule dans la baie de *Chésapeack*, & l'autre dans la *Délaware*, afin d'amener à notre Ville les productions de cette baie, sans courir le risque de la navigation des Caps. — Ce projet auroit été exécuté, si la Virginie ne s'y fût opposée : j'en ai vu les nivellemens. — Où trouverez-vous des Etablissemens Moraves comme à *Béthélem*, à *East-Town*, &c. comme celui des *Dunkards* à *Euphrata ?* Cette Secte innocente & douce nous fait aimer sa simplicité & son Institution ; c'est la seule parmi nous qui rejette l'éternité des punitions ; ils croient Dieu trop juste, trop bon pour punir à jamais des fautes momentanées. — Ne vous ont-ils pas édifié, toutes les fois que vous les avez vus ? J'ai connu bien des personnes qui trouvoient un remède à tous leurs maux, en passant quelques jours avec ces bonnes-gens ; leur rigide probité, leur singulière industrie, la simplicité de leurs mœurs, la douceur, la propreté de leurs compagnes, tout chez eux est édifiant, & devient l'objet des plus douces méditations. — Cette Retraite, située sur la rivière *Cocolico*, dans le Comté de *Lancaster*, est devenue un Séminaire d'éducation pour bien des jeunes-gens. — Je n'en

---

bird. C'étoit un beau projet, qui auroit contribué à la prospérité de Philadelphie. Les Provinces qui occupent les deux côtés de la Baie s'y opposèrent.

connois point où les mœurs de la Jeunesse puissent être conservées pures plus long-tems (1).

C'est ici où on peut voir l'assemblage du plus grand nombre de Sectes, dont l'union & la paix n'ont jamais été dérangées par la moindre convulsion (2). — Ces Sectes sont comme les branches du même arbre; elles sont composées d'hommes qui sont tous frères. — En obéissant à la même morale, chacune de ces Sectes rend le culte qu'elle croit être le plus agréable à l'Être suprême. Il faut venir parmi nous pour y contempler la paix chrétienne qui y subsiste, & la réunion de tant de Nations, unies par les liens doux d'un Gouvernement humain & sage; pour y voir le plus beau Monument du dix-huitième siècle, pour y étudier enfin ce beau systême de Législation & d'Agriculture, établi sur deux principes seulement, que *Guillaume Penn* prit en suite pour l'*épigraphe* des armes Provinciales : *Miséricorde*, *Justice*.

---

(1) La douceur, la beauté de la retraite, la contemplation journalière des plus belles vertus morales, la connoissance de la langue Allemande, de l'Ecriture, de l'Arithmétique, telles ont été les raisons qui ont déterminé plusieurs de mes amis d'y envoyer leurs enfans.

(2) Si on en excepte l'affaire de George Keith, qui n'eut aucune conséquence, & ne fut qu'une effervescence momentanée.



Que je la rende aux Allemands, c'eſt-à-dire à plus de la moitié de nos Habitans ; ce ſont les *Parſis* de la *Penſilvanie* : leur gravité, leur bon-ſens, leur induſtrie les conduit à faire ce que cet ancien Peuple faiſoit jadis, par l'influence de leur Religion. Si la ſageſſe & l'humanité des Quakers ont promulgué les meilleures Loix, ont dicté les Réglemens les plus utiles, ont enfin ouvert les portes de cette Province à toutes les Sectes, ainſi qu'à toutes les Nations, les Allemands ont bien payé ce qu'ils devoient à cette Société, par le ſoin ſingulier avec lequel ils ont perfectionné l'eſpèce de leurs chevaux, les meilleurs qui ſoient en Amérique, par la ſobriété, l'activité lente, mais perſévérante, & par l'économie dont ils ſont devenus les plus parfaits modèles. — Différens de tous les autres Colons, ils ne ſe rebutent d'aucunes difficultés, & ſont toujours ſûrs de réuſſir à force de perſévérance. — La *Penſilvanie* leur doit l'établiſſement de pluſieurs branches d'induſtrie, la conſtruction des plus beaux Moulins & des meilleurs Charriots (1).

(1) Les Charriots qu'on conſtruit ici ſont les plus beaux & les meilleurs du Continent ; ils portent ſix milliers, & ſont attelés de quatre gros chevaux, qui preſque tous viennent du Comté de Lancaſter. J'ai vu un de ces chevaux d'attelage, qui avoit coûté deux cens piaſtres. Rien ne peut être plus propre & mieux entretenu que les harnois ; j'en

Pendant près de quarante ans les Quakers furent presque les seuls Magistrats, & les seuls Législateurs de cette Province. — Pendant la durée de cette période, jamais on ne vit la moindre dispute avec les Sauvages. La paix avec ces Peuples étoit fondée sur la justice & l'équité ; toutes les disputes entre les deux Nations étoient décidées par un Juré, de six Blancs & six Sauvages. — Les défrichemens & les établissemens furent poussés avec une rapidité étonnante. L'accroissement de cette Province a été accompagné d'un degré de prospérité qu'on n'avoit jamais vu auparavant. Les Européens, informés du bonheur des Pensilvaniens, y accoururent en foule, & y viennent encore : il n'en se passe point d'années, depuis la paix, qu'on en ait vu arriver annuellement entre quatre & cinq mille. La première période dont je viens de vous parler fut véritablement le règne d'*Astrée*. — Les Colons trouvèrent ici l'heureuse réunion d'une situation avantageuse, de productions utiles, d'une navi-

---

ai vu garnis de pièces d'écarlate, & picqués de blanc. Jamais ces Charioteurs ne vont seuls, ils sont toujours au moins trois Voitures ensemble, afin de s'entre aider dans le besoin; vous savez, sans doute, que tous ces Chevaux de trait ne mangent jamais que de la paille coupée, mêlée avec de la farine de seigle.

gation sûre & commode, & la jouissance de tous les droits & de tous les priviléges qui conviennent à l'homme uni en société.

Le Gouvernement de cette Province, appellé *Gouvernement Propriétaire*, ressemble à celui de *New-Yorck*. Comme cette dernière Colonie, celle-ci a *son Gouverneur*, nommé par la famille des *Penn*, & agréé du Roi, son Conseil & son assemblée Législative; ce dernier Corps est choisi par les Habitans. Je ne puis finir ce récit sans vous parler des trois Comtés sur la Délaware; ils forment un Gouvernement distinct & séparé, quoique enclavés & unis avec la Pensilvanie : comme cette dernière, ils jouissent d'une constitution semblable. — Ces trois Comtés sont situés sur la grande Péninsule, formée d'un côté par la baie de *Chésapéack*, & de l'autre par la rivière *Délaware*. — Elle est terminée par le cap *Henlopen*, son commencement est formé par les Montagnes de fer, *Iron-Hills*, & n'a que douze milles de large, depuis la tête de l'*Elk*, jusqu'à *Willmington*. — Outre les trois Comtés dont je viens de vous parler, on y voit celui de *Kent*, appartenant au *Maryland*, & ceux d'*Açomack* & de *Northampton*, appartenans à *la Virginie* : elle a plus de trois cens milles de long. Je ne connois aucune partie de l'Amérique qui soit aussi riche, aussi variée dans ses productions, & aussi

bien située pour la navigation. — Cette Péninsule exporta l'année passée 200000 barrils de farine, 150000 boisseaux de bled, beaucoup de tabac, de goudron, de mâts, de vergues, planches, &c. Je connois une Suédoise, qui se rappelle encore l'arrivée de Guillaume Penn (1).

L'HOMME

DES FRONTIÈRES.

Le moment est enfin arrivé; il faut périr, abandonner ma maison. Il faut quitter ces champs que j'ai défrichés moi-même, & dont je tirois ma subsistance; il faut fuir de ces lieux qui m'ont vu naître, de ce beau verger que j'ai planté : mais quelle Contrée irai-je habiter? Si même je puis me frayer un passage à travers les dangers qui m'environnent, où porter mes pas? Fuirai-je sous le Pole, vers ces climats où l'année n'offre aux mortels

(1) Elle ma dit avoir logé, pendant le premier Hiver, avec son mari, dans un trou qu'ils firent sous le rivage, aujourd'hui la rue de l'Eau, ou Water Street; les Sauvages lui donnèrent de quoi se nourrir pendant toute cette première saison, ainsi qu'à un grand nombre des plus pauvres Compagnons de Penn. Quelle révolution rapide & heureuse cette Suédoise n'a-t-elle pas vue?

mortels que la triste alternative d'un long jour & d'une longue nuit ? Que dis-je, un jour de six mois seroit trop gai, trop brillant pour moi ; mes yeux, fatigués de pleurs, pourroient-ils le supporter ? Il ne leur faut que la lueur incertaine des aurores-boréales, un simple crépuscule leur suffit. Fuyons, hâtons nos pas vers ces Régions hyperboréennes ; elles sont le séjour de la tristesse & de la mélancolie.

Ah ! que ne m'est-il possible de transporter ma plantation sur les sombres rivages de l'*Oby* ! Oui, j'irois volontiers les habiter ; je m'associerois au *Samoyède* ; j'irois m'ensevelir dans la caverne du *Lapon*, y boire son huile dégoûtante, y respirer son épaisse fumée. Ah ! s'il m'étoit possible d'emmener ma famille avec moi, j'irois à *Pello*, à *Tobolsky*, par-tout où les rigueurs de la Nature pourroient être compensées par la paix, par la tranquillité, par l'absence du mal & des crimes. Pourrois-je jamais effacer de ma mémoire le ressouvenir des scènes terribles dont j'ai été le témoin, scènes qui, après avoir navré mon cœur si profondément, ont presque bouleversé mon foible esprit ?

J'ai donc cessé d'être heureux ! Et pourquoi osois-je prononcer cette parole si douce & si charmante ? elle nous caractérisoit jadis dans la plus grande étendue de son sens énergique. Il est passé,

ce moment ; cette période est écoulée, & la génération présente n'en verra peut-être point le retour.

De quelque côté que je jette mes regards, je n'y vois que précipices effrayans, au fond desquels ont déjà péri presque tous mes amis, & plusieurs de mes parens. Et par les mains de qui ont-ils ainsi péri ? Par celles de ceux que jadis nous appelions nos frères ; par celles de barbares que l'Angleterre a rassemblés à *Niagara* pour incendier, pour détruire nos frontières. Pourquoi chercher à détruire sans remords, ce qu'on ne peut conserver sans injustice ?

Que l'homme est malheureux dans toutes les modifications de son existence ! mais, sur-tout, quand il cesse de vivre en société, ou quand des ruines de l'ancienne, il cherche à en former une nouvelle, quels sacrifices ne fait pas alors la raison & l'humanité, pour le bien futur de cette même humanité ! quelle carrière l'homme n'a-t-il pas alors à parcourir ! Quelque brillante qu'en soit la perspective, chaque pas est toujours teint de sang, & presque toujours accompagné ou suivi de crimes & de malheurs.

Avant l'époque de ces jours de calamités, je n'avois jamais formé de pareilles idées, je n'avois jamais réfléchi sur ces grands objets ; je vivois, je travaillois de jour en jour ; j'avois l'habitude

du bonheur, & j'en jouissois sans avoir jamais recherché quelle étoit la base de cette douce prospérité. Tout s'est écoulé, tout a disparu; c'est alors que mon imagination, éclairée par le choc des idées, est devenue plus clairvoyante : mais cette triste lumière, comme celle d'une pompe funèbre, n'a servi qu'à me faire voir plus distinctement les malheurs qui m'environnent.

Il n'y eut jamais de situation aussi déplorable que la mienne. Vous voulez tout savoir, mon ami; écoutez donc patiemment les détails suivans, tels que mon cœur encore agité va me les rappeler. Un Cultivateur Américain n'est pas un Ecrivain, vous le savez; la vérité des faits & l'énergie provenant d'un sentiment vrai & vif, pourront seules rendre ce qui suit intéressant aux yeux de l'amitié, & peut-être leur faire verser des pleurs.

Que suis-je? Membre d'une très-grande Société, Citoyen d'une division particulière de cette même Société, mari, père, homme, trop sensible peut-être aux malheurs des autres, ainsi qu'aux siens, trop sujet peut-être à se révolter à la vue du mal; telle est ma situation. Je connois plusieurs de mes voisins qui ont cessé d'en être autant frappés qu'auparavant; peut-être que, fatigués par l'excès des sensations douloureuses & journalières, leurs cœurs se sont retrécis, & ne

palpitent plus que pour ce qui les touche. Ah! que ne suis-je de même! que mon cœur n'est-il émoussé comme le leur, par le choc continuel des malheurs!

A la vue de tous les liens qui m'attachent, de toutes les circonstances qui m'environnent, je ne serois pas saisi, comme cela m'est souvent arrivé, d'un délire d'imagination, d'un tumulte de pensées, qui me transportent au-delà de ses bornes, & détruisent souvent la faculté de décrire, & même de me rappeler ces mêmes pensées. J'ai cru plusieurs fois que ma raison alloit s'échapper, & cherchoit à briser la foible masure dans laquelle elle est logée. J'ai eu besoin de rassembler toutes mes forces pour rétablir la tranquillité dans mon ame désolée, & conserver cette précieuse lumière qui nous éclaire dans tous les sentiers de la vie.

Vous connoissez la position de notre Etablissement; vers le Nord-Ouest, il est confiné par une vaste chaîne de montagnes; vers l'Est, le Pays n'est encore que foiblement habité: nos habitations isolées sont placées à une grande distance les unes des autres; car chacun se place sur la partie de ses terres qui lui convient mieux. C'est du sein de ces montagnes que notre ennemi peut sortir à chaque moment pour nous ruiner & nous écraser; c'est une retraite d'où nous ne pouvons

les chasser, & d'où ils peuvent s'introduire dans nos Cantons quand ils le veulent. Nous ne pouvons échapper à une destruction totale, tout étant déjà brûlé depuis la rivière de l'*Ognion* jusqu'au lac *Champlain*, & la Grande-Bretagne ayant formé la résolution barbare de détruire nos frontières: elle croit nous affoiblir, elle se trompe; la ruine de trois mille familles produira plus de six mille défenseurs à notre Patrie.

Ce qui rend ces incursions plus terribles encore, c'est qu'elles sont exécutées presque toujours dans les ténèbres de la nuit. Nous n'allons jamais travailler dans nos champs, sans être saisis d'un effroi involontaire, qui affoiblit nos forces & diminue la somme de nos travaux. Le récit de ces expéditions devient le sujet de nos conversations journalières; chacun rapporte avec lui les détails de quelque nouvelle destruction. Ces histoires, répétées au coin de nos feux, se multiplient, se grossissent dans nos imaginations effrayées, & augmentent la masse de nos terreurs.

Nous ne nous mettons jamais à table, sans que le plus petit bruit ne répande une alarme générale, & ne nous empêche de jouir du plaisir de nos repas. L'appétit, qui jadis provenoit de nos travaux & de la tranquillité de nos esprits, n'existe plus; nous ne nous repaissons que par pure nécessité.

Notre sommeil est interrompu par une succession de rêves effrayans ; quelquefois même frappé d'un bruit imaginaire, je m'éveille, j'appelle tous mes gens, je sors avec précipitation pour aller à la rencontre de l'ennemi, croyant le moment de son attaque arrivé. D'autres nuits, le heurlement de mes chiens nous semble un pronostic certain de l'approche des Sauvages (que ces animaux mêmes redoutent) ; pour lors toute ma famille se lève, chacun prend ses armes. Ma pauvre femme (la poitrine gonflée de sanglots qu'elle cherche à étouffer, les yeux pleins de larmes qu'elle voudroit cacher) me dit adieu, en me prenant par la main, comme pour la dernière fois ; elle saisit rapidement les plus jeunes enfans qui, soudainement éveillés, augmentent encore, par leurs questions innocentes, l'horreur de ce moment terrible ; elle va les cacher dans notre cave, comme si cette cave étoit inaccessible aux ravages du feu. Je place tous mes gens aux fenêtres, j'occupe ma porte, où je suis déterminé à périr.

La terreur augmente, & multiplie tous les bruits d'alentour ; nous prêtons l'oreille ; le cœur nous palpite ; chacun écoute avec l'attention la plus scrupuleuse, & communique ses conjectures à son voisin ; on croit deviner, quelquefois on se flatte, que ce n'est qu'une fausse alarme : c'est ainsi que nous passons souvent des heures entières, nos cœurs

déchirés, nos esprits tourmentés par le doute le plus cruel. Fatigué de cet état d'incertitude, je me sens saisi de la frénésie du courage, & désire l'arrivée du moment décisif; car alors la vie me paroît un présent maudit : dans d'autres momens, je sens toute ma fermeté s'évanouir par la multitude de réflexions que je fais, & particulièrement lorsque ma femme envoie un de nos enfans s'informer de l'état des choses, qui ne manquent jamais, en outre, de me faire les questions les plus embarrassantes. C'est alors, je le confesse, que les sensations de mari & de père me plongent dans le désespoir, & étouffent le germe du courage. Convaincu enfin que c'étoit une fausse alarme, nous nous couchons une seconde fois; mais quel bien peut nous faire le doux sommeil, quand il est interrompu par de pareilles scènes?

Tous les matins, mes enfans racontent leurs rêves : l'un nous dit qu'il a vu des Sauvages armés de casse-têtes faits d'acier & de cuivre; les autres déclarent qu'ils ont vu des hommes blancs, dont les yeux étoient lumineux comme des verres polis; les plus jeunes racontent qu'ils ont apperçu un globe de feu nageant dans l'air, & prêt à tomber sur la tête de leur mère. En vain je cherche à leur imposer silence, il m'est impossible; ces images, productions d'une imagination effrayée, au lieu d'être regardées comme futiles & vaines,

ſont aujourd'hui conſidérées comme des préſages certains, comme des inſpirations du Ciel, qui nous avertit de notre deſtinée. Je ne ſuis pas ſuperſtitieux ; mais, je l'avoue, depuis l'époque de nos malheurs, je ſuis devenu plus timide & plus diſpoſé à croire à ces ſortes d'augures.

Placé, comme vous êtes, au ſein de la paix & de la tranquillité ; ces récits affligeans ne vous ennuieront-ils point ? je ne ſaurois le croire. Différent des autres hommes, je ſuis ſûr que vous prêterez l'oreille de la ſympathie à ma triſte hiſtoire ; je ſuis ſûr que chacun de mes ſoupirs en enfantera de ſemblables dans votre cœur, & que vous verſerez des larmes ſur la ruine prochaine d'une famille jadis heureuſe & opulente, dont tous les momens ſont aujourd'hui remplis d'amertume, qui croit chaque nuit être la dernière, & dont tous les membres ſont auſſi miſérables que des criminels opprimés par les remords les plus vifs.

Quoique nos calamités aient été graduelles, l'habitude n'en diminue cependant pas le poids, comme il en eſt de la plupart des maux ; au contraire, plus nous ſemblons approcher de la cataſtrophe, plus je ſuis ſaiſi d'horreur. Où irons-nous, ſi nous abandonnons nos maiſons ? les habitations intérieures ſont déjà remplies de perſonnes qui s'y ſont réfugiées. Si nous quittons nos terres, nous

serons destitués de tout ; nous ajouterons la pauvreté à la somme de nos autres malheurs : le bien des Cultivateurs n'est pas comme celui des Marchands, léger & facile à cacher. L'indigence, la disette & la dépendance, ne sont-elles pas pires que la mort ?

Comme Membre de la grande Société, dont nous faisons partie, je sens que les liens qui m'y attachent sont plus foibles que ceux qui m'unissent avec la partie dont je suis immédiatement un individu. On dit que la grande Nation qui nous réclame, est libre & juste, plus que toute autre, dans ces limites insulaires, mais que la sagesse & l'équité de ses Loix ne s'étendent pas toujours à toutes les parties éloignées de l'Empire ; je ne saurois croire que dans le même Sénat où il se trouve tant de vertus, tant d'énergie & tant de connoissances, il s'y trouve aussi une majorité d'erreurs & d'absurdités.

Comme Membre d'une division inférieure de cette même Nation, je vois que la plus petite opposition aux sentimens nouveaux, mène à l'opprobre & à la jalousie. Avec quelle rapidité les hommes ne passent-ils pas de l'union à la discorde, de l'amitié à la haine la plus amère ? J'aime la paix, vous le savez ; que faut-il donc que je fasse ? Je vous le demande ; d'un côté je sens toute la force du respect que j'ai eu pour notre ancienne

alliance; de l'autre, je tremble lorſque je conſidère les fatales conſéquences qui doivent ſuivre le nouveau plan tyrannique adopté par nôtre Métropole. Tout ce que peut ſavoir un Cultivateur comme moi, eſt que j'étois heureux, que je ne le ſuis plus; que l'Angleterre n'a ceſſé, depuis dix ans, de nous attaquer ſourdement pour nous ſoumettre à ſon fiſc. Comme homme, je regrette le bonheur & le calme dont nous avons joui; comme citoyen, je vois devant moi une longue & pénible carrière. Je ſuis mes compatriotes, & j'y entre avec eux; tel eſt le ſeul guide de la conduite d'un ſimple Colon comme moi. Si je m'attache aux intérêts de la Grande-Bretagne, qui eſt à douze cens lieues de moi, je deviens l'ennemi de ma propre patrie; ſi je ſuis mes compatriotes, je deviens l'ennemi de nos anciens Maîtres, de nos anciens Protecteurs.

Quand à la multitude d'argumens ſur leſquels cette diſpute a été fondée, je n'y connois rien; on a tant écrit & tant raiſonné de part & d'autre, que je m'égare dans ce labyrinthe. Tous ces Livres ceſſent de m'inſtruire. Les grands reſſorts qui font agir les parties adverſes dans toutes les révolutions, ſont toujours cachés aux yeux vulgaires; rien n'eſt préſenté à leur contemplation que ſous l'appareil trompeur du ſophiſme, ce poiſon de la liberté. C'eſt le probable, le plauſible & le ſéduiſant qu'on

explique & que l'on répand. Dans tous les pays, dans tous les âges, la classe la plus nombreuse a toujours été la victime des autres ; c'est toujours sur elle qu'on a élevé les différens phantômes de la puissance ; par-tout & dans tous les tems, la multitude a été condamnée à verser des sueurs, & à répandre son sang. Mais peut-être le Peuple Américain va-t-il enfin travailler pour lui-même ; peut-être nous préparons-nous à acheter par la mort, par les pertes & les fatigues, la liberté des générations futures ; c'est le seul espoir qui puisse nous dédommager de tous nos maux, & nous les faire supporter avec courage. Heureux ceux qui verront ce grand, cet important évènement. Je vois par les discours de mes voisins, que la plupart des hommes raisonnent en conséquence de leurs passions ; je vois qu'il est inutile de fouiller les replis tortueux d'un problême dans lequel la raison s'est perdue, & a fait place à la brutalité & au plaisir de répandre du sang, comme vous nous l'avez démontré à Lexington.

O toi, Source immortelle de sagesse, si tu daignes t'intéresser à nos foibles querelles, accorde-moi un rayon de ta lumière, suffisant pour éclairer mes pas dans ce sentier épineux & obscur ! Encore une fois, faut-il que j'oublie mes anciens principes ? faut-il que je renonce à ce nom, à cette Nation que j'ai jadis tant respectée ? Je

reſſens (même encore aujourd'hui,) la puiſſante attraction de ces anciens ſentimens, ils nâquirent avec moi, ils furent greffés ſur mes premières connoiſſances, ils furent mêlés dans les premiers préjugés de mon éducation; m'unirai-je à ceux qui ſont devenus nos ennemis les plus cruels? Cette idée me révolte. Oſerois-je m'armer contre cette terre chérie, contre cette terre que je préfère à toute autre, où j'ai reſpiré pour la première fois? Oſerai-je m'armer contre les compagnons de ma jeuneſſe, les amis de mon cœur, mes compatriotes, mes voiſins? Je mériterois le mépris de ceux pour leſquels je m'armerois; cette idée me fait frémir, & répugne à mon cœur.

Que veut donc la Grande-Bretagne? Qu'exige-t-elle de nous par toutes ſes proclamations trompeuſes, qui déjà ont conduit tant de gens à leur perte? Veut-elle qu'en devenant ſon partiſan, je me ſoumette à être appelé parricide & traître? Veut-elle que je perde l'eſtime de mes compatriotes, pour mériter le nom de ſon loyal ami? La Nature m'a placé ici; ici elle m'a attaché par une multitude de liens; je ne réſiſte point à leur force invincible.

Quoique ſitué loin de la mer, & au milieu des bois, je puis cependant tracer ſur la carte le cours des calamités qui ont inondé ce Continent depuis un bout juſqu'à l'autre. Par-tout où les Anglois

ont porté la guerre, je vois des ruines accumulées, des meurtres inutiles. Je vois ces mots écrits sur leurs étendarts, *rapine & cruauté*. J'entends les plaintes & les sanglots d'une multitude de familles qui gémissent dans l'esclavage, ou totalement ruinées, ou manquant des premiers besoins de la Nature dans leurs prisons. Je vois ceux de nos Marins qui sont tombés dans leurs mains, enfermés dans leurs prisons, comme coupables de haute trahison, & pour comble d'horreur, je les vois forcés de servir à bord de leurs vaisseaux de guerre, pour les aider à répandre le sang de leurs propres compatriotes; je ne puis compter la multitude d'orphelins que la bayonnette Bretonne a fait sur ce Continent, depuis *Québeck* jusqu'à *Savannah*.

Mais voici quel est notre plus grand malheur; nous sommes divisés, plus encore sur les frontières qu'ailleurs; toutes ces grandes, toutes ces cruelles vérités, que je leur raconte souvent, ne les touchent ni ne les persuadent: ce qu'un parti appelle méritoire, l'autre l'appelle criminel; ces opinions se flétrissent ou s'épanouissent, paroissent ou disparoissent suivant les évènemens de la guerre sur lesquels elles sont fondées.

Et après tout, quel est le plus grand coupable? celui qui traverse l'Océan, pour venir m'imposer des taxes injustes par le moyen de sa bayonnette, celui

qui, sous prétexte de devoir, pille, enlève tout ce qui lui convient, tue, assassine, brûle & convertit en désert un pays fertile; ou celui qui, armé pour sa propre défense, repousse la force par la force, avec un courage guidé par l'humanité? Lequel sera le plus grand coupable aux yeux du tranquille spectateur? Celui qui ne réussira point. Encore si notre succès pouvoit être fondé sur la justice de notre cause; mais non, le Ciel abandonne tout au pouvoir du plus fort. Notre destinée est enfermée dans la roue obscure de la fortune. A quoi bon donc tant de raisonnemens inutiles? Les hommes sont nés pour être le jouet d'un aveugle destin. Adieu principes, préjugés, prévoyance; adieu, vous êtes inutiles à la plus grande partie des hommes. Celui qui se gouverne suivant les principes reçus par ses compatriotes, peut être appelé honnête; & quoi qu'il en arrive, il sera moins blâmable, car il aura la Nature pour sa justification. Et devant quel autre Tribunal trois millions d'hommes peuvent-ils être jugés? Que sommes nous dans la grande balance des évènemens? Pauvres habitans des frontières, sans pouvoir & sans défense. L'Univers qui a vu périr douze millions d'habitans dans notre hémisphère méridional il y a deux cens ans, qui vient de voir disparoître trois millions des naturels du *Bengale*; se soucie-t-il si nous vivons où si nous avons

cessé d'être ? Quelques vertueux que nous ayions été, quelque mérite que nous ayions eu par nos travaux & par notre industrie, quelque talens que nous ayions fait éclore dans nos retraites éloignées, rien n'est d'aucun poids. La vertu & l'innocence ne garantissent point des afflictions & des malheurs; nous ne sommes pas d'une plus grande conséquence que des républiques de fourmis, détruites & anéanties par la charrue. La ruine de ces insectes industrieux empêche-t-elle le succès de la moisson suivante ? Et qui sait si l'homme est plus intéressant aux yeux du grand Créateur, que ces insectes de la terre ? Ne l'a-t-il pas abandonné à tous les caprices de la destinée ? ne l'a-t-il pas fait naître victime des maladies & de mille accidens, ainsi que de ses passions funestes ? ne l'a-t-il pas assujetti au physique, ainsi qu'au moral, au pouvoir du plus fort ?

Mais écoutons la voix de la Nature, elle dit : » L'Angleterre vous égorge ; elle entraîne vos » femmes & vos enfans dans l'esclavage ; elle » inonde vos maisons de votre propre sang ; elle » saccage & brûle vos Villes ; elle se joue des » premiers droits de la Nature ; elle se déshonore » enfin à la face de l'Univers : si vous ne pouvez » vous transporter sur leurs rivages pour les dé- » soler, allez les chercher par-tout où ils peuvent » être sur votre terre, punissez-les du mal inouï

» que vous font leurs armées, & des meurtres de
» leurs Sauvages; tenez un regiſtre de toutes ces
» déprédations, que tous ces détails y ſoient ſoi-
» gneuſement enregiſtrés, pour être lus de géné-
» ration en génération, pour mettre la poſtérité
» ſur ſes gardes, & l'informer des ſacrifices in-
» nombrables que vous avez oſé faire pour elle:
» ſi vous obtenez votre liberté dans la ſuite, que
» cette hiſtoire apprenne à vos neveux combien
» elle a coûté, & avec quel ſoin religieux ils
» doivent la préſerver, avec quelle prudence &
» quelle modération ils doivent en jouir. «

Le Spectateur Anglois, au milieu de ſon café, me regardera, ſans doute, comme un coupable de haute trahiſon, comme un ingrat Colon, qui a oublié tous les ſervices que lui a rendu ſa mère patrie. Méritions-nous d'être traités en eſclaves? Eloigné de tout danger, ſa chaude imagination, ſans être agitée par la moindre convulſion du cœur, s'étendra aiſément ſur tous les points de cette grande queſtion; il deviendra éloquent, on l'écoutera de toutes parts, il la conſidérera comme un vaſte champ dans lequel eſt repréſentée une double ſcène, celle de l'attaque & celle de la défenſe; l'objet de ſpéculation lui paroîtra ſimple & abſtrait; la diſtance où il ſe trouve, le lui fera enviſager ſous un faux point de vue: toutes ſes ſenſations enfin ne lui ſuggéreront qu'une ſeule eſ-

pèce

pèce d'idée : ici il proclamera le grand crime d'un des deux partis, là le droit abſolu & irrévocable de l'autre.

Que ce même Politique ſe tranſporte ici ; qu'il y vienne réſider un mois, une ſemaine ſeulement ; qu'il éprouve avec nous nos travaux, nos terreurs & nos alarmes ; qu'il veille avec nous, ſon fuſil dans ſes bras, pendant des nuits entières ; ſon imagination ſillonnée pour lors, par le poiſon corroſif de toutes les paſſions humaines, aménera un prompt changement dans ſes idées, dans ſa façon de juger & de voir les choſes. Que ſa femme & ſes enfans ſoient à chaque moment expoſés à la mort la plus cruelle ; que l'exiſtence de ſa propriété dépende d'une étincelle ſoufflée par la bouche de ſon ennemi ; qu'il tremble avec nous dans nos champs, qu'il recule au moindre bruit des feuilles de nos arbres ; que ſon cœur ſoit déchiré par le récit de la fin tragique de ſes parens & de ſes amis ; qu'il trace avec nous ſur la carte le progrès de ces déſolations ; que ſon imagination alarmée lui prédiſe la nuit, la fatale nuit dans laquelle il pourra périr comme tant d'autres. — Les affections de l'homme éteindront bientôt les ſentimens du Citoyen ; l'Anglois deviendra bientôt un Américain ; toutes ſes anciennes maximes politiques s'évanouiront bientôt : oui, elles s'évanouiront ; il per-

dra de vue ſon ancienne Métropole, & tout ſon ancien reſpect ſera converti en haine amère ; il ne gémira plus que pour lui ; il ne ſoupirera plus que pour le bonheur & la tranquillité de ſa nouvelle Patrie.

Ah ! ſi cet Anglois, orgueilleux & fier, étoit ſitué où je ſuis ; que ſa maiſon fût perpétuellement remplie, comme la mienne, des miſérables victimes de la barbarie *Anglo-Sauvage*, venant d'échapper aux flammes & au coûteau meurtier, peignant des ſcènes, racontant des circonſtances qui font frémir la Nature ; ſes nouveaux ſentimens chaſſeroient bientôt ſes anciennes opinions, & les banniroient à jamais de ſon eſprit.

Dans mon malheur, je cherche des conſolations même imaginaires ; je jette quelquefois mes regards vers cet Homme couronné, le premier de notre ancien ſyſtême : ſerois-je coupable ſi j'oſois le tranſporter ici en imagination ? Hélas ! lui qui eſt un Père ſi tendre, lui qui peut ſe vanter d'avoir la plus nombreuſe, la plus ſaine, la plus belle famille qu'il y ait peut-être dans ſes Royaumes ; que feroit-il, que diroit-il, s'il étoit à ma place ? Son Caractère, quoiqu'indélébile & ineffaçable, ceſſeroit cependant d'agir ſur ſon eſprit ; l'Homme & le Père deviendroient ſupérieur au Roi ; car le premier eſt l'enfant de la Nature : le ſentiment d'amour pour ſa progéniture deviendroit ſupérieur

à tout autre. Comme moi, il verseroit des larmes; comme moi, il ne sauroit de quel côté tourner ses pas; comme moi, il maudiroit le pouvoir altéré de notre sang, ce pouvoir effréné qui sacrifie tout à une ambition vindicative & absurde, qui semble mettre son unique gloire à tout détruire.

Dans le cours de cette longue guerre, n'a-t-il donc jamais entendu parler de ces ravages inutilement horribles, ravages qu'il a autorisés peut-être sans le savoir? Hélas! s'il en étoit informé, il prêteroit l'oreille à nos cris, du-moins à ceux de nos femmes & de nos enfans, qui ne lui ont jamais fait de mal: peut-être arrêteroit-il le cours de cette guerre qui, sans décider la grande querelle, a fait une tache éternelle à son règne. Oui, j'en suis sûr, il l'arrêteroit; car les bons Rois sont comme la Nature, ils aiment à créer, à féconder & à protéger.

Il faut donc, afin d'être appelé sujet loyal & fidèle, que philosophiquement je me dise à moi-même: « *Il est nécessaire* pour la gloire, pour le
» succès des armes de la Grande Bretagne, que la
» tête de mes enfans soit brisée contre les mu-
» railles de la maison qui les a vu naître; que ma
» femme soit poignardée & ait la chevelure em-
» portée devant mes yeux, comme cela est arrivé
» tant de fois; il faut que je sois moi-même as-
» sassiné ou mené en captivité; ou que, pour plus

» de facilité, nous soyons tous enfermés dans no-
» tre maison, & réduits en cendres comme l'a
» été la famille *des Benjamins* & tant d'autres,
» sur les deux branches de la rivière *Susquéhan-*
» *nah*. Il faut, qu'avec résignation, j'attende ce
» dernier degré de désolation de la main de bar-
» bares, abandonnés aux impulsions les plus atro-
» ces; enfin, il faut que je joigne mes efforts à
» ceux de ces monstres. S'il étoit possible que
» la Grande-Bretagne eût transporté des lions
» de l'Afrique, & les eût déchaînés dans nos
» bois, ils nous dévoreroient sans doute pour se
» repaître de nos cadavres; mais leur appétit n'e-
» xigeroit point autant de victimes que *Brandt* &
» *Buttler* en ont immolé à la teneur de leurs Com-
» missions ». On observe, au milieu de toutes ces horreurs, une absurdité, un aveuglement dans la conduite des Généraux Anglois, que je ne puis comprendre, & encore moins leur pardonner. L'inhumanité, les contradictions, l'ignorance même, est devenue systématique parmi eux. Est-ce la destinée qui met un bandeau sur leurs yeux, ou sont-ils conduits par des Ministres aveugles & impitoyables? C'est une question que je résoudrai, si je vis : je saurai lequel des Confidens de Georges III lui a conseillé d'employer la torche & le couteau des Sauvages, non pour conquérir ni soumettre, mais pour détruire. Je saurai lequel de ses

Miniſtres a ſigné les Commiſſions ſanglantes que *Brandt* & *Buttler* ont reçues. C'eſt une anecdote qui ne peut intéreſſer que les Américains, & l'Hiſtorien futur qui, en retraçant nos pas dans cette pénible carrière, ſera obligé de charger plus d'une fois ſon tableau de ces lugubres peintures. Cependant, la teneur de toutes ces proclamations menſongères nous exhorte ou à les joindre, c'eſt-à-dire, à aller à *New-Yorck* s'expoſer au mépris, au dédain & à l'abandon; ou à prendre les armes pour joindre les incendiaires de nos maiſons, ou à reſter paiſibles ſous nos toits; & c'eſt ſous ces mêmes toits que nous ſommes sûrs de contempler le progrès de leurs ravages, & d'y recevoir enfin la mort qu'on nous envoie des confins du *Canada*.

C'eſt donc-là, me diſoit l'autre jour le Col. ***, (jadis grand Royaliſte) « qu'il faut que je de-
» meure pour leur plaire; c'eſt donc ſous ce toit,
» autrefois mon aſyle, qu'il faut que j'habite juſ-
» qu'à ce qu'il plaiſe à leurs Chefs Sauvages de
» venir le détruire; il faut enſuite que les ſurvivans
» aillent ſe cacher dans quelques nouvelles retraites,
» y déplorer tranquillement la perte de parens, ou
» captifs, ou tués ou brûlés; il faut qu'ils aillent er-
» rer dans les déſerts de nos bois, y attendre la mort
» au pied d'un arbre, ſans murmures & ſans ſou-
» pirs. Ils connoiſſent bien peu le cœur humain,

» ou ils nous prennent pour des habitans du *Ben-*
» *gale*, dont toute la vengeance consistoit à venir
» mourir aux pieds de ceux qui les affamoient.
» Si, d'un côté, continua le Col. * * *, les An-
» glois exigent que, comme les anciens Martyrs,
» nous nous glorifions d'une allégeance devenue
» tyrannie & cruauté; de l'autre, la Nature &
» notre Patrie nous appèlent pour nous venger
» d'une désolation purement atroce & sangui-
» naire, puisqu'elle n'enrichit point nos ennemis,
» quoiqu'elle nous ruine entièrement ».

Combien de familles n'ai-je pas vu invinciblement attachées aux intérêts de la Grande Bretagne, malgré toutes ces raisons? Elles ont été haïes, méprisées par leurs compatriotes & leurs voisins, & périrent presque toutes dans l'expédition de * * *. Quelles réflexions amères n'ont pas faites celles qui ont survécu !

Plusieurs de ces malheureux m'ont dit plusieurs fois, les larmes aux yeux : « Faut-il donc que
» nous recevions ce traitement inhumain d'un
» pouvoir pour lequel nous aurions tout sacrifié,
» & que nous respections tant ? Quelle a pu être
» la cause de notre aveuglement, après avoir vu
» pendant trois ans la conduite atroce de ce mê-
» me Gouvernement? Le renard fuit, trompe les
» chiens qui le poursuivent; l'ours leur résiste
» hardiment, & même les attaque avec courage;

» la poule ; la timide poule combat pour la pré-
» servation de ses poussins, & ose rencontrer à
» aîles déployées le fier vautour.

» L'homme, doublement pourvu du secours de
» l'instinct & des lumières de la raison, verra-t-il
» d'un œil passif & tranquille sa subsistance brûlée,
» sa famille détruite ? Par quelle fatalité est-il ar-
» rivé que les sophismes de la raison ont jus-
» qu'ici éteint parmi nous l'impulsion infaillible
» de l'instinct ? Oui, me dirent-ils avec la voix
» du courroux & de la vengeance, notre ancien
» respect & notre attachement se sont évanouis
» avec le sang qu'on a fait ruisseler sur nos plan-
» chers, avec l'incendie de nos maisons : nous
» renonçons à la Grande-Bretagne ; oui, nous y
» renonçons pour toujours : les moyens dont elle
» fait usage pour rétablir son empire sur nous,
» n'ont servi qu'à faire détester sa domination
» avide & cruelle. Voilà donc à quoi aboutissent
» soixante ans de victoires, un commerce & un
» crédit qui a tant accumulé d'or ? — Oui, nous
» renonçons à cette Nation altière, nous, nos
» enfans & les enfans de ces derniers : devenant
» une Nation nouvelle, nous adoptons le nom
» d'*Américains* comme celui qui doit nous distin-
» guer soit dans la bonne, soit dans la mauvaise
» fortune. Je vous répète ici à peu-près leurs pro-
» pres paroles ».

C'eſt ainſi que la conduite de vos Miniſtres & de vos Généraux ont forcé des milliers d'hommes, qui leur étoient invinciblement attachés, à prendre les armes. Comme la conduite du Gouvernement Britannique avoit auparavant forcé le Corps de la Nation à en appeler au Souverain des Souverains, en la déclarant libre & indépendante, il eſt impoſſible d'étudier toutes les meſures priſes depuis dix ans, pour hâter cette ſciſſion ſans y voir le doigt de la deſtinée & le bandeau de l'aveuglement. C'eſt ainſi que trois millions d'hommes induſtrieux (s'il en fût jamais) ſont devenus les ennemis irréconciliables de ceux avec leſquels ſeuls auparavant ils commerçoient, pour leſquels ſeuls ils travailloient. C'eſt ainſi que marchant d'erreur en erreur, vos prudens Compatriotes, non contens de brûler onze de nos Villes, de détruire nos Ports de Mer, d'affamer nos Priſonniers ; même de refuſer la jouiſſance des premiers droits de l'Humanité ; nous ont marqué encore pour objets de leur vengeance particulière, nous pauvres habitans des frontières, nous, qui cultivions les derniers champs vers les grandes forêts, & qui n'avions nul poids dans la balance des événemens ; & même telles ont été les eſpérances, fondées ſur le projet ſanglant & barbare, que l'on a fait venir Brandt, Mohawk de naiſſance, beau-frère de feu Sir W. Johnſon, qu'on l'a préſenté

au Roi, qui l'a élevé au grade de Capitaine, à condition qu'il armeroit autant de ses Compatriotes qu'il pourroit ; à condition que d'accord avec * * * *, Capitaine Anglois, habitant du Comté de Tryon, qui devoit commander des Blancs non-moins barbares & vêtus à la Sauvage, ils uniroient leurs forces, leur adresse, leurs torches & leurs couteaux, pour incendier nos maisons, & remplir nos champs des débris & des ruines de nos moissons, & de nos habitations dans lesquels, hélas! il n'y avoit point d'or.

Telle est la foible esquisse que je voulois vous donner. Quel hideux tableau ne pourrois-je pas vous tracer, si je vous faisois parcourir minutieusement ce vaste champ de meurtre & de conflagration, depuis la rivière de l'*Ognion*, le long des bords du lac *Champlain*, à travers le comté de Charlotte, dans le voisinage du fort Stanwick, aux Plaines Allemandes (German-Flats), à Schoharry, à Cherry-Valley, à Peen-Pack, à Ménésinck, sur les rives de la Susquéhannah, dans la vallée de Buffato, sur les bords de la Juniata, & dans mille autres endroits! C'est alors, mon ami, que vous rougiriez du nom de ces hommes qui semblent avoir parcouru le grand cercle des crimes politiques & particuliers. Au Bengale, c'est la cupidité & la soif de l'or qui leur ont fait appeler la famine & la mort pour s'enrichir; ici, c'est

l'esprit vindicatif & cruel, c'est l'espoir de nous intimider, c'est le démon de la guerre civile qui les a conduits dans toutes leurs mesures, & qui les anime encore au moment même où ils prétendent nous envoyer la branche d'olivier, branche desséchée & trompeuse, comme tout ce qui est venu de votre Isle depuis bien des années. Un peu de bonne-foi & de raison nous auroit enchaînés, pendant bien des années, à votre sort & à votre fortune, & nous l'aurions augmentée. Quelle absurdité de faire payer des taxes arbitraires à une Nation qui ne travailloit que pour vous, & dont le commerce étoit exclusivement dans vos mains! Jamais un Peuple aussi savant & aussi éclairé n'a commis une erreur aussi fatale & aussi palpable; les succès de la guerre dernière, la paix que vous forçâtes vos ennemis d'accepter, les trésors des Indes, avoient fasciné les yeux & gonflé le cœur de vos Ministres. Le rideau est levé; une nouvelle scène se présente; de quelque côté que panche la balance, vous y perdrez & vos trésors, & l'opinion, & la confiance que nous avions en vous. A votre arrogance alarmante, succédera une égalité plus convenable; & si vous devenez moins riches, vous en serez plus heureux. Comme compatriotes, vous avez sans doute versé des larmes sur la destruction de tant de Villes, sur le carnage de tant de Citoyens.

Jugez, par l'état où je suis réduit, de celui de plusieurs milliers de familles qui vivoient, il y a quatre ans, dans l'aisance & l'opulence ! Gémissons ensemble à la vue de cette masse énorme de mal physique & moral, qui nous environne de tous côtés. Je me sens quelquefois prêt à oublier le mien, quand je contemple attentivement celui qui désole notre Patrie.

Adieu. ST.-JOHN.

ESQUISSE.

QUE ne donnerois-je pas, si je pouvois connoître les premières impressions qui doivent se former dans l'ame d'un Européen, lorsqu'il est arrivé sur cette terre nouvelle ! certainement il doit se réjouir d'avoir assez vécu pour être le témoin d'une époque aussi intéressante. — Si cet Européen est Anglois, je lui permets de s'en orgueillir, quand il se dit à lui-même : » Voici l'ouvrage de mes » Concitoyens ; ils se sont établis sur ces Rivages » étendus ; ils les ont cultivés, ils les ont peu- » plés ; déjà ils ont rendu fertiles une partie de » ces déserts, &, dans la suite, ils rempliront » tout ce vaste Continent. — Après avoir été » agité par une longue suite de convulsions ci- » viles & religieuses, après avoir été affligé des

» plus cruels malheurs, ici ils ont pris refuge ;
» heureusement pour l'humanité, ils apportèrent
» avec eux leur génie national : c'est à ce génie,
» ainsi qu'aux généreuses concessions des Rois Bri-
» tanniques, qu'ils doivent la liberté dont ils jouis-
» sent, & la subsistance qu'ils possèdent. « —
Avec peu de réflexion, cet Européen doit s'appercevoir que les démocraties de la Nouvelle-Angleterre, conviennent parfaitement au climat où elles ont été établies, & pouvoient seules, par l'amour de la Patrie qu'elles inspirent aux hommes, les engager à défricher des terres aussi infertiles, & à cultiver des champs aussi ingrats & aussi pierreux ; il observera que les Gouvernemens plus Monarchiques du Sud, y ont été également favorables à la population & au bonheur des hommes. Ici, il pourra voir l'industrie de sa Patrie exercée d'une façon toute nouvelle ; ici, il distinguera le germe de tous les Arts & de toutes les Sciences ; ici, il verra l'heureuse transplantation de ce génie, qui, un jour, rendra ce Continent si intéressant ; il y considérera nos Villes décentes & propres, nos beaux Villages ; par-tout des maisons bien bâties & bien peintes, des champs bien cultivés & bien enclos, un Pays immense enfin, rempli d'habitations commodes, traversé par un grand nombre de chemins, de ponts, de bacs, orné de prairies, de vergers fleurissans, & cou-

vert de moiſſons, où, il y a cent ans, tout étoit ſauvage & inculte. Quelle ſource d'idées agréables & d'obſervations inſtructives! quel ſpectacle pour l'ami des hommes!

Toute la difficulté que je trouve dans la ſituation de cet Européen, eſt l'embarras que doit lui cauſer la multitude des objets, & de la manière dont il parcourra une ſcène auſſi variée & auſſi étendue. Il eſt arrivé ſur un Continent nouveau; une Société nouvelle ſe préſente à ſa vue, Société ſi différente de celle qu'il a dernièrement quittée. Elle n'eſt pas compoſée, comme en Europe, de Grands qui diviſent entr'eux la ſurface de la terre, & de Plébéiens qui la cultivent pour ces mêmes Grands; de Riches auxquels l'or procure, ſans le moindre travail, toutes les eſpèces de jouiſſances poſſibles, & de Pauvres qui, n'ayant qu'une ſubſiſtance précaire, à peine végètent; d'hommes éclairés & ſavans, & d'autres êtres qui à peine jouiſſent des premiers dons de l'inſtinct.

Ici, les choſes ſe préſentent ſous un aſpect d'égalité plus touchant; la Cour des Rois, la pompe des Grands, les dignités féodales, les diſtinctions ariſtocratiques, ſont remplacées par la ſeule, la ſimple majeſté des Loix. — Nous n'avons point de Manufactures immenſes qui, en condamnant l'homme au travail le plus pénible, retrécit l'eſpèce, & diminue l'énergie hu-

maine. — Les poisons du luxe nous sont encore inconnus ; de ce luxe qui corrompt le physique comme le moral, qui s'élève jusqu'au sanctuaire, & qui descend jusques dans la couche nuptiale pour mettre un frein impie aux vœux de la Nature. — Le Riche & le Pauvre ne sont que peu éloignés les uns des autres, parce que nous ne connoissons point, d'un côté, la richesse apathique & oiseuse, ni, de l'autre, la pauvreté absolue & dégradante. Si vous en exceptez nos Villes, où le commerce occupe le premier rang, nous sommes une Société purement agricole, qui s'étend depuis les rives du fleuve Saint-Laurent, jusqu'à celles du Mississipi ; nous sommes une Nation de Cultivateurs, répandue sur une étendue immense de Pays, communiquant les uns avec les autres par le moyen de bons chemins ou de rivières navigables, & tous unis par les liens d'un Gouvernement sage & humain. Nous respectons les Loix sans les craindre ; parce qu'elles sont fondées sur l'équité & la liberté ; elles sont nos Divinités tutélaires, qui menacent plus souvent qu'elles ne punissent.

Celui qui voyage dans nos Provinces, n'y voit point, il est vrai, l'antique château, ni la superbe maison ; mais aussi n'y voit-il pas la chétive cabane, où l'homme & l'animal, devenus compagnons, s'échauffent mutuellement dans les rigueurs

de l'hiver, & passent de tristes jours sous les haillons & dans la pauvreté. Ici, au contraire, on observe une uniformité consolante de bâtimens, de meubles & de substance : les plus obscures de nos maisons, sont celles construites de troncs d'arbres, *logghouses*; elles procurent à l'homme une retraite salutaire & commode. — Les plus beaux titres que donnent nos Villes aux Citoyens, sont ceux d'Avocat, de Magistrat & de Marchand; celui de Cultivateur appartient aux habitans de nos campagnes. — Là, le Dimanche, il y voit une congrégation de Fidèles remplissant nos Eglises; ce ne sont que des Colons respectables, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans : ils sont tous montés sur de bons chevaux, ou portés dans des charriots commodes. — Il n'y en a pas un parmi eux qui ait le titre d'Ecuyer, si vous en exceptez l'honnête Magistrat du voisinage, ou le Représentant du Canton dans l'Assemblée Législative. — Là, il y verra le Ministre de l'Evangile aussi simple que ses Paroissiens; comme eux il élève une nombreuse famille, & cultive la terre. — Laissant derrière nous le rang de Chasseurs & de Pâtres, nous vivons, nous fleurissons par la culture de la terre; nous ne connoissons point encore d'autres richesses que celles de la charrue & celles du commerce, qui encourage, protège & anime notre agriculture.

Cette contemplation intéréſſante n'eſt point frivole & paſſagère, comme tant d'autres : le bien ſemble avoir pris des racines plus profondes ici que par-tout ailleurs ; car l'intérieur de notre Continent, les rivages de nos Lacs immenſes, ne seront pas encore habités dans bien des ſiècles. — Et qui peut dire où en ſont les limites ? qui peut prédire les millions d'hommes que produira & nourrira cette terre nouvelle ? Car le pied d'aucun Européen n'a encore voyagé vers les bords inconnus de l'hémiſphère profond que nous habitons.

Le ſecond ſouhait de ce Voyageur, ſera ſans doute de ſavoir d'où ſont venus ces hommes qu'on appelle aujourd'hui Américains ? — C'eſt un mélange de toutes les Nations de l'Europe, que la tyrannie, l'injuſtice des loix, l'inégalité des richeſſes, l'intolérance, & mille autres raiſons ont forcés de s'expatrier. — Nous excepterons de cette obſervation, les quatre Provinces Orientales (1), elles ſont aujourd'hui remplies des deſcendans de la race Angloiſe, qui abandonnèrent leur Patrie ſous les deux Charles. — Je ſuis bien perſuadé que cette race n'a pas dégénéré. — Telles qu'elles ſont aujourd'hui, elles forment une partie bien

(1) New-Hampshire, Maſſachuſſet, Rhode-Iſland, Connecticut.

intéressante de ce grand tableau, & composent une des perspectives les plus frappantes. — Lisez leur Histoire, déjà si intéressante, alors vous les respecterez comme je le fais, pour l'exactitude & la sagesse avec laquelle ils ont distribué & établi leur Territoire, pour la décence de leurs Mœurs, pour leur amour des Belles-Lettres, qui, si-tôt pris l'essor, pour l'établissement de leur Collége, fondé trente-six ans après leur arrivée, & le premier de cet Hemisphère, & enfin pour leur industrie. — Qu'il me soit permis de le dire, il n'y eut jamais de Peuple, situé comme est celui dont je parle, sur un terrein aussi ingrat, aussi dur, qui ait fait plus, en si peu de tems. — Vous en serez convaincu, après avoir examiné le nombre de leurs Villes, l'étendue de leurs Etablissemens, leur Commerce, leur Navigation & leurs Pêches.

Les Pauvres de l'Europe se sont rassemblés ici. — Toutes les causes possibles se sont réunies pour opérer ce phénomène. — A quoi bon, se demanderoient-ils aujourd'hui, de quel Pays ils sont venus? Hélas! les deux tiers de ces Emigrans n'avoient point de Patrie. Un Indigent qui erre çà & là, que son travail ne substante pas, dont la vie est une scène continuelle d'affliction & de pénurie, a-t-il quelque raison d'appeler sa Patrie, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande ou l'Al-

lemagne? — Ces régions ne leur procuroient point de subsistance; ce n'étoit pas pour eux que les champs de l'Europe se jaunissoient tous les ans; ils étoient exposés aux caprices de leurs supérieurs, à la sévérité des Loix, à la terreur du crédit & de la Puissance. Ils n'avoient donc point de Patrie? — Non. — C'est ici que ces malheureux sont venus en chercher une; c'est ici que cette nouvelle espèce d'hommes s'est trouvée régénérée, par le souffle vivifiant de nos Loix, par de nouvelles mœurs, un nouveau travail, un nouveau systême social. — En Europe ils n'étoient que des plantes inutiles, manquant du sol végétal, & des rosées du Ciel. — Actuellement, par l'effet de la transplantation, semblables à toutes les autres plantes, ils se sont fortifiés & améliorés. — Anciennement ils n'étoient placés dans aucune classe des sujets de leur ancien Pays, car les pauvres ne sont d'aucune; ici ils sont devenus des Citoyens.

Mais, me demanderez-vous, par quel nouveau pouvoir cette métamorphose surprenante a-t-elle été accomplie? — Par le seul pouvoir qui soit sur la terre, nos Loix. — Nos Loix humaines & indulgentes les protègent, les réclament aussi-tôt qu'ils arrivent, & les marquent du signe de l'adoption; ils reçoivent ensuite pour leur travail les récompenses les plus amples, ils sont nourris des meil-

leurs alimens : ces récompenses accumulées leur procurent enfin des terres, & ces terres leur confèrent les immunités d'hommes libres. — Telle est l'opération journalière, qui se fait par le moyen de nos *actes de naturalisation.* — Mais de quelle source viennent ces mêmes Loix ? de notre Gouvernement. — D'où vient ce Gouvernement ? Il est dérivé du génie des Peuples, confirmé par les Rois Britanniques. — Voilà la grande chaîne qui nous unit tous, depuis une extrémité du Continent jusqu'à l'autre ; si vous en exceptez *la Nouvelle-Ecosse.* — Là, les Rois Anglois ont tout fait. — Ou les premiers habitans n'avoient point de génie, ou leurs demandes ont été horriblement négligées. — Aussi cette Province n'est presque point peuplée ; l'influence de la Couronne, & le fléau des *Moustiches*, ont empêché les hommes de s'y établir. — Cependant une partie de cette Contrée florissoit jadis. — Jadis on y voyoit un Peuple doux & paisible (1). La faute de deux ou trois personnes détermina l'Angleterre à les arracher de leurs foyers. — Ce fut un double crime, le premier fut contre l'humanité, le second contre la saine Politique, qui exigeoit qu'on conservât des hommes, & qu'on ne les bannît point d'un Continent, d'une Province par-

(1) Les Acadiens.

ticulièrement où il ne manque que des hommes.

Quel attachement peut donc avoir un pauvre Européen pour un Pays où il n'avoit rien, où il ne possédoit rien ? — La connoissance de la langue, son amour pour des parens aussi pauvres que lui, étoient sans doute les uniques liens qui l'arrêtoient ; l'impérieuse nécessité, la cruelle faim, les lui ont fait briser. — Sa Patrie nouvelle est donc nécessairement devenue celle qui lui procure de la terre & du pain, & la protection des Loix : *ubi pannis & libertas, ibi Patria.* — Telle est la devise de tous les Emigrans qui arrivent ici.

Qu'est-ce donc que cet Américain, ce nouvel Homme parmi les Nations de la terre ? Il est Européen né, ou le descendant d'un Européen.— De-là ce mélange étonnant de sang & de Nations, que vous ne trouverez nulle part ailleurs sur la surface de ce globe. — Je connois une famille dont le grand-père étoit Anglois, & la grande-mère étoit Hollandoise, dont l'unique fils se maria à une Françoise de la Rochelle, dont les quatre garçons ont épousé depuis, une Allemande, une Ecossoise, une Irlandoise, & une Suédoise. L'Américain est l'homme qui, après avoir été adopté par notre Mère Patrie, abandonne la plupart de ses anciens préjugés, qui devenu sensible à son bonheur, remplit son cœur de reconnoissance envers Dieu, envers sa Patrie

adoptive, qui devient actif & laborieux; tel est le véritable Américain. — Tel doit être l'homme qui mérite le titre de Citoyen, & le bonheur qui y est attaché. — Ici les individus de toutes les Nations sont fondus dans une nouvelle race, dont les travaux & la postérité produiront un jour des changemens merveilleux dans le monde. — Les Américains sont les Pélerins qui portent vers l'Ouest cette grande masse d'arts, d'énergie, de force & d'industrie, qui naquit avec l'homme dans les plaines de l'Orient. — Par eux finira le grand cercle. — Avant leur réunion sur ces parages, les Américains étoient épars, & perdus dans la foule des habitans de l'Europe. — Aujourd'hui, réunis sur cette terre adoptive, ils ont produit à leur tour un des plus beaux systêmes de population qui ait jamais paru. — Leurs talens, leur industrie, prise collectivement, entre déjà pour quelque chose dans la grande machine de ce commerce, qui aujourd'hui occupe tous les Gouvernemens. — Les différens climats que nous habitons, depuis les rochers de *Labrador*, jusqu'aux confins du *Méxiqûe*, changeront dans la suite des tems les couleurs primitives que nous avons apportées de l'Europe, & nous caractériseront dans la chaîne des Nations d'une façon bien plus frappante, & bien plus marquée que nous ne le sommes encore.

L'Européen, devenu Américain, doit par conséquent aimer sa nouvelle Patrie, beaucoup plus tendrement que celle d'où il est venu. Les récompenses de son industrie marchent toujours à la suite de ses travaux. Ses travaux sont fondés sur la grande base de la nature même, *l'intérêt personnel*, qui, sans qu'il y songe, s'accorde avec celui des autres. — Sa femme & ses enfans, jadis lui demandoient inutilement de la nourriture ; à peine ses sueurs journalières suffisoient-elles à soulager les plus pressans besoins : actuellement gais, sains, l'ame paisible, ils sont tous occupés avec ce père, autrefois si malheureux, à défricher ces champs nouveaux, qui promettent & qui donneront d'abondantes récoltes. — Il s'en nourrira, lui & tout ce qui l'environne, sans payer une rente absorbante & énorme, sans dîme, sans les entraves du fisc.

Ici la Religion, fille du Ciel, la protectrice des hommes, n'exige de ce Colon qu'un salaire modique & volontaire, pour l'usage de son Ministre, & de la reconnoissance envers Dieu, le père des moissons. — Peut-il refuser ces deux simples obligations ? — Les Américains sont divisés en plusieurs Provinces, occupant un espace immense. — Je voudrois examiner cette nouvelle Société : si mon examen n'offre pas la même variété de couleurs, ni des gradations aussi diffé-

rentes qu'en Europe, nous avons cependant des nuances qui nous sont particulières ; il est naturel, par exemple, de concevoir que ceux qui habitent les parties maritimes du Continent diffèrent beaucoup de ceux qui habitent nos frontières & nos bois. — L'espace intermédiaire nous donnera une troisième classe, différente des deux autres.

Les hommes, à bien des égards, ressemblent aux plantes. — La bonté de leur fruit dépend du sol, de l'exposition & de la culture : les premiers ne sont véritablement rien par eux-mêmes ; les différentes modifications qui distinguent les Peuples, viennent du Gouvernement auquel nous sommes soumis, de l'air que nous respirons, du climat que nous habitons, de la nature de nos occupations, & du système de Religion qui règne parmi nous. — Ici vous n'observerez que bien peu de crimes ; le mal n'a pas encore jeté parmi nous des racines profondes, parce que les Loix y sont respectées, parce que les mœurs y sont pures, parce que l'extrême besoin n'existe pas.— Je voudrois être capable de tracer toutes mes idées ; mais si mon ignorance m'empêche d'en développer toute l'étendue, & de les peindre par la propriété de ma diction, j'essayerai du moins de vous présenter les traits les plus frap-

pans : c'eſt tout ce que vous pouvez attendre d'un ſimple Cultivateur comme moi.

Ceux de nos habitans qui demeurent dans le voiſinage de la mer, & des nombreuſes baies qui en découpent les rivages, inſtinctivement prennent goût pour cet élément mobile; ſouvent ils s'y embarquent, & à la fin s'aventurent dans des voyages lointains; de-là ce goût pour la navigation, pour le commerce, pour toutes eſpèces d'échanges. L'action d'aller ſouvent à la mer, rend les hommes plus hardis, plus courageux, plus entreprenans. Les occupations paiſibles de la terre ceſſent d'avoir les mêmes charmes, elles ſont négligées. Les excurſions maitimes leur font connoître une foule d'hommes nouveaux; ces nouvelles connoiſſances conduiſent néceſſairement à une nouvelle façon d'agir & de penſer. La mer inſpire un plus grand déſir d'acquérir des richeſſes, un plus grand goût pour les jouiſſances & les dépenſes. — De-là ce déſir de poſſéder une barque, & de tranſporter les denrées d'un endroit à l'autre; de-là un nouveau ſyſtême d'idées qui nous fait négliger le travail de la terre, & nous fait enviſager les récoltes annuelles comme inſuffiſantes & comme trop lentes. — Cette nouvelle induſtrie remplace donc le travail des champs, & le déſir de les repoſſéder ne revient plus qu'à

l'approche de la vieilleſſe, à laquelle il faut la paix & un aſyle.

Ceux, au contraire, qui vivent au centre de nos Provinces, uniquement occupés de projets & de travaux agricoles, doivent être, & ſont néceſſairement très-différens de ceux dont je viens de vous parler. La culture de la terre purifie les mœurs, conduit à la tempérance, à la paucité des beſoins, à la ſimplicité, elle adoucit la férocité naturelle aux hommes; car c'eſt à la campagne qu'on a ſouvent beſoin de ſecours réciproques. — D'un autre côté, la douceur du Gouvernement, les inſpirations d'une Religion tendre, le rang que donne la propriété, qui ne doit rien & ne relève de perſonne; toutes ces raiſons doivent néceſſairement inſpirer au Cultivateur Américain des ſentimens, lui donner des idées bien différentes de celles dont ſa tête auroit été remplie, s'il étoit reſté en Europe. Les connoiſſances qu'ils acquièrent de bonne heure, les échanges de propriété, les différens marchés qu'ils commencent à faire dès leur plus tendre jeuneſſe, la poſſeſſion de quelque choſe enfin, leur donne beaucoup de ſagacité, & un genre de ſagacité bien différent de ceux qui habitent les bords de la mer.

L'Américain jouit d'une très-grande liberté d'action, de paroles & de volonté; mais cette

prérogative, si consolante, & si nécessaire, le rend en même tems processif & fier; l'orgueil & l'obstination le mènent souvent au Barreau. — Comme Citoyen cultivateur, participant à toutes les branches du Gouvernement, s'intéressant au mouvement de toutes ses roues, ce Colon lira assiduement les Gazettes, adoucira la sévérité de son travail par l'étude de ces magasins politiques, qui perpétuellement circulent dans tous les Cantons; il entrera, avec ses voisins, dans tous les détails des débats que peuvent occasionner les séances des assemblées Législatives; il blâmera librement, il censurera ou approuvera, sans nulle contrainte, la conduite de ses Gouverneurs & Représentans. Comme Cultivateurs, labourant leurs propres terres, ils seront attentifs au prix des denrées en Europe & ailleurs; ils calculeront s'il est plus avantageux de vendre leurs grains en nature, ou de les vendre en farines; ils seront soigneux de tout ce qu'ils font, car c'est pour eux qu'ils travaillent; ils désireront d'établir leurs enfans avantageusement, & ne négligeront aucune spéculation qui puisse faciliter cet heureux évènement. Comme habitant un pays froid, ils aimeront les liqueurs fortes; ils s'assembleront souvent dans les Auberges, pour y discuter les affaires du Canton; ils épouseront toujours avec vivacité, soit un parti, soit un

autre, & rarement ils demeureront dans l'apathie de l'indifférence. — Souvent ils seront obligés de suivre leurs Procès, ou ceux des autres, comme Témoins ou comme *Jurés*. — Souvent ils entreprendront des voyages pour aller voir des Cantons nouvellement établis, & former quelques nouveaux projets, soit pour eux-mêmes ou pour leurs enfans. — Comme Chrétiens, ils chériront & préféreront à tous les autres, le systême Religieux établi dans leurs Cantons, soit parce que de bonne foi ils le croient le meilleur, soit parce qu'il ne gêne point leurs opinions; & ils vous diront: » la tolérance, en fait de Religion, est » comme la liberté des élections du Canton; » chacun est libre de donner sa voix au Candi» dat qu'on croit le meilleur; pourrions-nous » être ce que nous sommes sans ce double pri» vilége? Nos actions, continueront-ils, sont » sujettes à l'œil vigilant de la Loi; Dieu seul » est le juge de nos pensées. » — L'industrie, le goût des projets, & des spéculations nouvelles, une astuce naturelle, un bon-sens, même précoce dans un très-grand nombre, la bonne chère & la bouteille, la fierté, quelques dispositions au Procès, le goût des discussions politiques, la franchise des hommes libres, beaucoup de tolérantisme & même d'indifférence. — Voilà, je crois, quels sont les traits généraux du caractère

des Américains. Chacune des Provinces ont en outre leurs nuances particulières, qu'il est aisé de tracer depuis une extrêmité du Continent jusqu'à l'autre : ce sont les Maris & les Pères les plus indulgens que je connoisse. Ici nos femmes ont un poids considérable, & jouissent d'une grande importance. Le bien-être d'une famille Américaine dépend en grande partie du savoir, de l'intelligence & de l'habileté de la femme. Les enfans Américains sont exposés à moins de sévérité que ceux des autres Nations. L'indulgence & la liberté générale, dont tout le monde jouit, s'étend jusqu'à la génération qui vient de naître. — Telle est l'idée que je voulois vous donner non-seulement des Américains en général; mais de nos Cultivateurs.

Si vous quittez cette zône moyenne, que je viens de décrire, & que vous marchiez vers l'intérieur, vous y observerez les mêmes grands traits, & marqués de couleurs plus fortes encore : la Religion a moins d'influence sur la conduite des habitans, les manières y sont moins adoucies. — Marchez plus loin, arrivez aux grands bois, dans ces districts les plus récemment habités, vous y verrez les hommes sous une nouvelle apparence; il semblent être placés plus loin encore de l'influence du Gouvernement. — Cet éloignement les abandonne, pour ainsi dire, à eux-mêmes; &

comment ce Gouvernement doux pourroit-il se faire sentir à une distance si éloignée du centre? — Il n'y a que la tyrannie qui, comme la foudre, pénètre par-tout. — La plupart de ceux qui habitent nos frontières, y ont été forcés par les malheurs, par la nécessité, par l'envie d'acquérir beaucoup de terre avec peu d'argent; quelquefois par l'oisiveté, par le défaut d'économie. — Le croiriez-vous? les vices & l'ignorance de l'Europe se font sentir souvent jusqu'ici, parmi les émigrans qui en viennent. — La réunion des gens d'une pareille espèce, ne présente pas au contemplateur un spectacle bien agréable; souvent la discorde, le manque de liaison & d'amitié; souvent l'ivrognerie & l'oisiveté; souvent tous ces maux ensemble se montrent dans ces derniers Cantons; de là naissent les querelles, la paresse & la misère. — Le malheur est qu'on ne peut point apporter à ce désordre les mêmes remèdes dont on se sert dans les parties plus anciennement habitées; le petit nombre de Magistrats qu'on voit sur ces frontières, sont en général grossiers & ignorans, parce qu'ils sont nécessairement choisis dans ces voisinages; — d'ailleurs les habitans sont souvent dans un état ressemblant à une guerre intestine, nourrie par les procès & par l'amour de la dispute. — Ces mêmes hommes deviennent féroces, par la guerre qu'ils déclarent à tous les animaux

dont ils sont environnés : peu auparavant ils étoient les seuls habitans de ces antiques forêts, dont on vient les déposséder. — C'est ici que l'homme m'a paru n'être qu'un animal carnivore ; — supérieur aux autres, il se repaît de leur chair, quand il peut les saisir, & de farine, quand il est malheureux à la chasse.

Que celui qui voudroit voir notre Amérique dans ses foibles commencemens, formant la pénible ébauche de tous ces établissemens, aujourd'hui si rians & si baux ; qu'il vienne visiter cette longue ligne de frontières, ces champs tous nouveaux de nos derniers habitans ! il y verra l'homme réduit à une industrie précaire, privé de l'appui des idées & des loix morales, de la force des bons exemples, du salutaire effet de la honte.

Ces Colons composent une espèce de cohorte d'enfans perdus ; mais dans un petit nombre d'années, la prospérité établie parmi quelques uns, la sévérité des Loix, contribueront à policer les autres. — Les incorrigibles s'expatrieront une seconde fois, & s'unissant avec des compagnons de la même espèce, se retireront sur des terreins encore plus éloignés, & seront forcés d'abandonner leurs premiers établissemens à des familles plus industrieuses, qui bientôt rendront ce nouveau Canton policé & florissant. Ces nouvelles familles changeront la maison de troncs d'arbres, *Logg-*

Houfe, en maifon de charpente, nette & commode: — elles amélioreront les prairies foiblement commencées, clôrront les champs à peine effartés, planteront des vergers, & donneront à ce diftrict, prefque fauvage, la forme d'un pays fertile & régulièrement habité. — Les accens de la Religion & des Loix s'y feront entendre, & feront refpectés.

Tel eft notre progrès, telle eft la marche des Européens, depuis les bords maritimes de ce Continent vers les parties intérieures, & tel en fera l'avancement fucceffif. — Il y a toujours, dans toutes les fociétés, une partie moins bonne & moins pure. — En Europe, on en fait des foldats, les autres deviennent des voleurs & des mendians; — ici, ce rebut fert de précurfeur aux bonnes gens. — Mon père étoit un habitant des frontières; le Gouvernement, en lui donnant des terres neuves, l'avoit tranfporté fur ce même terrein que j'occupe aujourd'hui. — Hélas! il étoit Européen & pauvre, mais fenfible à ce que la Penfilvanie avoit fait pour lui; il conferva toujours fes principes de probité & d'induftrie, & nous a tranfmis, après quarante-un ans de travail affidu, les bons héritages que nous poffédons aujourd'hui; — à peine *un* fur *onze* de fes contemporains, ont eu le même fort.

Il n'y a pas plus de quarante ans que ce pays,

(aujourd'hui si charmant,) étoit ainsi peuplé; il est purgé depuis long-tems: par-tout on y observe une grande décence de mœurs; dans toutes les familles on y craint Dieu, on y respecte les Loix, l'ordre, la paix & l'économie: il ne faut pas vous le cacher, tel a été le sort de nos plus beaux Comtés.

Outre ces caractères généraux, chaque Province, comme je l'ai observé auparavant, a le sien particulier; il est fondé sur le Gouvernement, le climat, la façon de cultiver les terres, la possession d'un plus ou moindre nombre de Nègres; les coutumes, les usages particuliers, & le génie des premiers habitans. — A peine les Européens ont-ils séjourné quelque tems parmi nous, qu'ils obéissent insensiblement à cette masse de circonstances, qui ont tant de pouvoir sur les hommes. — Dans le cours de deux ou trois générations, ils deviennent non-seulement Américains, mais ou *Pensilvaniens* ou *Caroliniens*, &c. — Dans la suite des tems, le seul point d'union sera la Religion, le langage, le même goût pour la liberté, la tolérance, l'agriculture & le commerce.

Quel tableau intéressant la postérité n'aura-t-elle pas à contempler, lorsque toutes les parties intérieures de ce vaste Continent seront remplies de peuplades immenses, qui toutes prendront une nuance

nuance caractéristique propre au sol & à leurs situations!

Après vous avoir montré, quoiqu'imparfaitement, comment les Européens deviennent Américains, il ne vous sera pas désagréable, je l'espère, de vous faire voir comment les différentes Sectes de la Chrétienté ont été introduites ici, comment elles se mêlent & se confondent ensemble, & par quelle cause cette tolérance religieuse devient plus générale tous les jours. — Lorsqu'il arrive qu'un nombre considérable de Sectaires réside dans le même voisinage, s'ils ont du zèle & qu'ils soient assez riches, ils y érigent un Temple; & là, il y adorent la Divinité suivant leurs principes: personne ne s'y oppose; au contraire, tout le monde s'empresse d'y contribuer. S'il arrive que quelque Secte nouvelle paroisse en Europe, nous sommes sûrs que plusieurs viendront s'établir parmi nous. — Il leur est permis de faire des prosélytes, s'ils le peuvent; sans cependant troubler la paix de la société, de bâtir une Eglise, & d'y suivre les inspirations de leur conscience: ni les Loix, ni le Gouvernement ne s'en occupent ni ne les troublent dans leur zèle religieux. — Ce sont des sujets paisibles; ils sont industrieux. La société n'en ressent aucun inconvénient, le repos public n'en souffre point, la prospérité générale n'en est point

altérée : pas une charrue n'est arrêtée en conséquence de cette nouvelle branche ajoutée au grand arbre. — Mais s'il arrive que ces Sectaires ne soient point établis dans le voisinage les uns des autres ; si, au contraire, ils sont mêlés avec d'autres dénominations, leur zèle deviendra journellement plus froid, plus inactif ; il disparoîtra dans peu de tems ; insensiblement ils commencèront à croire que leurs voisins sont d'aussi bonnes gens qu'eux. — Leurs occupations temporelles engloutiront leur systême spirituel ; l'absence de leurs Ministres, & l'interruption de leurs assemblées religieuses, leur feront perdre de vue la rigueur de leurs anciennes maximes ; ils se contenteront, comme les autres, d'offrir à Dieu leurs prières dans le silence de leurs maisons. — Ainsi les Américains deviennent, quand aux différentes branches de la Chrétienté, ce qu'ils sont déjà, nationellement parlant, un mêlange de toutes les Nations & de toutes les Religions de l'Europe. — Dans le citoyen Américain, se perd le nom d'Anglois, d'Hollandois, d'Irlandois & d'Allemand ; ainsi que dans leur culte, se confondent & quelquefois se perdent les règles austères des différentes Sectes, telles qu'on les pratique en Europe. — Cet effet s'étendra encore plus loin, dans la suite des tems. — Les causes morales & physiques en sont radicalement

placées parmi nous. — Les générations futures en verront le développement, contempleront l'effet nouveau, qui doit nécessairement provenir de ce grand mêlange de Nations, du tolérantisme, d'une liberté primordiale, fondée sur le génie de ce nouveau Peuple, sur les Loix & la sage distribution des terres. — Oserai-je avancer quelques réflexions sur ce sujet ? Les grandes vérités morales sont parmi nous dans toute leur vigueur, & deviendront à jamais la première base de notre Société ainsi que de nos Loix : — déjà un grand nombre des habitans les plus éclairés, ne connoissent plus que ce simple code ; il se fait un vuide dans le cœur des hommes, quant à leur attachement particulier, aux dogmes & aux Sectes qui ont été apportés de l'Europe. Si j'osois anticiper en imagination une époque distante ; s'il étoit possible de concevoir que le laps des siécles futurs pût jamais affoiblir le systême auquel nous obéissons, il ne seroit peut-être pas difficile de prévoir ce qui pourroit le remplacer. — Pour cela, il faut considérer que la Nation Américaine est la seule de l'Univers dans laquelle le génie & les lumières ayent influé sur son existence ; que son origine date de l'époque la plus intéressante qu'ait jamais éprouvé l'esprit humain : que les Sciences, la Boussole, l'Imprimerie, le Compas & la

Hache lui ont successivement enseigné à traverser l'Océan, pour aborder sur cette terre nouvelle; à organiser son Gouvernement, à diriger son Agriculture, à fonder ses Villes, à établir son commerce, & à former les Loix subséquentes qu'a exigé l'accroissement de sa population. — Est-il possible de concevoir que les ténèbres de l'ignorance puissent jamais se répandre sur cette nouvelle partie du Monde? Est-il possible de concevoir que l'esprit humain puisse jamais se soumettre aux prestiges de cette multitude d'erreurs, que toutes les Nations de la terre ont successivement adoptés, excepté la Chinoise? — La vérité, si rare parmi les hommes, (comme un fidèle satellite) ne suit-elle pas constamment la lumière? Quelle révolution pourroit jamais éteindre celle qui illumina le berceau de nos sociétés, & dont les progrès ont été si brillans?

Que l'exemple suivant serve de justification à ce que je viens d'avancer. — En voyageant ensemble depuis *** jusqu'à ***, ressouvenez-vous que l'établissement sur la droite vous frappa beaucoup. Vous me demandâtes à qui il appartenoit. — Je vous répondis, à un Catholique: il se ressouvient encore de tout son Catéchisme; — il croit, comme de raison, à la Transubstantiation; — il travaille avec la plus grande assiduité, il jouit d'une situa-

tion charmante, il moiſſonne beaucoup de bled ; il a élevé une nombreuſe famille d'enfans, tous ſains & robuſtes : ſa foi, ſa croyance, ſes prières n'offenſent perſonne ; il èſt aimé, eſtimé & conſidéré de tout le canton. — Plus loin, à un mille de diſtance, demeure un bon Allemand Luthérien, qui adreſſe ſes prières au même Dieu, le Dieu de tous les hommes, ſuivant les principes de ſon éducation. — Il croit à la Conſubſtantiation : ſon culte, quoique différent du premier, ne ſcandaliſe cependant pas le Catholique, qui eſt un homme très-charitable. Comme ce premier, l'Allemand adore Dieu dans ſa maiſon ; car ils n'ont point d'Egliſes dans ce voiſinage. — Il travaille dans ſes champs, avec ſa femme, pendant les nuits de lune ; il embellit la terre par ſes travaux, il nettoie les marais, &c. Qu'importe au monde, qu'importe à tout autre qu'à lui, ſes principes Luthériens ? Il ne perſécute perſonne, & perſonne ne le perſécute ; il ne hait perſonne à cauſe de la différence de leurs opinions, & perſonne ne le hait à cauſe des ſiennes. Il va voir ſes voiſins de tems en tems, & ſes voiſins vont ſouvent fumer leurs pipes avec lui ; ils ont mutuellement beſoin les uns des autres. Un peu plus loin, ſur la droite, eſt la maiſon d'un *Sécider* (1), le plus enthou-

(1) Secte Ecoſſoiſe très-rigide.

fiastes des Sectaires : son zèle est intérieurement chaud & amer ; mais séparé de son ancienne Congrégation depuis qu'il a quitté l'Ecosse, il n'a plus d'Eglises où il pourroit cabaler, proposer des opinions nouvelles, mêler l'entêtement humain à la violence religieuse. Comme son voisin, il a d'excellentes moissons ; il vend annuellement deux cens boisseaux de bled ; il a trouvé de la marne : sa maison est bien peinte & bien arrangée ; son verger est un des plus beaux du voisinage. — Qu'importe au bien-être du Comté, à la prospérité de la Province, quelles sont les opinions religieuses de cet homme ? c'est son affaire, & non celle de la Société. Guillaume Penn lui-même n'auroit pu souhaiter un meilleur Colon. — Cet établissement que vous voyez sur ce joli côteau, environné d'acacias, appartient à un Hollandois qui croit sincérement aux Ordonnances du Concile de *Dordrecht*. — L'idée qu'il a d'un Ministre est celle d'un homme à gages. — S'il remplit les fonctions qui lui sont prescrites, il lui paye son salaire, sinon il le renvoie ; il se passe de ses exhortations ainsi que de ses prières, & ferme la porte de son Eglise pendant des années entières. — Malgré ce grossier systême, vous ne pouvez vous empêcher d'observer, que sa maison & sa grange sont très-bien construites, que sa plantation est une des mieux situées du voisinage, que ses champs sont parfaitement

bien enclos, &c. Il est laborieux & honnête, quoique réservé, & visitant peu ses voisins : il est donc tout ce qu'il doit être, comme Cultivateur & comme Citoyen. — Plus loin est le moulin d'un Quaker : c'est le pacificateur du canton ; ses bons avis & ses lumières ont été infiniment utiles à ses voisins, depuis bien des années. Tout ce voisinage vit dans la paix & l'union : aux Elections publiques, chacun donne sa voix pour le choix des différens Officiers municipaux, sans s'informer de quelle Secte ils sont ; leurs mœurs, leurs actions, & leurs principes politiques, forment la seule base des opinions.

Chacun de ces Colons instruit ses enfans aussi-bien qu'il le peut ; mais ces instructions sont foibles, si vous les comparez à celles qu'on leur donne dans les écoles de l'Europe. — En effet, que peut enseigner un homme qui a plus de zèle que de science, plus de connoissance pratique que de lumières théologiques ? Les enfans de ces Colons deviendront, par conséquent, beaucoup moins instruits que leurs pères, & même fort ignorans, chacun dans leur Secte, sur les points distinctifs qui les caractérisent. — Le désir violent de faire des Prosélytes est presque inconnu dans ce pays. Les saisons rapides demandent toutes leur attention ; les travaux se succèdent dans une révolution perpétuelle ; ainsi donc, dans peu d'années,

ce voisinage produira un singulier mêlange, qui ne sera ni pur Catholicisme, ni pur Calvinisme. — Dès la première génération, vous vous appercevez d'un commencement d'indifférence, ou plutôt d'ignorance de tous les détails que chaque Secte exige. — Dans le cours des choses, il arrivera, peut-être, que la fille du Catholique sera aimée du fils de son voisin le *Sécider*. L'amour, vous le savez, est tolérant; — ils s'épouseront; car la différence dans les opinions religieuses des deux familles, n'apporte jamais aucun obstacle aux établissemens des enfans. — Leurs Parens achèteront des terres pour les établir, peut-être à une distance considérable du lieu où ils ont été élevés. — Quelle éducation religieuse pourront-ils donner à leurs enfans, je vous le demande? Elle sera certainement très-imparfaite; mais si, dans le nouvel établissement que ces jeunes gens sont venu habiter, le plus grand nombre des Colons, soit de la Société des Quakers, par exemple, ou de toute autre Secte, ce nouveau ménage ira à cette nouvelle Eglise, plutôt que de ne pas adorer Dieu avec leurs voisins. — Dans la suite il pourra très-bien arriver, comme cela arrive tous les jours, que leurs enfans prennent un goût pour la Doctrine qu'ils entendront prêcher dans cette Eglise, & en deviendront Membres. Jugez par ce foible exemple, que je pour-

rois étendre beaucoup plus loin, s'il étoit nécessaire, quel doit être l'effet inévitable de ce singulier mêlange de Sectes & d'opinions religieuses? Le moment est arrivé où les petits-enfans du Catholique & du Sécider se marient : l'un épouse une Anglicane, l'autre une Anabaptiste; les enfans qui naîtront de ces seconds mariages cesseront d'être attachés à aucune Secte particulière; ils suivront sans remords celle du voisinage où le hasard les conduira, circonstance qui souvent décide de ce choix. — Les *Quakers* & les *Moraves* sont les seuls qui retiennent pendant long-tems un goût décidé pour leurs Sectes. Quelque séparés qu'ils soient du Corps de leurs frères, ils s'unissent de tems en tems dans leurs Assemblées, & n'oublient jamais de se nourrir dans le recueillement de la méditation de leurs premiers principes, qu'ils chérissent avec tendresse. — Il n'y a point de distance qui les empêche d'aller au moins une fois par mois à leurs Assemblées religieuses.

Ainsi toutes les Sectes se mêlent & se confondent comme toutes les Nations; ainsi cette tolérance générale dégénère bientôt en indifférence & se répand depuis un bout du Continent jusqu'à l'autre. — Il seroit à désirer, sans doute, que le zèle pour la Religion, pour la vérité, pour un Culte pur & vraiment digne de l'Etre Suprême, conservât toute sa chaleur & toute son activité, & que

l'indifférence dont nous parlons n'éteignît que le zèle fanatique, superstitieux & intolérant. A Dieu ne plaise que nous prétendions recommander ou favoriser l'indifférence en matière de Religion. Nous voudrions pouvoir ouvrir tous les yeux à la vérité, & tous les cœurs à la charité; mais les hommes s'égarent dans la recherche de ce vrai unique, qu'ils auroient tous tant d'intérêt de connoître, & la multitude des Sectes prouve l'erreur de presque toutes. Au reste, nous ne prétendons entrer ici dans aucune discussion théologique sur les avantages & les inconvéniens de l'indifférence dont nous parlons, & sur les bornes qu'il seroit à propos d'y mettre; nous racontons & nous ne dogmatisons point; nous disons ce que nous voyons arriver journellement, & ce que nous croyons qui arrivera par la suite, sans rien approuver ni condamner expressément, parce que ce n'est pas là notre mission; & c'est dans ce sens qu'il faut entendre tout ce que nous avons dit & tout ce que nous pourrons dire de l'influence du tems, du climat, des mœurs & des Loix sur toutes ces différentes Sectes religieuses qui se rassemblent en Amérique. Nous prévoyons donc que peut-être un jour il ne restera que la pratique de la Morale universelle dénuée de tout Culte extérieur; le mélange de tant d'opinions & de Nations, l'immensité des distances; cet esprit d'émigration, d'où

provient un flux perpétuel, un mouvement général de familles, qui vont chercher des établissemens par-tout où ils croient la terre meilleure. Le grand privilège dont jouissent les Américains, de n'être pas attachés à la Province qui les a vu naître, mais de pouvoir habiter tel canton qui leur convient le mieux : voilà, je crois, les raisons locales qui, unies à l'esprit tolérant des Loix, tendent à produire parmi nous le nouvel ordre de choses & d'opinions dont je viens de vous donner une foible esquisse. — L'esprit de persécution, le zèle religieux, la hauteur d'opinions, l'amour de la contradiction, tous ces motifs de disputes européennes ne sont plus assez concentrées pour agir avec violence; ils s'évaporent en quelque sorte dans la grande distance de nos Provinces & de nos établissemens; ce n'est plus qu'un grain de poudre qui s'enflamme en plein air.

Mais revenons à nos Colons des frontières : je n'en ai pas encore fini la peinture. — Pourriez-vous imaginer que le voisinage des bois influe sur les mœurs? cela est pourtant vrai, tant l'homme dépend des lieux. Les habitans des forêts ressemblent, jusqu'à un certain point, aux fruits & aux plantes qui croissent sous leur ombre; ils diffèrent beaucoup de ceux qui croissent dans les plaines. — Je vais vous peindre nos idées avec candeur; lisez-les avec indulgence. — Il est de fait que l'air

des bois change le caractère des hommes : les cerfs viennent souvent brouter leurs moissons, les loups dévorer leurs moutons, les ours leurs cochons, les renards leurs poules : — cette guerre soudaine met le fusil dans leurs mains ; ils guètent, poursuivent & tuent ces bêtes fauves. Gardiens de leurs récoltes, ils deviennent bientôt Chasseurs : tel est le progrès des choses. Voilà ce qui a conduit tant d'hommes blancs aux villages des Sauvages, & leur a fait préférer cette vie errante à toute autre. — Aussi-tôt que les Colons sont devenus Chasseurs, plus de charrue ; la chasse les rend féroces, tristes, insociables. Un Chasseur n'aime point ses voisins ; bien différent en cela du Laboureur, il les hait, parce qu'il craint la concurrence d'une industrie supérieure. — Le succès dans les bois fait négliger l'Agriculture ; on attend tout de la fécondité de la terre : plus d'amour, plus de soin des champs ; la négligence à entourer les grains exposent leurs moissons aux déprédations des animaux. — Pour réparer ces malheurs, ils vont plus souvent dans les bois ; ce nouveau genre de vie, devenu habituel, amène un nouveau systême d'opinions, d'idées & de coutumes, que je ne puis vous décrire. — Ces nouvelles mœurs *forestières*, greffées sur l'ancienne tige européenne, produisent un mêlange inexplicable. — Celles des Sauvages forment un systême respectable, comparé à celui

auquel se soumet cet Européen, devenu Sauvage comme eux. — Leurs femmes & leurs enfans vivent dans la paresse & l'inactivité ; ils n'ont presque rien à faire : jugez de l'éducation que reçoivent ces derniers ! — Ils croissent & deviennent, comme leurs pères, une race nouvelle qui, de plus en plus, se rapproche de l'état Sauvage. Ces nouveaux Chasseurs perdent bientôt ce délicieux sentiment que leur procura jadis leur changement de situation. — La possession de leur franc-alleu ne leur inspire plus ce noble & doux orgueil, qu'ils avoient d'abord ressenti : — peu d'années de chasse effacent ces heureuses impressions. — Ajoutez à ces raisons leur situation isolée, les bornes de leurs besoins, la grande distance à laquelle ils vivent les uns des autres. — Vous ne sauriez comprendre l'effet singulier de toutes ces causes puissantes & combinées. — Quel est le plus grand nombre qui compose la classe de ces derniers Colons ? — Des hommes qui, parmi nous, ont tenu une mauvaise conduite, qui fuient la justice, des fainéans qui n'ont pas les connoissances nécessaires pour prospérer, des gens qui ont passé soudainement de l'oppression & de la servitude à la liberté illimitée des bois de l'Amérique. Ils n'ont point de temples où ils puissent aller adorer Dieu ensemble ; peu ou point de commerce faute de chemins. Les idées sociales qu'ils avoient avant

leur émigration s'effacent insensiblement, faute d'aliment : les Assemblées du Dimanche ont dans beaucoup d'endroits une grande influence ; on s'y voit, on se communique, on songe un peu à la propreté & à l'ajustement : ici ils ne s'assemblent jamais que dans les auberges ou pour la décision d'un procès. — Telles sont les raisons locales qui font qu'en général les habitans de nos frontières, forment une classe intermédiaire entre les Cultivateurs & les Chasseurs ; — de-là ce grand nombre de familles qui se sont entièrement & pour toujours réunies aux Sauvages ; de-là ce plus grand nombre encore qui ont contracté les vices de ces peuples, sans perdre ceux des Européens.

Si les mœurs des hommes ne s'épurent pas toujours dans les champs, elles deviennent plus simples & plus douces en cultivant la terre ; le travail & le repos nécessaire qui partagent la vie des Colons, ne leur laissent ni le loisir, ni l'idée de commettre des crimes : dans l'état de Chasseur, au contraire, la vie est divisée entre la dissipation de la chasse & la langueur du repos. — C'est moins le travail que l'ivresse, moins le repos que l'inaction : je ne les accuse pas d'être naturellement enclins au crime ; mais quelquefois la mauvaise fortune les conduit au besoin, & le besoin éveille l'injustice & la rapacité. — Cette gradation fatale en a poussé plusieurs aux actions les plus noires,

dans leur commerce avec les Sauvages; de-là les cruelles représailles que ces fiers habitans des bois ont si souvent commises; de-là ces dévastations soudaines qui, plus d'une fois, ont ensanglanté de certains Cantons & causé la guerre.

Après ce foible examen concernant les Colons de nos dernières limites, peut-on encore se flatter de rendre les Sauvages Chrétiens? Nos Missionnaires devroient commencer par convertir ces Européens dégénérés; mais le nom de la Religion & ses doux accens, se perdent dans l'immensité des bois, où on ne trouve ni Temple, ni Ministres, ni moyens d'instruction, & où même le genre de vie que mènent les Colons & la localité de leur situation, les forcent à devenir ce qu'ils sont. — Aussi-tôt que les hommes cessent d'être domiciliés, & s'abandonnent à une vie incertaine & errante, blancs ou couleur d'olive, ils cessent d'être susceptibles d'instruction.

Ne vous imaginez pas cependant que tous ceux qui habitent nos frontières, tombent dans cet état dégénéré; j'ai connu plusieurs familles qui y ont porté & conservé la décence de la conduite, la pureté morale, la crainte de Dieu & le respect des Loix. — Le degré plus ou moins grand de dépravation souvent dépend de la Nation ou de la Province dont ils ont émigré. On m'accuseroit de partialité, peut-être, si j'osois donner des

preuves de ce que je viens d'avancer. — Quand au milieu de ces forêts, on trouve des rivières dont les bords sont couverts de *terres basses* (1), alors la fécondité du sol engage les Propriétaires de préférer la charue au fusil, parce que le travail nécessaire est beaucoup moindre que sur les terres ordinaires, & que les récoltes sont sûres & abondantes; & même, sur ces rivages charmans, les hommes acquièrent un grand degré de rusticité & d'amour-propre.

C'est en conséquence de cette localité d'existence, & de son effet irrésistible sur les mœurs, que les derniers Colons des deux Carolines ont été, pendant long-tems, une société de bandits; il étoit même dangereux de voyager parmi eux. — L'énergie de nos Gouvernemens se perd dans une Région aussi étendue; &, après tout, ne vaut-il pas mieux que les Loix se taisent pour un instant, que de se servir de moyens contraires à l'humanité? — Le tems efface toutes ces taches à mesure que la grande population s'approche de ces Districts. Malgré tout ce qu'on a dit des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, jamais leurs Annales n'ont été souillées de cet opprobre; leurs derniers Colons ont toujours été contenus dans les liens de la décence & de l'ordre,

(1) Terres toujours très-fertiles.

par

par la sagesse des Loix de premier établissement ; par l'efficace de la Religion. — Après cette esquisse, jugez de l'opinion que les Natifs ont dû se former des Européens. C'est avec la classe la moins honnête qu'ils commercent principalement. Ceux-ci s'enivrent avec les Sauvages, les trompent dans leurs achats ; de-là naissent nos querelles avec eux ; de-là la guerre que les *Shawanèses* déclarèrent à la Virginie en 1774, qui fut terminée par le beau discours de *Logan* au Gouverneur *Dunmore*.

Ainsi s'ouvre la route par où doit arriver la seconde & la meilleure classe des Américains, celle des véritables Fonciers, qui compose le gros de notre Nation : respectables par leur industrie, par leur heureuse indépendance, & par cette conquête perpétuelle qu'ils font sur les forêts du Continent, en augmentant la richesse & le commerce de notre Patrie. — Ce beau Pays n'est peuplé que de ceux qui possèdent le sol qu'ils cultivent, Membres du Gouvernement auquel ils obéissent. — Notre distance de l'Europe ajoute encore à notre utilité & à notre importance, comme hommes & comme sujets. — Qu'auroient fait nos pères, s'ils étoient restés sur leur sol originaire ? Ils auroient contribué peut-être à prolonger des convulsions qui l'avoient déjà ébranlé trop long tems.

Mais chaque Européen induſtrieux, tranſporté ici, peut être comparé à un rejetton né au pied d'un grand arbre ; il ne jouit que d'une très-petite portion de sève : qu'il ſoit enlevé du tronc paternel & tranſplanté, il s'accroîtra & portera du fruit. Les Colonies méritent donc bien toute la conſidération de la Mère-Patrie, puiſqu'elles ſont peuplées de ſujets utiles. — Cent familles à peine végétant dans quelque partie de l'Ecoſſe, ſix ans après qu'elles auront été portées ici, cauſeront, par leurs nouveaux travaux, une exportation annuelle de dix mille boiſſeaux de bled, ſi elles ſont induſtrieuſes. C'eſt donc ici que les fainéans peuvent être employés, les inutiles rendus néceſſaires, les pauvres menés à l'aiſance & à la richeſſe. Par-là je ne veux point parler de l'or & de l'argent ; nous n'avons que peu de ces métaux ; je veux dire une eſpèce de richeſſe bien plus durable, des champs défrichés, des beſtiaux, de bonnes maiſons, de bons habits, &c.

Eſt-il donc étonnant que ce Pays préſente tant de charmes, & tente ſi puiſſamment tous les Européens qui y viennent ? Un Voyageur eſt étranger en Europe auſſi-tôt qu'il a quitté les limites de ſon Royaume. Il n'en eſt pas de même ici ; proprement parlant, nous ne connoiſſons point d'étrangers ; car c'eſt ici le Pays de tout le monde :

la grande variété de nos terreins, de nos climats, de nos situations, a quelque chose qui est sûr de plaire à tous, suivant leur goût. — A peine un Européen est-il arrivé, qu'involontairement il ouvre les yeux sur la riante perspective qui s'offre à lui; il retrouve beaucoup des usages de sa Patrie; par-tout il voit l'industrie la plus active; il voit le bonheur & la paix répandus par-tout; il ne voit point de pauvres dont l'apparence & la détresse lui navrent le cœur; presque point de punitions, ni d'exécutions publiques : sans le vouloir, cet Européen s'attache à un Pays où tout lui paroît si aimable.

Quand ce même homme étoit en Angleterre, il n'étoit alors qu'en Angleterre; ici, il marche sur la quatrième partie du Globe; il peut observer les productions du Nord, le fer, les goudrons, les bois de construction, &c. : là, les provisions de l'Irlande, les bœufs, les salaisons, le beurre & les fromages; ici, les grains de l'Egypte; là, l'indigo & le riz de la Chine. Il ne se trouve pas entouré d'une société trop nombreuse, où toutes les places sont occupées; il ne se ressent point de ce conflict perpétuel qui, en Europe, renverse tant de familles. Le champ est vaste parmi nous; il y a de la place pour tout le monde, & il y en aura pendant bien des siècles à venir. — Ce pauvre Européen qui arrive, n'est-il qu'un journalier sobre & industrieux, il n'a be-

soin ni de prendre beaucoup d'informations, ni d'aller bien loin; il trouvera à se louer, ou au mois, ou à l'année : il sera bien nourri, car ici tout le monde vit des meilleurs alimens, & recevra un salaire bien plus considérable qu'en Europe. — Je ne veux cependant pas dire que tous ceux qui viennent ici, y deviennent riches : non; mais ils se procureront une subsistance douce, aisée & décente, pourvu qu'ils soient industrieux : ces avantages ne sont-ils pas suffisans pour des gens qui ne savoient que faire chez eux?

Mais si, jouissant d'un honnête loisir & de l'indépendance, cet Européen veut voyager, par-tout il trouve la plus honnête réception, par-tout une Société sans vaine ostentation, des tables bien garnies sans aucun luxe, des femmes dont la beauté consiste plus dans la propreté & la simple élégance, que dans des ornemens multipliés; partout il pourra participer aux amusemens innocens de nos Sociétés, sans beaucoup de dépenses. — Combien d'Anglois riches & lettrés n'ai-je pas vus préférer ce genre de vie nouveau & charmant pour eux, aux plaisirs bruyans, à la pompe & à la richesse de leurs fêtes & de leurs Opéra!

A peine un Européen est-il arrivé parmi nous, qu'il se fait une révolution singulière dans toutes ses idées : je ne puis vous en décrire les détails, sans devenir peut-être ennuyeux. J'ai observé le

progrès de cette révolution jusques dans les distances ; deux cens milles lui représentoient jadis un espace très-considérable, peut-être l'enceinte de sa Patrie. Chez nous, cette distance n'est presque rien : à peine a-t-il respiré notre air, qu'il commence à former des projets, à concevoir un systême d'occupations, auxquels il n'auroit jamais pensé dans son Pays ; car, en Europe, j'ai ouï dire que le trop-plein des Sociétés étouffe les talens les plus distingués. —— Ici, l'amplitude des choses leur permet d'éclore & de fructifier : voilà comme les Européens deviennent Américains. — Jugez quel changement a dû se faire dans l'imagination d'un pauvre homme, six mois après qu'il a été employé, bien nourri, bien payé, & traité comme un égal ! il se rappelle moins son ancienne servitude & sa dépendance ; son cœur s'enfle & s'élève. Cette première chaleur lui inspire de nouveaux sentimens ; il bénit le moment qui l'a vu arriver ; il regrette même de n'être pas venu plutôt. Et comment n'aimeroit-il pas avec reconnoissance sa Patrie adoptive ! il regarde autour de lui, il voit beaucoup de familles heureuses qui, peu d'années auparavant, étoient aussi pauvres que lui. Cette réflexion l'aiguillonne ; il commence alors à se tracer quelques petits projets : ce sont, hélas ! les premiers qu'il ait jamais eu la liberté de con-

cevoir. S'il eſt ſage, il paſſera ainſi quelques années, occupé à travailler pour les autres; pendant cet intervalle, il acquerra les connoiſſances utiles, l'uſage des outils, l'art d'abattre les arbres, de cultiver la terre : cette conduite lui procurera une bonne réputation; c'eſt l'acquiſition la plus utile qu'il puiſſe faire. Il trouvera des amis; on l'encouragera; il conſultera, il écoutera les avis. Il ſe ſent enfin plus hardi qu'autrefois; il achète un morceau de terre; le peu d'argent qu'il avoit apporté, & tout celui qu'il a gagné, il le donne, & ſe fie au Dieu des ſaiſons pour le paiement du reſte : ſon bon renom lui procure un crédit de pluſieurs années. Il poſsède enfin le contrat d'achat qui lui donne irrévocablement le franc-aleu, & la propriété abſolue de deux cents acres de terre. — Quelle époque dans la vie de cet homme ! il eſt devenu habitant de tel Comté; il a une place de réſidence; il va travailler pour lui-même; bientôt il épouſera une femme induſtrieuſe : telle eſt à-peu-près la marche des pauvres Européens qui arrivent parmi nous. — Cette métamorphoſe a ſur ces hommes de bien puiſſans effets; elle éteint la plupart de leurs anciens préjugés : ils ne voient plus, ils ne jugent plus de même la vie humaine; ils ne ſuppoſent plus qu'il y ait par-tout un ſyſtême d'oppreſſion, ſous lequel les derniers des êtres

doivent gémir en ſilence. La Nature & la Société ſont changées à leurs yeux ; ils ſe ſentent jouir d'un bonheur imprévu, & l'eſpérance ne tarde pas de déployer, à leurs imaginations, le riant tableau d'une proſpérité peut-être exagérée, mais réelle. La plupart d'entr'eux ſont ſaiſis d'une ardeur pour le travail, qu'ils n'avoient jamais reſſentie auparavant ; ils éprouvent cette fierté du Citoyen qui fait reſpecter les Loix, & inſpire la plus vive reconnoiſſance pour un Gouvernement qui ſemble ne s'occuper que de leur bonheur, & bientôt ces hommes, devenus heureux, deviennent auſſi des Colons utiles. — Il ne faut pourtant pas s'imaginer que le même degré de proſpérité devienne le partage de tous ceux qui arrivent ; tous ne le méritent pas également. D'ailleurs, on trouve ici, comme dans le reſte de l'Univers, une foule de caſualités qui, ſans ceſſe, s'oppoſent à notre proſpérité ; des maladies, des accidens imprévus, des pertes, &c. : il eſt cependant rare de voir l'homme ſobre, induſtrieux & perſévérant, ne pas parvenir au ſuccès.

J'en ai vu quelques-uns, & cela n'eſt pas rare, qui ont ceſſé d'être frappés de ces premières idées, ſi douces & ſi riantes ; leur nouvel orgueil, au lieu de les conduire aux champs, ne les a menés qu'à l'oiſiveté ; ils n'ont conſervé que le déſir de la poſſeſſion, & non pas de la jouiſſance ; la pareſſe, ou des ſpéculations folles, ont tari pour

eux la source du bonheur qu'ils pouvoient s'approprier.

En général, la classe la plus sage parmi les émigrans, c'est celle des Allemands; ils commencent toujours par se louer à quelques-uns de leurs riches compatriotes; dans cet apprentissage, ils acquièrent les connoissances nécessaires, ils étudient attentivement l'industrie prospère de ceux avec lesquels ils vivent; cette contemplation leur inspire le désir efficace de marcher sur les mêmes traces. — Cette idée frappante ne les quitte jamais. — Ils s'avanturent, & à force de travail, d'assiduité, d'économie & de persévérance, ils réussissent ordinairement: ils le méritent bien. — Après les Anglois, c'est la Nation qui a été la plus utile à ce Continent, & à la Pensilvanie en particulier.

L'Ecossois & l'Irlandois vivoient peut-être dans leurs Patries aussi misérablement que les premiers; mais ayant été, civilement parlant, plus heureux, l'effet de leur nouvelle situation ne les frappe pas si puissamment. — L'Ecossois est un peuple d'hommes moraux & laborieux; mais leurs femmes n'entendent pas le travail comme les Allemandes, qui souvent deviennent les rivales de leurs maris, & partagent avec eux les travaux les plus pénibles. — Voilà pourquoi ces Germains n'ont rien à craindre que les casualités ordinaires

de la nature, qui en général sont comme un contre trois.

L'Irlandois, je ne sais pourquoi, ne réussit pas si bien ; il aime trop à boire, la boisson le mène aux querelles, il est processif, & bientôt a recours à la chasse qui ruine tout ; il semble d'ailleurs être plus ignorant, que les autres, des affaires rurales. Peut-être la manière dont les terres sont distribuées en Irlande, la nature de leur Gouvernement, le grand nombre de pâturages, empêchent-ils leur industrie d'être exercée. Ce qu'il y a de vrai, est que l'Irlandois ; chez lui, est très-mal logé, qu'il vit peut-être trop de pommes de terre, dont l'abondance le rend paresseux, peut-être que ses gages sont trop foibles, & son *wisky* à trop bon marché.

Il n'est pas possible de faire des observations de cette nature, sans s'exposer à l'erreur ; partout il y a beaucoup d'exceptions, l'Irlandois lui-même est différent de l'Irlandois dans les différentes parties de ce Royaume. Je ne puis vous dire sur quoi sont fondés ces notables variétés.

L'Ecossois, au contraire, n'a qu'une nuance ; toujours industrieux & économe, il ne désire que les occasions de travailler ; aussi sont-ils presque toujours sûrs de réussir.

J'aime beaucoup non-seulement à m'entretenir, mais même à examiner la marche & la conduite

des Emigrans le plus récemment arrivés ; voilà pourquoi je vais visiter les nouveaux Etablissemens. — J'y observe soigneusement les différens progrès des familles qui les composent, les degrés plus ou moins grands de leur industrie & de leurs connoissances, le caractère des hommes, l'économie & l'adresse des femmes ; quelle peinture intéressante pour l'œil d'un Observateur ! quelle différence de nuances dans les modifications de leur industrie, de leurs procédés, de leur méchanisme ! — Le soir, après leurs travaux, je me plais à leur faire raconter l'enchaînement de leurs aventures. Je ne puis vous faire concevoir dans quel état de méditation & de rêverie me mettent le récit de leurs anciens malheurs, les détails de leur ancienne indigence, de ces tems funestes où, en se levant, ils ne savoient d'où viendroit le morceau de pain qui devoit les nourrir. — Souvent plusieurs d'entr'eux ont fini leurs histoires par un transport de reconnoissance vers l'Etre suprême, qui les avoit conduit à travers tant de dangers vers cette nouvelle Terre ; mais toutes les fois que j'ai observé dans ces familles la paresse, la nonchalance & l'inattention, je ne manque jamais de les encourager, & de leur faire les sermons les plus pathétiques, dont le texte est toujours l'activité.

En effet, qui pourroit ne pas s'intéresser à ces

nouveaux compatriotes, échappés à tant de malheurs! quel contraste pour un pauvre Ecossois, après avoir quitté les montagnes stériles du Nord, de se trouver placé sur quelques plantations fertiles d'une de nos Provinces! » Hé bien, mon ami, » disois-je à l'un d'eux, comment cela va-t-il à » présent? Je suis venu de plus de 50 milles » pour vous voir; comment va la coupe des ar- » bres & des buissons, le nettoyement de vos » terres, &c.? Passablement bien, Monsieur; » nous apprenons à nous servir de la hache Amé- » ricaine fort joliment; nous réussirons, avec la » bénédiction du Ciel. — Nous vivons fort bien; » chaque jour nos vaches paissent dans les bois, » & nous donnent tous les soirs le lait dont nous » avons besoin; nos cochons deviennent gras dans » les forêts. — Ah! quel bon Pays; puisse Dieu » le bénir, ainsi que Guillaume Penn. »

Ne vaut-il pas mieux cent fois contempler sous ces humbles toits les premiers essais de la prospérité & de la population future de ces Cantons, l'origine d'une Société naissante, le berceau d'une Ville peut-être, que d'aller à Naples parcourir les ruines de la nature, l'effet des volcans & des tremblemens de terre, & d'examiner dans le cabinet d'un Avocat les monceaux de papiers qui n'ont servi qu'à la ruine d'un grand nombre de familles? — C'est ici, mon ami, c'est parmi nous

seulement qu'on peut reconnoître les voies par lesquelles le monde a été graduellement peuplé ; c'est ici qu'on peut voir par quelles méthodes le marais fangeux a été converti en riantes prairies, le côteau boisé en champs fertiles, l'inutile cascade en moulins qui changent nos grains en farines, nos bois en planches, & nos lins en huiles. Quel plaisir pour le Voyageur un peu sensible, de se dire à lui-même : » j'entends aujourd'hui » la chanson champêtre, je vois les charrues tra» cer des sillons, je contemple de toutes parts » la santé, l'allégresse, & la fraîche prospérité, » où, il y a peu d'années, tout étoit humide, » obscur & boisé, où l'oreille n'étoit frappée » d'aucuns sons agréables, & n'entendoit que les » cris des Sauvages, la chanson nocturne du hibou, » & les sifflemens du serpent. »

L'Angleterre, qui contient aujourd'hui un si grand nombre de superbes Palais, de Châteaux, de Maisons de campagnes, de Canaux de navigation (ces prodiges de l'art) fut jadis comme l'Amérique, marécageuse & couverte de forêts ; ses habitans, aujourd'hui si fameux dans les Arts & dans le Commerce, furent presque nuds, le visage peint à la Sauvage. Si *Jules César* qui conquit Albion pouvoit la revoir aujourd'hui, environnée de ses châteaux mouvans, la plus riche & la plus savante des Nations, que diroit-il ? —

Nous fleurirons, nous prospérerons à notre tour; & il ne nous faudra pas dix-huit siècles.

Que notre postérité sente toute la reconnoissance qu'elle devra à nos travaux, au courage, à la persévérance & au génie des premières générations. — C'est la base & l'unique fondement du système bienfaisant dont elle jouira pendant bien des siècles; notre prospérité étonnera l'Univers, dont les débris viendront accélérer notre marche, en dépit des entraves & des Loix. — Nos déserts immenses, nos terres illimitées, les rivages de nos mers intérieures, les bords de milliers de rivières attendent & recevront le trop-plein des anciennes Sociétés; le génie & les arts, affaissés sous mille poids différens, renaîtront parmi nous, dans toute l'énergie que leur procurera notre nouveau système Social. Ce Continent deviendra le grand foyer, qui, pour le bien de la race, préservera l'essence de la liberté, de la véritable industrie & du bonheur. — Mais que notre prospérité future n'allume ni les alarmes, ni la jalousie de l'Europe. L'enchaînement des choses rendra notre félicité mutuelle à ces deux parties du monde; la destinée semble avoir ordonné que notre force, notre perfection, contribuera plus qu'on ne se l'imagine aujourd'hui, au repos, à la tranquillité & au bonheur de l'humanité entière. — Viennent ces beaux jours!

Je connois plusieurs Ecossois, dernièrement arrivés des Hébrides ; suivant les détails qu'ils m'en ont donné, ces Isles semblent beaucoup plus convenables à la résidence des malfaicteurs, que la Virginie & le Maryland. — Quelle étrange injure notre Mère-Patrie n'a-t-elle pas faite à deux des plus belles Provinces de l'Amérique ? Le Sénat Britannique a, de ce côté-là, bien mal vu les choses ; ce qui étoit proposé comme une punition, est devenu, au contraire, l'époque la plus heureuse pour un grand nombre de ces hommes malheureux ; plusieurs d'entr'eux sont devenus riches. Cessant d'être pressés par la force irrésistible du besoin qui les avoit poussés vers le crime, ils sont devenus industrieux. La paix de ces Cantons, l'abondance qui y règne, la sagesse de nos Loix, les ont rendus des Citoyens précieux & exemplaires. Le Gouvernement Anglois auroit dû, il y a long-tems, acheter l'Isle des *Hébrides*, la plus stérile & la plus froide, après en avoir transporté ici les simples & honnêtes habitans. — Alors ce même Gouvernement auroit dû les remplacer par une Colonie de ses mauvais sujets. — La sévérité du climat, la stérilité du terrein, la mer orageuse qui les environne, les affligeroit, les puniroit assez.

En effet, pourroit-on trouver en Europe un endroit plus propre à venger la Société des injures

qu'elle auroit reçues par la main de ces criminels ? — Plusieurs de ces Isles peuvent être regardées comme l'enfer de la Grande-Bretagne, où ses mauvais sujets devroient être relégués. — Dans peu d'années, la crainte d'être envoyé dans cette région polaire, inspireroit une terreur que ne peut donner leur transportation chez nous; ce n'est point ici un endroit de punition. Si j'étois un pauvre Anglois, dénué de pain & d'espérance, sans la honte qui y est attachée, je me trouverois heureux d'obtenir ainsi mon passage. — En effet, peu importe à un indigent par quelle voie il arrive ici.

J'ai connu un homme qui aborda à New-Yorck tout nud, c'étoit un François, Matelot à bord d'un vaisseau de guerre Anglois; il nagea à terre, il trouva des hommes qui le couvrirent & le nourrirent; il s'établit ensuite dans le comté de *West-chester*, dans un Canton appellé *Mamaraneck*; il s'y maria : il a laissé à sa mort une plantation à chacun de ses quatre enfans. — J'ai connu une autre personne, morte depuis à l'âge de 82 ans; étant âgé de douze ans, ce jeune homme fut pris par les Mohawks sur les frontières du Canada. A peine eut-il séjourné quelque tems à Albany, qu'il fut généreusement racheté par un Hollandois de cette Ville, qui le mit apprentif chez un Tailleur de cette même Ville; il s'établit en-

suite à *New-Town*, sur l'isle Longue : il a laissé un bien considérable, & une nombreuse famille bien établie.

Après qu'un Etranger est arrivé parmi nous, qu'il a été naturalisé & rendu Citoyen, qu'il prête une oreille attentive, qu'il écoute dévotement la voix de notre Patrie ; elle lui dit : » Sois le bien-venu sur mes rivages, Européen » indigent ; bénis le moment qui a découvert à » tes yeux mes montagnes boisées, mes champs » fertiles, mes rivières profondes, mes lacs pois- » sonneux. — Si tu veux travailler, je te don- » nerai la subsistance. — Si tu veux être honnête, » tempérant, actif, je te donnerai des récom- » penses plus étendues : l'aisance, l'abondance, » & la douce liberté. — Je te donnerai des » champs, dont tu tireras ta nourriture, tes » vêtemens, tous tes besoins. — Je te procurerai » un foyer propre & commode où, assis, tu fu- » meras ta pipe avec tranquillité, où tu diras à » tes enfans les moyens qui t'ont conduit à la » prospérité. — Je te donnerai un bon lit, où tu » te reposeras de tes fatigues ; je te confére- » rai en outre toutes les immunités du citoyen » Américain. — Si tu veux élever avec soin tes » enfans, leur apprendre la reconnoissance qu'ils » doivent à Dieu, le Père des Cultivateurs ; le » respect, l'attachement qu'ils doivent à ce Gou-

» vernement,

» vernement, à ce systême bienfaisant, qui a
» rassemblé sur cette nouvelle terre tant de fa-
» milles devenues heureuses : je prendrai soin
» d'eux après sa mort. — Cette consolante per-
» spective n'est-elle pas pour l'honnête homme
» l'objet le plus doux qui puisse le flatter, le
» plus puissant qui agisse sur son ame, le der-
» nier vœu qu'elle adresse à l'Etre suprême au
» moment de la mort ? — Vas-donc, travailles,
» laboures & semes ; tu recueilleras, & recueil-
» leras en paix, sans autres redevances que ce
» que je te demanderai. — Tu peux compter
» sur le bonheur, si tu continue d'être juste,
« reconnoissant & sage. »

Adieu, St. John.

LETTRE

Ecrite par F-IS, AB-Y, Irlandois, Colon de l'Etablissement de Ce-y- V-y.

17 Septembre 1778.

JE ne suis qu'un pauvre Colon ; je ne jouis d'aucun poids ni d'aucune conséquence : le hazard me fixa sur le sol que j'habite, il y a dix-huit ans : j'y vins d'*Irlande*, pour éviter l'oisiveté & la pauvreté. Je me les rappelle encore ces jours d'avi-

lissement; je demandois du travail aux Seigneurs du Canton, & rarement ils m'écoutoient : eh! à quoi aboutissoit-il, ce travail, quand ils daignoient m'en donner? Les grands propriétaires convertissoient leurs domaines en pâturages, & en chassoient sans pitié les pauvres locataires qui y avoient leurs cabanes : me voyant *proscrit* par les hommes & les élémens, je m'expatriai; que dis-je? je n'avois point de patrie, & je suis venu ici en chercher une : elle m'a adopté. J'y ai versé les sueurs du travail : j'y ai senti l'aiguillon de l'industrie, j'y ai appris la culture des champs, j'y ai connu les moissons. J'ai appelé la raison au secours de mes projets : *en Irlande*, je n'avois que de l'instinct; ici j'ai pensé, j'ai réfléchi. Je me suis abstenu du fusil & de la bouteille, par la crainte de préférer la chasse au labourage & l'ivresse au travail : j'ai nettoyé plus de cent âcres de terre; j'ai planté un verger considérable, & je possédois une belle prairie : déjà je commençois à former des projets pour l'établissement de mes enfans. J'étois physiquement heureux, puisque j'étois sain & laborieux : quant à mon bonheur moral, je le renouvelois tous les jours par le souvenir de mon premier état, dont l'idée doubloit, pour ainsi dire, les délices de mon cœur; & cet objet de comparaison faisoit toujours la douce méditation, qui suivoit les prières ferventes & pures

que j'adressois à l'Etre Suprême : la guerre est venue. . . . . . . Mais, situé où je suis, ai-je dû la craindre ? & ses calamités pouvoient-elles m'atteindre ? » Que l'ambition, (me disois-je aux pre-
» miers bruits de cette guerre,) que l'ambition &
» la tyrannie fassent luire leur fer meurtrier, &
» tonnent sur nos rivages ; l'éloignement de nos
» retraites, l'étendue impénétrable de nos bois,
» la pauvreté de ces frontières, tout doit nous
» mettre à couvert des fureurs monarchiques.
» L'Angleterre, (disois-je encore,) qui connoît si
» bien l'Irlande, n'a point de cartes assez exactes
» de ces Provinces, pour deviner que soixante-treize
» familles vivent depuis plusieurs années sur la
» Creek de ***. « Vains raisonnemens, inutiles espérances ! les tyrans ont armé contre nous les habitans de ces mêmes bois, les Ministres de la Grande-Bretagne leur ont fait dire : » Allez,
» détruisez, renversez, brûlez tout ce que les
» blancs possèdent sur les frontières : ce sont des
» *enfans maudits*, qui rejettent le *lait de leur*
» *père*, (1) & qui par une ingratitude criminelle,
» & une indépendance punissable, ont voulu se
» soustraire à la main paternelle du grand Roi,
» du Roi qui commande à votre Pays ainsi qu'à
» l'Océan. . . . . « Hélas ! je me croyois libre, &

(1) Expression Sauvage.

voilà des chaînes ! que ferai-je ? où irai-je ? Je n'ai des amis que parmi mes voisins, & ils sont aussi malheureux que moi. Dois-je errer de toits en toits, suivi d'une famille affamée ? Irai-je promener notre pauvreté & notre disette de maisons en maisons ? Mais, l'hospitalité & l'abondance n'y sont plus : non.... Après les plus tristes délibérations, voici le projet que j'ai formé, & les raisonnemens que je me suis faits : — La préservation de nous-mêmes est le premier des préceptes, c'est un sentiment supérieur, même aux opinions les plus chères ; la conduite la plus sage & la mieux adaptée à un simple Colon comme moi, est de se prêter aux tems & aux circonstances dans lesquelles il se trouve : à tous les maux qui m'environnent, il me faut un remède qui leur soit égal en vertu. Situé comme je le suis, quel parti prendrai-je qui ne déplaise point à mes compatriotes, & qui puisse en même-tems sauver ma famille de la destruction prochaine qui la menace ? Si j'étois sûr de les soustraire à l'orage, & de leur acheter, par le sacrifice de ma vie, le pain du travail & de l'industrie que je leur procurois auparavant, j'en atteste le Ciel, je la donnerois volontiers, cette vie, puisque ce n'est que pour eux que je voudrois vivre & travailler ; pour eux que j'ai amené dans cette misérable existence. — Notre Société, dans son état actuel, ressem-

ble à une grande arche renversée jusques dans ses fondemens, sans que je puisse reconnoître dans ses débris la place particulière que j'y occupois moi-même : aujourd'hui que tout est épars & divisé, je ne puis donc être rien, jusqu'au moment où le sort me placera dans une nouvelle arche Américaine. — Je la vois à une distance considérable, il est vrai, elle est environnée d'une multitude de dangers, mais toujours m'est-il possible d'y parvenir ; puisque je ne serai plus Membre de l'ancienne Société actuellement détruite, avec ardeur je me prépare à le devenir d'une autre, moins brillante à la vérité, mais aussi plus voisine de la Nature, moins embarrassée de Loix contradictoires & volumineuses, de Coutumes, de préjugés qui asservissent au lieu de protéger, qui demandent à l'homme plus de sacrifices qu'il n'en devroit peut-être faire. Devinez-vous, mon ami, le chemin nouveau que je me suis tracé ? c'est celui qui mène aux grandes forêts de la Nature, où éloignés du voisinage des Européens, les habitans de ce Canton vivent avec plus de décence, plus d'abondance, plus de paix & de bonheur que vous ne vous l'imaginez ; quelques préjugés, la force de peu de Coutumes simples & utiles, leur procurent toutes les ressources nécessaires, & forment un système social suffisamment organisé pour remplir tous les besoins premiers de l'homme chasseur, & pour

le rendre tel qu'il doit être dans les forêts de l'Amérique. C'est une Société que vous connoissez peu ; remarquable, quoiqu'uniquement fondée sur l'instinct, elle paroît bien mieux établie que les nôtres, & donne à ceux qui la connoissent, un attrait qu'ils n'oublient jamais. C'est-là que j'ai résolu de me transporter ; projet hardi & singulier, me direz-vous ! n'importe, je veux rompre mes anciennes liaisons, pour en contracter de nouvelles avec une espèce d'hommes que la Nature a distinguée des Européens par tant de traits particuliers: mais comme le bonheur de ma famille est le seul objet de mes plus ardens désirs ; il m'importe peu de connoître d'avance la carte du pays que nous habiterons, pourvu que nous soyons réunis. Les calamités qui nous arriveront nous paroîtront moins dures, si nous pouvons les partager également. Notre affection réciproque dans cette nouvelle transmigration, deviendra le lien de notre nouvelle Société, & nous procurera tout le plaisir qu'on peut attendre sur un sol étranger. — Les allarmes perpétuelles auxquelles nous avons été exposés depuis long-tems, m'ont rendu la vie plus indifférente qu'auparavant ; j'ai oublié presque jusqu'au nom de paix & de tranquillité. — Je sais ce que je dois à ma Patrie ; mais je sais aussi ce que je dois à la Nature ; le rang que j'occupe dans ma Société, me donne le droit de

m'abandonner à mon choix. Je n'ai jamais été revêtu d'aucune commiſſion ; tout ce que j'ai fait de mieux, vous le ſavez, c'eſt d'avoir fait naître les moiſſons ſur cent acres de terre ; entrepriſe qui a employé bien des années de ma vie ! Je n'ai jamais ſenti le poignard de l'ambition ni le venin de l'envie. Je n'ai jamais formé d'autres déſirs, je n'ai jamais cherché à jouir que du bien-être qui étoit le fruit de l'induſtrie réunie de toute ma famille. Tous mes vœux ſe réduiſoient à reſter chez moi, heureux & tranquille, occupé du ſoin de cultiver ma terre, d'en acquérir pour mes enfans, de leur procurer les moyens de s'y établir convenablement, & d'y gagner une ſubſiſtance ſuffiſante & honnête, comme je l'avois fait avant eux. — Faut-il donc que j'abandonne ces rians côteaux, ces douces prairies, cet immenſe verger où j'ai tant de fois entendu les chanſons matineuſes de nos oiſeaux Américains ? Cette maiſon humble, mais décente ; petite, mais commode, dont je vous ai envoyé le plan ? Faut-il que j'abandonne mes avenues d'acacia, mon jardin, mes deux granges, l'ouvrage de mes mains, & de tant d'années d'induſtrie ? Jugez, mon ami, jugez de mon affliction, lorſque je compare cette ancienne ſituation de paix & de bonheur, à celle où je me trouve. Les ſcènes riantes dont je repaiſſois mon imagination, & qui enfloient mon

cœur paternel, ne ſont plus qu'un rêve agréable; auquel ont ſuccédé les circonſtances les plus fâcheuſes. Après avoir dormi ſous nos propres toits, nous allons devenir errans & fugitifs; de riches, nous allons devenir pauvres; de la certitude de ſubſiſtance dans laquelle nous vivions, nous allons être plongés dans la dépendance cruelle des circonſtances & du hazard, au milieu des forêts que nous allons traverſer, par des chemins nouveaux & inconnus. Ah! pourquoi ſuis-je né dans cette période terrible, où je vois échapper dans l'adverſité d'un jour, toute la félicité de ma vie? Pourquoi mon triſte ſort veut-il que je contraſte l'obſcure atmoſphère qui m'environne, avec le ſoleil tranquille & luiſant de ma jeuneſſe? Ah, vertu! eſt-ce-là la récompenſe que tu donnes à ceux qui ont obéi à tes préceptes? Tu n'es qu'une chimère impuiſſante & timide, qui s'envole aux premières menaces de l'ambition, ton puiſſant adverſaire. — Déjà il me ſemble entendre les accens terribles d'une multitude de pauvres, mais vertueux individus, qui périſſent ſous le fléau de la guerre, comme l'herbe tombe devant les Faucheurs. Toute ma vie j'ai aſſiſté le peu d'infortunés que j'ai connus; je n'ai ceſſé d'encourager les induſtrieux; ma maiſon fut toujours ouverte aux Voyageurs. — Oui, j'oſe le dire, l'on ne compoſeroit pas un jour, du tems que j'ai été oiſif

depuis que je ſuis ici. Eloigné comme je le ſuis d'Egliſes, de maiſons, de culte & d'écoles; j'ai été le Paſteur de ma famille, leur Apôtre, leur maître & leur exemple. Je leur ai appris auſſi bien que je l'ai pu, la reconnoiſſance qu'ils devoient au Dieu des moiſſons, & leurs devoirs envers leurs voiſins. J'ai été un ſujet utile par mon travail; j'ai toujours fidèlement obéi aux Loix que j'ai tâché de faire obſerver aux autres. (1) Je puis dire que jamais père n'a plus tendrement aimé ſes enfans que je n'ai aimé les miens, & cependant, ô Providence que je n'oſe accuſer d'injuſtice, nous périſſons! nous périſſons comme des bêtes ſauvages enfermées dans un cercle de feu! (2)

Oui, j'embraſſe avec plaiſir ce projet qui me ſemble une inſpiration divine: nuit & jour il ſe préſente à mon eſprit, & j'en ai ſoigneuſement examiné toutes les conſéquences futures. Je ſais que nous allons vivre ſans ſel, ſans épices, ſans linge & peut-être ſans vêtemens. Je ſais qu'il faut apprendre l'art de la chaſſe, nous conformer aux mœurs de nos compatriotes, adopter un langage nouveau, & trouver enfin quelques remè-

(1) Il avoit été Juge de Paix.

(2) Méthode dont ſe ſervent les Naturels pour prendre leur gibier.

des aux dangers presque inévitables de l'éducation que mes deux enfans pourront recevoir. Mais, peut-être que la plupart de ces changemens me, paroissent plus terribles, lorsque je les considère dans une perspective encore éloignée, que lorsqu'il nous seront devenus plus familiers par la pratique. En effet, que cela nous peut-il faire ? Quelle différence y a-t-il entre du bœuf rôti & de la viande de cerf fumée ? qu'importe au bonheur, pourvu que nous jouissions de la santé, d'être vêtus d'habits bien filés, bien teints, ou de bonnes peaux de castor ; de coucher sur des lits de plumes, ou sur une peau d'ours ; tout devient aisé par l'habitude. Mais la difficulté du langage, les mauvaises conséquences qui peuvent naître de l'ivresse de nos nouveaux Hôtes ; le danger de livrer mes plus jeunes enfans à l'infection, ou plutôt au charme singulièrement puissant de l'éducation Sauvage : voilà les seules considérations qui m'arrêtent & m'effrayent. Ne vous êtes-vous jamais informé de ce que je vais vous dire ? n'avez-vous jamais su, pourquoi des enfans Européens adoptés par les Sauvages, ont conservé toute leur vie (après même leur échange,) les mœurs & les coutumes adoptives de ces Sauvages, & sur-tout une prédilection irrésistible pour la vie errante ? J'ai connu plusieurs familles désolées, dont les enfans avoient été enlevés dans la dernière guerre, qui, au retour

de la paix, furent aux Villages Sauvages où ils savoient que ces enfans avoient été menés en captivité. Mais quel fut leur chagrin, & quelle fut leur surprise? Ils les trouvèrent si parfaitement métamorphosés, que la plupart ne reconnurent plus leurs parens, & ceux dont l'âge plus avancé leur en retraçoit encore les traits, refusèrent absolument de les suivre, & se réfugièrent sous la protection de leurs nouveaux amis, pour se soustraire aux effusions de l'amour paternel. J'en connois qui depuis leur retour ne cessent encore de gémir sur la perte qu'ils ont faite, & n'en parlent jamais sans verser des larmes de douleur. Je dis plus, ces mêmes goûts ont séduit des personnes d'un âge avancé. — Dans le Village de **, où je me propose de résider, j'ai connu, il y a à-peu-près quinze ans, un Suédois & un François, dont l'histoire, si j'avois le tems de vous la raconter, vous paroîtroit touchante. Ils avoient l'un & l'autre au moins trente ans quand ils furent faits prisonniers : heureusement ils échappèrent au supplice qui les attendoit par l'adoption de deux femmes Sauvages qu'ils furent obligés d'épouser : vingt mois après ils reçurent de leurs amis une somme d'argent pour leur rançon; les Sauvages, leurs anciens maîtres, devenus leurs amis, loin de les considérer comme captifs, leur dirent, qu'ils étoient aussi libres

qu'eux ; que depuis long-tems ils avoient chassé avec eux & participé, comme Membres de la Société, à toutes les immunités du Village, & qu'ils avoient par conséquent le choix de les quitter ou de rester. Ils prirent le dernier parti. » Où » irons nous, dirent-ils, pour être plus libres que » nous le sommes ici ? Nous étions Soldats avant » notre captivité, & que deviendrions-nous à » notre retour ? Tandis que nous n'avons plus de » chaîne, irons-nous rentrer dans l'esclavage » pour six sols par jour ? Ici nous vivons bien & » avec peu de travail ; nous ne connoissons plus » cette foule de soins & de désirs perpétuels, » que font naître des besoins qui se renouvellent » chaque jour ; nous nous souvenons trop en» core de ces sollicitudes affligeantes que nous » avons tant de fois essuyées ; de ses craintes de » châtiment ; châtiment souvent terrible, cruel » & destructeur de l'espèce humaine, de ce res» pect éternel que nous devions à tout le monde, » de cette gradation de supérieurs qui ne finit » point, de cette contraction perpétuelle de vo» lonté qui nous empêche à chaque minute de » parler ou d'agir. Eh ! qu'il est dur de ressentir » cette foule de mouvemens intérieurs qu'une » contradiction perpétuelle étouffe ! Ici nous som» mes véritablement hommes, la terre que nous » habitons est fertile au-de-là de nos besoins ;

» nos rivières font fécondes en poiffon, nos bois
» abondent en gibier; enfin, un pays où nous
» fommes libres, tranquilles & heureux, doit être
» notre patrie, & nous n'en voulons point d'au-
» tre. « Telles font en racourci les reflexions qui leur firent préférer la vie fauvage à celle qu'ils auroient pu fe procurer. Genre de vie dont vous femblez cependant entretenir une opinion fi effrayante. Il y a donc dans leur fyftême focial quelque chofe de finguliérement captivant, quelque chofe de fupérieur aux charmes de nos mœurs & de nos coutumes, puifque des milliers d'Européens font devenus volontairement Sauvages, & que depuis la découverte de l'Amérique, nous n'avons pas un feul exemple qu'aucun de ces *Aborigènes* ait par goût & par choix adopté nos Loix & nos ufages? On y trouve donc quelque chofe de plus conforme aux inclinations naturelles que dans la Société améliorée, au milieu de laquelle nous vivons, & que vainement peut-être nous croyons fupérieure à tout autre. Ce que j'avance fera bien moins prouvé par mes raifonnemens, que par ce grand nombre d'enfans, de jeunes gens, d'hommes & de femmes qui, dans un efpace de tems très-court, font devenus invinciblement attachés à ce nouveau genre de vie. En effet, prenez un jeune Sauvage, donnez-lui la meilleur éducation Européenne qu'il foit poffible, accablez-le de

bontés, de présens, de richesses même, je soutiens qu'il conservera toujours une inclination pour ses bois, & qu'arrivé au terme de la vie où il pourra prendre des informations & un parti, vous le verrez, volontairement & avec joie, tout abandonner pour retourner au village, y coucher sur la natte de ses pères.

Un volume ne suffiroit pas pour vous apprendre tout ce que j'ai vu, tous les faits publics de ces métamorphoses d'Européens en Aborigènes. Informez-vous de la réponse que la Garnison d'*Oswego* (prise en 1756 par le Marquis de Montcalm) fit au Général *Pierre Schuyler*, après avoir été répartie dans les différens villages Sauvages du Canada? La plus grande partie s'y établit. Il y a quelques années que M.** reçut d'un vieillard des Aborigènes un enfant de neuf ans, qui étoit son petit-fils. Il prit de cet enfant les mêmes soins, il eut pour lui la même attention que s'il eût été son propre fils, par respect pour la mémoire du grand-père, qui étoit mort dans sa maison : l'intention de M.** étoit de lui faire apprendre un métier aisé & facile. Un jour, lorsque toute la famille étoit dans les bois à faire (comme cela se pratique annuellement) leur sucre d'érable, il disparut soudainement, & ce ne fut que dix-sept mois après, que M.** apprit qu'il étoit allé au village de *Bald-Eagle*, sur une des branches Occidentales de la

rivière de Susquehannah, où il avoit fixé sa demeure.... Disons ce que nous voudrons de ces gens-là, de leurs organes inférieurs, ou de leur manque de barbe, c'est une race forte & bien faite. Nous avons beau les mépriser, ils nous méprisent encore bien plus souverainement, & ils ont peut-être raison : nous nous appelons des Hommes vertueux, habiles, savans, &c. Hélas! quelles idées peuvent-ils avoir de nos sublimes Loix, de nos Facultés supérieures? Dans presque toutes les Provinces, nous n'avons droit d'y être connus que comme des *bandits*, sans foi & sans loi. Partout on les a trompés; par-tout nous nous sommes montrés; en fait d'honnêteté, bien inférieurs à eux. On a voulu leur prêcher une Religion, Sainte à la vérité, mais que nous démentons à chaque moment pour la plus petite cause. Ils ne voyent parmi nous que dissentions & procès, quand ils nous observent individuellement. Quand ils nous examinent nationalement, ils nous appellent des méchans & des voleurs. — Observez-les, dans leurs Villages, vous les verrez vivre en paix, sans Temples, sans Prêtres, sans Loix écrites & sans Rois. — Ils sont nos supérieurs dans plusieurs branches d'industrie, & sont plus heureux que nous, puisqu'ils ont moins de besoins. Sans entrer, avec vous, dans de plus longs détails, finissons ces observations imparfaites, en prouvant ce que j'ai

avancé. — Voyez-les parler à un Général, ou à un Gouverneur, qui est tout ce que nous avons de plus élevé parmi nous; examinez cette audace mâle. — Ils leur parlent avec la même contenance qu'ils parleroient à un de nous. Insensibles à tout ce que nous appelons pouvoir, dédaignant tout ce que nous appelons pompe & grandeur, choses dont toutes les explications possibles ne peuvent leur donner aucune idée, & dont ils ne veulent pas même s'instruire; ils vivent sans soucis & sans chagrins; ils dorment au pied d'un arbre, seuls, & au milieu des forêts, aussi tranquilles que dans leurs cabanes de bouleau. Ils prennent la vie telle qu'elle est; ils en supportent toutes les peines & toutes les aspérités, avec la patience la plus étonnante. Ils souffrent sans se plaindre; ils meurent sans terreur & sans inquiétude, ni pour ce qu'ils ont fait, ni pour leur sort futur. Quel est le systême de Philosophie qui nous a jamais procuré tant de qualités nécessaires? Ils sont certainement moins éloignés que nous de la grande souche originelle. Ils sont plus près de la Nature, dont ils sont l'immédiate progéniture; car c'est dans nos bois qu'il faut voir ses enfans, & y contempler ses habitans primitifs tels qu'ils sont sortis de ses mains.

Je l'ai enfin résolu, ... ou je périrai dans l'essai, ou je réussirai: &, après tout, ne vaut-il pas mieux périr tous ensemble dans un moment malheureux

&

& terminer la tragédie, que de languir dans la perplexité, & voir toutes nos espérances se passer & se flétrir? Je ne me flatte pas de jouir dans le Village de * *, d'un bonheur parfait, il s'en faut bien. Oui : j'entrevois dans la nouvelle existence que je me prépare, un grand mêlange de mal. Eh! dans quel parage irons-nous habiter où il ne s'en trouve pas? Je l'avoue, quelquefois je me perds dans l'étendue de mes rêveries, ainsi que dans les ramifications de cette nouvelle métamorphose. Des accidens imprévus arriveront sans doute, pour augmenter mon malheur; mais je les surmonterai, je l'espère, car il n'est rien que je ne puisse ou vaincre ou souffrir pour notre bien commun. Je sens combien il est plus facile, dans la chaleur de mon cœur paternel, de former la théorie de ma conduite future, qu'il ne le sera d'observer tous les détails de la pratique. Je sais ce que je dois attendre de la Nature, des accidens, de nos constitution, des saisons, de cette grande combinaison de circonstances, qui viennent perpétuellement assaillir les hommes, qui nous mènent aux maladies, à la pauvreté, &c. mais que sais-je? peut-être trouverai-je dans ma nouvelle situation quelques nouvelles causes de prospérité non attendue. Quel est l'homme assez présomptueux pour prévoir tout le bien, & assez téméraire pour prévoir tout le mal qui couvre le

ſentier de nos vies ? C'en eſt fait, je pars dans peu de jours; — mais ce ne ſera point ſans avoir réfléchi bien des fois ſur le parti que je vais prendre, & le changement que je vais éprouver : pardonnez mes répétitions, mes réflexions puériles; elles proviennent de l'exubérance de mon cœur, d'un cœur agité qui ne connoît d'autre ſoulagemens que celui de parler à ſon ami. L'action de m'entretenir avec vous, ſemble déjà diminuer le poids de mes peines, & raffraîchit mon eſprit. Ceci eſt d'ailleurs le dernier détail que vous recevrez de moi : c'eſt pourquoi je voudrois tout vous dire; quoiqu'à peine ſais-je comment m'exprimer. Ah ! ſi dans ces momens cruels, dont je ſuis aſſailli quelquefois, dans ces momens d'angoiſſe, je pouvois intuitivement vous repréſenter cette foule de penſées, de ſenſations, qui agitent mon eſprit & mon cœur, c'eſt alors que vous auriez raiſon d'être ſurpris de ces détails, & de douter même de leur poſſibilité. — Hélas ! nous rencontrerons-nous jamais ? aurons-nous jamais ce bonheur ? & dans quel endroit ? Sera-ce en Europe ? ..... Non; je ne quitterai point ce malheureux Continent. Sera-ce dans le Village de * * ? — Et pourquoi n'y viendriez-vous pas à la Paix ? Vous y verrez le premier ami que vous ayiez jamais eu *ſous le Bouleau ;* (1) nos anciennes

(1) Cabanne d'Ecorce.

liaiſons, le grand ſacrifice que je vais faire, les leçons que l'adverſité de ma vie nouvelle me donneront, l'expérience nouvelle que j'acquerrai, ſeront, ſans doute, des motifs ſuffiſans pour nous réunir. Ne peut-on pas paſſer les mers pour s'inſtruire, pour voir ce monde nouveau devenu ſi intéreſſant à l'ancien, pour y voir un ami enfin? — Si ma deſtinée veut que je demeure quelques années dans ma nouvelle Patrie, & que j'y termine ma carrière, j'eſpère changer un peu les Coutumes de mes nouveaux Compatriotes. J'y réuſſirois, j'en ſuis sûr, ſi je pouvois y introduire quelques autres familles, qui déſiraſſent, comme moi, d'y venir éviter les fureurs d'un orage dont les vagues impétueuſes ébranleront pendant bien des années nos rivages étendus. — Peut-être repoſſéderai-je ma maiſon, ſi elle n'eſt pas brûlée; mais à quoi reſſemblera ma plantation, & tous les ornemens que j'y ai faits? A moitié ruinée, ſans doute, mutilée par l'abandon, les pluies & les vents.... Ah! je ne me flatte point à préſent de ce retour. Je regarde comme perdu toute ce que je laiſſe derrière moi; ſi jamais je le repoſſéde, je le regarderai comme un don, comme une récompenſe de mon courage & de ma bonne conduite. Quel regrets amers! Ah! mon ami! ſavez vous ce qu'il en coûte pour quitter une maiſon que l'on a preſque bâtie ſoi-même? Oui, peut-être ne reverrai-je jamais ces

champs que j'ai nettoyés, ces arbres que j'ai plantés; peut-être tout cela sera-t-il donné à quelqu'Ecossois, qui n'aura d'autre mérite que celui d'avoir versé notre sang au nom du Roi. Et ces prairies qui, pendant ma jeunesse, n'étoient qu'un marais fangeux & obscur, converties, par ma seule industrie, en un beau tapis verd, faut-il que je les abandonne aussi! Si dans l'Europe il est digne de louanges d'être attaché aux biens paternels, combien plus naturel, combien plus fort n'est pas cet attachement pour nous Américains, qui sommes les créateurs, les fondateurs de nos terres? — Car quoique l'on possède des fermes en Europe, la relation n'est pas si intime entre les champs & les propriétaires, qui n'ont pas, comme nous, versé des sueurs pour les rendre fertiles.

En vous racontant la longue liste de mes regrets, pourrois-je oublier les principales réflexions que je fais tous les jours? — Quand je vois, autour de ma table, mes enfans tous unis par les liens de la plus étroite affection, ce spectacle fait germer dans mon cœur une foule de sensations tumultueuses... Hélas! il faut être père & mari pour les sentir & les décrire. — Je me dis à moi-même: Peut-être dans peu de tems verrai-je ma femme & mes enfans dans la détresse; peut-être n'auront-ils pas le courage de se voir sans pain, poursuivis par les maladies, la disette, la *pénurie* ren-

due plus dure encore par le ſouvenir de nos anciens jours de bonheur & de ſaciété. —— Je me repréſente déjà ſous le *bouléau*, aſſis ſur ma peau d'ours, environné de ma famille anciennement heureuſe, & actuellement triſte & dénuée de tout.... Puis-je contempler de pareilles images ſans frémir? Mais, quoi qu'il en puiſſe arriver, il faut partir, & je ſupplie l'Etre Suprême de me donner tout le courage dont j'ai beſoin, la perſévérance néceſſaire pour conduire la frêle barque qui doit bientôt contenir tout ce que j'ai de plus précieux dans le monde, & pour la gouverner heureuſement, à travers tant de dangers, dans un havre tranquille. Quand j'y ſerai une fois arrivé, puiſſe le même Ciel me donner aſſez de vertu & de conduite pour devenir un guide plus sûr, un exemple plus frappant à ma nombreuſe famille, dans la nouvelle carrière qu'elle va parcourir!

J'ai vu avec plaiſir que tous les moyens dont la Grande-Bretagne s'eſt ſervi juſqu'ici pour armer contre nous les Nations limitrophes, ont été vains & ſans exécution; elles ne veulent point prendre la hache contre un Peuple qui ne leur a fait aucun mal. L'Angleterre n'a, juſqu'ici, pu émouvoir les paſſions qui déterminent ces gens à la guerre; ils n'ont contre nous aucun motif de vengeance, motifs qui, ſeuls, peuvent les animer

à répandre du ſang, &, en cela même, ils ſont infiniment ſupérieurs aux Européens. Ils n'entendent rien à la nature de nos diſputes; ils n'ont point d'idées d'une révolution comme celle-ci. Une guerre inteſtine dans la même Tribu, eſt un évènement qu'ils ne connoiſſent pas, même par tradition; ils ſavent bien que trop long-tems ils ont été les dupes des Européens & leurs victimes, en s'armant tantôt contre les uns, tantôt contre les autres; car c'eſt ainſi que s'y prennent les Européens par-tout où ils vont s'établir : ils y portent le germe de leur guerre, & arment les Naturels. Les Nations Confédérées nous regardent comme frères, étant nés ſur la même terre; & quoiqu'ils n'aient nulle raiſon de nous aimer, rien cependant, juſqu'ici, n'a pu les exciter à verſer notre ſang. Quelques centaines de vagabonds raſſemblés par Brandt (1), auquel le Roi a donné une commiſſion expreſſe, mêlés avec autant d'hommes blancs, encore plus barbares que ces premiers, commandés par Butler (2), forment ce Corps d'aſſaſſins & de conflagrateurs, qui ont fait tant de ravages depuis le lac *Champlain* juſqu'aux ſources de la belle rivière *Oyio*.

Dans ma jeuneſſe, je commerçois avec le vil-

(1) Brandt, Mohawk de naiſſance.

(2) Butler, Officier Anglois né parmi les Sauvages.

lage de **, ſous la conduite de mon oncle : la juſtice & l'équité furent heureuſement la baſe de ma conduite. Les principaux habitans de cet endroit s'en reſſouviennent bien encore, heureux par leur ſituation qui les éloigne du voiſinage dangereux des hommes blancs. Le printems paſſé, j'y envoyai un homme de confiance pour leur communiquer mon projet. Il en eſt revenu il n'y a pas long-tems, après une abſence d'onze ſemaines; il m'a apporté un cordon de coquillages blancs, *wampun*, comme un témoignage que *** (ce Chef ſi bien connu) veut bien me donner la moitié de ſa cabane, juſqu'à ce que j'aie eu le tems d'en bâtir une. Ce même Chef m'a fait dire encore qu'ils poſsèdent des terres en abondance, dont ils ne ſont point auſſi avides & auſſi jaloux que les Européens; que nous en cultiverons autant que nous voudrons; qu'avant notre première récolte, il nous fournira tout le *bled d'Inde* & la *viande fumée* dont nous aurons beſoin; que le meilleur poiſſon abonde dans les eaux du ***, & qu'enfin le Village auquel il a communiqué ma propoſition, agréera que nous devenions leurs compatriotes.

Je n'ai pas encore communiqué à ma femme toutes ces bonnes nouvelles, & je tremble qu'elle ne refuſe d'y venir; le ſeul motif de cette crainte eſt l'extrême attachement qu'elle a pour ſes pa-

rens : mais je me flatte pourtant de pouvoir la perſuader & la convaincre. Je vous expliquerois volontiers de quels moyens je compte me ſervir pour tranſporter ma famille à une ſi grande diſtance, ſi ces détails n'étoient pas inintelligibles pour quiconque ne connoît pas ſuffiſamment la Géographie de notre Pays. Qu'il vous ſuffiſe donc de ſavoir qu'après avoir traverſé vingt-trois milles de bois, je pourrois faire le reſte du chemin par eau, à deux portages près, & qu'une fois embarqué, j'examinerois peu ſi la diſtance eſt de deux cents ou de trois cents milles. Nous n'emporterons avec nous que le néceſſaire, nous repoſant, pour l'avenir, ſur les pelleteries que nous pourrons attraper; car ſi nous allions nous embarraſſer de trop de bagage, nous ne pourrions jamais parvenir juſqu'aux eaux de **, qui eſt la partie de notre voyage la plus difficile & la plus dangereuſe. Voici ce qu'avant mon départ, je me propoſe de dire à mes Nègres : » Au nom de Dieu » ſoyez libres, mes enfans; je vous remercie de » vos ſervices paſſés; allez, & ſoyez, pour l'avenir, auſſi libres que moi, qui fus votre Maître » ou plutôt votre ancien ami, votre ancien compagnon d'induſtrie; travaillez pour vous-mêmes, » & ſoyez sûrs qu'avec l'amour de la ſobriété & » du travail, vous jouirez d'une ſubſiſtance honnête. « C'eſt ainſi que je leur ferai mes der-

niers adieux, en les abandonnant aux ſeules Loix de leur propre volonté, & aux ſoins d'une Providence qui ſera peut-être moins cruelle pour eux que pour leur Maître. Je n'oublierai pas toutefois de leur laiſſer leur manumiſſion ſignée & ſcellée, pour mettre leur liberté à l'abri de tout doute & de toute pourſuite. Mais que diront mes compatriotes, inſtruits de mon départ ? Ah ! s'ils alloient s'imaginer que je ſuis allé joindre nos ennemis, ces incendiaires de notre Patrie, ces meurtriers de nos frontières ! Penſée abominable, vous n'entrerez jamais ſans doute dans l'eſprit de mes frères ! & pour les mettre dans le cas de me rendre juſtice, je vais écrire une Lettre à * *, à deſſein de l'informer de ma retraite dans les bois, & des raiſons qui m'y ont déterminé. J'y ſerai accompagné de l'homme que j'ai envoyé au village de * *; il a été coureur de bois pendant pluſieurs années; il parle très-bien la Langue Sauvage, & deviendra pour moi un homme très-utile.

Conſidérez-moi donc, mon cher ami, comme ſi j'étois déjà Membre du village de * *; ne tremblez pas pour votre ami : je connois ſi bien les mœurs & les uſages de cette bonne eſpèce humaine, que je ne redoute rien de leur accueil. Je m'abandonne à leur diſcrétion, & me repoſe ſur l'efficacité de leur hoſpitalité avec plus de confiance, que ſur tous les contrats ſignés & ſcellés

de l'Europe. Permettez que je vous donne une esquiſſe de ma conduite future. — Auſſi-tôt après mon arrivée, je me propoſe de bâtir, ſur le terrein qu'on m'aſſignera, une cabane conforme à celle des autres, afin d'éviter les dangers de la ſingularité & de la raillerie (quoique les Sauvages en connoiſſent peu l'uſage). Je ferai enſorte que toute ma famille devienne la famille adoptive des habitans du village de * *. Suivant leur uſage, nous recevrons tous des noms par leſquels nous ſerons toujours appelés. Les plus jeunes de mes enfans apprendront à nager, & à ſe ſervir de l'arc & de la flèche, afin qu'ils ne ſoient pas mépriſés des Sauvages de leur âge. Quant à nous, ſi nous ne voulons pas paſſer parmi eux pour efféminés, il faudra devenir Chaſſeurs : heureuſement, je ſuis un tireur aſſez expert pour ne pas m'attirer leurs railleries, & j'eſpère même n'être pas le plus maladroit d'entr'eux. — Mais ce charme irréſiſtible de l'éducation Sauvage... Ah ! voilà ce qui m'arrête & me rend irréſolu ! Peut-être mes plus jeunes enfans oublieront-ils que je ſuis leur père, pour n'être enfans que de la Nature ! — Je ne connois qu'un ſeul remède à oppoſer à ce grand malheur ; c'eſt de les employer conſtamment aux travaux de nos champs : je ſuis abſolument réſolu de faire dépendre leur ſubſiſtance journalière, de leur application & de leur induſtrie dans ces mêmes

travaux. Car je ne vois pas le danger de devenir Sauvage dans la vie pénible & laborieuse de l'homme cultivateur & laboureur; mais le croiriez-vous, mon cher ami, c'est la chasse & la viande qu'elle fournit, c'est la vie errante & solitaire du Chasseur, qui produisent ce singulier effet & cette métamorphose involontaire. Excusez la comparaison; les animaux, nos cochons, par exemple, que nous tenons constamment dans les bois, conservent toujours leur ancien degré de domesticité, tant que nous leur donnons du grain deux fois par semaine : mais si, au contraire, les bulbes, les noix & les racines sauvages deviennent la seule jouissance de leur faim toujours active, bientôt la voix qui les appeloit à leurs repas, ne sera plus pour eux qu'un objet de frayeur, & ils ne seront plus que sauvages & féroces. — Pour moi, je puis semer, labourer ou chasser, suivant le besoin; mais que fera ma femme, quand elle sera privée de laine & de lin? Faut-il que son industrie cesse, faute de ces précieux matériaux? Il faut qu'elle apprenne, comme les autres femmes Sauvages, *Sqwas*, à accommoder le *nasaump* & le *ninchiké* (1), & toutes les autres préparations de *maïs* en usage parmi ces Peuples. Il faut qu'elle s'accoutume à préparer sous les

(1) Mets Sauvages faits avec du bled d'inde.

cendres la plupart de nos mets, à couper en tranches les viandes que je tuerai, à les dessécher & à les fumer. Il faut qu'elle étudie, avec soin, & qu'elle adopte les manières & les coutumes de ses compagnes, dans leur habillement, leur conduite, leur économie intérieure & extérieure; mais cette complaisance nécessaire nous paroîtra un bien léger sacrifice, si une fois nous avons assez de courage & de force pour quitter tout ce que nous avons, pour nous expatrier à une si grande distance, & nous mettre à la merci d'un Peuple si différent de nous : d'ailleurs l'amour propre (ce principe si ingénieux jusques dans les bois) n'abandonnera peut-être pas tout-à-fait ma femme & ma fille, quand il faudra quitter nos habillemens usés, pour nous conformer à l'accoutrement sauvage. Car, le croiriez-vous, mon ami? on trouve dans les forêts, sous le bouleau, des peintures & des miroirs. Ces habitans, si simples d'ailleurs, prennent autant de peines à orner leur visage de couleurs, leurs bras de bracelets, que les femmes d'Europe à placer leur rouge, leurs mouches & leurs rubans. Les hommes même, si fiers & si hautains, s'occupent aussi à tresser leurs cheveux, peindre leur corps de peintures effrayantes, orner leur tête de plumes à la manière de nos anciens *Pites du tems de Jules César*. Mais quelle différence entre ces deux races! ces mêmes *Pites*,

après vingt ſiècles de meurtres, de conquêtes & de révolutions terribles, ſont devenus cette Nation ſi riche, ſi ſavante & ſi puiſſante, qui, ne voulant point communiquer les influences de ſa liberté inſulaire aux autres membres de l'Empire, nous fait aujourd'hui la guerre la plus injuſte & la plus cruelle; tandis que j'obſerve les anciens habitans de ce vaſte Continent, abſolument incapables d'être plus civiliſés qu'ils ne le ſont, périſſant dans l'oiſiveté, & la non-chalance, dès qu'ils ne ſont plus Chaſſeurs. Oui, ce ſont deux races, peut-être moins différentes dans leurs couleurs, que dans leur organiſation & leurs premières diſpoſitions naturelles.

Je ne déſire cependant point voir ma femme & mes filles adopter, avec trop de ſcrupule, toutes ces coutumes particulières. Nous pourrons vivre en paix avec eux, ſans les imiter ſi minutieuſement; d'ailleurs, l'interruption de toute eſpèce de commerce aura ſimplifié, s'il eſt poſſible, leur parure, & leur aura interdit bien des choſes d'ornement.

Ma femme ſait adminiſtrer l'inoculation, car ce n'eſt qu'en Europe que cette opération ſi ſage & ſi ſimple, fonction purement maternelle, eſt regardée comme une ſcience. Outre qu'elle a inoculé tous nos enfans, elle a prodigué ces mêmes ſoins à pluſieurs familles qui, vivant iſolées au milieu de nos bois, ne pouvoient participer aux ſecours

de nos inoculateurs. Si nous pouvons persuader à une seule famille de s'y soumettre, & que nous réussissions, ce sera un des plus grands bonheurs que nous ayons droit d'attendre de notre situation. Car si on n'est respecté dans une société qu'à proportion qu'on est utile, ce succès nous procurera un premier dégré de considération, & si nous leur apprenons à ne plus craindre une maladie qui est la peste & peut-être le seul fléau de ces Peuples, je me confie alors à la force de l'exemple, & nous deviendrons bientôt véritablement nécessaires : que sera-ce après tout ce foible tribut que nous payerons à des Hommes, qui auront bien voulu nous incorporer dans leur Société, nous faire participer à l'abri de leur village, nous communiquer l'énergie de leur adoption & la dignité même de leurs noms? Puisse le Ciel seconder nos premiers essais, & leur donner du succès ! Ils compareront alors l'utilité de nos services aux fastidieux Missionnaires, qui, depuis tant d'années, leurs prêchent un Evangile qu'ils ne comprennent point, & dont l'effet n'a jamais été de rendre leur santé plus robuste & leurs chasses plus heureuses, ni même leurs mœurs moins sauvages, ni leur goût pour la culture plus décidé.

Quant à notre Culte & aux principes de notre Religion, ils ne souffriront aucune altération dans leur passage des plaines au sein des bois. Je redou-

blerai même de zele & de piété. Sans déroger à la méthode que j'ai constamment suivie dans ma famille, depuis que je suis père, deux fois la semaine je ne manquerai point de leur lire le Décalogue, & de leur expliquer de mon mieux la belle & utile morale contenue dans ces préceptes laconiques; morale qui seule peut rendre les Hommes humains, justes & miséricordieux. Une douzaine d'acres de *ces terres basses* (1), dont jouit le Village, & dont la fertilité est inouie, fournira abondamment à tous nos besoins; je ne manquerai point de donner le superflus de ma récolte, à ceux des Sauvages qui auront été les plus malheureux à la chasse : cet exemple m'aidera peut être à leur inspirer plus de goût de la culture, & à leur faire comprendre les avantages combinés de la chasse, de la pêche & des moissons. Afin de les encourager encore davantage, je me propose de bâtir quelques moulins à bras *quirns*, tels que nos premiers Colons, sur les frontières, sont obligés d'en avoir; car j'ai observé que ce qui dégoûte sur-tout les Sauvages de la culture du maïs, est le plus souvent le défaut de moulins. Comme je suis Charpentier, je construirai mes charues, & me rendrai utile à ceux qui voudront m'imiter; qui sait même quelle pourra être la conséquence de mon indus-

(1) Lowlands.

trie, & la contagion de mon exemple ? Les difficultés de la langue s'évanouiront avec l'ufage & la patience. Dans les converfations fréquentes que je me propofe d'avoir avec les Chefs, je tâcherai de les engager à régler leur Commerce de façon que les *coureurs de bois* n'ayent plus la liberté d'entrer dans le Village pour y faire leur traite, mais qu'elle fe faffe dans un lieu marqué, fous l'infpection des Vieillards. Je fuis perfuadé que le refpect, que la jeuneffe obferve invariablement à leur égard, rendra cette nouvelle coutume facrée & inviolable ; voilà ce que les Miffionnaires n'ont jamais imaginé.

J'efpère que le pouvoir de l'amour fur le cœur de * *, dont vous avez connu le père, & fon attachement pour ma fille, ne lui permettra pas de nous voir aller fans lui. Jeune & vigoureux, comme il eft, il ne peut manquer de devenir un excellent Chaffeur ; & je ne défefpère pas qu'il n'égale en adreffe & en activité, les plus fameux du village. Ah ! je fens tout le prix de cet engagement fortuné, & cette circonftance eft fans doute d'un heureux préfage ; car, quoique je refpecte cette Société, fi fimple & inoffenfible, le préjugé le plus fort me feroit abhorrer toute alliance avec leur fang ; ce préjugé eft fans doute conforme aux intentions de la Nature, qui a diftingué les deux races par tant de caractères indélébiles.

Quand

Quand nous ſerons malades, nous aurons recours aux connoiſſances médicinales de ces gens, qui ſont ſuffiſamment inſtruits des traitemens qu'il convient d'adapter aux maladies dont ils ſont le plus communément attaqués ; ainſi, de Planteurs que nous étions, nous nous métamorphoſerons en une eſpèce d'hommes plus ſimples encore, dépourvus de tout, excepté de l'eſpérance, de la ſubſiſtance & de l'habillement des bois. Je ſais que nous changeons une maiſon décente & commode pour une cabane de bouleau, un lit de plume pour la *natte ;* mais nous y dormirons dumoins ſans terreur, & à l'abri de ces rêves pénibles & effrayans, qui nous pourſuivent ici. La tranquillité, la paix phyſique & morale nous dédommageront amplement de ce que nous allons perdre. Ces bénédictions eſſentielles, que trop longtems nous avons perdu de vue, peuvent-elles être achetées trop cher? Hélas! j'irois avec joie juſqu'au de-là du Miſſiſſipi pour y retrouver ce calme, ce repos, qui faiſoit autrefois mon bonheur ; quelquefois mon cœur ſemble fatigué de palpiter, comme mes paupières abattues & opprimées par les inſomnies.

Voilà les parties principales de mon projet ; jugez de leur ſuccès : dans le détail, chacune me paroît ſuſceptible d'exécution; & pourquoi ſe trouveroit-il plus de difficulté dans l'enſemble ? Mais

l'éducation de nos enfans ! voilà le terrible écueil qu'il est difficile de franchir. Les abandonnerai-je aux influences de l'éducation Sauvage ? Continuerai-je les principes & la méthode dont je me suis servi jusqu'ici ? D'un autre côté, je crains que la portion de travail nécessaire pour notre simple subsistance, sans aucun excédant lucratif, n'ait pas sur leur esprit le même effet encourageant que l'ont eu jusqu'ici nos travaux, fondés sur une base plus étendue.. L'exubérance de nos moissons étoit convertie en espèces réelles, qui en récompensant nos sueurs, fixoient l'attention, remplissoient les désirs de mes enfans, & nourrissoient dans leur esprit des idées de richesse & d'indépendance futures ; mais pour suppléer à ce manque de motifs, je tâcherai d'y substituer quelque aiguillon réel qui préviendra les conséquences fatales de cette apathie agricole. Je tiendrai, par exemple, un compte exact de tout ce que nous récolterons, & je donnerai à chacun un crédit annuel de sa part du travail, dont je leur promettrai le paiement en propriété réelle, au retour de la paix. J'ajouterai à ce crédit la dépense des habits dont ils seront obligés de se priver, & que j'aurois continué de leur donner, si nous eussions restés ici. C'est ainsi que, toujours uniquement pourvus d'une simple subsistance dans une terre étrangère, ils jouiront par avance d'une richesse idéale, par la perspective fé-

duisante de voir un jour la somme de leurs travaux convertie en une propriété future, par les legs que j'établirai dans mon testament. C'est par le charme de ces expédiens que je les ferai jouir d'un bonheur factice, en portant avec plus de résignation la couverture, la peau de castor, le *matchcoat*, les mocassins, &c... Leurs succès à la chasse ne seront jamais regardés que comme des exploits de pure récréation, & non comme des talens du premier ordre. « Vous chasserez, vous » pêcherez, leur dirai-je; mais uniquement pour » convaincre vos nouveaux Compatriotes que vous » ne leur êtes point inférieurs en fait d'adresse & » de sagacité ».

Loin du bruit de ces disputes & de ces scènes grondantes, si communes parmi nous, je veux qu'ils observent ce profond & modeste silence, cette paix, cette tranquillité, cette apparence de concorde, cette subordination filiale, beautés caractéristiques, qui frappent toujours un Européen, aussi-tôt qu'il vient résider quelque tems parmi ces peuples. En effet, rien n'est si beau à voir que cette harmonie de leurs villages, qui ne seroit peut-être jamais interrompue, sans l'effet des mauvaises eaux-de-vie que leur vendent quelquefois les coureurs de bois, en échange de leurs pelleteries. — Si mes enfans n'apprennent point les règles géométriques, l'usage du compas, les élé-

mens de la langue Latine, ils apprendront du-moins la tempérance & la sobriété, qui sont devenues plus austères chez les Sauvages depuis que la guerre a supprimé leur commerce ; ils apprendront cette méfiance de soi-même, cette modestie si remarquable parmi les jeunes gens ; ils apprendront que la culture de la terre est un travail premier, & la chasse un simple amusement : leurs tendres imaginations cesseront d'être agitées par des alarmes continuelles ; ils cesseront de devenir lâches par l'habitude de vaincre l'effet des dangers auxquels ils seront exposés. S'ils viennent à contracter un air lourd & peu façonné, une apparence étrangère, qui les rendroit ridicules dans nos capitales, ils adopteront un goût plus décidé pour ce genre de simplicité qui sied si bien aux Cultivateurs Américains. Ils ignoreront, sans doute, ces arts & métiers qui embellissent une Société savante ; mais je leur apprendrai à renverser des arbres, à façonner le bois à leur gré, à construire leurs maisons & leurs charues, avec beaucoup d'intelligence & peu d'outils. Si, dans la suite des tems, ils sont obligés d'avouer qu'ils n'appartiennent à aucune Eglise particulière, j'aurai du-moins la consolation de leur avoir tracé les grands traits du culte premier, qui est le principe de tous les autres. S'ils n'apprennent point à craindre Dieu, suivant les règles particulières de telle ou telle Secte, ils auront ap-

pris à le craindre & à le servir, suivant les anciennes Loix de la Nature. L'Etre Suprême ne réside point exclusivement dans les Eglises, il est également le grand *Manitou* adoré dans les bois, comme le Dieu que nous adorons dans les plaines: dans l'obscurité des plus épaisses forêts, on peut y craindre sa colère, y implorer sa miséricorde, comme dans les temples les plus magnifiques. Je ne présenterai à mes enfans d'autres images de la Divinité, que celles qu'ils pourront se figurer eux-mêmes, par leurs foibles imaginations. Je lèur dirai: « C'est » le père commun de tous les êtres, à la gloire du- » quel nous ne pouvons rien ajouter, dont le bon- » heur est indépendant du nôtre, & qui n'a voulu » nous assujetir à d'autres règles qu'à celles qui ten- » dent à nous faire aimer notre prochain & à nous » rendre meilleurs & plus heureux ». Dans tout ce qui pourra nous arriver, nous nous y soumettrons avec résignation, & nous dirons avec nos nouveaux Compatriotes: Que ta volonté, Seigneur, soit faite sur la terre comme elle est dans ton Royaume d'en (1) haut. —

(1) Tout ce raisonnement sur la Religion, qui l'a réduit à la Religion Naturelle, & auquel on sent tout ce qu'il y auroit à répondre, est celui que doit faire un Homme qui prend le parti desespéré de quitter l'Etat Civil pour l'Etat Sauvage.

La vie solitaire & isolée de ma jeunesse a dû me préparer à celle qui m'attend au village de **. Je ne suis pas le premier Européen qui en ait fait l'essai, il est vrai; mais ils ne menoient pas avec eux, comme moi, une nombreuse famille; ils y alloient comme spéculateurs, & moi comme un père tendre qui fuit les malheurs de la guerre; ils y furent pour étudier les mœurs & les coutumes de ces peuples Sauvages, & moi pour m'y conformer. D'autres s'y transportèrent comme voyageurs, & moi je vais habiter parmi eux, pour y devenir leur compagnon de chasse & de travail, déterminé à m'y former un systême de bonheur proportionné à mes besoins & à ma situation. J'avois joui de ce bonheur dans ma maison, jusqu'au commencement de cette guerre; pourquoi ne pourrois-je pas espérer le même sort sous l'humble toit de ma cabane?

L'ancienne affection que vous m'avez toujours portée, m'assure que vous lirez ces détails avec l'intérêt & la sympathie de l'amitié. Comme Membre de la même Société, comme Compatriote, vous avez souvent versé des larmes sur le carnage horrible de nos Concitoyens, sur la conflagration de nos villes, & sur toutes les ramifications de nos malheurs. Par l'état où je suis réduit, jugez de celui de milliers de familles qui vivoient il y a six ans dans l'indépendance, & dont le partage au-

jourd'hui eſt ou des chaînes ou la mort. Gémiſſons enſemble à la vue de cette maſſe énorme de mal phyſique & moral qui nous environne; prions l'Etre Suprême d'y mettre une fin prochaine en éclairant l'Angleterre ſur ſes propres intérêts. O, Etre Suprême! ſi ton œil tout-puiſſant daigne jeter un regard ſur cette multitude innombrable d'êtres diſperſés dans les différentes planètes que tu as ſi ſagement placées autour de leurs ſoleils reſpectifs; ſi tu daignes t'intéreſſer au malheureux ſort des chétifs mortels; ſi ma félicité future n'eſt pas contraire aux cauſes ſecrettes de cette multitude d'effets, dont tu créas la chaîne indeſtructible, ne rejette pas l'ardente prière d'un homme ſorti de tes mains, auquel, dans ta bonté, tu as donné une femme & cinq enfans. Conſidère-les avec ta bénignité paternelle, reçois le ſacrifice de ce grand conflit de paſſions, de regrets & de ſouhaits que nous t'offrons aujourd'hui; guide nos pas chancelans dans la nouvelle carrière que nous allons parcourir; bénis la vie nouvelle que nous allons commencer: ſi nos deſſeins ſont honnêtes, ils ne peuvent venir que de toi; oui, c'eſt toi qui nous les inſpire, puiſqu'il n'y entre ni ſupercherie, ni fraude, ni trahiſon; donne-moi cette énergie de conduite, actuellement devenue ſi néceſſaire, pour mener la famille que tu m'as donnée à travers les dangers de ce nouvel état dans lequel je vais m'en-

gager ; inſpire à mon cœur des ſentimens dignes d'être imités des autres : préſerves la compagne chérie que tu m'as donnée ; donne-lui toute la force & le courage dont ſon ame timide a beſoin pour ſoutenir l'effroi de ce moment critique. Bénis les enfans qui ſont le fruit de notre union ; j'implore pour eux ta divine aſſiſtance : parles à leurs tendres cœurs, inſpire-leur l'horreur du vice & l'amour de la vertu ; mais, ſur tout, rends à notre infortunée Patrie la paix & la tranquillité, dons précieux dont tu l'as privée dans les jours de ta colère ; arrête & calme cet orage affreux qui l'a bouleverſée depuis ſi long-tems. Permets, ô Pere de la Nature, que nos anciennes vertus & notre induſtrie ne ſoient pas entièrement perdues, & qu'en récompenſe des pénibles & grands travaux que nous avons eſſuyés ſur cette terre nouvelle, nous puiſſions jouir des douceurs de la liberté (ce premier préſent que tu fis à l'homme). Satisfaiſant alors au premier & au plus doux de tes préceptes, nous remplirons ce Continent immenſe de millions d'habitans qui, ſans ceſſe heureux, te loueront ſans ceſſe, te remercieront de tes bienfaits, & te béniront à jamais juſqu'à la diſſolution de ce grand Univers. — Puiſqu'il t'eſt impoſſible d'être le Dieu Créateur de ce même Univers ſans être bon, ne rejète pas la prière que mon cœur vient de m'inſpirer, & que mes lèvres ont oſé pronon-

cer au pied de ton Trône. Pardonnes à un foible Mortel.... Mes larmes, mon cher ami, mes larmes en terminant ma prière, me forcent aussi de terminer ma lettre; mais je vois aussi couler les vôtres.... Ah! je n'ai plus qu'à me taire, puisque vous n'avez plus le courage de m'entendre, ni moi celui de parler.

Adieu, ST.-JOHN.

LETTRE

D'un Voyageur Européen, sur la situation de Charles-Town, *sur son Commerce & les Mœurs de ses Habitans, & de ceux des Campagnes; Pensées sur l'Esclavage, sur le mal Physique; barbarie des Planteurs.*

CHARLES-TOWN est dans l'hémisphère du Nord, ce que *Lima* est dans celui du Sud. Situées toutes les deux au milieu des plus riches Provinces, dont elles reçoivent les productions, elles ont le titre de Capitales, & brillent du même éclat. Les richesses ont produit dans ces deux Villes à-peu-près le même effet. Le Pérou abonde en or. Ce métal précieux qui passe à *Lima* comme un torrent, pour se répandre de-là dans toute la terre, y est devenu la source du luxe & des plaisirs. Charles-Town doit à la culture des terres

les richesses qui remplissent ses magasins. Au premier coup-d'œil elles paroissent de moindre valeur, & séduisent moins l'imagination; mais la raison les préfère, parce qu'elles sont le fruit de l'industrie. L'étalage de l'opulence & du luxe y est donc moindre qu'à *Lima*; mais infiniment au-dessus de tout ce que vous avez vu dans nos villes Septentrionales. Sa situation est admirable, elle est bâtie sur une Péninsule formée par le confluent des deux rivières d'*Ashley* & de *Cooper*; elles reçoivent dans leurs cours beaucoup d'autres petites rivières, dont les canaux procurent, à une grande distance, l'avantage d'une navigation intérieure. Les quais & les magasins sont très-commodes. Les riches productions de la Caroline refluent d'elles-mêmes vers cette Métropole, qui les distribue à toute l'Europe.

Charles-Town est appelée *le centre de notre beau monde;* ses Habitans sont d'une humeur fort enjouée; les Planteurs les plus riches de cette Province y viennent en foule, quelquefois pour leur santé, & toujours pour leur plaisir. On y voit, dans presque toutes les saisons, beaucoup de valétudinaires & d'infirmes, qui viennent des *Antilles* pour se rétablir. Combien n'ai-je pas vu de gens, épuisés par l'ardeur de leur climat, fatigués de leur manière de vivre, & de l'insalubrité de l'air; combien n'en ai-je pas vu accablés dès l'âge

de trente ans de toutes les infirmités de la vieillesse ? Rien n'est si commun dans ces contrées Méridionales que d'y voir des hommes perdre la faculté de jouir des plaisirs les plus ordinaires de la vie, & n'être encore qu'au midi de leur âge. C'est ainsi qu'ils perdent par l'excès de leurs plaisirs prématurés le fruit de leurs travaux & de leur industrie.

Le cercle des amusemens & la dépense de leurs tables vous étonneroient. C'est cependant une suite très-naturelle de la grande prospérité de cette Province. On ne peut concevoir la rapidité avec laquelle les défrichemens y ont été poussés, sans avoir vu la variété, la quantité immense de leurs articles d'exportation, ainsi que l'activité de leur commerce. La Péninsule sur laquelle la Ville est bâtie étant fort étroite, rend les maisons fort chères; mais c'est à ce défaut même de leur situation que les Habitans doivent les vents de mer qui tempèrent la chaleur suffoquante, dont certains cantons de cette Province sont accablés. Tous les excès, & particulièrement ceux de la table, sont ici fort dangereux ; malgré cela ils ne songent qu'à jouir, & se dépêchent de vivre. Semblables aux mouches & aux papillons, les hommes des pays méridionaux, animés par la chaleur enivrante du soleil, ne se laissent guider que par l'insouciance, & l'amour de la dissipa-

tion ; ils n'aſpirent tous qu'à mourir de plaiſir : voilà le terme de leur ambition, & le but de leur vie.

Les femmes, au contraire, beaucoup plus ſobres & plus réſervées, parviennent à une extrême vieilleſſe, & finiſſent rarement leur carrière ſans avoir eu quatre ou cinq maris.

Le voyageur Européen doit s'étonner de l'élégance de leurs maiſons, de leurs meubles, de l'abondance & de la délicateſſe qui règnent ſur leurs tables. A peine pourroit-il ſe croire dans la métropole d'une Province ſi récemment défrichée, s'il n'y reconnoſſoit l'heureuſe influence de la liberté & du tolérantiſme.

On y peut diviſer les Habitans en trois claſſes ; ſavoir, les Gens de Loi, les Négocians & les Planteurs. C'eſt ici que les premiers ſe ſont approprié les plus riches dépouilles. Je n'ai rien vu dans cet hémiſphère Septentrional, qui égale leurs richeſſes, leur crédit & leur pouvoir ; ils peuvent dire qu'ils ont atteint le *nec plus ultra* de la félicité humaine : nulle propriété n'eſt aſſurée, nuls titres ne ſont bons, nuls teſtamens valides, ſi ces choſes ne ſont dictées, réglées & approuvées par ce Corps. La maſſe entière des propriétés eſt devenue tributaire de cette Société, qui bien plus avide que le Clergé en Europe, ne ſe contente pas d'une foible dîme. J'en appelle à cette foule

d'Habitans, qui pour défendre leurs droits ou leurs prétentions à quelques centaines d'acres de terre, ont perdu tout leur patrimoine, dans le labyrinthe de la chicane; ils sont plutôt Législateurs qu'interprètes de la Loi ; ils joignent la dextérité du *Scribe*, au pouvoir & à l'ambition des *Princes :* qui sait jusqu'où cela pourra nous conduire? La nature de nos Loix, notre esprit de liberté, qui tend quelquefois à nous rendre litigieux, ont déjà jetté dans leurs mains une grande partie de la propriété territoriale de cette Colonie; & dans moins d'un siècle; les *Gens de Loi* posséderont dans le Nord, ce que les *Gens d'Eglise* possèdent dans le *Pérou* & dans le *Méxique*.

Mais, tandis que l'on ne respire à la Ville que le bonheur & la joie, quel spectacle affreux la misère n'offre t-elle pas dans les Campagnes ?

Leurs oreilles, par le pouvoir de l'habitude, sont devenues sourdes, & leurs cœurs *calleux ;* ils ne voient, ils ne sentent, ils n'entendent rien des maux & des gémissemens de ces pauvres Esclaves, qui par leurs pénibles travaux font naître toutes leurs richesses. Ici, les fatigues perpétuelles & les horreurs de l'esclavage ne sont jamais appréciées ; à peine trouve-t-on, au contraire, un seul homme qui pense avec un sentiment de compassion aux sueurs & aux larmes dont ces malheureux Africains arrosent journellement la

terre qu'ils cultivent. De cette riante Capitale; on n'entend pas le bruit des fouets dont on presse ces malheureuses victimes à un travail excessif. La race favorisée de la nature & de la fortune, boit, mange & vit heureuse; pendant que l'autre remue la terre, cultive l'*indigo*, & nettoye le *riz*, exposée à l'ardeur d'un soleil, presque aussi brûlant que celui de leur pays, qu'ils ne reverront jamais. — Privés d'une nourriture convenable & du secours, quelquefois nécessaire, d'aucune liqueur spiritueuse, de combien de réflexions affligeantes ce grand contraste n'est-il pas devenu pour moi le sujet? Vous voyez d'un côté une société d'hommes jouissans, sans travail & sans fatigue; sans se donner la peine de former un souhait, de tout ce que la vie offre de plus agréable & de plus enchanteur, par le moyen de l'*or* tiré des montagnes du *Pérou*; assis dans leurs comptoirs, d'un trait de plume, ils expédient des vaisseaux pour la côte d'Afrique. Par le moyen de ce même *or*, on porte la guerre, le meurtre & la dévastation dans quelque village Africain, où tout étoit auparavant paix & tranquillité; chez un Peuple doux & innocent, qui ne savoit pas même qu'il y eût des hommes blancs. — La fille est arrachée des bras de sa mère; l'enfant, de ceux de ses misérables parens; la femme, de la couche d'un époux chéri; des familles entières

ſont enlevées & conduites, à travers les tempêtes, à cette riche Métropole, où ils ſont expoſés comme les chevaux à la foire, vendus & marqués d'un fer rouge. On les conduit enſuite ſur les Plantations, où ils ſont condamnés à mourir de faim, à languir pendant quelques années, & à un travail exceſſif. Pour qui faut-il qu'ils travaillent ainſi? Pour des Etrangers qui n'ont d'autre droit ſur eux que celui que leur donne ce maudit métal. Quel étonnant arrangement des choſes! grand Dieu! La ſeule différence de couleur eſt-elle une barrière entre tes enfans, que ſans doute tu chéris également? eſt-elle un ſignal de guerre? doit-elle ſuffire pour armer une moitié du genre-humain contre l'autre? ta tendreſſe ne te parlera-t-elle pas en faveur de ces enfans opprimés? & ta juſtice.... quand viendra t-elle écraſer les oppreſſeurs?

Les malheureux ſont forcés de ſacrifier leur ſanté, leur force, leur volonté, toutes leurs facultés enfin, à des maîtres qui ne les regardent pas avec la moitié de ce ſentiment affectueux, qu'ils ont pour leurs chiens ou leurs chevaux. Ceux qui cultivent la terre, qui portent des fardeaux énormes, qui convertiſſent les troncs d'arbres en planches, peuvent-ils inſpirer des ſentimens d'affection, de bonté, ou même de compaſſion? Non. — Cette foible récompenſe, ſi ſim-

ple & ſi naturelle ſeroit un effet de l'humanité, & il ne faut pas que des Planteurs en aient. Si on leur permet de devenir pères, cette fatale indulgence ne ſert qu'à augmenter leur misère. Les triſtes compagnes de leurs plaiſirs fugitifs ſont encore les compagnes de leurs plus durs travaux, & ils ont la douleur de les voir, dans un état doublement malheureux, joindre au fardeau de la nature, (ce fatal préſent) celui d'une tâche non-diminuée. A peine ces enfans ſont-ils nés, que les pauvres mères ſont forcées de les attacher ſur leurs dos, pour ne point interrompre leur travail, & de ſuivre leurs maris aux champs. Le claquement des fouets, la rude voix des piqueurs, & les cris de douleur, ſont les premiers accens qui frappent l'oreille de ces petits infortunés. Ne ſeroit-ce point par un reſte d'humanité que les Planteurs leur cachent, leur dérobent avec ſoin dès leur naiſſance, la moindre ſenſation, la moindre idée du bonheur, pour enſuite les accoutumer à nager ſans effort dans l'abîme de miſère qui leur eſt préparé ?

Pauvres Nègres, remerciez vos tyrans ; oui, c'eſt un bienfait que vous recevez d'eux. Hélas! s'ils vous permettoient de vous livrer aux ſentimens ineffables que la nature inſpire à tous les pères, d'élever vos enfans avec tendreſſe, de les prendre ſur vos genoux, & de recevoir leurs in-

nocentes

nocentes caresses, l'horrible idée d'avoir fait naître de nouvelles victimes destinées à hériter de vos chaînes & de votre misère, ne viendroit-elle pas convertir de si doux plaisirs en fiel, en amertume?

Êtres, nés pour souffrir, est-il étonnant que le repos du tombeau vous paroisse quelquefois préférable à la vie?

Planteurs, c'est ainsi que vous devenez riches; véritables antropophages, vous faites mourir les hommes dans un long & rigoureux supplice, & vous vous nourrissez de leur substance; vous étouffez en vous la voix de la Nature, & vous avez même l'audace d'imposer silence aux Ministres de la Religion. Un de ceux-ci, *le Ministre de George-town*, affecté des mêmes sensations qui m'agitent, recommandoit à son Auditoire plus de modération envers les Nègres; se servoit pathétiquement des passages de l'Evangile, qui prescrivent l'humanité: il mettoit tout en usage pour attendrir le cœur de ses Paroissiens. « M. le Rec-
» teur, lui dit un Planteur en l'interrompant,
» nous vous donnons 360 guinées par an pour
» nous lire les prières de la Lithurgie, suivant
» l'ordre de l'Eglise, & nous ne voulons pas que
» vous vous mêliez de nous apprendre comment
» nous devons traiter nos Nègres »...

D'où nous vient donc le droit que nous nous arrogeons sur eux, ou plutôt sur quoi est fondée

cette coutume barbare? La force, la fraude & la trahiſon ſont-elles des droits? Je ſais que l'eſclavage a été connu dans tous les âges & chez toutes les Nations; c'eſt-à-dire, je ſais que la loi du plus fort a de tout tems été dominante. Les *Lacédémoniens* conquirent les *Ilotes* pour en faire leurs Eſclaves; les Romains, ce grand peuple où nous allons encore chercher nos Maîtres dans toutes les ſciences civiles & militaires, vivoient au milieu de l'eſclavage le plus affreux; ils conquéroient pour envahir & pour aſſervir. Jetez vos yeux ſur cet Empire Romain, & conſidérez attentivement le triſte tableau que préſentoit alors l'Univers; quel ſpectacle effrayant! à peine une Province étoit-elle ſoumiſe, que les villes, les diſtricts, les villages étoient en partie dépeuplés, leurs habitans conduits à *Rome*, le grand marché de l'Univers, où ces infortunés étoient vendus comme Eſclaves. — Les terres n'étoient cultivées que par les mains de ces malheureux, auparavant auſſi riches, auſſi libres que leurs nouveaux Maîtres: quel cruel droit! quel pouvoir atroce! Tels étoient les Romains, dont le nom nous imprime encore la vénération & le reſpect; & ſi nous jetons un regard ſur le reſte de la terre, que nous préſente-t-elle? un monde alternativement détruit & reproduit dans le laps d'une longue ſuite de ſiècles. L'examen du Globe, des Montagnes, des

Isles & des Mines, tout ce que nous voyons l'atteste : les principes d'action qui nous animent, pareils aux différentes matières qui composent la planète que nous habitons, semblent aussi n'exister que pour se détruire alternativement par les efforts d'un combat perpétuel. — La Nature a donc placé dans le cœur de l'homme des passions qui renversent nécessairement son bonheur. Elle nous a fait naître au milieu des calamités de toute espèce ; elle nous a assujettis à la férocité qui règne dans les bois, à la tyrannie qui désole les plaines, à la superstition, à l'esclavage qui se trouve par-tout, à la guerre enfin, le plus grand de tous les fléaux. Comme dans le monde physique, le plus foible cède au plus fort, de même dans le monde moral, l'injustice, la subtilité, l'astuce, triomphent toujours de l'honnêteté désarmée, de la foiblesse & de l'innocence. — Justice, modération, n'existerez-vous jamais que dans la retraite d'une vie privée & obscure ? Ambition, tyrannie, fraude cachée sous des noms trompeurs, guiderez-vous toujours ceux auxquels la destinée a soumis l'Univers ? Quelle suite d'horribles tragédies, quel enchaînement de malheurs n'observe-t-on pas en lisant l'Histoire ? Après les flots de sang qui ont été répandus, après ces longues dévastations qui ont dépeuplé la terre, on est étonné que la race entière n'ait pas péri. Les guerres

les plus injuſtes ne ſont-elles pas toujours ſuivies de la victoire, quand elles ſont ſoutenues de la plus grande force? Des impoſteurs n'ont-ils pas régné dans tous les âges ſur la crédulité humaine, & impoſé le poids de leurs rêveries, ſouvent ſanguinaires, juſques ſur les générations futures? Les ſources de nos malheurs ſont-elles donc nées avec l'ame humaine? La vertu, ſans ceſſe opprimée, les injuſtes enlevant toujours le partage qui devoit être réſervé aux bons : voilà pour moi la ſource des réflexions les plus amères. — Je trouve les contradictions les plus affligeantes dans les méditations, même les plus douces : d'un côté, j'admire la grande variété des plantes, des arbres & des fruits, convenables à tous les climats; j'y vois la bénédiction d'un Principe bienfaiſant. — Par-tout où je rencontre la ſtérilité du ſol, la rareté de proviſions, l'âpreté du climat, j'obſerve auſſi dans le cœur de l'homme des ſentimens qui ſemblent balancer toutes ces rigueurs, & les habitans de ces régions ont un attachement plus fort pour leurs retraites ſauvages, pour leurs âpres contrées, pour leurs rochers eſcarpés, que n'en ont pour leurs pays ceux qui en habitent de plus heureux; & partout j'y vois le mal mille fois plus commun que le bien. Examinez l'âpre climat du Nord, où des hordes affamées ont à lutter ſans ceſſe contre tous les beſoins; leur ſort n'eſt-il pas plus triſte que

celui des ours auxquels ils ne ſont ſupérieurs que par le don de la parole ? Examinez ces déſerts immenſes, qui occupent une ſi grande partie du Globe ; *là*, rien n'exiſte, ſinon les matières brutes & premières ; la ſtérilité de ces régions eſt auſſi ancienne que l'Univers ; elle eſt coévale aux neiges & aux glaces qui les couvrent : *là*, le Génie bienfaiſant de la Nature s'eſt arrêté ; *là*, le froid tout-puiſſant a preſcrit des bornes éternelles au pouvoir créateur : *là*, l'Inſtinct même (ce guide preſque toujours infaillible) eſt comme inutile aux hommes : le foible rayon de leur intelligence n'eſt qu'une lueur pâle & lugubre, qui ſemble éclairer à regret une cérémonie funèbre.

En oppoſition à ces rigueurs du Nord, voyez celles du Soleil dans toute ſon ardeur ; jetez vos regards ſur ces contrées, embraſées par ſa chaleur, épuiſées par la ſéchereſſe ; ſous ce ciel brûlant, la colère de la Nature ſe manifeſte de mille manières : des exhalaiſons peſtilentielles & ſulphureuſes rempliſſent l'Atmoſphère ; ce ſont encore des déſerts affreux ; ce ſont des montagnes dont le centre renferme la cauſe de tant de révolutions funeſtes, qui verſent annuellement, par pluſieurs bouches, des torrens de flammes, de fumée & de matières miſes en fuſion, juſqu'à ce que les gouffres qui les vomiſſent deviennent d'immenſes tombeaux pour les générations à venir. Sur le ſol.

empoisonné de l'Equateur, combien de rivières coulent lentement leurs eaux bourbeuses? de leur limon infect s'échappent des vapeurs mortelles, & l'air n'y est salubre que pour des monstres, ennemis de notre race : c'est-là le séjour de la soif & de la famine ; là les hommes, sous l'empire de la désolation, sont obligés de faire sans cesse la guerre aux *lions* & aux *tigres*, pour leur disputer l'eau désaltérante d'une fontaine. Les feux électriques, surabondans au sein des eaux, ou dans les airs, suspendus dans les nuages, semblent menacer à chaque instant cette partie du Globe d'une dissolution générale.

Hélas! l'œil le plus attentif ne trouve sur la surface de cette planète, que peu de régions favorisées, où l'homme puisse vivre dans l'abondance & le repos ; & c'est précisément dans ces climats, que le poison de l'esclavage, la fureur du despotisme, la rage de la superstition, sont réunis contre lui : vous n'y verrez que des Maîtres qui jouissent & qui commandent, & des millions d'Esclaves ou d'Indigens qui travaillent, gémissent & souffrent. La Nature humaine paroît y être encore plus opprimée & plus dégénérée qu'ailleurs. — Les fertiles plaines de l'*Asie*, les riches terres de l'*Egypte*, les bords du *Tigre* & de l'*Euphrate*, l'étendue immense des Indes Orientales, toutes ces contrées qui, devroient être le séjour de l'a-

bondance & de la paix, portent les plus malheureux de tous les hommes : par-tout la liberté (ce premier bien) n'appartient qu'aux Tyrans ; tout le reſte, Eſclaves abrutis, adore, comme des Divinités, les êtres les plus féroces & les plus criminels, les Sultans, qui ſont perpétuellement entraînés par tous les caprices, & ſans ceſſe égarés par le délire du pouvoir illimité. L'excès de la tyrannie y détruit les plus beaux dons de la Nature, y étouffe les plus ſaintes inſpirations, & l'extrême fertilité du ſol indique preſque toujours l'eſclavage & la miſère.

Dans toutes les parties du Globe, une claſſe de l'eſpèce humaine eſt ſans ceſſe occupée à verſer le ſang des autres ; l'exiſtence politique des Nations conſiſte à faire la guerre à leurs voiſins, qui ſont toujours leurs ennemis. Si quelque part on apperçoit une lueur de félicité politique, on frémit en voyant les torrens de ſang qu'elle a coûté.

De cette revue imparfaite de nos malheurs généraux, paſſons à l'état de l'homme dans la ſociété civiliſée ; qu'y verrons-nous ? une augmentation de beſoins, une multitude de ſacrifices, un mal ſyſtématique, malheureuſement fondé ſur la néceſſité. Hélas ! que nous payons chèrement la portion de tranquillité dont nous jouiſſons ! quelle foule d'entraves, quel mêlange, quel étonnant aſſemblage des principes hétérogènes ! tous conte-

nus par la force, ne jouiſſant jamais que d'un calme apparent, dans lequel fermentent toutes les paſſions, & d'où découlent des calamités innombrables : on les ſouffre, il eſt vrai, mais par foibleſſe, par habitude, & parce que l'on a déſappris à ſentir & leur nombre & leur poids.

Dans quelle contrée, dans quel état la Nature a-t-elle donc voulu que nous fuſſions heureux? Les habitans des bois ſe mangent ſouvent faute de nourriture; ceux des plaines s'affament & ſe détruiſent faute de place.

Voir la terre peuplée, eſt cependant le ſouhait général : la gloire des Royaumes conſiſte, dit-on, dans le nombre de leurs habitans. Ce ſeroit mon déſir auſſi, s'ils naiſſoient pour être plus heureux; mais, grand Dieu! à quoi bon la multiplication de créatures condamnées à nager au milieu de tant d'erreurs, à commettre tant de crimes, à ſouffrir tant de malheurs & de beſoins?

La ſcène ſuivante, dont j'ai été le témoin, m'a tellement frappé, qu'elle pourra ſervir d'excuſe aux réflexions, trop mélancoliques peut-être, que je viens de faire; elles n'ont été dictées ni par la préſomption, ni par un mécontentement perſonnel, ni par un fol orgueil; ce ſont les mouvemens involontaires d'un cœur vraiment affligé.

Dans le dernier voyage que je fis à la Caroline du Sud, je fus un jour invité à dîner chez un Plan-

teur qui demeuroit à ſept milles de la ville de *** : pour éviter la chaleur du ſoleil, je pris le parti d'aller à pied, en ſuivant un petit ſentier, que l'on m'avoit indiqué à travers un bois fort agréable : je voyageois tranquillement, tantôt rêvant, tantôt examinant avec attention quelques plantes odoriférantes que je cueillois. — Tout-à-coup je ſentis l'air agité, quoique l'atmoſphère fut très-calme. — Je jetai les yeux ſur les champs voiſins, dont je n'étois qu'à une très-petite diſtance, pour voir ſi cette agitation n'étoit point cauſée par l'approche de quelque orage. Dans ce moment un ſon, reſſemblant à une voix rauque & profonde, me fit entendre, à ce que je m'imaginai, quelques monoſyllabes confus ; ſurpris & même alarmé, je regardai précipitamment de tous côtés ; à quatre perches de diſtance, j'apperçus quelque choſe de ſemblable à une cage, qui ſembloit être ſuſpendue à une branche d'arbre ; elle étoit couverte d'oiſeaux de proie (1) ; beaucoup d'autres voltigeans de tous côtés, ſembloient à leur mouvement & à leurs cris, chercher auſſi à s'approcher de cette cage ; plutôt par inſtinct que par un deſſein prémédité, je tirai mon fuſil ; ils s'envolèrent tous à une petite diſtance, en faiſant le bruit le plus déſagréable. — Je tremble encore, quand

(1) Jurkey Buzzards.

j'y pense; je ne vous le répète qu'en frisonnant de tout mon corps. Cette cage contenoit un Nègre vivant, condamné à y périr : les oiseaux lui avoient déjà arraché les yeux; les os de ses joues étoient dépouillés, ses bras à moitié dévorés, son corps enfin couvert de mille plaies; sous la cage, la terre étoit teinte du sang, qui lentement découloit de toutes ses blessures. — A peine les oiseaux furent ils partis, qu'un essaim d'insectes dévorans couvrirent tous les membres de ce malheureux, pour se repaître de sa chair & de son sang. Je me rappèle encore, en vous écrivant ces détails, les cris tantôt aigus, tantôt plaintifs, que poussoit ce pauvre Nègre; j'en suis encore bouleversé, quoiqu'il y ait dix-huit mois. — Je me trouvai tout-à-coup immobile, par l'effet de la terreur & de l'épouvante, qui avoient glacé tous mes sens : mes nerfs tombèrent en convulsion; un tremblement universel me saisit en contemplant le sort de ce Nègre dans toute l'atrocité de ses souffrances. Ce spectre, quoiqu'à moitié rongé & privé de la vue, pouvoit cependant encore entendre, & dans son langage, me pria de lui donner de l'eau, pour calmer la soif dévorante dont il étoit consumé. L'humanité même auroit reculé d'horreur à ce spectacle; elle auroit douté au moins s'il valoit mieux le secourir dans cette épouvantable détresse, ou terminer cette scène d'agonie & de tourmens par un coup mortel

ſcène d'agonie & de tourmens par un coup mortel & charitable. — Ah! ſi j'avois eu une balle dans mon fuſil, certainement je l'aurois tué par pitié; mais me trouvant hors d'état de lui rendre ce grand ſervice, je cherchai, en me ſoutenant à peine, à ſatisfaire ſon déſir. — Une *gourde*, déjà fixée à une gaule, & dont quelques Nègres s'étoient, ſans doute, ſervis pour cet uſage, ſe préſenta à mes yeux; je la remplis d'eau, & avec des mains tremblantes, je l'approchai des lèvres livides de ce pauvre Africain qui, preſſé par le pouvoir irréſiſtible de la ſoif, cherchoit à la rencontrer, & ſembloit deviner où elle pouvoit être, par le bruit que faiſoit la gourde en paſſant à travers les barreaux de la cage. *Mercie, homme blanc, mercie; mettez la poiſon, donnez-moi.* Depuis quand êtes-vous ſuſpendu dans cette cage, oſai-je lui demander en palpitant? *Deux jours & my non meure, my non meure; les oiſeaux, les oiſeaux aah mi, aah mi.*

Prêt à ſuccomber ſous l'effort de l'agitation que ce ſpectacle affreux m'avoit cauſé, je réſolus enfin de fuir. Lorſque je fus arrivé à la maiſon où je comptois dîner, j'étois dans un état facile à concevoir; j'en pus à peine expliquer l'horrible cauſe. On me dit tranquillement que ce Nègre avoit tué l'Intendant de la plantation ſur laquelle il travailloit, & que ce que j'avois vu étoit la punition d'uſage. Je m'informai des motifs qui l'avoient

porté à commettre ce meurtre ; c'étoit, me dit-on, la jalousie : il faut connoître, comme moi, les Africains pour savoir l'effet qu'un motif si puissant doit avoir sur leurs esprits. — L'amour est chez eux le premier sentiment de l'ame ; c'est la passion qui absorbe toutes les autres : une amante chérie lui avoit été enlevée par cet Intendant. — On m'ajouta que ces châtimens étoient nécessaires pour la conservation de la Colonie ; ils défendirent la doctrine de l'esclavage par les mêmes argumens dont on se sert dans tous les pays où la terre est cultivée par des mains serviles : je ne pus rien répondre, & il m'est impossible d'écrire plus long-tems.

Je suis, &c.

De Charles-Town, le ....



CONVERSATION

Entre Métacomet (1), *fils de Massasoit* (2), *frère de Wamsuta*, *& le vieux Siccacus*, *Sachem des Péquods* (3), *Extraite des Journaux Manuscrits de B. Wentworth*, *Ecuyer*, *Gouverneur du Nouveau Hampshire.*

1634.

PHILIPPE.

MON esprit est grandement troublé, *Siccacus*, & il y a long-tems. — N'observes-tu pas comme

(1) *Métacomet*, nommé *Philippe*, par les gens de la Nouvelle-Angleterre, étoit fils de *Massasoit*, Sachem de *Pokanoket*, où les Anglois abordèrent en 1626, & frère de *Wamsuta*, appelé *Alexandre*; tous deux avoient été bâtisés, & en partie élevés par les Blancs; ils les quittèrent aussitôt qu'ils parvinrent à l'âge de maturité, & formèrent le projet de délivrer leur Patrie du joug des Blancs. C'est l'esquisse de ce projet qui est racontée dans la Conversation ci-jointe, que j'ai extraite des Journaux du Gouvernement *Wentworth*, & que j'ai traduite littéralement.

(2) *Massasoit* étoit le Chef de la Nation des *Wampanoags*, & fut le premier des Sauvages qui concéda des Terres aux Anglois en 1626; il vivoit à *Pokanoket*, aujourd'hui une Ville appelée *Nouvelle-Plimouth*, à l'Ouest dans la grande Baie de *Massachusset*.

(3) *Péquods*, Nation considérable qui habitoit le District aujourd'hui connu sous le nom de l'*Isle de Rhodes & Providence*. Ils furent détruits en 1637.

les Blancs ſe multiplient ſur nos rivages, rempliſſent le fond de nos baïes, & le bord de nos grandes rivières? La terre d'où ils viennent eſt donc une mauvaiſe terre, ſans ſoleil, peut être, ſans lune, ſans gibier & ſans poiſſon? car obſerve la patience avec laquelle ils cherchent dans le ſable nos *ſucciwags* (1), que les enfans même mépriſent : ils vivent journellement de *quahags* (2) & de *teutags* (3), comme s'ils n'avoient rien autre choſe à manger. Le pays d'où ils viennent n'eſt donc pas riche & abondant comme le nôtre, ou bien le grand Génie les en a chaſſés? Sans cela, pourquoi auroient-ils quitté la *wigwham* (4) de leurs pères, & abandonné les *os* de leurs ancêtres? —Quels gens que ces hommes *du point du jour* (5)?

(1) *Succiwags*, la plus mauvaiſe des trois eſpèces de *Clams*, poiſſon qui reſſemble aux Huîtres, & qu'on trouve ſous le ſable de nos rivages.

(2) *Quahags*, Clams dont l'écaille eſt très-dure, appelée en Anglois Hard Shell Clams.

(3) *Tewtags*, eſpèce de poiſſon noir, d'un goût exquis, & qu'on trouve dans la plus grande abondance ſur toutes les Côtes de la Nouvelle-Angleterre.

(4) *Wigwhams*, Cabanes des Sauvages très-ingénieuſement faites avec de l'écorce de Bouleau; elles ſont élevées de ſept pieds, arrondies vers le toit, dans le milieu duquel il y a un trou pour y laiſſer paſſer la fumée; leur longueur dépend du nombre de la famille qui l'occupe.

(5) C'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens qui en effet viennent de l'Orient.

ils ont quitté leur soleil sans savoir s'ils en retrouveroient un ici. — Méfions-nous en, *Siccacus*, s'il n'est pas trop tard. — Comme ils en agissent avec nous ! Si nous leur acordons un petit terrein, bientôt ils en demandent davantage, & davantage encore ; & bientôt ils exigent, & cela ne finit point ; — ensuite ils bâtissent une *wigwham* ici, une autre *wigwham* là : — après cela ils plantent un petit champ de maïs au Nord, un autre petit champ de *squash* (1) au Sud : telle a été leur marche depuis que mon père *Massasoit* les reçut à *Pokanoket* (2) & *Masconoméo* (3), à *Numkéag* (4). Ah, comme ils étoient humbles alors ! — un petit abri contre les vagues de la mer, un peu de bois pour allumer leurs feux, quelques poissons secs, voilà tout ce qu'ils demandoient. Quelle race d'hommes sont-ils donc, *Siccacus ?* viennent-ils de la mer ou de la terre ? ils semblent pleuvoir dans notre pays ; ou, comme les grands *ours blancs*, viennent-ils

---

(1) *Squash*, espèce de Potiron, d'un goût exquis, & qu'ils cuisent sous les cendres.

(2) *Pokanoket*, c'étoit un grand Village des Wampoaags, aujourd'hui *Nouvelle-Plimouth*.

(3) *Masconoméo*, Sachém du *Cap Anne* ; il reçut les Anglois avec bonté.

(4) *Numkeag*, aujourd'hui *Salem*, à dix-huit milles de *Boston*.

de la *hauteur des terres* (1)? Non, car c'est la mer qui les apporte dans leurs grands canots : d'où leur sont venus ces grands canots, qui ne peuvent pas servir ici, puisqu'ils ne sauroient remonter nos rivières, ni les mettre sur leurs épaules aux portages? — Que ferons-nous aujourd'hui, je te le demande, bon vieillard? — je m'adresse à la sagesse de ton âge; — tu vois, tu sens, comme moi, qu'ils sont devenus nuisibles & dangereux; d'abord ils sont trop nombreux; — ils abattent nos arbres, ils diminuent nos bois; ils brûlent nos buissons; ils effarouchent nos cerfs; nos *ours* en ont peur, ainsi que tout notre gibier. — Vois une cabane de ces gens-là plantée quelque part, tout les fuit, tout s'en va. — Pourquoi cela, *Siccacus?* Ce que je te dis est vrai, n'est que trop vrai; j'ai raison de les bien connoître; j'ai vécu bien des lunes avec eux, tu le sais : — c'est pendant cette époque de ma jeunesse, que je les ai vu, s'adressant toujours à leur Dieu, auquel ils parlent beaucoup; mais je n'ai jamais su que leur Dieu leur parlât : c'est un mauvais Dieu, puisqu'il leur permet de faire de mauvaises choses (2). — Ils font la justice

(1). Hauteur des terres; c'est l'endroit le plus élevé du Continent, d'où les eaux découlent d'un côté dans l'Océan Atlantique, à travers ces Colonies; de l'autre dans des Mers jusqu'ici inconnues.

(2) Il faut se souvenir ici de la réponse d'Alvarès à Za-

entr'eux

entr'eux assez bien ; mais ils ne nous la font jamais, quoique nous les ayons traités en frères tout d'abord, & qu'ils fumèrent dans notre calumet ; cependant ils nous regardent mal, très-mal même, & souvent ils disent dans leurs cœurs : « Chassons, tuons ces gens des bois ; ils n'ont pas » de barbe, comme nous ; ils ne sont pas blancs, » comme nous, & ne sont pas de la famille de » notre Dieu (1) ». — *Siccacus*, forçons-les de nous craindre, sans cela point de paix, point de justice, & ils prendront toutes nos terres : ce tems n'est pas loin ; — car leurs femmes font tant d'enfans, & tant viennent du *Point du jour* (2) : Peut-être ce Point du jour seroit-il la source des hommes ? — Ne pourrions-nous pas, *Siccacus*, inventer quelques moyens pour les empêcher de nous détruire ? Je suis venu sur ta *natte* pour conférer sérieusement de cette matière avec toi, qui as tant vu de neiges. — Il faut que tu envoies des

---

more, qui lui fait à peu près la même objection. Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent.

(1) Trop d'Européens, en effet, ont fait ce raisonnement cruel, si contraire à l'esprit de l'Evangile, & se sont conduits en conséquence.

(2) *Point du Jour*, c'est l'expression des Sauvages pour désigner l'Europe & les Européens, qu'ils appellent *Saganash*.

paroles aux *Narraganſets* (1), aux *Péquods* tes amis, aux *Natticks* de *Maſſachuſſet* (2), aux *Wamponoags* (3), aux gens de *Mashpée* (4) : qu'en dis-tu, *Siccacus* ?

SICCACUS.

Comment prévenir, comment arrêter un mal devenu ſi grand? — Peux-tu empêcher la neige de tomber, quand le vent de Nord-Eſt nous l'apporte? — C'eſt ton père *Maſſaſoit* qui a commencé lui-même ce grand mal dont nous nous plaignons tous. — Les Blancs ſont devenus trop nombreux; — leurs armes de feu nous atteignent de loin : que ferons-nous avec nos arcs & nos flèches? pas plus que des enfans qui s'en ſervent contre des *ours* ; nous attrapons quelquefois de leurs armes creuſes; mais nous n'en avons pas aſſez, & les Blancs ne veulent pas nous en donner;

(1) *Narraganſets*, grande Nation qui habitoit à l'Eſt de l'Iſle de Rhodes.

(2) *Natticks*, de Maſſachuſſet, Nation qui habitoit le fond de la Baye du même nom. Ils furent détruits en 1675.

(3) *Wamponoags*, Nation qui habitoit à l'Eſt de la grande Baye de *Maſſachuſſet*.

(4) *Mashpée*, la grande Péninſule de *Namſet*, aujourd'hui *Cap Cod*, étoit diviſée en deux Régions; celle en dedans de la Baye, étoit appelée la Région de *Mashpée*, & les Sauvages, les Sauvages de *Mashpée*.

— outtre cela, n'ont-ils pas leurs forts faits avec des arbres ? — quand ils y seront enfermés, que pourrons-nous contr'eux ? c'est comme des écureuils au haut des arbres. — Les Blancs sont trop forts pour nous ; c'est *Siccacus* qui te le dit, *Métacomet.* — Ils peuvent vivre sans nous, & nous autres pouvons-nous vivre sans les choses qu'ils nous donnent ? — Il vaut mieux devenir leurs amis, & vivre en paix sous le même soleil : — ils nous donnent des *houes* de fer qui valent mieux que nos *houes d'écailles de clams* (1), des couvertures & des couteaux, & nous y sommes grandement accoutumés, & notre jeunesse ne peut plus s'en passer.

PHILIPPE.

Qu'est-ce que tu dis, *Siccacus* ? — Toi, homme d'âge & de sagesse ! tes idées ne sont que comme des plumes sur mon esprit ; — nous vivrons comme avant que les Blancs arrivassent. — N'avions-nous pas du gibier & du poisson en abondance ? nos femmes n'avoient-elles pas du lait ? — Leurs ar-

(1) Houes d'écaille de *Clams.* Avant l'arrivée des Européens, les Sauvages se servoient des grandes écailles de ce Poisson, & les fixoient artistement au bout d'un bâton, pour cultiver leur maïs & leur tabac ; c'est deux d'où nous tenons la première idée de cet instrument si utile dans l'Agriculture.

mes, je l'avoue, sont meilleures que les nôtres, parce qu'elles vont plus loin ; mais ne sommes-nous pas assez nombreux pour nous en moquer ? arrivons sur eux avec nos lances & nos *tomé-hawks* (1) ; quant à leurs forts, je voudrois les y voir tous enfermés ; nous les affamerions bientôt ; nous couperions les jarrets de leurs chevaux, nous brûlerions leurs maisons, nous détruirions leurs plantations de maïs ; nous verrions un beau jour, *Siccagus* ! — Ce n'est pas leurs forts que je redoute ; qu'ils s'y enferment quand ils le voudront, & tu verras, bon vieillard, ce que fera la jeunesse. — Si nous achetons d'eux des couvertures, faut-il les acheter au prix de notre liberté & de notre indépendance ? — Faut-il que tes gens les *Péquods*, les *Narragansets*, faut-il que tous périssent pour faire place à ces Blancs ? — Et que sont-ils ? les enfans d'un mauvais esprit, comme tu le vois par leurs liqueurs de feu (2) & par leur poudre combustible. — Des gens comme nous, des enfans de notre Dieu ne s'en seroient jamais servi pour la première fois, & si nous nous en servons aujourd'hui, c'est la faute des gens du *Point du jour*.

(1) *Toméhawks*, instrument ressemblant à une petite hache, avec laquelle ils cassent la tête de leurs Ennemis, avec laquelle ils fument, & sur le manche de laquelle ils tiennent un registre de leurs victoires.

(2) Liqueurs de feu, l'eau-de-vie.

SICCACUS.

Je les connois comme toi, *Philippe ;* c'est parce que je les connois, que je les redoute. Je sens tout le poids de leurs forces. — Ne vois-tu pas comme ils se préparent, comme ils nous guettent ? — ils peuvent recevoir un renfort de *Shamut* (1), de *Suckiang* (2), de *Patuxet* (3), & de tous côtés quand ils le voudront. Ils nous poursuivront, & alors que deviendront nos femmes & nos enfans ? Pour moi, qui ai tant vu de lunes, je suis las : — rendons leur voisinage utile à nos gens.

De quelle quantité de terre ont-ils besoin en comparaison de nous ? toute une famille vit sur un petit morceau de cette terre ; voilà pourquoi il faut tant de Blancs parmi nous. — Notre plus grand mal, *Métacomet*, germe & pousse sous nos wigwhams. Les Blancs sont tous unis comme une corde, & nous, divisés comme des branches. Le *Narraganset* ne s'unira jamais avec le *Péquod ;* le *Péquod* ne fumera jamais avec le *Nattick*, leur ancien ennemi. — J'ai beau leur représenter que

---

(1) *Shamut*, aujourd'hui *Boston*, Capitale de la Province de *Massachusset-Baie.*

(2) *Suckiang*, aujourd'hui *Hartford*, Capitale de la Province de *Connecticut.*

(3) *Patuxet*, petite Ville connue aujourd'hui sous le même nom.

les Blancs nous haïssent tous dans leurs cœurs; j'ai beau leur dire : « Méfiez-vous des *Blancs barbus*; ils parlent bien, ils font de belles harangues, & fument avec nous, & nous serrent les » mains; mais c'est pour nous tromper comme » ils ont toujours fait, parce qu'ils méprisent les » hommes des bois, & qu'ils se croient plus forts » que nous ». J'ai beau dire cela à tous, personne ne me croit; les jeunes gens ferment les yeux & ne veulent pas voir. — Et comment, *Métacomet*, aménerions-nous à ta pensée les *Narragansets*, qui ne sont pas même d'un bon accord entr'eux? Comment compter sur l'assistance des gens de *Naussit* (1), qui ne peuvent remuer sans que les Blancs ne les voyent, & même nos amis de *Pokasset* (2)? Je les connois bien. — Qu'irions-nous faire à *Pokanoket* (3), à *Acamenticus* (4), à *Hassanimisco* (5), à *Moshawsick* (6)? Les Blancs

(1) *Naussit*, appellée aujourd'hui *Eastham*, sur la Péninsule du *Cap Cod*.

(2) *Pokasset*, le District des *Wamponoags*, dont *Pokanoket* étoit la Capitale à l'arrivée des Anglois, & où demeuroit *Massasoit* leur Chef.

(3) *Pokanoket*, le principal Village ci-dessus mentionné.

(4) *Acamenticus*, connu sous le même nom, à neuf milles du vieil York.

(5) *Hassanimisco*, aujourd'hui le district de *Grafton*.

(6) *Moshawsick*, aujourd'hui *Providence*, Capitale des

les ont tous gâtés avec leurs eaux de feu ; avec lesquelles ils les rendent fous (1). — *Yoncho de Munhausset* (2) ne pense pas toujours comme il le devroit. — Les seuls gens qui auroient uni leurs bras aux nôtres, étoient les Guerriers de *Numkéag* (3), de *Sangus* (4), de *Naponset* (5), d'*Aquidneck* (6). Il y avoit alors *Hyacomès* (7) qui étoit de mon sang, & *Wabon* (8), ce vieux Guerrier, & *Wéquash*, de ma Tribu (9), & *Miantonimo* (10), & *Tatoban* (11) ; mais tous ces gens sont partis vers l'Ouest (12) : — les Blancs les ont tués, & ont empoisonné leurs enfans. Ce que je

---

Plantations du même nom, située au fond de la Baye de l'*Isle de Rhodes*.

(1) Les rendent fous, ivres.

(2) *Munhausset*, l'Isle Longue.

(3) *Naumkéag*, aujourd'hui la Ville florissante de *Salem*, près de Marbleheap.

(4) *Saugus*, aujourd'hui *Lynn*.

(5) *Naponset*, aujourd'hui *Milton*.

(6) *Aquidneck*, aujourd'hui l'*Isle de Rhodes*.

(7) *Hyacomès*, Chef des Sauvages qui habitoient l'Isle de *Kapawock*, aujourd'hui l'*Isle de la Vigne de Martre*.

(8) *Wabon*, Chef des *Natticks*.

(9) *Wéquash*, Chef *Péquod*.

(10) *Miantonimo*, Sachem des *Narragansets*.

(11) *Tatoban*, le premier Chef des *Péquods* avec lequel les Anglois firent un traité.

(12) Vers l'Ouest, sont morts ; les Sauvages croient que le repos des ames est vers l'Ouest.

te dis, *Métacomet*, est cinq fois vrai. Va-t-en à Winésimet (1), qu'est-ce qu'il y a à espérer? rien; — à Matapan (2), rien; à Naponset (3), rien: — tous les gens de ces cantons ne sont plus que les Esclaves des Blancs; — les Blancs n'ont qu'à parler, leur disant: « *Vas*, & ils vont; *reste*, & » ils restent tranquilles ». J'ai entendu plusieurs des nôtres qui leur disoient: « Donnes-nous de ton » eau, qui rend les gens fous, & nous ferons tout » ce que tu voudras ». — Ce que je te dis n'est-il pas vrai, *Métacomet*?

PHILIPPE.

Oui, à moitié vrai, & c'est trop de la moitié. — Que deux ou trois Nations commencent l'attaque, & aillent brûler *Suckiang* (4), par exemple, qui n'est pas nombreux, tu verras alors comme tout le reste de nos gens marchera, comme ils prendront le *Toméhacok*, & chanteront leurs chansons de guerre? — Tu verras, *Siccacus*, comme nous les pousserons vers la mer. — Que je déteste ces *Blancs barbus!* je les hais dans mon cœur, & je ne suis pas le seul. — Ils nous font du mal par

(1) *Winésimet*, Village Sauvage dans les voisinage de *Boston*, appelé aujourd'hui *Chelsea*.

(2) *Matapan*, aujourd'hui appelé *Dorchester*.

(3) *Naponset*, aujourd'hui *Milton*.

(4) *Suckiang*, aujourd'hui *Hartford*.

plaisir, & au nom de leur Dieu; ils nous en font tant qu'ils le peuvent, & leur bien est notre mal. Pendant que je vivois avec eux, j'entendis un jour *Nimcraft* (1) qui leur parla dur, & ferma la bouche à un de leurs *Devins* (2). Ce Devin disoit à nos gens : — « Votre Dieu *Kitchy Manitou* (3)
» n'est qu'un foible oiseau en comparaison de no-
» tre *Grand Esprit*; c'est lui qui a tout fait, & le
» soleil & la lune, & il défera tout quand il vou-
» dra; c'est lui qui nous a conduits ici. — Eh bien,
» va-t-en dire à ton Dieu, lui répondit *Nimcraft*,
» qu'il rende d'abord les gens du Point du jour
« bons, s'il est bon lui-même, & ensuite nous
» t'écouterons (4). — Les uns parmi tes gens ne
» travaillent point le samedi (5) pour plaire à
» ton Dieu; les autres ne travaillent point le jour

(1) *Nimcraft*, Chef des Sauvages, appelé *Mohégins*.

(2) Devins, des Ministres.

(3) *Kitchy Manitou*, nom que les Sauvages donnent au Dieu d'où vient tous leurs maux & tous les malheurs des Hommes.

(4) Voyez la réponse d'Alvarès dans la note ci-dessus.

(5) Parmi les Puritains, il y en a qui ne travaillent point le Samedi, on les appeles Sabatériens; d'autres, font commencer l'observance du Dimanche le Samedi au Soleil couchant, & le font finir le Dimanche à la même époque; d'autres encore placent l'observance du Dimanche depuis le matin de ce jour jusqu'au soir du même jour.

» d'après. Dis-moi, lequel faut-il que nous fassions pour plaire à ton Dieu? Qui nourrira nos femmes & nos enfans, quand nous ne ferons rien? ton Dieu nourrit-il les oisifs? — Vas-t'en prêcher ta parole à d'autres; s'ils t'en croient, je pourrai alors ouvrir mes oreilles. — Une autrefois, il dit au même Devin Mahew (1), dans une Conférence publique: je ne vois pas en quoi les hommes soient meilleurs pour être Chrétiens, comme tu les appèles, puisque tes gens nous volent & nous trompent, & nous vendent de mauvaises choses. — Tous tes livres écrits ne servent qu'à graver la ruse sur l'esprit, & le mensonge dans le cœur. — Quand tes gens descendirent tout d'abord sur nos terres, ils firent de grands signes de détresse; ils avoient envie de manger, de boire, & de se chauffer à nos feux; ils nous dirent que nous étions frères, fils du même grand Dieu, & puis ils nous tentèrent avec leurs marchandises & leurs eaux de folie, & puis ils demandèrent un petit coin de terre pour y bâtir leur habitation, & nous le voulûmes bien, parce que nous les croyons frè-

---

(1) *Mahew*, famille de Boston des plus respectables; leur premier Ancêtre étoit un Ministre de ce nom, qui montra beaucoup de zele pour la conversion des Sauvages; ils possèdent un bien très-considérable sur l'Isle *de Martre*.

» res ; & ils ont amené des *buffalots* (1) & des
» chevaux qui ont fait peur à notre gibier ; & au-
» jourd'hui ils nous traitent comme des Esclaves,
» & prennent nos terres depuis une montagne jus-
» qu'à l'autre, & ils empoisonnent les esprits de
» nos jeunes gens. — Tous les Devins comme
» toi, font encore plus de mal que les autres ; car
» dès qu'ils ont séduit nos enfans, nos enfans
» n'aiment plus leurs parens, ni leur sang, ni
» leurs amis, & deviennent ceux des Blancs : tes
» Devins les ont rendus traîtres & méchans com-
» me des Blancs ; — & ils en achètent ensuite
» des terres, des prairies, des montagnes & des
» rivières, avec tout le poisson, & voilà tout ce
» que nous avons gagné à écouter les Blancs ».
Ainsi leur parloit *Nimcraft* ; — voilà comme ils ont ensorcelé mon père, & les pères de tous ceux qui vivent aujourd'hui. — Est-ce que ton sang ne te réchauffe pas, *Siccacus*, quand je te dis tout cela, qui est si vrai ?

SICCACUS.

Je suis vieux, *Métacomet*, tu le vois ; je n'ai plus que la parole, & ce n'est pas tout : — il faut des bras ; il faudroit tous les bras de toutes nos Nations : — notre mauvais Esprit ne le veut pas.

---

(1) Buffaloës, des Vaches.

PHILIPPE.

C'eſt que nous ne le voulons pas ; dis plutôt : nous pouvons le forcer, ſi nous voulons. — Il n'y a qu'à lever la hache & frapper les Blancs, tu verras comme notre mauvais Eſprit s'en ira. — Le tems preſſe, *Siccâcus* ; car tu vois que quand quelques-uns des *Blancs barbus* s'en retournent vers l'Eſt (1), d'autres arrivent ; ils appèlent nos gens ; ils leur demandent une petite pointe de terre, comme les autres avoient fait dans un autre endroit ; on leur donne cette pointe de terre, parce qu'il n'y a plus de gibier. — Nos gens s'en vont, je ne ſais comment ; la terre reſte, & les Blancs s'y multiplient comme l'herbe. — Alors nous gémiſſons, nous fumons enſemble, & nous diſons : « N'en donnons pas davantage, plus de » terre aux Blancs ; alors chacun de nous dit oui, — oui, — oui ». — Mais bientôt leurs Devins reviennent parmi nous, & emmènent avec eux quelques-uns de nos enfans qu'ils enſorcèlent ; enſuite ils leur demandent une rivière, encore une montagne, & c'eſt ſans fin : c'eſt le même mal répété dans toutes les lunes : tu vois où ils

(1) *Vers l'Eſt.* Quand les Européens meurent, les Sauvages s'imaginent qu'ils retournent dans une terre de repos vers la partie d'où ils viennent, qui eſt l'Orient.

ont commencé ; tu vois où ils sont déjà arrivés. — Je mourrai plutôt que de les voir marcher où nous avons marché, se coucher où nous avons dormi, abattre les arbres que notre Dieu nous avoit donnés. — Allons, *Siccacus*, donnes-moi ta vieille main, & commençons : tout est perdu, si nous ne tombons pas comme une boule sur la tête des Blancs ; tout est perdu, si les *Péquods*, les gens de *Máskpée*, ceux de *Connecticut*, les *Wamponoags*, ne s'unissent pas pour frapper tous ensemble. — Si nous manquons ce moment, alors il faudra remonter les rivières avec nos femmes & nos enfans, & peu de tems après nous y verrons venir leurs Devins, qui viendront troubler notre raison. — Que dis-tu, *Siccacus* ?

SICCACUS.

C'est un grand trouble pour mon esprit ; mais n'en avions nous pas avant que les Blancs vinssent parmi nous ? tu n'étois pas encore, *Métacomet* ; je te le dirai donc ; ouvre tes oreilles. Nous étions agités comme la mer ; nous avions trop de guerres entre nous, & depuis ce tems-là les Blancs, comme des renards, se sont joints tantôt avec les uns, tantôt avec les autres ; car ils n'avoient pas le bien dans leurs cœurs, & ils nous ont fait tuer, les uns par le *Toméhawk* des autres : voilà notre plus grand mal, *Philippe*, & je n'y vois point de remède.

PHILIPPE.

Le succès ne viendra pas nous trouver en parlant ; ce sont nos jambes qui doivent aller à sa rencontre : ce sont nos bras qui doivent le faire venir. — Ah ! si tous nos gens haïssoient les Blancs comme moi, nous ne manquerions pas de bras. — Je ne les prends jamais par la main, ces *Barbus*, que mon cœur n'en tressaille, & que *Manitou* ne me dise : « *Philippe*, voilà tes ennemis ; ce sont » des gens de l'*Est*, qui ne valent rien, & qui » viennent ici pour y attraper ton poisson, pour y » tuer ton gibier, pour y brûler tes *wigwhams* ; » ce sont les ennemis des gens des bois : malheur » à ces derniers, s'ils sont fous, & qu'ils ne s'u- » nissent pas pour chasser les Blancs ».

SICCACUS.

Comment peux-tu empêcher ce qui est déjà arrivé ? — Ce que le grand Esprit veut, il le veut ; & nous n'y pouvons rien : quand il *souffle*, c'est sa parole, c'est sa volonté : n'est-ce pas le vent qui a amené ici ces *Blancs barbus* ?

PHILIPPE.

Ce n'est pas le grand Esprit qui nous a rendus fous, & qui nous divise ; aussi long-tems que nous avons des bras pour exécuter, un cœur pour nous

rendre hardis, & une tête pour nous conduire; qu'importe tous les Esprits? — Levons-nous, allons, commençons. — Je ne veux plus vivre avec les Blancs; je vais emmener ma femme & mes enfans; je tuerai ensuite le premier blanc que je rencontrerai.

SICCACUS.

C'est inutile, *Métacomet;* c'est inutile : n'as-tu jamais observé les terres vertes des Blancs (1)? dans notre tems elles étoient mouillées & remplies d'une herbe que nous brûlions tous les printems. — Ils en ont apporté une autre espèce, & là où ils sément cette herbe de l'*Est* (2), la nôtre ne revient plus. — Il en est de même avec ces Blancs du *Point du jour :* on ne voit presque plus personne dans nos villages, qui sont voisins des leurs, je ne sais pourquoi; & les leurs augmentent toujours, je ne sais pourquoi.

PHILIPPE.

Eh bien, tu vois donc, *Siccacus*, qu'il faut une séparation; je ne me soucie plus de leurs *houes*

(1) *Terres Vertes;* Prairies naturelles dont ce pays abonde.

(2) Herbe de l'*Est;* les Herbes à foin que les Européens ont introduites & semées sur ces Prairies naturelles après les avoir desséchées.



ni de leurs *couvertures ;* c'est de leurs armes creuses dont nous avons seulement besoin : — j'en trouverai ; — je vais voir nos autres Guerriers. Adieu, *Siccacus*.

SICCACUS.

Il est trop tard.

PHILIPPE.

Trop tard pour toi, *Siccacus ;* il est encore tems pour moi.

Quelque tems après, *Siccacus* révéla tout ce complot, que *Philippe* avoit déjà poussé très-loin. Cette importante découverte, qui menaçoit tous les Etablissemens des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, les détermina à prévenir les Sauvages. De-là cette Guerre, fameuse dans leurs Annales, & si bien connue sous le nom de la *Guerre Philippique*. Ce malheureux Sauvage, après plusieurs succès, fut abandonné de ses Alliés, & enfin fut tué dans une embuscade, laissant derrière lui la réputation d'un Guerrier brave, magnanime & entreprenant. Son caractère ressembloit beaucoup à celui de *Miantonimo*. Il prédit peu avant sa mort la ruine de toutes les Nations voisines de la mer, dont en effet on a peine à retrouver les plus foibles traces.

FIN.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

CANADA, page 1
ISLE SAINT-JEAN, 15
ACADIE ou *Nouvelle-Ecosse*, 20
TERRE NEUVE, 25
TERRITOIRE *de Sagadahock & de Main*, 26
MASSACHUSSET-BAYE, 28
NOUVEAU HAMPSHIRE, 41
ISLE DE RHODES, 49
CONNECTICUT, 55
PROVINCE *de Nouvelle-Yorck*, 68
DESCRIPTION *de l'Isle de Nantucket*, 88
DEUXIÈME LETTRE. *L'Isle*, 103
TROISIÈME LETTRE. *Sauvages*, 115
QUATRIÈME LETTRE. *Éducation*, 130
CINQUIÈME LETTRE. *Progressive Industrie des Premiers Colons*, 135
SIXIÈME LETTRE. *L'Isle de la Vigne de Martre*, 141
SEPTIÈME LETTRE. *Pêche de la Baleine*, 147
HUITIÈME LETTRE. *Mœurs*, 157
NEUVIÈME LETTRE. *Mariages*, 163
DIXIÈME LETTRE. *Emigration*, 165
ONZIÈME LETTRE. *La Religion de l'Isle.* 175
DOUZIÈME LETTRE. *Coutumes Particulières*, 180

Treizième Lettre. Singulière Coutume, 194
Quatorzième Lettre. Plaisirs Champêtres, 197
Quinzième Lettre. Excursion vers la Partie Orientale de l'Isle, 201
Seizième Lettre, Livres & Réflexions finales, 207
Province du Nouveau Jersey, 210
Pensilvanie, 220
L'Homme des Frontières, 240
Esquisse, 267
Lettre écrite par F-IS, AB-Y, Irlandois, Colon de l'Etablissement de Ce-y- V-y. 321
Lettre d'un Voyageur Européen sur la situation de Charles-Town, *sur le Commerce & les Mœurs de ses Habitans, & de ceux des Campagnes; Pensées sur l'Esclavage, sur le mal Physique; barbarie des Planteurs*, 361
Conversation entre Métacomet, fils de Massasoit, frère de Wamsuta, & le vieux Siccacus, Sachem des Péquods, extraite des Journaux Manuscrits de B. Wentworth, Ecuyer, Gouverneur du Nouveau Hampshire, 381

Fin de la Table du second Volume.


20.VII.1888



